



Situation d'habitat et façon d'habiter : l'habiter et l'habitat dans quatre grands ensembles voisins

Alain Médam, Jean-François Augoyard

► To cite this version:

Alain Médam, Jean-François Augoyard. Situation d'habitat et façon d'habiter : l'habiter et l'habitat dans quatre grands ensembles voisins. [Rapport de recherche] 01, CRESSON, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et de l'espace. 1976, pp.329. hal-01373820

HAL Id: hal-01373820

<https://hal.science/hal-01373820>

Submitted on 18 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ECOLE SPÉCIALE D'ARCHITECTURE

SITUATIONS D'HABITAT ET FAÇONS D'HABITER

L'habiter et l'habitat dans quatre grands ensembles voisins

Alain MEDAM

Jean-François AUGOYARD

OCTOBRE 1976

Ce document constitue le compte-rendu d'une recherche effectuée pour le compte du MINISTERE DE L'EQUIPEMENT (Direction de la Construction)

Marché n° 75 - 61 - 235 - 00222 - 75 - 01

Cette recherche a été réalisée par Alain MEDAM et Jean-François AUGOYARD à l'ECOLE SPECIALE D'ARCHITECTURE DE PARIS.

A V E R T I S S E M E N T

Ce compte-rendu de recherche se donne en trois livres.

Le premier livre ramasse les textes théoriques qui coiffent l'ensemble des intentions ayant guidé la recherche, mais qui aussi résultent des apports de la démarche appliquée "au terrain".

Le second fait état des enseignements recueillis à même l'étude des milieux d'habitat choisis.

Le troisième, contenant les habituelles "annexes", vaut plus qu'une Annexe. Il doit se lire comme l'état de fait, le donné élémentaire qui caractérisait les ensembles d'habitat avant qu'on ne les comprit et interprétât au gré de cette recherche.

Plusieurs ordres de lecture se proposent donc : soit que l'on aille du plus théorique au plus factuel, soit l'inverse, soit enfin que la seconde partie, l'étude du mouvement de l'habiter caractérisé précisément en temps et lieu, se saisisse en tant que centre de travail et champ de dialectisation où se confrontent une certaine pensée sur l'habitat et le donné socio-spatial tel qu'en sa figure actuelle.

Ce mode de présentation ouverte a semblé propre, d'une part à respecter la diversité disciplinaire des lecteurs auxquels ces textes sont proposés car chacun doit pouvoir aborder les questions traitées par les orées qui lui sont les plus familières, d'autre part à respecter le pluralisme fondamental qui affecte la question de l'habiter. Nous ne croyons pas qu'il n'y ait qu'une voie par laquelle serait analysée, interprétée, rationalisée et close enfin la question de l'habiter. Déjà, doit-on parler de l'habitat, d'habiter (au sens substantif de logement ? Ce sont déjà, parmi d'autres, trois manières d'aborder et d'informer la chose à étudier. Encore ne s'agit-il que de caractérisation nominale et conceptuelle. De plus, toutes les instances qui s'affrontent dans la chose rationalisée comme dans l'action habitante, instances différentes en nature, différentes quant aux rapports de force susceptibles dans leur jeu dialectique d'innombrables modulations et de figures jamais identiques, interdisent sans doute un dogmatisme sur la question de l'habiter.

On ne trouve donc aucune conclusion définitive, aucune rationalisation péremptoire, aucune systématisation fermée. La question de l'habiter est probablement toujours à reprendre et les réflexions sur elle à poursuivre.

En ce sens, de par sa forme ouverte, ce document accepte d'être bousculé, infirmé d'un côté, confirmé d'un autre, retravaillé à la lecture d'une autre manière. Peu propre à résoudre des contradictions, il tâche plutôt à en préciser la nature et à les incorporer autant que faire se peut dans les mouvements de la vie quotidienne.

S O M M A I R E

	<u>Pages</u>
Avertissement	I
SOMMAIRE	II
<u>PREMIER LIVRE</u>	
<u>Du logement et de l'habitat ; du loger et de l'habiter</u>	1
<u>1ère Partie</u> : On n'habite pas, on loge	4
Introduction	5
1- Un mouvement empoigné	9
2- La triple expropriation du sujet	21
3- La famille, fausse nature	36
4- La rénovation, fausse morale	51
5- Le voisinage, fausse communication	67
<u>2ème Partie</u> : Du mode passif et du mode actif dans la pratique de l'habitat	76
1- Le donné et la façon	77
1-1- Ensemble d'habitat et logement	77
1-2- Les intermédiaires	79
1-3- Façonnage et façons d'habiter	80
2- De la façon et du modal	83
2-1- Chaines causales ?	83
2-2- Les pratiques d'investigation et leurs fondements	85
(2-2-1. De la notion de vécu - 2-2-2. Récit de vécu et vécu de récit - 2-2-3. Les conditions psycho-linguistiques - 2-2-4. L'instance sociale dans la mémoire du racontable).	
3- Corollaires pratiques	92
<u>DEUXIEME LIVRE</u>	
<u>Pratiques quotidiennes dans quatre grands ensembles limitrophes</u>	96
Préliminaire	97
<u>1ère Partie</u> : Représentations des situations globales d'habiter	99
1- Caractères analogues	
1-1- Organisation spatiale générale	100
1-2- Typologie des espaces à usage public	100
1-3- Gravitations	101
1-4- Caractères historiques communs	102

2- Caractères spécifiques	103
2-1- Au Village Olympique	103
2-2- A l'Arlequin	106
2-3- A Malherbe	112
2-4- A Teisseire	117
<u>2ème Partie</u> : Analyse modale des façons d'habiter	121
1- Trajets et investissements territoriaux	122
1-0- Introduction	122
1-1- Forme des investissements territoriaux et questions spécifiques sur leur nature	123
1-1-1. Au Village Olympique	123
1-1-2. A l'Arlequin	128
1-1-3. A Malherbe	132
1-1-4. A Teisseire	135
1-2- Questions générales et dépassements critiques	137
2- Organisation rhétorique des façonnages d'habiter	141
2-0- Introduction	141
2-1- Les figures de cheminement	143
2-1-0. Préliminaire	143
2-1-1. Figures élémentaires	145
2-1-1-0. Répertoire	145
2-1-1-1. Au Village Olympique	146
2-1-1-2. A l'Arlequin	149
2-1-1-3. A Malherbe	154
2-1-1-4. A Teisseire	157
2-1-2. Figures de Combinaison	162
2-1-2-0. Répertoire	162
2-1-2-1. Au Village Olympique	165
2-1-2-2. A l'Arlequin	167
2-1-2-3. A Malherbe	171
2-1-2-4. A Teisseire	173
2-1-3. Différences et invariants	175
2-1-3-1. Premier degré : caractérisations par quartier	175
2-1-3-2. Deuxième degré : Synecdoque et Asyndète - deux méta-figures	176
2-2- Le Code d'appropriation	182
2-2-0. Introduction	182
2-2-1. La dénomination des lieux	183
2-2-1-0. Introduction	183
2-2-1-1. Numérotation et noms officiels	184
2-2-1-2. Appellations fonctionnelles	185
2-2-1-3. Appellations singularisées	186
2-2-1-4. Les innomables	187
2-2-1-5. Les néologismes collectifs	188
2-2-1-6. Première règle du code d'appropriation	190
2-2-2. L'apparence territoriale (et seconde règle du code d'appropriation)	191

2-2-3. Les fluidités territoriales	193
Troisième règle du code d'appro-	
priation	196
2-2-4. Les appropriations différenciantes	196
2-2-4-1. Le mode dispersé	197
2-2-4-2. Les particularisations de	
l'espace	199
2-2-4-3. Un rapport dialectique.	
- Quatrième règle d'appro-	
priation	205
2-2-5. L'Evènement différenciateur	206
2-2-5-1. Au Village Olympique	206
2-2-5-2. A l'Arlequin	207
2-2-5-3. A Malherbe	208
2-2-5-4. A Teisseire	209
2-2-5-5. Les imprévus qu'apporte le	
temps.	
- Cinquième règle d'appro-	
priation	210
2-2-6. L'Appropriation par non-lieu	211
2-2-6-1. Figures porteuses de rumeurs	
et d'imaginaire	211
2-2-6-2. L'articulation sensori-	
motrice	213
2-2-6-2-1. L'aspect clima-	
tique	214
2-2-6-2-2. La conduite d'an-	
ticipation	218
2-2-6-3. Sixième règle du code d'ap-	
propriation	222
2-2-7. Conclusion	222
<u>3ème Partie : Conclusion</u>	<u>223</u>
1- La question de congruence entre état et mouvement	
d'habiter	224
2- L'état des codes	225
2-1- Au Village Olympique	225
2-2- A l'Arlequin	226
2-3- A Malherbe	227
2-4- A Teisseire	228
2-5- Codage et reproduction	229
3- Une expression d'habiter ?	230
<u>TROISIEME LIVRE</u>	
<u>Données du terrain d'étude et annexes</u>	<u>234</u>
<u>1ère Partie : Les données du terrain d'étude</u>	<u>235</u>
Introduction	236
1- Le produit en lui-même	238
1-1- Situation d'ensemble	239
1-2- Situations réciproques	241
1-3- Physionomie des quatre ensembles	240
1-3-1. Teisseire	
(et plan de Teisseire)	248

1-3-2. Malherbe (et plan de Malherbe)	253
1-3-3. Village Olympique (et plan du Village Olympique)	258
1-3-4. L'Arlequin (et plan de l'Arlequin)	264
2- Historique de la production et de l'évolution des quatre ensembles	269
2-0- Introduction	270
2-1- Teisseire	272
2-2- Malherbe	277
2-3- Village Olympique	280
2-4- Arlequin	287
3- Données quantitatives du produit habité	296
3-0- Introduction	297
3-1- C.S.P.	300
3-2- Nationalités étrangères	302
3-3- Familles et âges	305
3-4- Logements et occupation	307
3-5- Mutation résidentielle	309
<u>2ème Partie</u> : Annexes	313
II-1- Entretiens sur les situations globales	314
II-2- Entretiens individuels	317
II-3- Bibliographie	322

PREMIER LIVRE

DU LOGEMENT ET DE L'HABITAT

DU LOGER ET DE L'HABITER

"Du logement et de l'habitat ; du *loger* et de l'*habiter*"

Il y a une manière substantive et factuelle de traiter de ces "états" ou phénomènes donnés qui non seulement sont à l'ordre du jour dans le champ d'une réflexion critique, mais plus immédiatement se donnent comme conditions de la vie quotidienne contemporaine. "Parler du logement" c'est évoquer les connotations socio-économiques par lesquels celui-ci se produit et se représente dans la séparation dominée (la "cellule-logement"). Parler d'"habitat", c'est se référer plus largement aux formes comparées ethnologiquement des techniques et pratiques de production de la chose habitable.

Il y a une manière conjuguée et active de saisir dans le cadre du logement et de l'habitat ce que peuvent être dans leurs modalités concrètes un "loger" et un "habiter". Ce phénomène global se voit alors plutôt à partir des pratiques de reproduction, qu'à partir du mode de production.

Entre l'une et l'autre saisie, point d'alternative selon la disjonction exclusive. La production de logement, pour neutre et objectale qu'elle se prétende, ne peut jamais s'analyser quant à sa portée sans que ne soient convoquées les pratiques et représentations qui l'effectuent dans la vie quotidienne. De même, où mènerait une analyse qui traiterait des pratiques d'usage en tenant le donné construit pour chose indifférente ?

Où que l'on se situe quant aux intentions analytiques projetées, on ne saurait laisser pour compte l'un ou l'autre de ces aspects.

Cette remarque élémentaire tient lieu de point de départ de la recherche dans ce volume exposée. Les recherches et travaux portant sur le logement et ses pratiques abondent depuis plusieurs années, progressant chacun dans une perspective théorique qui tout en s'affermissant risque souvent de privilégier, d'autonomiser parfois, un aspect ou l'autre de la question.

Loin de prétendre à produire un système des diverses synthèses connues à ce jour, notre intention apparaîtra comme naïve, mais attentive aussi. Attentive aux propos les plus à jour traitant de la "question du logement", mais attentive aussi (et en ce sens naïve) à explorer les espaces et temps de la pratique du logement qui ont été tenues jusque là pour peu intéressants, secondaires voire négligeables.

La première partie de ce volume, tentant de considérer l'acquis théorique sur la pratique du logement, convoque les instances économiques, politiques, psychologiques et sociales dont est pétrie cette pratique. Elle tâche à évaluer en quel sens le phénomène "loger" ne se départit pas des conditions de production, des facteurs de pratique individuelle et des déterminants de pratiques collective ; en quel sens aussi l'analyse socio-économique est à compléter et en quel sens l'analyse non démarquée des catégories à connotation psycho-individuelle trouve ses limites.

La seconde partie situe la question du logement au niveau le plus modeste et aussi le plus difficile à définir. Plutôt qu'un "niveau", un intermédiaire ;

intermédiaire le plus souvent court-circuité quand, d'une analyse des conditions de production globale, on "saute" à l'objet-logement ou quand, à partir de l'espace-logement, on retourne aux facteurs élémentaires de la représentation de l'espace.

Qu'est-ce que les espaces sis entre logement et situation globale de groupes de logements peuvent nous apprendre au gré de leurs réactivations usuelles ? De quelle nature sont ces temps réduits ou effacés théoriquement et idéologiquement, qui s'insèrent pourtant effectivement entre le temps du loger et le temps du travailler ? Enfin, sous quel mode l'analyse de ces intermédiaires est-elle envisageable ?

Au gré de ces questions, c'est en fait une autre manière d'aborder le "terrain" qui s'expose alors et s'interroge sur les essais qu'elle a expérimentés : qu'est-ce qu'une saisie des pratiques spatio-temporelles des espaces "habités" peut apprendre sur le phénomène logement, quand elle le considère aussi bien sur le mode actif que sur le mode passif ?

Aboutissant nécessairement à des considérations de méthode, cette seconde partie peut donc amorcer le retour au "terrain" qui suivra dans le second livre.

P R E M I E R E P A R T I E

ON N'HABITE PAS,
ON LOGE

Il s'agit de saisir, à travers la question du logement, un mouvement. Le mouvement de loger - pour loger - devenant, si possible, un mouvement d'habiter, pour habiter. Ce mouvement va être compris, ici, comme un mouvement empoigné. Ce qui empoigne ce mouvement, ce sont les codes de la société qu'il est conduit comme trajectoire, à rencontrer pour se réaliser effectivement. Ce qui le meut, ce qui l'anime comme processus d'habiter, c'est le désir qui, lui-même, habite toujours le sujet de ce mouvement : lorsqu'il loge dans tel logement, puis tel logement, à tel âge, dans telle famille, en tel lieu, en tel quartier, dans telle ville ; désir de s'établir, de s'identifier quelque part et, par là - pour ce sujet - de se constituer (tout d'abord et surtout, à ses propres yeux) comme sujet prenant corps ; et prenant corps, précisément, d'"habitant".

Sont à mettre au compte des codes toujours rencontrés au cours de ce mouvement, tout d'abord l'Institution Familiale dont tout sujet n'est socialement qu'un membre, (par son inscription dans telle famille concrète) ; d'autre part, l'argent dont dispose, pour habiter, ce sujet (à travers la société, l'économie et, donc, telle économie familiale située dans telle classe sociale) ; ensuite, la cellule de logement, elle-même, considérée comme un habitacle plus ou moins rigide, normalisé, limitant (cellule qui peut véhiculer certaines conceptions propres à tel architecte comme l'état plus global d'une offre immobilière) ; en outre, les meubles et objets de décoration par lesquels ce sujet va vouloir marquer sa place et ses lieux dans son logement (objets et symboles stéréotypés, mercantilisés, vendus sur un marché) ; enfin, la position singulière de ce logement dans un certain environnement social habité, lui-même, par d'autres habitants (position dans un territoire qui renvoie à l'ensemble des codages de rassemblement, de morale de voisinage, d'exclusion, de rejet, qui imprègnent les structurations d'une ville).

A ces divers niveaux s'entremêlent donc, par ces codes, des messages multiples. Ces messages, impérieux ou imperceptibles, la société les dicte, en définitive, à l'acte de loger. Ainsi, la détermination sociale de cet acte peut-elle aller jusqu'à le réduire, en période de crise, à n'être plus qu'un simple acte réflexe : "loger coûte que coûte, et où on peut". Plus généralement, le mouvement qui soutient cet acte d'habiter doit être compris comme un mouvement investi par tout un discours social. C'est dire qu'il s'agit là d'un mouvement infesté de contraintes, de normes, d'impératifs de pénurie, d'images de bienséance, d'héritages idéologiques. Tout mouvement pour habiter, tout acte pour loger, ne peut s'analyser, en conséquence, qu'en ce qu'il constitue, profondément un mouvement placé en situation d'encodage. On verra que l'analyse de telles situations peut sans doute permettre d'éclairer - d'un point de vue plus théorique - quelles médiations existent entre, d'une part, tel mode d'habitat très singulier vécu par tel individu dans tel logement singulier

et, d'autre part, la société considérée dans sa totalité : au plan de son mode de production, de sa formation sociale, de son territoire, de sa culture.

Cela étant posé, on peut considérer qu'en aucun cas une telle situation est absolument fermée. C'est-à-dire qu'en aucun cas, tel mouvement d'habiter (alors même qu'il deviendrait uniquement acte réflexe, pour loger) est absolument neutralisé, détruit, comme mouvement. Il reste toujours du geste, de l'espoir, de l'obstination - une dynamique - dans toute pratique d'habitat. Ceci parce qu'il demeure toujours du désir dans le sujet de cette pratique. Sont alors à référer à des mouvements révélateurs de la présence inexpugnable de ce désir - en toute situation contraignante d'encodage - la tendance de tout habitant à "marquer" tout logement de sa présence : par des lieux, des objets, des symboles ; l'idée - plus ou moins hypothétique - de pouvoir déménager ailleurs, pour "s'en sortir mieux" ; celle de "sortir" du logement : dans la rue, dans le voisinage pour "rencontrer les autres" ; celle de "cohabiter" pour tenter de supporter la disparité d'autrui ; celle de s'assurer la "possession" d'un logement (en transformant, ainsi l'appropriation en propriété) afin de rassurer le désir, lui-même, par le moyen d'une telle possession consacrée.

Or, ces mouvements, ces replis, ces idées de mouvements, ces fixations, paraissent bien constituer une gestualité du désir. Certes, ils sont désignés, explicitement, comme des "besoins". On les devine, cependant, soutenus par une demande plus diffuse ; par une attente moins précise. En bref, par l'expression d'un désir. Plus exactement, ce désir s'exprime - réellement et symboliquement - comme une demande de mouvement mais en même temps, comme le mouvement même de cette demande. Quelle demande ? Celle d'une identification de soi, à propos du logement, à travers une identification de l'autre. Des termes comme "sortir", "s'en sortir", "cohabiter", "posséder", "marquer" (son espace), "remarquer" (ses voisins), témoignent bien, d'ailleurs, que cette trajectoire se situe à une interface : l'autre est toujours là, en effet, pour que l'habitant puisse être. Ce qui est demandé, requis, c'est la société, encore ; mais ici la société est requise pour construire, dans un processus mental, donc dans un mouvement social pratique, le sujet habitant.

Or, si la société, dans sa violence, en empoignant ce mouvement, en le saisissant, le bloque, elle trahit ce désir qu'en même temps, elle habite. En somme, telle situation d'encodage d'habitat peut rendre particulièrement laborieux le processus du désir d'habiter : jusqu'à l'échec. Il apparaît alors que l'acte de loger ne peut se comprendre que comme un façonnage ; celui-ci doit s'opérer dans une situation définie. Façons d'habiter et situations d'habiter sont donc indissociables. Cependant, alors que les situations sont à considérer parce qu'elles renvoient à des codes multiples et - par le travers de ces codes - à toute la prégnance sociale, les façonnages renvoient à ce réel incodifiable, inqualifiable, qu'est le désir. Mais ce désir vague, à son tour, dès l'instant qu'il s'objectalise comme un désir plus précis d'identification (qu'il s'exprime, qu'il se réalise ainsi) rencontre la présence de

l'autre, aux fins mêmes de son objectivation. La société habite ainsi - et aussi - l'inconscient, lui-même, du sujet habitant.

La société est donc doublement présente : d'une part, elle circonscrit les termes d'une situation d'habiter dans quoi tout sujet qui désire habiter doit parvenir à façonner, à réaliser, le mouvement de son habitat ; d'autre part, elle campe dans l'inconscient du sujet désirant habiter. Elle y loge et elle met ainsi en mouvement - puis elle maintient en branle - son exigence de façonnage. Simplement : sous l'angle de la situation, elle empoigne et tend à fixer, à institutionnaliser, à enformer ce mouvement, voire à l'arrêter ; sous l'angle du façonnage, elle tend à le reproduire comme un mouvement libre, libre parce que malheureux, parce que toujours désirant, parce qu'à jamais insatisfait des rencontres qu'il opère avec autrui : à travers toutes sortes de façonnages et toutes sortes de situations.

°
° °

Dire que le logement est un lieu où l'on habite est sans doute insuffisant. Il serait moins redondant de considérer qu'il est un lieu que l'on habite. Ce qui suggère mieux, en effet, la présence d'un acte. Le logement n'est pas un lieu. Il est un moment. Il n'est lieu que dans cette mesure où il donne lieu à une convergence : à une convergence de moments. Ces moments marquent la réalisation de rencontres. Entre des façonnages et des encodages. Entre des désirs et des situations. Entre des conduites actives, identificatoires, et des fixations imposées, différentialisantes. Par exemple, on voudrait "signifier" qu'on habite et, pour cela, façonner réellement son habitat selon son désir. Mais en réalité on se découvre loger dans telle situation, dans tel ensemble immobilier, qui encode sa famille d'appartenance, pour l'instant fixée ici, et point là, dans telle banlieue, et on se découvre différencié ainsi, par cette fixation elle-même, du reste de la formation sociale. L'identification de soi, par le logement, n'étant pas une identification universalisante mais une identification en situation concrète, renvoie ainsi à l'identification de cette situation, par différenciation, dans l'ensemble des situations sociales d'habiter.

On voit alors apparaître une articulation importante pour notre problématique. Ce moment permet à l'analyse de passer de l'individuel au collectif, d'un acte d'identification (le façonnage) à un acte de démonstration de sa propre différence à l'égard des autres (en situation). Or, cette démonstration doit utiliser - aux fins mêmes de l'affirmation de cette différence, dans une telle situation - les codes et façons de l'autre : la famille, la société, la référence aux savoirs vivre et aux gens "comme il faut"... Ce moment est donc celui, tout à la fois - et toute lecture de l'occupation d'un quelconque logement permet de l'apercevoir - où l'on signifie et cherche désespérément à se signifier, à se

convaincre, que l'on habite librement, et où l'on signale ostensiblement à l'autre son existence, par la démonstration, la mise à l'avant-scène, de ce que l'on croit être ses propres codes (mais qui sont des codes aliénés). Cette contradiction, elle-même - entre plaisir et ostentation - est empoignante. Elle est parfois, car résolue de façon dérisoire, poignante : lorsque l'obsession encombrante d'ostentation chatre et supprime l'espace du désir d'un sujet.

Ainsi la société, doublement et contradictoirement présente dans la gestualité de l'habiter - du côté du désir et du côté de l'encodage - se trouve toute entière actualisée dans ce moment conflictuel qui marque l'occupation d'un logement. Cependant, le sujet logé est, lui aussi, tout entier présent et tout autant à considérer à ce moment là, dans cette mesure où seuls ses façon-nages, en l'intériorisant, donnent un sens dynamique à cette contradiction : c'est-à-dire, la reproduisent mais, tout en la reproduisant, la font objectivement varier. Par exemple, les compromis entre bienséance et affirmation de soi, entre ostentation et marquage, ne sont pas vécus et reproduits de la même façon dans la classe ouvrière, dans la petite bourgeoisie, chez les grands bourgeois ; ils ne sont pas, non plus, vécus pareillement par le chef de famille, par l'adolescent, par l'épouse, dans chacune de ces classes sociales.

- 1 -

UN MOUVEMENT EMPOIGNE !

La pratique de l'habitat a fait l'objet, récemment, de diverses recherches qui ont tenté - à partir d'un matériel empirique, constitué d'éléments d'entretiens - de préciser mieux un cadre de problématique (non limité à la seule restitution de ces entretiens, aux fins de la compréhension d'un phénomène singulier). La présente démarche s'inscrit dans la poursuite de ces travaux. Il faut donc préciser comment elle se propose de se situer par rapport à ces approches.

Schématiquement, deux orientations peuvent être distinguées. La première dans une perspective se réclamant (plus ou moins directement) du marxisme, tend à montrer que le logement n'est qu'un produit particulier d'un mode de production défini. Il est la réalisation de ce produit, dans une certaine formation économique et sociale, et il ne fait que reproduire, dans le domaine du cadre bâti, l'organisation de cette formation en classes distinctes et opposées. Tout ensemble d'habitation, en conséquence, et toute pratique sociale de l'habitat, vécue dans un tel ensemble, doivent être analysés comme des séquences singulières, comme de simples aspects, de ce cadre général de déterminismes et contraintes. Il s'agit de savoir référer, alors, tels discours tenus par tels individus quant à leur environnement, à des situations objectives de domination et d'aliénation ; celles-ci dépassent la position particulière de ces individus, comme la conscience claire qu'ils peuvent avoir de leurs propres positions, de leurs propres actes, de leurs propres discours.

La seconde orientation se situe dans le prolongement des recherches en psychanalyse. Sans pour autant nier l'existence d'imprégnations sociales et de situations objectives contrastées dans l'ordre de l'habitat, cette perspective tend plutôt à référer tels ou tels discours ou représentations, aux vécus inconscients des sujets de ces discours et de ces

représentations. Ce qui se trouve surtout considéré, ici, concerne donc la singularité d'une pratique dans cette mesure où celle-ci renvoie, chaque fois, à l'identité unique d'un désir affronté à la société (à travers un certain acte d'habiter). Ce qui ainsi conditionne la conscience, ou la non conscience des fondements de cet acte -- ce qui peut en obscurcir ou en dévoiler les représentations -- ne relève pas seulement de manipulations économiques, idéologiques ou de prises de position politique, mais aussi de l'existence d'un champ toujours inconscient dans la structuration de tout sujet social : et, plus précisément, de tout sujet habitant. Le "travail" de l'inconscient ne peut donc pas être réduit à l'effort de prise de conscience. La problématique du vécu de l'habiter ne peut pas être réduite à celle de la domination sociale dans et par l'habitat.

Ces deux démarches se trouvent actuellement confrontées une à l'autre. Par delà certains arguments de polémique superficielle, il nous semble que ces affrontements posent -- à propos de la question du logement et de l'habiter -- la question de la présence de la liberté dans la pratique sociale. En effet :

- 1) Ou bien -- première orientation -- l'accent se trouve mis sur ce qui, à travers l'imprégnation par le logement, tend à dés-identifier les individus et leurs désirs. D'où l'attention accordée, alors, à l'idéologie du logement ainsi qu'à une compréhension de l'urbanisme, du marché immobilier du cadre bâti, comme autant d'"écritures" concrétisant cette idéologie dominante. Le logement se trouve ainsi analysé, pour l'essentiel, comme un moyen d'encodage. C'est-à-dire comme un instrument de redoublement des conditionnements de classe. Il est aperçu et compris en tant qu'il circonscrit, qu'il restreint, la liberté de l'habiter. Mais pour autant, l'habitat doit donner le sentiment, lors de sa mise en application, lors de sa réalisation sociale, que cette liberté reste entière. C'est dire qu'il s'agit toujours, pour les forces dominantes, de convaincre qu'il demeure un "en-soi" de l'acte de loger, un univers de choix, de réadaptations possibles, relativement autonome à l'endroit de l'imprégnation pratique qui, pourtant, pèse globalement sur lui. Dès lors, du point de vue de cette approche, toute démarche tendant à investiguer, précisément, ce qui "se passe" -- et ce qui "passe" d'indétermination et de liberté, malgré tout -- lors de la mise en oeuvre de cet acte, est soupçonnée de négliger l'importance déterminante de cette imprégnation : soupçonnée, en d'autres termes, de vouloir autonomiser la compréhension de la nature de l'acte au regard de la compréhension des limitations sociales de cet acte ; soupçonnée, en fin de compte, de vouloir neutraliser la problématique de l'habitat. Ainsi, tout ce qui dans cette analyse, se réfère au cheminement du désir, à son objectalisation aux fins de l'identification, par l'habitant, de sa libre personnalité habitante, est-il perçu comme trivial, superflu ; pire, comme opacificateur de la visée théorique, au détriment d'une pleine conscience, par cette dernière, de la prévalence de l'aliénation politique, économique, idéologique.
- 2) Au vu d'une telle critique, formulée à son encontre, la seconde orientation insiste donc sur l'existence -- en tout contexte d'imprégnation

(en tout marché immobilier, en tout système économique, social, institutionnel, en toute époque) - de sujets habitants : que ceux-ci soient identifiés à des familles, à des individus, ou encore à des individus ayant à spatialiser leurs désirs dans tel ou tel espace habitable, donc social, en même temps qu'ils ont à localiser ces désirs, à les situer, dans tel ou tel espace familial, donc parental. Cela devrait, à la fois, élargir la compréhension de la complexité d'une situation aliénante et contribuer à positionner cette compréhension selon la dynamique d'un sujet habitant ; c'est-à-dire d'un sujet cherchant, dans la trame de l'habitat, à façonner un trou, sinon un chemin, pour établir sa liberté, son identité. Ce qui est donc recherché, ici, par l'analyse, est bien le lieu de cet en-soi du désir d'habiter. Mais cela ne veut pas dire que l'habiter doit être considéré comme un absolu en-soi : isolé de ses déterminations sociales. Pourtant - et là, cette seconde orientation s'en prend, à son tour, à la précédente - toute approche qui ferait prévaloir l'objectivité sur l'objectalité, la prise en compte d'un cadre de contraintes sur les processus de structuration d'une personnalité, serait tenue, ici, pour abusivement simplificatrice. L'analyse de la simplification, par la société, du sujet social, de sa réduction, de sa réification, pourrait conduire à simplifier l'analyse, elle-même, à la schématiser, à la réduire. L'analyse de la surdétermination pourrait alors être soupçonnée de se trouver, elle-même, surdéterminée ; son appareil scientifique soupçonné d'appartenir à une science d'appareil. A trop vouloir insister toutefois, sur la présence indéracinable d'identités habitantes, cette seconde orientation prend, elle-même, un risque : consistant à survaloriser la spécificité de tel regard de tel habitant, sur son environnement, au regard de ce qui, depuis cet environnement, occulte précisément son droit de regard.

°
° °

En bref, pour comprendre les pratiques d'habiter, faut-il aller de la société au sujet ou du sujet à la société ? Nous irons, ici, de la société au sujet mais nous adopterons cette démarche pour tenter de cerner précisément, ce qu'il reste comme sujet - et non pas ce qui en a disparu - une fois la société intervenue. Autrement dit, une approche marxiste des limitations du sujet n'a pour nous du sens que si elle contribue à une délimitation de la présence active de celui-ci : et non pas, à l'affirmation de son absence quasi-fatale. Ce qui nous rapproche donc de la seconde orientation évoquée ; ce que nous conduit à rechercher, aussi, ce que signifie, malgré tout et de toute façon possible (ou permise), l'acte profond, pour l'entité humaine, de vivre en habitant. A partir de cela - qui est certes bien ambitieux dans son propos général - une plus modeste approche empirique peut, tout au moins, être amorcée : consistant à considérer certaines situations d'encodage de l'habitat pour y découvrir l'existence significative de façons d'habiter : non pas pour conclure, en conséquence, à l'insignifiance - du fait des codes et contraintes - de

ces façonnages ; et non plus pour comprendre la signification de ces situations - ainsi que des contraintes qu'elles recèlent - à partir de façonnages posés, a prioristiquement, comme seuls significatifs et producteurs de sens.

La "dialectique du logement et de son environnement" devient donc, ici, la dialectique d'un environnement habitable et des façons de loger qui s'y pratiquent. Ces pratiques se reproduisent à travers des processus d'objectalisation dans l'objectivité d'un environnement. A cet égard, elles lui appartiennent. Mais elles reproduisent aussi cette objectivité en la remodelant, en y projetant des signes, en l'imprégnant de gestes, d'idées, de traces de vécus. Cet environnement peut donc appartenir à ces pratiques. Enfin, outre qu'elles épaississent ainsi l'objectivité de cet environnement habitable, elles y introduisent - si l'on peut dire - la société entière : toutes ses normes, toutes les manières de "bien" faire et se comporter, toutes les impuissances, toutes les idées d'interdits, par lesquelles la société axiomatise les sujets habitants, ainsi que leur capacité à objectaliser et spatialiser leur désir en tel lieu.

Afin de proposer, selon une telle perspective, un renversement des termes de "la dialectique du logement et de son environnement", il convient d'en rappeler, aussi fidèlement que possible, les principales articulations. Faute, en effet, de cet exercice élémentaire, on pourrait laisser croire - comme cela peut se faire - au "dépassement" de cette prise de position, là où il n'y aurait eu, à son propos, que caricature.

- 1) Les auteurs de "la dialectique du logement et de son environnement" organisent l'exposé de leur recherche selon deux parties : tout d'abord, "le vécu individuel de l'espace" ; ensuite, "les significations collectives de l'habiter". Autrement dit, le logement précède ici son environnement comme le sens individuel précède le sens collectif, comme l'espace précède l'habiter. Ce qui n'est qu'ordre d'exposition, en apparence, paraît bien recouvrir une façon de prendre un problème : c'est-à-dire, plus profondément, une problématique.
- 2) Au plan individuel, il est montré, par exemple que les dimensions d'un espace habitable vécues comme interiorités et exteriorités, ne sont pas nécessairement congruentes aux définitions objectives de ses interiorités et exteriorités ; ainsi, certaines exteriorités peuvent-elles être vécues, mentalement, en interiorités. Il faut donc distinguer objectalité (des vécus) et objectivité (d'un espace). Ou encore départir : "les définitions structurales d'une réalité perçues comme objectives" et "les modes existentiels intégrant à titre de variable structurante, l'existence de cette réalité objective".
- 3) Ces rapports existentiels à l'espace ne se réalisent pas de façon continue ni linéaire. Ils se réalisent, seulement de façon discontinue et dialectique - lorsque l'interiorité du principe de plaisir s'affronte à l'exteriorité du principe de réalité ; lorsque la tendance objectale qui porte un sujet à un extérieur - vers des choix d'objets et des relations d'altérité, vers une structuration du réel - demande

à être compensée par une tendance autistique : un retour du sujet sur lui-même, sur les avatars de la structuration de sa propre personnalité, sur une réassurance narcissique impliquant, pour une part, "dissolution des différenciations externes entre objets et espaces objectifs".

- 4) Ainsi, "les formes perceptives qui se dégagent de l'environnement, renvoient à des dimensions multiples de l'appréhension, par un sujet, de sa propre vie". Par exemple, et très schématiquement, la femme tend à s'identifier, dans un logement, à un espace limité par des frontières (espace creux), l'homme à un mouvement à travers cet espace ... Plus largement, les sujets - lors de leurs rapports à l'espace objectif - sont porteurs d'espaces intérieurs : espace onirique de la demeure, espace originaire du couple parental, espace mental de sa propre croissance, de son propre corps ... Au regard de ces lieux inconscients de l'identité, au regard de la réalisation des processus psychiques, "l'environnement est utilisé, alternativement, comme figure et comme fond" ; autrement dit, le personnel (objectalité) doit se détacher sur un fond culturel commun (objectivité). L'espace devient ainsi environnement social car il permet que s'y recherche une image de soi différente - mais malgré tout, peu différente - de celle des autres. Toute extériorité (les autres) tend à être aménagée, en fin de compte, en intériorité relative (soi-même).
- 5) Ces rapports vécus, ces représentations de l'habiter, sont donc liés - pour acquérir une structure significative - aux caractéristiques objectives de certaines structures habitantes. Celles-ci sont définies, par les auteurs, comme des "situants". Ou encore un situant est-il à comprendre comme "la structure organisatrice des diverses situations selon lesquelles on peut habiter". Il est donc "une totalité où l'on est situé et l'on se situe pour vivre". Ainsi, "le sous-ensemble des situations possibles sur un situant objectif, pour un situé donné, correspond à des possibilités de vie habitante". Or les situants ne sont pas égaux entre eux et les situations, sur ces situants, ne sont pas, elles-mêmes équivalentes : "dans la mesure où le déterminisme financier devient dominant, les catégories sociales à faible pouvoir économique se sentent (et sont) condamnées à certains types défavorisés de situations sur le situant". En bref, tout situant est un lieu relationnel défini par le système social ; il est "implicateur et désignatif des possibilités et des limites des existences dans la société dont il est le situant".
- 6) L'affrontement à tel ou tel autre situant va donc objectivement réactiver les tensions internes à la dialectique : objectal (altérité)-autistique (identité). Sur certains situants, par exemple, les situés vont se sentir "condamnés", "rejetés", ou au contraire, "invités à...". Autrement dit, les situants vont être perçus par les habitants comme pourvus de propriétés intentionnelles. Ils "parlent" ou ils "ne parlent pas". Ils "interdisent" ou ils "permettent" qu'on "s'y retrouve" ou "qu'on s'y perde". D'où l'importance, pour "les lecteurs d'espace", des signes extérieurs d'appropriation possible ; en même temps,

l'espace de l'habiter doit diversifier et différencier. En bref, l'environnement objectif autorise, plus ou moins, "la vie à passer" ; cela veut dire qu'il permet, plus ou moins, à la relation objectale (identité-altérité) de se réaliser. Si cette relation, dans sa dialectique, est contrariée - du côté de l'isolement total ou du côté du total anonymat - c'est la mort. L'espace devient mortel, en effet, car l'identité s'y trouve perdue : l'identification s'y trouve impossible : "en tant qu'il parle cet espace doit "dire" qu'il propose une diversité différenciée."

- 7) "Le situant est à la fois, conduite sociale (il émerge du social et il s'insère dans le social) et trouve, pour se réaliser, se créer en tant que langage, ses racines dans le rapport dialectique : réassurance narcissique - relation objectale". Les intentionnalités perçues dans le situant par les habitants (en fonction de l'objectalité de leurs vécus) ne sont pas nécessairement celles des concepteurs de ce situant. Et les intentionnalités de ces concepteurs résultent, elles-mêmes, de conduites structurales issues des conflits sociaux. Ce n'est donc pas la société, considérée comme telle, comme sujet unitaire, qui parle un langage explicite - via le concept d'un situant - à des habitants, considérés comme tels. Ce sont plutôt - au plan de la conception - des fragments de langage qui s'appellent, ou non, entre eux, par similitudes ou divergences d'intention (et que le concepteur s'attache à rationaliser), fragments réinterprétés ensuite à travers des vécus existentiels, eux-mêmes divers et fragmentés (situations). D'où une accessibilité particulièrement difficile quant au sens d'un situant comme aux lieux où ce sens se réalise ; d'où, en même temps, une lecture qui est une "saisie directe du sens, préalable à son explicitation dans le langage, et qui est de l'ordre de la communication inconsciente". En effet, confusément dans tel ensemble d'habitation, cela "parle" ou cela "ne parle pas".

On voit que cette démarche investigatrice situe l'habiter entre deux ordres de référence. D'un côté la dialectique individuelle de l'objectalité (altérité, identité ; différenciation, repli). De l'autre, l'imprégnation collective par des situants objectifs (communication, intentionnalité ; appropriation, classification). Le sens du processus consistant à loger est donc celui de relations objectales s'articulant à un espace objectif ; c'est-à-dire, aussi, le processus d'un vécu individuel rencontrant une insertion collective. En bref, un mouvement heurtant un encodage. Cette problématique semble donc très proche de celle proposée ici. Elle ne nous paraît cependant pas totalement satisfaisante. Essayons, maintenant, de préciser pourquoi.

°
° °

Procéder depuis des vécus individuels pour aller vers des situants collectifs, cela nous paraît avoir deux effets :

- 1) Du côté du sujet (en dépit de toutes les précautions prises par les auteurs) on note une tendance à privilégier l'entité individuelle du vécu - l'homme, la femme, l'adolescent ... - face à un certain situant ; ainsi, sont analysées les "ouvertures", les "fermetures", face à l'espace, de certains vécus, en fonction de la structure d'une personnalité donnée. Mais il n'est pas assez aperçu, ou montré, que la structuration de la personnalité en question, a toujours été située dans un encodage social échappant au choix du sujet. Si bien que le sujet - face à un certain situant - reproduit moins ses choix (altérité, identité) que ses non-choix ; si bien qu'à la limite, il n'y a pas de sujet, ou plutôt que toute position de sujet implique une reconquête de cette position de sujet : donc une prise de pouvoir ; donc un façonnage réflexif. La nécessité de ce façonnage réflexif est certes mise en lumière, par les auteurs, quant aux relations d'un sujet, par exemple, avec son image parentale. Elle l'est moins, cependant, en ce qui concerne la critique, la réélaboration (possible ou impossible, réussie ou non réussie) de ses encodages sociaux : normes, valeurs, institutions, places et lieux de chacun... Il n'est donc pas montré suffisamment, que ce qui s'impose et se dialectise, en l'état actuel, face à l'espace, ce sont moins des "tendances", ou des "pulsions internes" aux sujets (creuser son trou, aller vers les autres ...) que des messages d'ordre idéologique ou économique traversant les sujets. Il n'y a donc pas "l'homme", "la femme", "l'adolescent", "l'ouvrier" ... Il y a, plutôt, ce qui s'attache culturellement, socialement, économiquement, aux idées d'homme, de femme, d'ouvrier ; idées collectives qui s'entremêlent dans de mêmes entités habitantes.

D'où des imprégnations, des typifications, des fatalités, des manières de considérer ce qu'il faut être, ne pas être, dans l'habitat, pénétrant à l'intérieur même du champ de l'objectalité ; d'où, dès ce stade, l'absence de choix réels ; d'où la nécessité d'observer - conjointement - la capacité dont dispose un sujet quant à critiquer ses propres codifications (c'est-à-dire à se relativiser comme sujet et, par là même, à se découvrir plus ou moins réellement sujet) et sa capacité à façonner ses propres relations à l'espace. Dans la "dialectique du logement et de son environnement" le lien (existant ou non existant, dans les faits, pour tel individu) entre ces deux champs, n'est pas analysé, ni même posé dans sa nécessité problématique. Les relations à l'environnement sont donc décrites en termes, surtout, d'une possible ou impossible compréhension d'une structuration personnelle (s'y retrouver, ne pas s'y retrouver) ; non pas en termes de pouvoir ou de non pouvoir social de structuration d'une quelconque personnalité. En termes communicationnels et non pas politiques. Il ne s'agit pas seulement de savoir, en effet, comment tel individu (de tel âge, tel sexe, telle classe) peut, ou veut aller vers l'espace pour s'identifier. Il s'agit aussi de savoir "qui", socialement, historiquement, idéologiquement - à travers lui - va, et comment, à l'espace. Où se situe donc le lieu de pouvoir qui anime, depuis son inconscient, ce sujet ? Si le pouvoir d'axiomatisation sociale qui s'exerce sur le sujet, lui-même, n'est pas reconquis par celui-ci (ne serait-ce qu'à travers une toute première auto

critique) et ceci dans le même mouvement où celui-ci se porte vers l'appropriation de son environnement, on peut considérer qu'il n'y a pas de sujet réel à ce mouvement. Il y a simplement un objet institué objectivement comme prétendu sujet ; et qui se croit porteur d'un effectif pouvoir relationnel.

- 2) Du côté du "situant" (là encore, en dépit de toutes les précautions des auteurs) on peut noter que ce concept tend à être posé comme un espace et un langage ; un espace, certes, relationnel, mais un espace ; un langage produit dans la société mais - malgré tout - un texte : un texte à déchiffrer afin de reconnaître (s'y reconnaître) les diverses situations qu'il détermine (qu'il structure). Le situant est donc analysé comme un ensemble de chemins, comme un paradigme plus ou moins identifiable (à travers les intentions qu'il comporte) et identificateur (en tant que conducteur plus ou moins attentionné, objectivement, aux processus d'identification objectale qui s'exercent à son endroit). C'est là, sans doute, isoler abusivement le situant. Le situant réel se situe, selon nous, au niveau de toute la société et, au regard de ce situant là, tout situant partiel n'est pas analysable comme un "morceau" de situant, aussi complexe soit-il. Il est à analyser comme une situation. Autrement dit, le situant n'est pas un véhicule et les rapports vécus qu'il appelle à lui ne sont pas uniquement des rapports de communication, des relations de lecture, des parcours. La notion de "situation d'habiter" nous apparaît ainsi préférable. Elle indique mieux que tel situant - tel ensemble d'habitation, par exemple - est, lui-même, à comprendre comme mis en situation dans la complexité sociale et n'est, comme tel, qu'un aspect situationnel de cette complexité : c'est-à-dire une instance et une occurrence singulière d'un plus vaste encodage.

Aucun situant n'est donc à entendre comme une structure. Dès qu'il l'est il tend à être compris comme la structure sujet d'un encodage singulier. Ce qui, du même coup, tend à réduire l'acception du champ de l'encodage à des dimensions surtout spatiales ou quasi spatiales (communicationnelles). Une situation d'habiter n'est pas une structure de situations vécues au plan individuel ou interindividuel. Elle est encore moins, comme structure, sujet déterminant de ces situations partielles. Elle est simplement un lieu, ou un moment non structuré, où se réalisent certaines rencontres entre des façonnages et des codifications. Et c'est, précisément, parce qu'elle n'est pas structurée pour assurer de telles rencontres, qu'elle constitue une situation décisive. C'est aussi pour les mêmes raisons qu'elle ne constitue rien d'autre qu'une situation. Elle est donc transformable. Elle peut être transformée, pour autant qu'on n'y prenne un pouvoir. Mais elle ne sera pas transformable, re-façonnable, si elle se trouve empoignée, codifiée, par un pouvoir social plus fort.

Ce qui pose une situation d'habiter et contribue à sa richesse sémantique, tient donc moins à la présence d'une structure qu'à la présence d'une vacuité, d'une incertitude, d'un possible affrontement entre des mouvements et des impératifs ; mais des mouvements de tous ordres-revendicatifs

transgressifs, politiques - et guère seulement communicationnels, ainsi que des impératifs de tous ordres : idéologiques, institutionnels, policiers et guère seulement spatiaux ou formels. Identifier une telle situation à un situant, c'est ainsi, tout à la fois, l'hypostasier - en laissant croire qu'elle est plus solidement structurée comme imprégnante qu'en réalité elle n'est - et la réduire : en laissant croire que ce qui s'y joue, en matière d'imprégnation (et, d'éventuelle rupture de l'aliénation), a trait surtout à son axiomatisation urbanistique et formelle.

Considérer une situation d'habiter comme un situant, cela revient, en définitive, à calquer les termes de l'analyse critique (de la recherche) sur ceux-là mêmes qu'utilisent les opérationnels fabricants de situants (concepteurs, architectes, urbanistes), termes que l'analyse vise, précisément, à critiquer. Une situation, en somme, n'est jamais un bateau (c'est-à-dire une totalité en-formée dans sa logique interne). Elle ne peut jamais être évoquée comme telle, même s'il s'agit de dire, de cette façon, que les habitants y sont menés en bateau. Une situation est aussi produite, reproduite, par ceux qui sont en situation et dans la situation. Si, en dépit de cela, il ne s'y produit rien de significatif, sinon la répétition sociale des significations sociales déjà admises, c'est qu'est certes prise en flagrant délit l'axiomatisation de l'habitat pesant sur les habitants ; mais c'est aussi qu'est prise en défaut l'impuissance de ceux-ci à questionner leurs codes propres de vie (et point seulement l'axiomatisation de cette situation singulière) ; leur impuissance à questionner ce qui, faute de subversion globale de leur part, prend donc allure, localement, de situant habitable.

Les considérations qui précèdent nous conduisent alors à préciser notre problématique :

- 1) Nous y revenons : il ne s'agit pas de proposer une nouvelle analyse du "logement et de son environnement" mais de l'environnement et de son habiter ; plus précisément l'analyse de la façon dont un environnement habite, lui-même, des façons d'habiter cet environnement. En conséquence, nous ne ferons pas suivre l'étude du "vécu individuel de l'espace" par celle des "significations collectives de l'habiter", mais plutôt, l'analyse des "encodages en situation" par celle des "façonnages en mouvement" jusqu'à en venir à interroger les "objectivations en habitant". Ainsi, progressera-t-on du collectif vers l'individuel mais en nous attachant à désigner la présence - toujours - du collectif dans la définition de l'individuel. Les couples qui viennent d'être proposés peuvent d'ailleurs se démonter de cette manière. D'une part, encodages, façonnages, objectivations, suggèrent la présence empoignante de l'autre (la société) dans la problématique du sujet y habite. D'autre part, situation, mouvement, habitant, suggèrent qu'une dynamique demeure toujours possible dans l'habiter, par laquelle - à partir d'un sujet individuel - peut se reconquérir le phénomène collectif.
- 2) Nous nous attacherons alors, tout particulièrement dans une telle perspective, à caractériser la notion de situation d'habiter. A cet

égard, nous rejetons donc, on l'a vu, la notion de situant. Nous entendrons ainsi qu'une situation est, à la fois, rapport de forces, noeud de désirs et message de bon savoir-vivre. Elle est certes, aussi (comme le montre l'étude de Lugassy-Palmade) produit social, espace de lecture et langage de communication ; mais elle est, en même temps, plus que cela. En somme, elle est : produit social et rapport de forces ; espaces de lecture et noeud de désirs ; langage de communication et message de bienséances. Comme telle, elle empoigne puisqu'elle reproduit - du fait de ses propres codifications (produit lecture, communication) - les propres codes des sujets qui la vivent, l'habitent et la reproduisent (forces, désirs, bienséances).

- 3) Par cette analyse des situations, on progressera vers ce qui relie ces situations à leurs habitants situés. C'est-à-dire un champ intermédiaire. Celui des mouvements et des façonnages d'habiter. De ce point de vue, on tendra à se démarquer encore de la "dialectique du logement et de son environnement". Il n'est pas suffisant de dire (ce qui, pourtant, déjà, est important) que les "situants, dans leur objectivité, devraient permettre à l'objectalité (des désirs) de se réaliser". Il faut encore préciser les conditions de réalisation de cette objectalité. Or ces conditions sont définies comme celles "d'une plus grande accessibilité au sens ainsi qu'aux lieux où ce sens se réalise" : en bref, comme les conditions d'une meilleure lecture. Mais pour nous il ne s'agit pas seulement - pour que puisse se satisfaire la dynamique de l'objectalité - que les situations soient mieux lisibles (ce qui, en outre, supposerait l'existence de sujets disponibles, disposés à lire). Il s'agit, plutôt - pour qu'il y ait vraiment réalisation objectale - que ces significations soient reconquises. Ce qui suppose, alors, une reconquête des sujets sur eux-mêmes, (en même temps que seraient reconquises les situations). En bref, cela requiert une plus grande capacité, pour ces sujets, non pas de simple lecture, mais de réaxiomatisation, ou encore, un plus grand pouvoir d'action sur le sens et une plus grande conscience du sens de l'action. Point seulement un plus grand plaisir et une plus grande complaisance dans des signes, des règles, des codes d'habitat, échappant toujours à leur pouvoir.
- 4) Parvenus, ainsi, jusqu'au niveau des vécus individuels, on cherchera à élargir la compréhension des notions d'habiter et d'appropriation. Celles-ci (dans l'étude de Lugassy-Palmade) sont posées surtout comme un moyen et un mode d'identification. Ainsi, "n'est pleinement habitable que ce qui est déjà habité par les intentions de la vie habitante". L'habiter est ce qui enracine (rapports doubles à l'histoire et au couple parental). Il est ce qui "permet d'être reconnu et de s'y reconnaître". Toutes choses qui échappent donc au confort et à la fonctionnalité d'un logement. Toutes choses qui situent, conséquemment, l'habiter (par opposition au simple loger) au plan symbolique d'une appropriation et de la constitution d'un narcissisme. Point seulement au plan d'une consommation économique comme de l'instrumentalisation d'un principe de réalité. Ceci, ici encore, est important. Cependant, l'appropriation ne paraît pas pouvoir être référée seulement à une probléma-

tique de l'identification ; ou plutôt, celle-ci, dans ce cas, doit être élargie. Certes, on sait que dans les dernières formulations de la théorie psychanalytique, "le concept d'identification correspond à plus qu'un mécanisme psychologique ; il désigne véritablement ce par quoi le sujet humain se constitue à partir d'un humain préalable". Mais si cet "humain préalable" n'était autre qu'une codification sociale préalable de l'humain ? Autrement dit, pour revenir à l'appropriation et à l'habiter, que faut-il penser si l'objectalité de l'identification est satisfaite - dans telle situation d'habitat - sans que soient remis, eux-mêmes, en question les axiomes qui définissent l'habiter (le "bon habiter", les "mauvais habiter") ? Y aura-t-il alors appropriation réelle ? Y aura-t-il identification : c'est-à-dire constitution active d'un sujet ? Le sujet restera borné, en fait, à l'ordre d'un non-pouvoir du désir ; à une simple reproduction des codes qui lui sont imposés. Nous retrouvons donc, ici, une problématique de pouvoir et de prise de pouvoir. Lorsque le désir s'affirme, vraiment, il ne reconquiert pas seulement un lieu, une situation, mais les axiomes, les principes de base, de cette situation. Il les remet en question. Ou bien, il les transgresse dans cette mesure où ces axiomes ne sont pas siens, mais autres. Il refuse, donc, de se satisfaire en s'intégrant (y compris grâce à une meilleure lecture d'un espace mieux intentionné) ; il refuse de se démontrer satisfait dans l'habiter. Il "demeure", mais il demeure fondamentalement insatisfait. Ainsi, cette insatisfaction inexpugnable n'est pas à mettre au compte des qualités ou des défauts de telle réalisation d'habitat singulier. Elle est à référer au principe même d'en-formement du désir d'habiter. Il faut - pour habiter vraiment - que se reconquiert un désir. Non pas, uniquement, qu'il se satisfasse dans son asservissement.

- 2 -

LA TRIPLE EXPROPRIATION DU SUJET

Reich "rapproche" la psychanalyse du marxisme : ce sont, pour lui, des individus et autant de désirs inconscients qui constituent la société.

L'organisation de la société en classes ne peut donc entièrement se comprendre (dans sa dynamique comme sa permanence) si l'on ignore comment la répression des désirs contribue à l'emprise de l'exploitation sociale.

Son propre désir pour l'individu, dit Reich - et son sexe - sont terres inconnues. Or c'est bien le désir qui porte le sujet vers les autres. Vers le monde. Dans les sociétés d'exploitation, ces sujets continuent bien de se porter vers le monde. Mais ils ne savent plus pour y réaliser quel désir. Ils sont donc assujettis à l'objectivité réaliste du monde du travail ; leur objectivité - la démarche de leur désir - en est prisonnière.

Ainsi, la connaissance du désir est-elle une connaissance meurtrière. Si les individus n'acceptent même pas de reconnaître que leur désir est meurtri, ils le considèrent illégitime, c'est qu'ils ont été conduits à en avoir honte. Or, l'instrument de la honte du désir est la honte du sexe qui fonde la présence du désir. Il est dans l'intérêt des classes sociales dominantes de produire une morale qui reproduise le banissement du sexe. En maintenant le sexe en exil, en le déclarant hors la loi, c'est le désir qu'on veut atteindre. On veut détruire sa force subversive en sommeil qui, au nom du rétablissement du sujet dans ses droits à l'existence, pourrait menacer l'ordre de l'exploitation. La honte du sexe son étouffement, préserve l'enfer climatisé : l'état de non-révolution de la vie quotidienne assoupie.

Selon Reich, cet ensemble d'autant d'inconscients empoignés par la société de classe permet l'apparition de phénomènes collectifs inexplicables autrement : la réification de la vie ouvrière, la morale petite bourgeoise, le fascisme, la guerre, l'embrigadement de l'enfant. La soumission collective s'appuie sur la répression de l'univers mental des individus et de leur univers désirant. Or, de même que cette répression est internalisée par chaque sujet dominé, elle est à tout moment confirmée par les signes manifestes de l'exploitation sociale : les horaires et les cadences de travail, l'habitat dans les quartiers prolétariens, les conditions de transport en commun, la présence des forces de police, de l'armée, l'architecture tantôt impérieuse, tantôt consolatrice, des édifices industriels, religieux, scolaires. D'où ici, toute la modernité de la pensée de Reich. Cependant, pour lui, individuel et collectif, inconscient et exploitation, restent à distinguer, d'un point de vue théorique. S'il y a articulation de ces deux champs de la phénoménalité sociale, il n'y a pas, pour autant, à rechercher - par transposition - une confusion des champs sémantiques qui les conceptualisent. La conceptualisation de l'inconscient éclaire des phénomènes individuels qui s'articulent dans la syntaxe de phénomènes collectifs dont la conceptualisation marxiste, elle seule, rend compte.

Comment comprendre, alors - par référence à ceci - l'apport plus contemporain de la pensée de Lacan ? Que "l'inconscient soit structuré comme un langage", jette bien un pont, semble-t-il entre individu et société. Mais à quel niveau se situe cette articulation ? Celui - conceptuel - dialectisant une analyse de l'individu et une analyse de la société ? Ou au contraire, un niveau de plus simple phénoménalité ? Dans ce dernier cas, quel serait pourtant le rôle (dans la réalisation d'une telle articulation) dévolu au phénomène particulier du langage ? L'inconscient de l'individu est donc structuré comme une syntaxe sociale. Cela signifie que des mots parlent déjà en l'homme avant que l'homme ne se mette à parler des mots. Autrement dit, tout sujet est déjà assujetti, pour se constituer originellement comme sujet, par ce qui va toujours l'assujettir : une axiomatique. Derrière elle, une société productrice de ces axiomes (réprimés, réprimants). Chaque mot qui parle, en effet, a déjà subi (dans son histoire propre) une charge répressive. Il est devenu un mot convenable. Comme tel, il est devenu une charge répressive. Les mots tabous, les paroles sacrilèges, les formules sacrées, investissent - de façon toute immédiate - les premiers balbutiements du désir de l'enfant. Lorsque l'inconscient absorbe ces mots, il absorbe une répression. Lorsqu'il cherche à s'armer pour comprendre le monde, il a à choisir dans un arsenal syntaxique qui appartient à une armée étrangère. Le désir ne dispose pas du langage. Le langage dispose de lui. Il se dispose en lui. Il le transit. L'inconscient est donc plus amplement structuré - avant même de se construire - comme une idéologie. Or il doit, en même temps, la

combattre, s'il veut se construire librement. Il est donc le lieu primordial d'une lutte. Cette lutte s'étend sur des multiples fronts. Elle doit s'affronter aujourd'hui, à de plus nombreux et plus massifs appareils idéologiques matériels : à des mots, des codes, des symboles, déployés dans toute la vie quotidienne, par toutes sortes d'armées syntaxiques nouvelles. H. Lefebvre a le premier insisté sur ce point. Celle des messages audio-visuels. Celle des encodages urbains. Celle des équipements du pouvoir. Ainsi, très vite, l'inconscient paraît-il structuré, aussi, comme des émissions de télévision, des omissions d'urbanisation, des émulsions d'acculturation

L'articulation du collectif à l'individuel, mais aussi de la conscience de l'objectif à toute la subjectivité inconsciente, semble ainsi se préciser. On pressent comment - en tant que phénomène vécu - l'inconscient peut acquérir statut de lieu de lutte de classe. Mais ce qui, chez Lacan, se trouve élaboré par la théorie, ne concerne que la théorie d'un moment : celui de la rencontre, en miroir, d'un désir et d'un langage. D'une objectivité et d'une objectivité. Il s'agit là de la théorie d'une articulation existentielle ; non pas, véritablement, d'une tentative (à propos de ce moment) d'articulation entre des champs théoriques différents : situés entre désirs, axiomes, conflits de classe ainsi qu'entre inconscient, langage et exploitation sociale. Dès lors, cette même question posée depuis Reich, se trouve rappelée : comment peut-il se faire qu'une articulation entre divers champs phénoménaux soit reconnue, précisée, sans que soit admise aussi une indispensable articulation entre les champs conceptuels qui démontrent, précisément, l'existence de cette articulation phénoménale ?

Les appareils théoriques mis en oeuvre par la psychanalyse, le marxisme, la linguistique, ne disent pas seulement qu'il y a conflit. Ils ne le désignent pas uniquement comme existant. Ils sont eux-mêmes construits (en tant qu'organisations de concepts) comme des structures en conflit. Autrement dit - en simplifiant à l'extrême - le "ça" s'oppose au "surmoi" autour de l'instance du moi, comme le dominé s'oppose au dominant autour de l'instance politique, comme le signifié s'oppose au signifiant, autour de la signification. Il y a donc une isomorphie entre ces trois modes de restitution de trois champs du réel. Cette isomorphie, comme telle, n'implique cependant pas articulation métaconceptuelle ; celle-ci, en effet - si elle était prise au pied de la lettre (des concepts) - ne saurait être qu'analogique. Il est toutefois nécessaire de travailler sur cette isomorphie ; autrement dit, il faut accepter les risques du procédé analogique. Certes, l'isomorphie de trois formes de construction de la pensée, ne prouve rien en soi. Mais tout au moins, signale-t-elle. Elle indique (elle laisse entendre) que dans trois domaines du réel, dans trois disciplines de l'esprit, le réel a imposé à l'esprit de formuler semblablement quelque chose qui lui ressemble. Et ce "quelque chose" a pris figure, par trois fois, d'agrégat mental d'instances antagoniques. En somme, le réel a discipliné par trois fois l'esprit à la forme du conflit ainsi qu'à l'exercice dialectique effectué dans cette forme. Ce qui s'est, de cette façon là, à ce point imposé, constitue-t-il un réel dissocié :

dont chaque facette n'a rien à voir avec l'autre ? Ce qui raconte, de façon semblable, un réel supposé différencié, ne constitue-t-il pas, en réalité, un même récit - mais différencié, dans ses approches - d'un même réel ?

Simplifions, donc. Le "ça" est, parmi les instances de description de l'appareil psychique, celle qui évoque le plus directement la présence exigeante du désir: celui-ci, comme le sexe - qui ne sait qui il est, ni où il en est, dans sa demande de l'autre - est, en quelque sorte, le paria du vécu. Il est refoulé car il est invivable, car il déborde le savoir-vivre du moi. Cet excès de désir sur l'économie circonspecte du principe de réalité, des règles morales, fait que le "ça", dans toutes ses pulsions, n'est pas acceptable. Il est donc (parce que, pratiquement, invivable) non vécu ; désigné idéologiquement comme invivable. Il est le péché du moi. Il est caché en bas et derrière. Et lorsqu'il se dresse pour revenir à l'avant-scène de la vie, son érection est censurée. Celle-ci est, en fait, une demande de reconquête du monde par la proclamation du droit de cité d'un désir dans un sujet.

Mais qui tient l'arme de la censure ? Qui referme, en un éclair, l'ouverture du champ signifiant du désir ? Le "surmoi" : c'est-à-dire l'instance porteuse - dans la structuration de l'appareil psychique - de ce qui organise et axiomatise le principe de réalité : en d'autres termes, toutes les règles, tous les principes de savoir-vivre, toutes les formalisations idéologiques et institutionnelles établies. Entre le ça et le surmoi, se situe le "moi" : qui n'est donc pas, on le voit, tout le sujet, tout l'appareil psychique, mais seulement une instance du sujet, localisée au centre d'un conflit vivant. Le "moi", pris dans cette contradiction, essaie de faire face, comme il peut, à la réalité pratico-concrète du monde ; il tente donc de constituer une personnalité et un "caractère", dans une société. Il ouvre et referme par saccades, divers champs signifiants : ceux des vécus qu'il s'autorise à vivre, des fragments de conscience qu'il se consent à lui-même. Il tâche ainsi de faire progresser une objectalité vers une objectivité. Il essaie de le faire tout en faisant progresser, si possible, une plus grande conscience de la réalisation de cette objectalité. Double mouvement, donc. Double tâche de conciliation entre ça et surmoi - entre retour du refoulé et répression régulatrice - qui s'analyse comme un travail de bricolage. De "réparation". Souvent de bricolage névrotique : en vue du rétablissement d'un compromis instable entre un "invivable" et un "savoir-vivre", entre un "je sais bien" (la spoliation sociale du désir) et un "mais quand même" (il faut s'en arranger). En bref, le moi gère, ici, une contradiction. Les limites de son pouvoir viennent de là. Mais aussi son pouvoir propre. La volonté de ce pouvoir est d'avancer vers la société en posant devant lui, pour ce faire, un idéal du moi : un désir intérieur anime cette volonté ; des contradictions internes limitent et relativisent la réalisation de cet idéal.

Poursuivons. Selon l'analyse marxiste, des "classes dominantes" s'opposent aux "classes dominées" dans la dynamique de la reproduction sociale.

C'est cette opposition, elle-même, qui fait cette dynamique ; qui fonde la structure d'un mode de production. Le capitalisme, comme mode d'extrac-tion d'une plus value (comme structure d'une reproduction par le moyen d'une exploitation sociale) rend nécessaire les contradictions de classe. Il vit de l'existence de la lutte des classes. Il est donc tenu, pour reproduire de l'ordre (son propre ordre), de produire du désordre. Ou encore, il est conduit comme système, pour réaliser objectivement sa présence dans une société, à s'objectaliser au prix d'antagonismes violents entre les instances qu'il recèle et qu'il structure comme instances anta-goniques : celle des dominés, d'une part, des dominants, d'autre part, ainsi qu'entre les deux, celle des "pouvoirs" politiques (de gestion des contradictions entre dominants et dominés).

Le dominé est ainsi, parmi les instances qui rendent compte de l'appareil capitaliste, celle qui évoque la présence exigeante de la "socialité" : la socialité est le désir d'une société. Elle tend au rétablissement, dans celle-ci, de "tous les possibles que la société de classe a rendu impossibles". Mais la socialité, comme le désir en l'homme et comme le sexe, ne sait pas qui elle est ; ni où elle en est. Elle est, à la fois, revendication prolétarienne (avant toute organisation politique ou syndi-cale), impulsion à la transgression (rupture immédiate et symbolique des rapports sociaux), à la contestation des idées acquises : sur les moeurs, sur la morale, sur la culture Elle est, à la fois, ce "rêve du mon-de", dont il manque à l'homme, réellement la conscience, pour le posséder réellement" et "l'herbe qui pousse", dans son histoire. Comme telle, la force de la socialité est subversive. Elle peut devenir révolutionnaire. La socialité exprime donc, précisément, du point de vue des instances do-minantes, le non socialisé par la société existante. Elle se manifeste - par de multiples signes désirants - comme un surplus inassimilable. Elle est donc désignée idéologiquement comme associable ; elle peut être déclai-rée anormale, délinquante, irréaliste. Ce qui laisse bien entendre qu'elle déborde, qu'elle encombre. Elle est, en tant qu'instance d'un mode de production, sa "part maudite", sa mauvaise conscience. Elle est ainsi reléguée dans les arrières cours et les bas-fonds de l'expression sociale ; dans les arrières salles des commissariats de police. Elle n'est pas seulement le lieu de résidence de tous les parias ; elle est - comme lieu-le lieu-paria de la syntaxe sociale. Lorsqu'elle tend à remonter jus-qu'au champ du pouvoir politique, son érection qui est aussi une volonté d'élection, est réprimée ou encore travestie (par une plus subtile ré-pression). Autrement dit, la socialité se redresse, en dernière analyse, pour choisir à nouveau le monde : pour y constituer de nouveaux rapports d'altérité, (de nouvelles façons d'être, de faire ensemble, de nouvelles manières de concevoir la politique, le politique). Il s'agit bien là d'une problématique d'élection : d'une volonté d'extension sociale des capacités à choisir l'instance politique.

Or, que rencontre la socialité sur son chemin ? les dominants : c'est-à-dire une instance porteuse de forces de domination et de contrôle, dans la structuration de l'appareil social : d'axiomes élaborés en vue de la préservation des intérêts du capital. Alors que le surmoi, comme instance,

impose un savoir-vivre, au nom de la morale, à l'appareil psychique, le dominant, au nom du capital, impose un savoir-faire au système social. Ce savoir est celui (exclusif de tout autre) favorable à un système fondé sur le travail productif de valeurs et de plus values marchandes: par ce travail, et pour lui, la socialité est transformée en une simple force de travail. Tout ce qui déborde cet impératif est déclaré associal. De même, le savoir d'une morale productive de valeurs (et de plus values répressives) transforme le désir en une 'simple force morale. Entre dominés et dominants se situe, alors l'instance du pouvoir politique : elle n'est pas tout le sujet social, mais seulement une séquence dans la structuration de ce sujet ; celui-ci étant entendu comme un processus historique antagonique et vivant. Autrement dit, le pouvoir politique n'est que le "moi" du social. Il n'est pas tout le sujet social. Il est le lieu de gestion - au nom, une fois encore, d'un principe de réalité dans un système (il faut être réaliste) - des contradictions inhérentes à ce système. Cet ordre de gestion politique est toujours un compromis dynamique. Mais un compromis instable. Il est établi entre ce qui provient de la socialité - la reconnaissance du droit à l'élection par les dominés (à l'élection-érection du dominé : sorte de retour du refoulé) et ce qui advient depuis le capital : la légitimation d'une répression antidémocratique exercée par les dominants : en somme, la légitimation de la manipulation, de la normalisation, du refoulement du dominé. Le pouvoir politique - comme le moi - pris dans cette contradiction peut ainsi en venir à s'exprimer par lapsus. Il en arrive à s'embrouiller entre expression et répression ; à ne plus pouvoir contrôler son propre discours. La planification - par exemple, la planification urbaine, dans ses ambivalences (rationalisation réaliste, participation souhaitable) - s'analyse ainsi selon nous, comme un énorme lapsus politique : comme un bredouillement. Ceci, bien plus qu'elle n'apparaît comme un discours tranquillement dominant et rationalisateur.

On peut, ainsi, en venir au troisième champ de conceptualisation, avec la linguistique. Ce qui se trouve, ici, questionné, est l'appareil même de la communication ; ou plutôt le langage, dans sa capacité à produire du sens. Dans cet appareil social, les instances distinguées (toujours, en simplifiant à l'extrême) sont alors celles du signifié, du signifiant et - entre l'une et l'autre - celle de la signification, proprement dite. Le signifié est en quelque sorte le désir qui se trouve présent dans le langage. Il est l'exigence sociale d'expression et de communication. Il est, en quelque sorte, la "socialité" de la signification. Or le signifié, pour se réaliser - c'est-à-dire, pour s'objectaliser dans la société - ne peut le faire qu'à travers l'objectivité d'un certain champ signifiant disponible : un arsenal de mots, de paradigmes, de connotations syntaxiques attachées, historiquement, à ces mots ou ces paradigmes. Dans cette mesure où il y a toujours excès du signifié sur le signifiant, excès du désir social d'expression sur le "savoir dire" du langage convenable, il y a toujours, ici à nouveau, censure et refoulement : expulsion hors du droit à la formulation officielle, d'une expression qui demeure non dite: indicible car inculte. Ainsi voit-on, dans ce schéma, l'inculte se mettre

à occuper la place tenue par l'associal (dans le prolongement de la théorie psychanalytique). Cette place est celle des instances refoulées, des instances parias et inacceptables.

Dans cette dynamique, le signifié rencontre donc le signifiant. Pour le formaliser, celui-ci le codifie, l'organisme, le met tantôt dans la loi du langage, tantôt quasiment hors la loi du langage. Le signifié essaie ainsi, par cet investissement des signifiants, d'acquiescer droit de cité dans le monde : plus précisément, dans le monde de la communication. Cette érection du signifié - le moment où il se dresse comme un désir d'expression - est aussi une exigence d'élection. Il demande, en effet, à pouvoir choisir ses mots pour se réaliser. En bref, érection et élection équivalent, ici, à une demande d'élocution : c'est-à-dire à une capacité à s'articuler librement dans, et par, des signifiants. Or ceux-ci répriment. Ils censurent la socialité, parce qu'ils sont porteurs de "quelque chose" - depuis la société - qui les a historiquement, eux-mêmes, réprimés et les constitue, à leur tour, comme réprimants. Ce quelque chose est la culture ; la culture dite "classique" entendue ici comme une culture de classe (comme la "musique classique" est sans doute, aussi, une musique de classe). Ces signifiants sont donc axiomatisés au nom d'un classisme du bon langage, qui prend figure de véhicule de la domination sociale. Ce sont, en définitive, à travers les mêmes instances dominantes, que se reproduisent la morale, le capital et la culture. Les signifiants au nom du correct savoir dire exercent une charge répressive sur la communication sociale comme en exercent une le surmoi sur le moi - au nom d'un savoir vivre - et les classes dominantes sur les classes dominées : au nom d'un savoir faire. Les valeurs et les plus values produites par ce système antagonique de la communication ne sont plus des plus values répressives (comme dans la problématique du désir) et non plus des plus values marchandes (comme dans la problématique d'exploitation). Elles sont des plus values intégratrices. La communication sociale se réalise donc en produisant de l'intégration à la culture dominante.

Ainsi, la signification - dans la structure antagonique de la communication - se situe-t-elle dans un entre deux. Elle représente un lieu où se gèrent certaines contradictions entre signifiés et signifiants ; gestion par laquelle la communication parvient, malgré tout, à se réaliser de façon réaliste. En somme : il faut s'entendre, socialement, qu'il faut s'entendre communicationnellement. Cette instance de gestion d'un consensus en dépit des conflits sociaux inhérents au langage est - comme telle - une instance de pouvoir. C'est elle, en effet, qui porte le langage vers la société. C'est elle qui, ainsi, l'objectalise en direction d'une objectivité ; c'est elle qui concrétise le langage en une communication accessible. De ce point de vue, la communication s'analyse comme une politique réaliste du langage ; elle est un compromis (ici, encore, dynamique mais instable) entre tout ce qui aurait à se dire, dans une société, et tout ce qui aurait à y censurer quelque chose. Les animateurs de médias, par exemple, se trouvent au centre de cette contradiction. D'où, dans le même mouvement, leur considérable pouvoir social et les considérables limites qu'ils connaissent dans l'exercice de ce pouvoir.

Dans le meilleur des cas, ce qu'ils cherchent à articuler (en tenant compte des principes de réalité qui imprègnent une certaine formation sociale), ce sont des messages éducatifs. Mais au profit de quelle éducation ? Celle qui impose une intégration des individus au béton sémantique de l'arsenal culturel ? Celle qui supposerait l'érection de la société, de son argot, de ses façons de dire, de sa polysémie, jusqu'à l'éclatement des communications instituées et jusqu'à la souillure de la "langue propre" ?



Ces trois schémas théoriques - psychanalyse, marxisme, linguistique - peuvent donc être, à plusieurs égards, rapprochés l'un de l'autre :

- 1) Tous trois articulent, conceptuellement, la présence d'un conflit autour de la question d'une instance de pouvoir chargée de gérer ce conflit : l'instance du "moi" porte l'individu vers la société (avec et contre le "surmoi" et le "ça"), celle du "politique" porte la société vers l'histoire (avec et contre les "dominants" et les "dominés"), celle des "significations" porte le langage vers la communication (avec et contre les "signifiants" et les "signifiés"). L'efficacité de cette action de pouvoir, selon chacun de ces schémas, est donc incertaine, parce que ce pouvoir est directement impliqué (comme instance particulière) dans la totalité qu'il transforme. Aussi bien, le pouvoir doit-il s'appuyer, pour légitimer sa régulation, sur une référence externe à la structure conflictuellement en mouvement. Cette référence s'exprime en l'espèce d'un principe de réalité qui se réclame, lui-même, des exigences de la morale (quant au contrôle des individus socialisés), du capital (quant au contrôle de la société économique), de la culture (quant au contrôle du langage collectif). Au nom d'un tel réalisme, cette structure, dans son déploiement, se trouve ainsi expropriée d'une partie essentielle d'elle-même. Selon les cas : du désir, de la socialité, de la parole.
- 2) Chacune de ces structures est conceptualisée comme un appareil producteur de plus value : plus values répressives réalisées contre le désir ; plus values marchandes, contre la socialité ; plus values intégratrices, contre la parole libre. Ces appareils conceptuels sont donc articulés comme des machines productrices (ou, plutôt, reproductrices) d'un ordre en déploiement : de la structuration d'une personnalité, d'une histoire, d'une civilisation ... Dans chaque cas, en effet, s'effectue une production instrumentale de moyens de production : c'est-à-dire une accumulation d'outils et une reproduction d'ordres. En bref, ce sont des savoirs vivre et des rationalisations qui s'accumulent chez l'individu et l'aident, peu à peu, à s'en "sortir mieux", (à prendre du pouvoir et du poids dans la société) ; ce sont des savoirs faire, des techniques, qui s'accumulent dans la société et

contribuent à poser celle-ci comme une société puissante dans l'histoire ; ce sont des savoirs dire, des axiomes, qui s'accumulent dans le langage et l'imposent donc comme une communication impérieusement exemplaire. Chaque fois, dans chacune de ces structures, semble ainsi à l'oeuvre un processus d'arrachement d'une totalité à l'encontre de la nature et comme une téléologie de la reprise de soi". L'accumulation de tels moyens instrumentaux, en effet, éloigne l'individu - par la raison - de la dépendance infantile tandis qu'elle éloigne la société - par la capitalisation - de la dispersion impuissante et qu'elle éloigne le langage - par le classicisme - du balbutiement inarticulé. La reprise de soi fonde chaque fois l'installation d'un nouveau pouvoir gestionnaire sur un plus vaste champ d'accumulation de moyens, mais aussi de contradictions régulées.

- 3) Trois mouvements peuvent donc être discernés dans chacun de ces trois schèmes. Le premier porte la structure conflictuelle, avec ses conflits (en dépit de ses conflits), vers le monde, vers l'altérité, vers l'histoire. Il s'agit donc d'un mouvement d'objectalisation de la structure : mouvement non pas linéaire mais dialectique. Il existe une dialectique qui porte l'individu vers son environnement (tendance objectale : altérité, tendance autistique : réassurance narcissique) comme il existe une dialectique qui porte une société vers son histoire (un "avenir qui va vers le présent en passant par le passé") comme, dialectiquement encore, le langage s'objectalise en communication (communication de masse ou communication de recherche élitiste). Dans ces trois cas, l'ouverture sur l'étranger (donc l'étrange, le dangereux, l'inconnu) doit être compensée par un retour à la connaissance des instances structurantes établies. Celles, par exemple, du ça, du moi, du surmoi qui, depuis son origine, fondent l'identité de l'individu (retour aux images parentales originaires) ; celles du dominé, du politique, du dominant, qui constituent la matrice identificatoire d'une société (retour au passé ; intérêt porté à l'histoire dans les périodes de rupture politique) ; celles, enfin, du signifié, de la signification et du signifiant, comme modèle ultime du langage social (archéologie des mots et des choses).

Avec ce mouvement de l'objectalisation, se croise, dans ces structures, un autre mouvement de nature différente : celui de la consciencialisation. L'objectalisation, en effet, peut se produire en toute conscience des contradictions qui déterminent son mouvement, ou en pleine inconscience de ce mouvement. Le mouvement de la conscience n'accompagne donc pas, nécessairement, le mouvement de l'objectalisation. A l'inverse, la prise de conscience des constituants d'une structure de détermination n'est pas toujours corrolaire de la prise de pouvoir de cette structure sur le monde.

Ainsi, tel individu peut-il se construire une personnalité efficace sans pourtant éprouver, à cette occasion, la nécessité d'un retour réflexif sur lui-même : certes, son mode d'objectalisation pourra se ressentir de cette absence de conscience réflexive, mais pour autant, il ne rendra pas celle-ci indispensable. Il pourra s'en passer. De même, indique Marx, l'effort

d'arrachement d'une société à la nature, n'implique pas nécessairement - de la part de cette société - une production de connaissance à l'égard de la production de son effort d'arrachement. Quant au langage, on peut considérer qu'il constitue une structure en mouvement quasi intentionnel, à travers ses contradictions, sans que ces contradictions soient toujours consciencialisées par la société (qui fonde pourtant cette quasi intentionalité sociale du langage). En bref, dans ces trois schèmes, l'évolution de la connaissance du mouvement n'est pas mécaniquement identifiée à l'évolution du mouvement. Pourquoi ? Parce que les instances répressives, le surmoi, le dominant, le signifiant, ne répriment pas seulement le processus d'objectalisation : elles répriment aussi la connaissance des conditions de cette objectalisation. Ainsi, à beaucoup d'égards, ce que Freud dit de la rationalisation, de la sublimation, rappelle-t-il ce qu'Althusser peut dire de l'idéologie ou, encore, ce que Foucault dit du langage.

Quoi qu'il en soit, si le mouvement de la consciencialisation n'est pas - et ne peut pas être, terme à terme - le mouvement de l'objectalisation, on conçoit qu'outre les contradictions internes à ces deux mouvements, de nouvelles sortes de contradiction puissent apparaître, lors de leurs déploiements, entre ces deux mouvements. C'est-à-dire, des contradictions diachroniques. Or ce sont ces contradictions qui situent la marge de liberté, la part de responsabilité, de contre-pouvoirs dans les structures. Celle de l'insurgé qui est présent dans l'individu, du révolutionnaire qui est présent dans l'histoire, celle du poète qui est présent dans la communication. Comment ceux-ci se serviront-ils, chaque fois, du mouvement de la conscience dans celui de l'objectalisation ? jusqu'où choisiront-ils de déployer leurs propres prises de conscience ? Et quelles prises de conscience ? "L'esprit du révolutionnaire répugne à l'idée que l'histoire est écrite d'avance. Parce que l'homme est libre, le triomphe du socialisme n'est pas assuré du tout". (Sartre).

- 4) On l'a indiqué : à ces deux mouvements (dans ces trois structures) s'en ajoute un troisième. Celui par quoi se constitue, d'âge en âge, de phase en phase, une personnalité chez l'individu : celui par lequel se modifie, de stade en stade, un mode de production dans une société ; par quoi, aussi - de siècle (des lumières) en siècle (de barbarie) - se construit un discours social dans un certain champ communicationnel. Or par ce troisième mouvement des structures (à travers leurs successives objectalisations et consciencialisations) se réalise la dynamique d'une accumulation. A ce propos, la psychanalyse comme le marxisme, comme la linguistique, tendent à montrer que cette accumulation, elle-même, n'est pas linéaire. Elle est dialectique.

Ce ne sont pas seulement des formalisations, en effet, qui sont imposées aux instances dominées par les instances dominantes, dans un but de répression. Celles, par exemple, de la morale, du savoir vivre, de la rationalisation, du droit de propriété, du devoir laborieux, de l'encodage urbain, de l'axiome éducationnel, du classicisme culturel. C'est encore, plus profondément, toute une expropriation des instances dominées qui s'effectue hors

du droit à produire (ou à s'approprier) de telles formalisations. Il y a donc, de la part des instances dominantes, appropriation (et réutilisation profitable, pour elles) des formalisations produites comme répressives. D'où, par exemple, chez l'individu, les spéculations obsessionnelles du surmoi qui lui permettent, comme telles (comme armure), de se préserver à l'encontre des désirs, des pulsions, des désirs. D'où, dans la société, les spéculations sur la propriété - par exemple, sur la propriété foncière urbaine - qui interposent un arsenal de prix, de codes, de règlements, entre les tenants de l'espace social et les désirants de cet espace. D'où, dans l'ordre de la communication, les spéculations (sans fins) sur la "bonne culture" qui interposent des programmes pédagogiques hautement éducatifs entre les sociétés savantes et les sociétés désirant, tout simplement, savoir.

Cependant - une fois encore, selon ces trois schèmes - cette appropriation des formalisations doit, à un moment donné, craquer sous la poussée des forces de changement accumulées dans la structure. Il y a, alors, mutation. Transition profonde, sous l'effet d'une exaspération de toutes les contradictions diachroniques. C'est ainsi que la personnalité dans sa construction, change de phase. Par exemple, lorsque les rationalisations dominantes, issues de la "phase anale", ne peuvent plus contenir les forces latentes, productives d'une nouvelle phase "génitale". C'est ainsi, également - on le sait - que s'analysent les transformations historiques d'un mode de production : formations sociales, institutions, droit, forces productives. C'est enfin ainsi qu'est expliquée la naissance et la mort du sens des mots : par exemple, lorsque le terme de "folie" ne peut plus exercer sa fonction de désignation dominante et classificatoire sous la poussée de tout ce qui aurait à être désigné, socialement, comme folie.

°
° °

On voit donc à quel point ces cadres théoriques sont proches l'un de l'autre (en tant qu'instrumentalisations) et combien ils concernent, dans le réel, des champs phénoménaux voisins. Ce qui rapproche, l'une de l'autre, ces instrumentalisations sémantiques, c'est qu'elles se réfèrent, chaque fois, à une problématique centrale de la contradiction, du conflit, de la censure. Donc à une problématique de la libération. Et ce qui avoisine ces domaines du réel, c'est qu'ils se situent, chaque fois, dans une certaine continuité entre vécus subjectifs et objectivité sociale. En bref, les vécus, depuis Freud, posent la question de la représentation. Représentation de ce qui se vit, par lui-même, et représentation de l'objectivité sociale à quoi ce qui se vit se dialectise. Les déterminations objectives, depuis Marx, posent la question de l'objectivité présentée et représentée : à travers certaines idéologies objectivement collectives et certaines internalisations subjectives de ces idéologies. Le langage, depuis Foucault, pose la question de la structuration, par lui, de l'objectivité désignée (produite socio-historiquement, comme représentée) et

de la subjectivité inconsciente (produite, socio-historiquement, comme représentante). Ainsi, pouvons-nous nous poser ici deux questions :

- 1) L'articulation semblable, comme problématique des trois théories ici évoquées, ne s'est-elle pas réalisée, elle-même, "objectivement" ? C'est-à-dire, pratiquement, à l'insu de leurs auteurs. Comme sous la poussée des phénomènes réels et - plus précisément - sous l'effet de l'articulation impérieuse existant entre divers domaines arbitrairement découpés par les auteurs, dans le réel.
- 2) Dans cette hypothèse (qui, pour nous, paraît se vérifier) comment expliquer qu'entre : d'une part, des théories qui s'instrumentalisent pareillement ; d'autre part, des phénomènes qui - grâce à ces théories d'ailleurs - apparaissent se dialectiser entre eux, ne soit pas recherchées d'autres articulations plus génériques : entre toutes les théories et tous les phénomènes ?

Autrement dit, qu'est-ce qui résiste ici ? Qu'est-ce qui retient les auteurs ? Qu'est-ce qui leur fait craindre, tantôt - au détriment de l'objectivité déterminante - de basculer dans un subjectivisme imprécis ; tantôt, au contraire, au détriment de toute la complexité du subjectif, de se laisser prendre à un objectivisme simplificateur ? Selon nous, ce qui, en dernière analyse, fait résistance, tient à la question des rapports entre individuel et collectif ainsi que - par delà l'analyse de ces rapports - à la question (posée par ces rapports) de la liberté humaine.

En effet, chacun de ces trois cadres théoriques, à propos de l'individuel et du collectif, permet d'échapper, problématiquement, au sempiternel débat sur "la poule et l'oeuf". C'est d'ailleurs, peut-être, ce qui les fait hésiter à se rencontrer. Comme si trop de dialectisation pouvait laisser craindre - en matière sociologique (et, plus précisément, d'enquête sociale) - que, pour ne plus être mis en simple adjonction, à la fois "la poule et l'oeuf" soient perdus de vue : c'est-à-dire, dans une double assimilation-digestion, que l'individuel soit absorbé par le collectif et que le collectif soit réduit à l'individuel. Cependant, la dialectique n'est pas la confusion. Elle est, plutôt, la seule façon de montrer comment les rapports de l'individuel au collectif ne peuvent s'entendre qu'en tant que rapports du subjectif à l'objectif. Ce qui n'est pas exactement la même chose. Ce qui n'obéit pas, non plus, en conséquence, à une simple transposition entre ces deux couples de termes.

Disons donc qu'à travers la psychanalyse, le marxisme et la linguistique, se révèle une même façon de poser les rapports de l'objectif au subjectif. Cette vision renouvelée éclaire à la fois les rapports des pouvoirs (la gestion) aux conflits (la libération) et les rapports du collectif (l'imprégnation par les conflits et par les pouvoirs) à l'individuel (les marges de liberté, dans cette imprégnation). A partir de là, "la poule et l'oeuf" ne sont plus confondus ; ils sont posés, plutôt, tous deux, sur le couteau de la liberté (ce qui ne constitue pas, toujours, une position commode).

Par exemple, selon la théorie psychanalytique, qui est sujet de l'histoire de la personnalité d'un individu ? Quel est le lieu - au plan même de l'individu - du subjectif à l'objectif personnel et de la personnalité objective ? Autrement dit, est-ce le moi, comme instance de pouvoir, qui se trouve être sujet, par sa gestion, dans les contradictions inhérentes à la structure de l'appareil psychique ? N'est-ce pas, plutôt, cette structure conflictuelle, elle-même, en son entier, qui est sujet du processus de structuration de la personnalité ? Mais, dans ce cas, le moi - simple instance - n'est plus qu'objet de cette structure-sujet. Alors que cette structure, au contraire, était son objet, l'objet de son action, dans l'hypothèse précédente. Ou encore, dans un processus de désaliénation de la personnalité, qui va être sujet de cette libération ? Est-ce le pouvoir du moi, s'ouvrant - par sa politique - au retour du refoulé ainsi qu'à la conscience du désir ? N'est-ce pas, plutôt, la totalité de l'appareil psychique, comme structure, qui élargit - dans la structure - la position singulière du moi, et l'autorise, ainsi, à se transformer ? Est-ce donc le moi qui choisit d'introduire la structure d'une névrose dans un processus psychothérapique ? Ou bien est-ce la structure d'une névrose - entendue comme processus sujet - qui permet, au nom du moi, en tel ou tel moment du processus névrotique, de s'introduire en situation psychothérapique ?

Des questions tout à fait semblables sont posées par l'analyse marxiste. Qui est sujet de l'histoire ? Qui, virtuellement, doit l'être ? Est-ce le prolétariat (la classe ouvrière) s'élisant comme nouveau pouvoir politique ? Est-ce un nouveau pouvoir politique acceptant le retour de la socialité selon une conscience plus claire de l'existence structurelle de la domination ? Est-ce donc l'instance du politique qui se trouve être sujet de la structure de l'histoire ? N'est-ce pas, plutôt, cette structure - comme telle - qu'il faut entendre comme sujet de son propre processus de déploiement : processus donc les instances du pouvoir, de la socialité, de la classe ouvrière, ne peuvent donc être que des objets ? Marx, lui-même, semble éviter de trancher, puisqu'il laisse soupçonner, dans une même phrase, l'existence de deux sujets : "le mouvement ouvrier doit déboucher sur une participation consciente à l'inéluctable processus qui va bouleverser le monde". Or il y a lieu, ici, de préciser : on conçoit mal, en effet, que quelque chose puisse être à la fois sujet et objet. Ou alors y-a-t-il lieu de montrer comment un objet collectif - un phénomène, une structure, un processus - peut s'individualiser en un sujet agissant sur cet objet collectif. Et, de fait, le prolétariat ne peut pas choisir de se désassujettir à n'importe quel moment, d'un processus assujettissant. Ni en n'importe quel moment, d'un processus assujettissant. A l'inverse, le processus-structure de l'histoire ne peut pas être sujet de son propre assujettissement sans passer par la médiation du prolétariat, s'élisant au pouvoir politique dans le processus : ce qui pose, alors, à nouveau, le prolétariat comme un indispensable sujet choisissant, ou non, de réaliser le désassujettissement.

Enfin, qui est sujet du langage et de l'histoire du langage ? Est-ce le signifié parvenant à s'articuler dans des signifiants jusqu'à produire

de nouveaux signes et un nouveau pouvoir de la signification ? Est-ce ainsi, une signification ouverte au retour de l'indicible, à l'expression de l'inculte, à l'assimilation de l'excès de signifié ? N'est-ce pas, plutôt, une structure conflictuelle, elle-même, de la signification, au regard de quoi les significations produites ne sont que des objets ? Les significations sont-elles donc sujets ou objets du discours social ?

En somme, la psychanalyse, comme le marxisme, comme la linguistique, montrent qu'il n'y a pas lieu d'opposer l'individuel au collectif. Il faut plutôt se demander à quel moment le collectif - c'est-à-dire telle structure, imprégnée, elle-même, par un environnement social plus vaste (y compris lorsqu'il s'agit de tout un mode de production) - est susceptible de s'individualiser, et s'individualise, alors, comme sujet : devient, donc, comme s'il s'agissait d'un individu-sujet. Plus précisément, il faut se demander à quel moment - le collectif s'étant, dès lors, individualisé comme sujet - ce sujet du collectif est susceptible de se battre contre le collectif : c'est-à-dire contre la structure assujettissante, au nom de sa propre liberté. En vue, par conséquent, de la libération de la structure : d'une relative déstructuration de celle-ci.

A quel moment, par exemple, le moi (s'acceptant situé entre refoulé et sur-moi) est-il susceptible de se battre contre la structure d'une nébrose qui l'empoigne ; et celle-ci de se combattre elle-même ? A quel moment, la classe ouvrière (s'acceptant située entre le prolétariat inorganique, toute la socialité latente, et - d'autre part - la bourgeoisie) est-elle susceptible de se battre contre la structure aliénante d'un mode de production ; et celui-ci de se combattre, donc, lui-même ? A quel moment les significations - entre signifiés et signifiants - peuvent-elles se battre contre la structure de la culture, et celle-ci, ainsi, combattre son propre impérialisme ?

Tout compte fait, ces trois approches du réel transforment la question des rapports de l'individuel au collectif en celle des rapports de l'aliénation à la liberté. C'est à propos de la liberté, et de la recherche de la liberté, qu'il importe, en effet, de voir si le collectif parvient à s'individualiser en force de changement. Dans une telle hypothèse, chaque individu participant à cette force individualisée, se trouve en voie de désassujettissement. Il tend à devenir, ainsi, un individu sujet dans ce mouvement de désassujettissement. Ce n'est qu'en tant que tel, d'ailleurs, qu'il devient véritablement individu. Sinon, il demeure un objet amorphe, confondu dans une masse amorphe d'objets. Il ressemble seulement, à un individu. Il n'en est pas un. Il est une unité indifférenciée ; un simple fragment indifférent du phénomène collectif. Il ne requiert pas que la théorie du changement sociale le retienne comme entité individuelle. Par contre, s'il s'introduit, d'une façon ou l'autre, dans une force de libération des structures collectives, il ne peut pas être saisi sur un mode univoque. Autrement dit, il ne peut plus être saisi comme un individu, uniquement, mais - de façon plus pleine - comme sujet.

- 3 -

LA FAMILLE, FAUSSE NATURE

Ce qui à cet égard encore, démontre la vanité du concept d'individu. En effet, dès lors que la liberté est véritablement mise en jeu, le sujet d'un quelconque effort de libération devient à la fois, sujet - qu'il s'en aperçoive ou non - de la dynamique du désir, de la dynamique de la justice sociale et de la dynamique du discours social ; il devient, tout en même temps, sujet d'une érotisation de ses propres rapports sociaux, de ses propres rapports à la politique, sujet d'un combat contre l'exploitation sociale et la domination, sujet d'une désaxiomatisation de la culture, au nom de sa propre créativité. Il devient individu dans cette mesure où il devient homme nouveau. Les utopistes français du XVIIIème siècle - dans une première théorie du changement social - ont pressenti l'existence indissociable de ces diverses dimensions du concept d'individu. De même, les théoriciens et doctrinaires de la grande rupture révolutionnaire, éphémèrement à l'oeuvre, dans les années 1920, en U.R.S.S. L'articulation, non éclectique, des concepts de la psychanalyse, du marxisme et de la linguistique, nous paraît seule pouvoir fournir la clé d'une plus effective théorisation des rapports de l'individu au changement en même temps que de ces rapports au phénomène collectif. Ceci, toujours, à travers la question de la liberté.

°
° °

Qui habite un logement ? A cette question, il est habituellement répondu : "une famille". Ou bien, la question n'est même pas posée, tant il est admis que le sujet de l'acte d'habiter un logement est nécessairement une famille. La famille, comme institution, est supposée - en réalité - sujet de l'acte d'habiter. Cette pré-supposition empêche de voir que ce n'est pas la famille qui habite, mais bien des sujets dans cette famille. Or, cette famille est, elle-même, un objet de la société. Pour cohabiter dans la même forme d'un logis, les individus doivent donc cohabiter, d'abord, dans la même formalisation familiale, qui est une formalisation sociale. Cette cohabitation, dans la pratique, ne va pas toujours de soi. Cela, la substitution idéologique de la famille qui n'est qu'une forme, mais qui se trouve posée comme sujet global, aux divers sujets réellement habitants, tend à le masquer.

Etymologiquement, "maison" vient de "rester", c'est-à-dire "demeurer en un lieu" ; ou encore, "être maintenu quelque part" ; être tenu en une même main : celle de la maison. Quant à la maisonnée, on apprend qu'elle est "l'ensemble de ceux qui habitent une même maison" : c'est-à-dire, par déduction, une famille. On voit comment un signifiant est défini par un autre signifiant ; comment la famille se déduit de la maison, mais ne l'habite pas. Comment la codification familiale se fédère grâce à la désignation d'un même signifiant habitable. Combien elle y trouve - elle, comme institution à fédérer - du sens ; mais comment ce n'est pas elle qui y produit du sens ; ni le remplit de contenu, en l'habitant.

Tout individu, tout au long de sa vie est tenu d'habiter. Son mode d'habitation est étroitement relié à son âge, son sexe, son statut familial.

Il ne va pas habiter de la même façon selon qu'il est enfant, dans une famille, adolescent, chef de famille, mère au foyer, célibataire, vieillard isolé, Il rencontre, chaque fois, une certaine structure familiale, une formalisation idéologique de celle-ci, qui va le contraindre à cohabiter selon un certain rôle institutionnel : ceci, dans le même mouvement où il rencontre, précisément, la forme et l'espace d'un certain logement. A cet égard, la famille est reconnue, par chaque individu, comme une codification contribuant à l'ensemble des encodages qui sont constitutifs d'une situation plus globale d'habiter. Elle est donc connue et vécue comme un écran obligé, comme une mise en forme d'un acte de loger, tout autant qu'elle est sujet collectif de cet acte. Si l'on comprend - comme on l'a suggéré et comme on le retrouvera plus loin - que la famille, comme code, s'appuie sur le logement afin de s'habiter, elle-même, de raisons d'être ensemble (de raisons d'être un "ensemble"), si l'on comprend que la famille se reproduit, entre autre, par le logement, bien plus qu'elle ne reproduit, aujourd'hui, son logement, on peut alors mieux situer celle-ci, socialement, relativement à l'habitat : comme séquence partielle d'une totalité de déterminants qui "en-forment" des façons personnelles d'habiter. Un appartement est donc, aussi, une appartenance.

Envisagée selon cette perspective, l'institution familiale apparaît imprégnante, également, des modes d'habitation et de cohabitation s'exerçant en dehors des limites strictes du logement. Celles-ci - comme telles - sont indissociables de l'acte d'ynamique d'habiter. Chaque individu, homme, femme, enfant, introjecte, en effet, dans le logement cohabitable par la famille, ses relations singulières de voisinage. Ou, au contraire, ne parvient pas à les introjecter: symboliquement et pratiquement. A l'inverse, les relations de voisinage qui sont à la disposition de chaque individu (afin de réaliser complètement sa pratique d'habiter) sont étroitement tributaires d'un certain encodage familial. Par exemple, selon la morale internalisée par la famille, les individus (toujours selon les âges et les sexes) ne s'autorisent pas semblablement à sortir, à "traîner dans la rue", à pratiquer leurs voisins, à se mettre à leur balcon De même, le lieu urbain, lui-même, où vont pouvoir s'exercer ces actes de voisinage, est directement dépendant du "budget" et, donc, de la demande solvable de la famille. On voisinera, selon les cas, en situation de centre-ville, de banlieu pavillonnaire, de grand ensemble Ces interrelations renvoient ainsi à la position de classe de la famille : tant du point de vue de la "morale de classe" qu'elle aura pu internaliser - et dont elle va imprégner, nécessairement, ses membres, quant aux rapports acceptables avec les autres - que du point de vue de ses propres capacités d'établissement dans la trame complexe des localisations urbaines encodant une certaine formation sociale.

La famille - objectivement - n'est donc pas sujet de cette situation d'habiter dans laquelle, elle-même, elle se situe. Ou plutôt, elle n'est sujet que dans d'étroites marges de choix qui sont programmées par certaines structurations sociales, immobilières, idéologiques, institutionnelles. Elle est donc, à la limite, sujet dans cette situation, mais dans la stricte mesure, seulement, où elle se trouve objectivée par cette

situation. Et cette stricte mesure peut devenir "mesure stricte". En bref, telle famille présente dans tel logement ne fait guère que condenser des axiomes qui la dépassent. Ceux-ci s'imposent au plan singulier des pratiques d'habiter. La famille véhicule ces axiomes en les reproduisant ; mais ce n'est pas parce qu'elle reproduit, tant bien que mal, ces axiomes, qu'elle est à entendre comme sujet libre dans cette reproduction.

Or cette problématique permet de mieux saisir les implications actuelles de la crise de la famille au regard des questions du logement. Il s'agit d'observer, en effet, (s'il s'avère bien que l'on se trouve en une période d'effritement du code familial) de quelle façon cet effritement global d'un code partiel peut interagir sur l'ensemble des codes intervenant dans les situations d'habiter. Autrement dit, cela conduit-il à un renforcement ou, au contraire, à un affaiblissement - et sur quels points - du jeu des imprégnations sociales s'exerçant sur les pratiques individuelles qui sont vécues dans les logements ? Pour être complet, il faudrait situer, ici, quatre aspects, au moins, de cette crise : concernant, d'une part, les rapports de l'institution familiale aux processus économiques de la reproduction sociale ; d'autre part, les rapports de cette institution aux processus idéologiques de cette reproduction (les mœurs) ; ensuite, les rapports de la famille à l'actualité de la reproduction urbaine ; enfin ses rapports - par delà divers changements économiques, idéologiques et environnementaux - à la pérennité de la préoccupation sexuelle. Une telle entreprise est certes impossible dans le cadre d'un tel exposé. On se contentera donc de suggérer, ici, quelques niveaux, seulement, de préoccupation.

A tous ces niveaux, le logement va sembler avoir pour objet de compenser, de ré-assurer, de rationaliser, les fragilités et les désarrois du protoplasme familial qui immerge dans la société et ses courants d'idées. Ceci, comme il en serait pour un Bernard L'Hermite éperdu dans des courants marins, à la recherche d'une coquille protectrice. On peut se demander, alors, ce qui advient lorsque - tout à la fois - le bain sociétal devient plus nocif pour un protoplasme, lui-même, plus altéré, et lorsque, en même temps, la coquille de refuge ne peut plus être librement recherchée : lorsqu'elle ne peut plus être vécue comme un refuge, mais seulement comme un encodage, c'est-à-dire comme une contrainte supplémentaire ; un "empoisonnement". Dès lors, le logement ne pouvant plus jouer son rôle de compensation à la crise de la famille, ne va-t-il pas - comme tel - surdéterminer et accélérer, au contraire, l'exaspération de cette crise ? Pour autant - mais cela nous renvoie, alors, à l'ensemble de notre problématique - cette crise de la famille quant à l'habitat peut-elle s'entendre, terme à terme, comme une crise générale de l'habitat ? Par exemple, l'acte d'habiter ne serait-il pas "libéré", précisément, par une telle désorganisation de la famille ?

Il est difficile d'évoquer brièvement l'avolution de l'institution familiale au regard de l'appareil de production. Pour éclairer notre propos on s'en tiendra, autant que possible, aux implications de ces relations très

générales quant aux relations plus spécifiées de la famille au logement. Encore doit-on préciser que les observations suivantes se réfèrent surtout aux sociétés industrialisées. En outre, elles devraient être précisées, par référence aux diverses classes sociales dans lesquelles s'inscrit l'institution familiale. Par exemple, les processus d'éclatement des anciennes parentés élargies en de multiples familles restreintes dispersées dans l'urbanisation, se sont exercés avec plus de force sur les classes dominées qu'à l'endroit des classes dominantes. Cependant, on s'accorde, plus généralement, à reconnaître que la famille - ancienne unité de production - s'est progressivement retrouvée expropriée du champ de la production et a donc (en tant qu'institution, à travers toutes les classes) peu à peu été prolétarisée. La maison était le lieu où "restait" un conglomérat de parenté constitué comme un ensemble productivement actif. Dans les classes populaires, au XIX^{ème} siècle en Europe, à l'intérieur des immeubles collectifs, dans les courrées, les parentés s'organisaient encore, comme elles le pouvaient, en "maisons". Ces quartiers populaires urbains étaient alors des lieux de rassemblement de parenté en voie de bouleversement autant que des lieux de ségrégation sociale.

Or, la famille s'est trouvée rabattue, au début du XX^{ème} siècle, sur une simple activité de reproduction de valeurs : valeurs reflets de la moralité officielle dans les classes dominantes et moyennes, certes, mais valeurs prégnantes, également, dans les classes dominées : quoique réinterprétées, dans les pratiques de ces classes, en fonction des nécessités et contraintes de leur vie quotidienne prolétarisée. A ce stade, l'idée de maison laisse place, semble-t-il, à l'idée de logement. Cependant, la famille reste encore unité "productrice" puisqu'elle est centralement productrice - dans cette société - des valeurs nécessaires à la reproduction sociale. Par exemple, les enfants doivent être "bien élevés". Ils ont à faire leurs devoirs chez eux. L'épouse se doit d'être mère au foyer. Le père est supposé édicteur des règles de morale domestique. Ainsi vont les mœurs. En somme, le code porteur du logement définit celui-ci, à cette époque, comme un logement moral. Le logement est donc plus qu'un simple casier. Il est un foyer. Les logements sont de multiples foyers où fusionnent et se fondent les valeurs sociales familialement reproduites. Ils sont les centres d'une infinité d'appareils idéologiques nécessaires à la société.

Actuellement, semble dépassée, à son tour, cette fonction idéologique de la famille. La famille paraît se voir expropriée, aussi, du champ de la reproduction des valeurs sociales. Il n'est plus, par exemple, strictement nécessaire d'être en famille pour reproduire des enfants. Mais surtout les centres décisifs, édicteurs des façons de vivre, des façons de faire et des façons de dire, semblent s'être déplacés en dehors de la famille. Du côté des équipements collectifs, notamment (écoles, activités socio-culturelles, récréatives, sportives, centres de santé, d'aide aux handicapés, aux vieillards, ...) ainsi que du côté des médias : journaux, revues, télévision. Ce déplacement généralisé est subi par l'institution familiale. Elle le vit comme une nouvelle spoliation de son sens ; comme

une autre perte de substance ; comme une toute nouvelle expropriation. La famille produit toujours moins de socialisation. Elle devient de plus en plus une unité de consommation d'une socialisation qui se produit en dehors d'elle. A ce stade, le logement ne peut donc plus être vécu comme un foyer. Il tend, plutôt, à être vécu comme centre partiel de consommation. A la famille, se codifiant comme "ménage", correspond désormais un logement simplement ménager. Son centre est d'ailleurs occupé par l'équipement ménager le plus fortement consommateur de messages de socialisation externe : la télévision. A la "maison" s'est donc substitué, d'abord, le logement-foyer, puis, plus récemment, le logement téléménager.

On voit ainsi (tout à fait rapidement) que les relations de la famille au système social de production, ne sont pas sans rapport avec la conception familiale de l'habitat ainsi qu'avec - plus globalement - l'ensemble de l'idéologie familialiste. Cette idéologie de la famille doit maintenant être approchée de plus près. En effet, elle tend à formaliser tous les rôles, places et lieux de chacun, dans le logement, ainsi que les relations de chacun à tous ceux qui ne sont pas de la famille : c'est-à-dire aux "autres", situés dans un voisinage affectif ou spatial plus ou moins immédiat.

De ce point de vue, la famille tend à apparaître, aujourd'hui, comme une formalisation écartelée. Elle conserve, certes, sa cohésion institutionnelle et démontre de fortes capacités de résistance au changement. Mais, outre qu'elle a perdu comme formalisation sociale, sa signification de production économique et idéologique, elle ne peut pas être entendue, non plus. - semble-t-il - comme une formalisation cohérente de consommation. Certes, c'est en famille que l'on consomme, par exemple, de la nourriture, du logement, des journaux, des messages télévisés. C'est bien la famille que le marché cherche à promouvoir comme sujet de consommation : pour mieux la contrôler. Mais cette unité de consommation n'est pas homogène. Elle s'avère de plus en plus hétérogène, morcelée par des incitations diverses : selon les âges, sexes, statuts. Du fait même de cette hétérogénéité, elle s'avère conflictuelle : elle consomme conflictuellement. On peut même dire que la famille se découvre conflictuelle - au plan de la consommation - parce que, de moins en moins, elle peut être fédérée comme une entité de production économique ou encore de reproduction de valeurs. Et les incitations à consommation, elles, se multiplient et se diversifient. La famille, bien qu'exploitable comme unité de consommation, est donc, à cet égard, autre chose qu'une simple unité de consommation. Elle risque, en effet, de conflictualiser, et même de restreindre par voie d'autorité - après certains affrontements de priorité - cette dernière. La publicité le sait bien d'ailleurs. Tout en flattant la famille, comme telle, elle cherche à en extraire chacun, en le singularisant comme consommateur spécifique potentiel. A la limite, la famille comme institution, peut gêner l'extension ininterrompue de la consommation.

La famille consommatrice, dans l'économie de marché, est donc distendue par une trame centrifuge de principes de plaisir plus ou moins réprimés.

Ce qui (au moins pour partie) rend peut être compte des crises d'affectivité qui se vivent en son sein. Cette affectivité troublée paraît témoigner, en effet, de ce qu'une idéologie régulatrice - à un niveau interrelationnel interne - n'a pas encore été découverte, pour faire face à toute la sollicitation marchande. La famille productrice avait survalorisé à l'extrême, pour des raisons d'efficacité évidentes, les notions de hiérarchie inter-personnelle et, plus précisément, le rôle du père : (contrôleur central de la famille conçue comme entreprise). Ceci a de moins en moins de sens réel, à travers toutes les classes, et n'a donc plus grande réalité pratique. Mais ceci n'est remplacé, semble-t-il, par rien d'autre de stable : la famille contemporaine ne parvient pas à retrouver un sens véritable sur la base d'une hiérarchie de consommations éclatées.

Ces considérations sur la consommation éclairent, selon une autre dimension, les relations de l'encodage familial à tout l'encodage d'habitat : et, par-là, à l'en-formement urbain. La ville en effet, ou à plus grande proximité, l'environnement de voisinage, ne sont plus vécus comme des espaces vers lesquels on sort. Vers lesquels on est censé s'ouvrir pour se socialiser. Ils sont vécus surtout, comme des espaces où règne la sollicitation consommatoire. Des lieux où réside - de ce fait même - une menace pour la cohésion familiale. Le marché envahit la famille (comme le logement), par l'intermédiaire de la ville-vitrine. Les membres de la famille n'exportent donc plus à l'extérieur, des fragments d'idéologie lentement élaborés par la matrice familiale. Au contraire, ils y importent, tous les jours, des fragments d'idéologie : des objets des symboles, des slogans, des mots d'ordre, des dépliants, des désirs récoltés à l'extérieur La famille s'engorge de cette invasion, à la limite inassimilable. Elle se fragmente sous ce bombardement. Elle devient insensée. Ou alors, elle s'isole : dans son logement, en banlieue, dans un habitat aussi neutre que possible Le "drop-out" ne concerne pas seulement quelques marginaux. Il est plus global, socialement, quoique moins perceptible dans sa généralité. Désormais, à la problématique d'un habitat conçu pour s'en sortir - en pénétrant plus avant la société - se joint celle d'un habitat choisi, si possible, pour se sortir des règles du jeu social : pour "tomber en dehors" de ces règles.

De toutes les façons, l'encodage marchand et, plus largement, l'encodage consommatoire d'idéologie, viennent rejoindre à nouveau la famille : afin de la pénétrer encore, où qu'elle puisse se trouver. A cet effet, l'habitat, la vie domestique, la vie privée, ne peuvent plus constituer des lieux de refuge suffisamment efficaces. Le logement est habité par la télévision ; autant, sinon plus - semble-t-il, parfois - que par les divers membres de la famille. Un des rares moments où la consommation familiale ne paraît plus être potentiellement conflictuelle, mais relativement consensuelle, est le moment, en effet, de consommation de télévision. La famille, en tant qu'unité fédérée, se voit-elle donc réduite à n'être plus qu'une unité de spectateurs rassemblés autour d'un écran ? Dans le logement, la famille est rassemblée quasi-sacralement autour de la télévision. Elle tourne, ainsi, le dos à la société en s'ouvrant,

cependant, à elle. Ou encore, elle essaie ainsi avec prudence d'avancer harmonieusement vers une société dont les conflits, cependant, la pénètrent par l'arrière ; c'est-à-dire par la porte du logement ; par la porte d'entrée. Il s'agit là d'une dernière tentative de compensation. Puisque le logement ne permet plus, en effet, à la famille de socialiser, tout en se préservant, puisqu'il est devenu, plutôt, pour elle, comme la caisse de résonance d'une menace indéfinissable mais immédiatement voisine, il appartiendra à la télévision - au milieu du logement, en son centre stratégique - d'assurer une fonction d'harmonisation régulatrice dans la connaissance des autres.

Cette compensation s'opère donc grâce à un déplacement : le terrain de la connaissance sociale est déplacé de la pratique du réel vers la pratique d'une image du réel. Ou encore, la pratique de la connaissance sociale est - de plus en plus - une pratique consommatoire d'images fragmentées de la société. La maison "où on reste" - ou on reste tenu en main - ne se définit plus comme le carrefour des histoires qu'ont à raconter, au jour le jour, chacun de ceux, dans la famille, qui sont tenus ensemble dans cette même main. Elle n'internalise donc plus l'expérience de la société. La maison est devenue logement. Dans le même temps, à cette internalisation à partir d'un centre s'est substituée une pénétration à partir d'une périphérie. C'est d'ailleurs pour s'objecter à la violence de cette pénétration - pour l'amoindrir, pour la compenser - que le déplacement du consensus familial s'est opéré vers l'image télévisée centrale.

Les considérations qui précèdent peuvent, certes, sembler "passéistes". Comme si la malheureuse famille se voyait agressée de tous côtés par une société de plus en plus perverse. Cette manière de voir serait, en effet, contestable, alors même que l'on observe que l'institution familiale résiste, se reproduit sans grand changement, dans le fond de la trame sociale : comme par absence d'autre perspective : d'autre "savoir-faire" la vie ensemble. En outre, s'il y avait lieu de juger - de qualifier de "perverse" une quelconque dimension de cet état de chose - on ne saurait guère où situer cet attribut. Pas nécessairement du côté de ce qui, dans les processus objectifs, pousse à l'éclatement de la famille (même si cet éclatement se produit, actuellement, de façon pénible). De cette négativité, en effet, pourrait surgir une nouvelle positivité. Pas nécessairement, non plus, du côté de ce qui régule, qui préserve, qui manipule, qui maintient en place une famille affaiblie. Un tel conservatisme semble, en effet, répondre à un désir social de conservation de cette institution. Quant à ce désir, lui-même, il ne paraît guère pouvoir se comprendre comme le simple effet secondaire d'une manipulation idéologique aliénante et dominante

A vrai dire, à cet égard, le débat est ici ouvert. Ce débat, d'ailleurs, reproduit et véhiculé par les médias (libération de la femme, avortement, suppression des censures sexuelles, etc...) contribue, dans cette mesure où il s'effectue dans un relatif désordre, à opacifier, plutôt qu'à éclairer, les termes de l'enjeu. Pour ce qui nous intéresse ici, on souhaiterait seulement montrer que ce débat est fortement présent dans la question du logement d'une famille en désarroi. Il ne s'agit plus, en effet, de satisfaire, par l'habité, les demandes d'un sujet familial bien codifié,

idéologiquement. Il s'agit, plutôt, de faire face à une entité qui se trouve en voie de décodification ; tout au moins, en état de questionnement sur la valeur de ces codes admis. Aussi, dans l'ordre des situations sociales d'habiter, la fonction de la famille est-elle aujourd'hui ambivalente. D'une part, la décodification globale que la famille connaît, tend à lui faire vivre, par projection, son habitat comme le lieu le plus immédiat des incertitudes hostiles qui l'assaillent (d'où ses replis : dans le logement, contre le voisinage, mais aussi - à l'intérieur du logement - sur certains stéréotypes d'usages). D'autre part, la décodification provoque comme une demande d'expérimentation : une nouvelle façon de vouloir connaître, dans et par l'habitat, les autres : les autres de la famille comme les autres existants par delà la famille.

°
° °

Nous pouvons donc définir la famille comme un système captif : une unité de la vie sociale qui se caractérise par une pré-éminence de ses propres formes et formalisations sur ses propres forces de changement. Donc, tout le contraire d'un système libre dont les forces détermineraient, à mesure de leur accumulation, une modification conséquente de ses formes substantielles. La famille est captive, en effet, du fait de l'emprise de trois sortes de formalisations :

1. La formalisation si l'on peut dire, territoriale de la famille : c'est-à-dire son appartenance à une "maison" : à une lignée, à une ascendance, à un nom, à un lieu ; donc, en bref, à un certain espace-temps. A ce titre, globalement, les formalisations territoriales des familles tendent à se parceliser, à se morceler, à se disperser dans les sociétés urbaines et industrielles contemporaines. Elles vont ainsi vers l'anonymat.
2. La formalisation sociale de la famille : son appartenance à une classe la conduisant à subir, dans chaque cas, outre le poids de contraintes économiques spécifiques, l'emprise d'une certaine idéologie de la famille. Il faut observer ici que, globalement, les formalisations sociales des familles tendent, tout à la fois, à imposer une aggravation des contraintes et préoccupations économiques et une plus grande confusion idéologique ; celui-ci étant lié à divers processus d'intégration sociale (par la consommation, par les médias, par les modèles culturels, ...).
3. Enfin, outre les déterminations exercées par les formalisations territoriales et sociales, mais liées à ces dernières, certaines formalisations idéologiques surdéterminent l'enfermement des forces familiales : morales de masquage de la sexualité, morales de politesse et de bienséance. A cet égard, globalement, sous la poussée d'un questionnement sur les mœurs, sur le "savoir-vivre", on peut considérer

que ces messages idéologiques tendent actuellement à perdre leur ancienne cohérence, à s'effriter, à être contestés (débat sur l'avortement, sur la drogue, sur la délinquance, sur l'école, ...).

Cependant, quoiqu'il en soit de ces diverses tendances actuelles, on peut dire que ces formalisations (même, à travers leurs bouleversements) exercent des effets décisifs sur la mise en oeuvre de certaines forces, dans les systèmes familiaux. Mais quelles forces ? Nous en distinguerons deux, essentiellement :

- . d'une part, les forces de reproduction sexuelle inhérentes à la famille et, en conséquence, de prolifération démographique. A ce titre, ces forces sont bridées par les formalisations territoriales (on se reproduit en vertu d'une lignée, pour perpétuer un nom, mais aussi en fonction d'un certain espace de vie), par les formalisations sociales, bien sûr (on se reproduit par référence à un certain budget, mais aussi en vertu d'une certaine idée sociale de la bonne taille de la famille), ainsi que par les formalisations idéologiques (on pose, plus ou moins explicitement, les capacités à avoir des enfants comme une vertu).
- . d'autre part, les forces éducationnelles inhérentes à la famille et, en conséquence, sa capacité à préparer ses membres à une certaine socialisation. Ces forces, ici, sont à nouveau enrégimentées par les formalisations territoriales (la famille reproduit une certaine éducation selon une certaine tradition-lignée - et dans un certain milieu-quartier), par les formalisations sociales (la socialisation-adaptation se référera à l'avenir socialement escomptable pour les enfants) et, enfin, par les formalisations idéologiques (on ne sera pas "bien élevé" de la même façon, dans telle ou telle classe ; de même que ne seront pas vécus semblablement la mauvaise éducation ou le moment, où "on dépasse les bornes" : la politesse est un certain polissage social introjecté par la famille).

Au total, la famille apparaît bien comme un système dans lequel les formes (substantialisation, codification) sont déterminantes et les forces (prolifération, changement) sont déterminées. La famille enregistre des forces globales de changement qui, elles-mêmes, répriment plus ou moins fortement les forces d'un changement possible inhérentes à la famille. La famille est captive de la société et, comme telle, elle aliène, à son tour, les membres de la famille. Or la famille, système captif, est aussi, on l'a vu, un système exproprié par la société : elle n'est plus une unité de production économique et guère plus, aujourd'hui, une unité de reproduction idéologique. Captive et expropriée, déjà, la famille est en outre un système de plus en plus contesté : des questions se posent à son propos, et publiquement, quant au rôle du père, à son organisation hiérarchisée, à la liberté des enfants, quant aux fonctions anciennement assumées par elle et, aujourd'hui, prises en relais dans le cadre de divers équipements publics.

Or, pour répondre à son statut de captif, à son expropriation historique, à son effritement matériel et idéologique, la famille a compensé par et à travers le logement. Elle n'a pas pu - en tant que captive - habiter librement l'habitat ; elle s'est plutôt, elle-même, habitée, par le moyen de l'habitat - par son appartenance au logis - de raisons d'être ensemble : d'être un ensemble. Elle a surcompensé ainsi, son impuissance ou son effritement.

Cependant, aujourd'hui, cette compensation est de moins en moins possible ou a de moins en moins de sens : le logement, produit industrialisé, normalisé, en séries, produit rare, limitant, ne permet plus cette compensation ; tous les choix sont limités. En conséquence, habiter devient un "empoisonnement" supplémentaire pour la famille, bien plus qu'une occasion de réassurance. Dans le même temps, du fait même de la crise du logement, la famille se transforme en une sorte d'unité de combat, d'unité de commando, pour réussir à loger coûte que coûte ; à tout prix.

On peut donc avancer ceci : alors même que la famille est de moins en moins sujet réel de l'habiter, elle est de plus en plus sujet contraint d'une lutte pour réussir malgré tout, à loger ; et comme on peut. D'où, en définitive, cette situation : tandis qu'objectivement les possibilités de compensation par le logement se réduisent, cette compensation devient - objectivement et subjectivement - de plus en plus nécessaire. Il y a, alors, crispation du désir de compensation, exagération fantasmatique de ce désir concrètement irréalisable.

En somme, il ne s'agit plus, pour la famille, par l'intermédiaire du logement, de s'en sortir comme elle le peut, dans la société. Il s'agit, plutôt, de se sortir de la société : en banlieue grâce à la voiture, le plus loin possible des agressions urbaines et sociales. La compensation devient ainsi, fuite : démission. Cependant, en banlieue, dans la maison "uni-familiale", au centre stratégique et mental du logis, est installée la télévision : par elle, il s'agit, tout en s'étant sorti de la société, de réussir à s'ouvrir à nouveau à elle : mais à travers un écran et des médias, sous la protection de sa médiatisation.

La télévision, située au centre de quoi la voiture conduit, en banlieue, est le lieu ultime de la compensation familiale. Le logement n'est plus un lieu que l'on habite, il n'est même plus un lieu par quoi on compense ; il est, lui-même, devenu un simple prolongement de ce par quoi, aujourd'hui, véritablement, la famille compense son expropriation historique : c'est-à-dire la voiture grâce à laquelle la famille s'éloigne de la société ainsi que la télévision par laquelle elle se tient, néanmoins, "au courant" de ce qui s'y passe.

La "famille" est un terme générique et vague. La forme concrète d'une famille, par contre, est à la convergence de formalisations et contraintes territoriales, sociales, et idéologiques, bien précises. Cependant, toutes les observations qui précèdent nous permettent de comprendre que les relations de la famille, de n'importe quelle famille, au logement, sont des relations de moins en moins signifiantes d'une liberté de l'habiter, de plus en plus signifiantes de malaises et de contraintes ; la famille captive, expropriée, contestée, mais en même temps manipulée (publicité, crise du logement, ...) survit difficilement dans un habitat qui est de moins en moins de son choix ; qui ne peut plus être son habitat d'élection. Or, tandis qu'il y a perte de sens dans l'ordre des relations de la famille entière au logis, il peut y avoir, au contraire, découverte d'un nouveau sens - du fait même de la déterritorialisation familiale, de l'urbanisation, de la contestation idéologique du couple et des rapports aux enfants - dans certaines relations individuelles plus directes établies par chaque membre de la famille avec des situations d'habiter qui transcendent l'espace propre au logement. Les pratiques individuelles des situations d'habiter conduisent ainsi, une fois réintroduites dans le vécu du logement, à exaspérer l'effritement familial, à contaminer les pratiques qu'aura désormais du logement, la famille. D'où, sous cette nouvelle menace, une réactivation de la tendance familiale à fuir en banlieue : dans des situations d'habiter aussi favorables que possible à la préservation de la famille, aussi défavorables que possible à la mise en acte de pratiques individuelles d'habiter. De ce point de vue, la famille exerce donc bien une répression sur l'habiter.

Le logement est le lieu où s'accomplit cette répression. Elle s'exerce, plus précisément, à trois niveaux : celui de la sexualité (désir contre formalisation territoriale, conception de la procréation et savoir-vivre), celui de la socialisation (socialité contre formalisation sociale, conception de l'éducation et savoir-faire), celui de la communication (expression contre formalisation idéologique, conception du voisinage et savoir-dire). A cet égard, nous dirons que la répression familiale s'articule selon trois rapports de substitution :

- . Quant à la sexualité, substitution dans le logement, d'un ordre de propreté à des forces obscures de saleté ;
- . Quant à la socialisation, substitution, à propos du logement, d'un ordre de propriété à des forces obscures de possession ;
- . Quant à la communication, substitution dans le logement et autour du logement, d'un ordre de classement à des forces obscures de confusion.

Développons ces trois points.

1-Un logement fonctionne comme un emboîtement de secrets. Chacun doit, si possible, y trouver sa place, ses lieux, pour y faire "ses petites affaires" tout en réussissant, le plus naturellement du monde, à cohabiter avec les autres comme si ces petites affaires n'existaient pas. Une nature domestique a ainsi à se substituer à une certaine sauvagerie organique. Significativement, les lieux ultimes de concentration des saletés organiques sont appelés "les toilettes"; les toilettes sont ainsi un non-lieu situé au centre du logement. Elles constituent une présence-absence. Or, ces toilettes sont identifiées à l'organique et à l'organique se trouve également identifiée la sexualité : la sexualité, dans le logement, est vécue comme la présence du corps ; elle est sale, elle ne doit pas se manifester par des "affaires qui traînent" ; elle doit, elle aussi, faire sa toilette afin de pouvoir entrer, une fois domestiquée, dans le cadre de la nature familiale.

Ceci explique l'obsession de la ménagère concernant "l'entretien". La ménagère dompte une ménagerie de saletés : elle nettoie, elle fait briller, elle fait sauter les ordures dans le vide-ordures, elle redresse les torts de la poussière, mais aussi elle dépiste, dans les pièces, les odeurs, les relans. Elle est donc la gardienne attentive d'une dénégaration. Mais celle-ci, contre quelle crainte de subversion s'exerce-t-elle ? Selon nous, la subversion du corps, donc celle du sexe ; donc, en dernière analyse - dans "le cadre" d'une cohabitation familiale obligée - la subversion possible des tabous de l'inceste. Si, symboliquement, en effet, les objets sexualisés des parents et des enfants se rencontrent, deviennent complices, s'accouplent, de même que ceux des frères et des soeurs, "tout peut alors arriver" ; donc peut advenir la fin, elle-même, de toutes les hiérarchies familiales. Significativement, encore, les vêtements intimes des membres familiaux n'ont à se rencontrer qu'en un seul lieu : la machine à laver

2-Le logement n'est pas seulement un emboîtement de secrets ; il fonctionne aussi comme une apparence ; une image, un masque opposé aux regards curieux de l'étranger. Cette image doit, à la fois, satisfaire ce regard et le fixer ; l'empêcher d'aller plus loin, détourner son attention du fond des choses en le limitant à une lecture complaisante de la forme des choses. C'est à ce titre que la propriété se substitue à la possession ; ou à la dépossession. C'est dire, aussi, qu'il ne convient pas de faire connaître sa fortune ou sa pauvreté ; son appropriation suspecte (sale) de l'argent (anali-té) ou, au contraire, son expropriation (humiliante) hors de la société (impuissance). La possession ou la dépossession seront donc suggérées dans l'arrangement du logement mais manifestées aussi, autant que possible, en des signes plus "naturels" de plus ou moins grande propriété. Autrement dit, au niveau des emblèmes, des objets, le bon goût en appelle à la discrétion, à l'uniformité, à la conformité. Il faut, dans chaque classe sociale, être "à la page" ; il faut donc placer en façade un ordre moyen de propriété propre, afin

- 4 -

LA RENOVATION, FAUSSE MORALE

que l'arrière cour de la possession ou de la dépossession réelle demeure, si possible, ignorée. Etre à la page, c'est donc démontrer mais aussi, et plus encore, camoufler : interposer une dignité neutre entre le regard de l'autre et sa propre position réelle, aliénante ou aliénée, dans la société.

De cette mascarade, feutrée, résulte une obsession à la désignation. Tout, dans le logement, doit être non seulement nettoyé, mais encore "à sa place" ; non seulement à sa place, mais encore dénommé, attribué : il y a la chambre "à coucher", la salle "à manger", la cuisine, le coin de jeux Ce qui, dans le logement n'est pas désigné, n'existe pas : "une pièce sans nom, on ne saura pas quoi en faire." Il faut que cela ait un nom. L'espace en trop, c'est-à-dire non désigné, non assigné, est insupportable. Il réveille des culpabilités. Mais aussi, une autre angoisse : tenant à une trop grande disponibilité du désir. Il est de mauvais goût de disposer d'une pièce qui ne sert à rien. Cela n'est pas "dans les traditions" : le vide fait horreur à la nature du logement car le vide est le signe tangible de la possession ou de la dépossession, c'est-à-dire d'une nature sociale sauvage. Le plein, une fois désigné (ou rempli par la désignation, elle-même), rassure : il entre à nouveau dans l'ordre (inégalitaire, certes, mais naturel) des emboitements subtils de la propriété.

3-Cette obsession du classement, du rangement, n'est donc pas tournée, seulement, du côté des individus ou des objets qui habitent ou meublent le logement ; elle s'adresse aussi aux étrangers en visite qui sont toujours, un peu, des intrus. D'une certaine façon, l'autre - c'est-à-dire celui qui n'est pas intégré dans la cohésion familiale - représente nécessairement un danger. Il peut déranger cette cohésion ou découvrir qu'elle n'est pas si réelle ; ce qui est une autre façon de la déranger. L'image de l'autre concrétise, ainsi, une menace de confusion ; avec elle, peut pénétrer dans le logement, toute la société et toute la rue : c'est-à-dire la confusion, la promiscuité, les façons de vivre, de faire, de dire, de tous ceux qui ne font pas partie des siens. Il convient d'opposer, dès lors, à ces forces obscures de confusion, quelque chose qui les retienne, qui les sélectionne, qui les canalise : ce qui est dans la fonction du protocole familial, dans l'ordre de l'organisation des convenances, dans les réglementations de la réception.

De même que le logement est emboîtement de secrets et trame de désignations, de même est-il ici lieu d'évaluations. Le couloir, le salon, la salle à manger, sont des espaces-sas dans lesquels l'étranger doit montrer qu'il sait se tenir. Il devra fournir des preuves, avant d'être autorisé à aller plus loin. Peut-être ne conviendra-t-il jamais qu'il parvienne jusqu'aux chambres à coucher. Peut-être, au contraire, de "connaissance" se transformera-t-il en

"relation", et, enfin en "ami". Les enfants ou les adolescents tendent à court-circuiter ces étapes : non pas les adultes, tout imprégnés et empoignés par leurs principes de réalité. On est pour la communication, certes, mais à cet égard, il faut être réaliste. Sans doute, faut-il se parler, mais on ne peut pas parler à tout le monde. On ne parlera donc qu'à ceux à qui on a quelque chose à dire : c'est-à-dire ceux qui savent dire comme la famille : ceux, en somme, qui ne menacent pas sa cohésion, ses conceptions quant à la socialisation de ses membres ; qui - au contraire - confortent cette cohésion.

Nous avons vu, dans l'habitat, que la famille se présente comme une unité "naturelle" : la famille, expropriée de la production économique, puis de la reproduction de valeurs idéologiques, devient une simple unité de consommation. Mais elle continue, à plus forte raison, à s'identifier, à ses propres yeux, grâce au logement (permanence de l'idée de maison). La compensation, pour la famille, consiste donc à se poser, ici, comme d'autant plus naturelle qu'elle se ressent plus artificielle; ce qui conduit à une naturalisation du vécu familial du logement; ce qui, aussi, par contre coup, conduit à faire vivre comme immédiatement "anti-naturelle" - donc anormale, donc inconsciemment coupable - toute transgression à cette naturalisation familiale du logement. Nous considérons que la famille - "tout naturellement" - enferme dans les murs du logement, le désir; toute échappée du désir hors du logement, toute réterritorialisation de celui-ci au plan de l'habiter collectif, va être ressentie comme non-naturelle, transgressive, et va donc devoir inconsciemment "se payer" à travers une culpabilité qui va limiter, à son tour, les capacités de l'individu dans sa recherche de pratiques d'habiter collectif.

Pour cerner celà, restons dans le cadre du logement. Comment la famille - pour enfermer, ici, le désir - le naturalise-t-elle par le moyen de l'habiter en logement? Tout d'abord, on l'a vu, à travers les idées d'ordre et de propreté. Il faut pouvoir s'isoler dans le logement; il faut que chacun - parents et enfants - y ait sa place, sa pièce, et que chacun puisse y avoir "ses propres secrets"; en outre, il faut cacher le désordre à ceux qui ne participent pas à l'intimité familiale. A ce qui est placé "devant", mis en public - et qui peut être vu par certains membres de la famille, dans certaines circonstances, ou par l'étranger - s'oppose ce qui ne peut pas être vu, et qui se trouve donc derrière. De même, le souci de l'entretien, correspond-il à une idée de maintien de l'ordre: faire le ménage consiste à faire le point; et faire le point consiste à ne pas se laisser submerger par une "sale confusion".

Dès lors, le non-visible s'identifie à la promiscuité: images de corps, de sexes, d'accouplements, de possessions. Ce qui se trouve surtout masqué par la famille, dans le logement, est donc le noyau originel qui centre, pourtant, la famille: les rapports sexuels entre parents, les rapports sexualisés entre parents et enfants. Cette neutralisation s'opère par une naturalisation. Il est naturel que "tout ne soit pas dans tout" et, inconsciemment, que rien ne puisse donc venir éveiller le désir de l'inceste comme celui de l'exhibition de la procréation. Ces tabous fondent le totem habitable. On doit ajouter que la dénégarion de la possession (sexuelle) s'étend à celle de la possession financière.

A cet égard, les connotations organiques (anales) attachées inconsciemment à l'idée d'argent, jouent. Ce que l'on ne montre pas à l'étranger, ce ne sont pas seulement ses secrets sales, son désordre ; c'est aussi sa fortune réelle. Ici encore, le logement, en dépit des apparences ostentatoires, fait écran : posséder est sale, être proprement propriétaire est propre. La démonstration, à l'étranger - dans le salon, dans la salle d'apparat - des biens dont on est propriétaire, doit lui suggérer (mais lui suggérer seulement, c'est-à-dire en fait, comme on l'a vu, arrêter son attention) la possession économique réelle de la famille. Celle-ci, comme on dit significativement, reste ensuite de l'ordre "de la cuisine de chacun". A la sexualité, la procréation, le désir d'inceste, l'argent, qui constituent l'arrière obscur et "baroque" de la famille, s'opposent l'ordre, la propreté, les places de chacun : toutes les micro-propriétés qui constituent l'avant-scène claire et "classique" du logement. On voit donc comment, par le logement, la famille se naturalise ; comment elle se neutralise grâce à cet ordonnancement.

Toute saleté, promiscuité, toute indiscretion des objets, est donc vécue comme une rupture transgressive de cette naturalité artificielle. Elle fait ressurgir une nature profane (qu'il n'y a pas lieu de connaître et dont il n'y a pas lieu de parler) là où voudrait se situer une nature institutionnelle : donc, une nature sauvage aux lieux et places d'une nature domestique. Ce qui fait comprendre quelle sorte de culpabilité accompagne la transgression. On ne dérange pas l'ordre, le classement, la propreté, la propriété du logement, sans penser mériter sanction. D'où résultent des comportements contradictoires quant à l'arrangement, lui-même, de l'espace habitable ; de même que des disjonctions significatives entre l'image d'un espace habité librement par le désir, et celle des modifications que l'on ose effectivement introduire dans cet espace. Sur le mode du rêve, en effet, les habitants imaginent une maison fourre-tout : une sorte de vaste labyrinthe, à la fois ouvert et fermé, où l'on pourrait jouer à se faire peur, "une immense chose dans quoi on pourrait se perdre", "un bel espace vivant plein de parfums et de fourrures, dont on ne saurait pas quoi faire ...". Mais sur le mode de la réalité, la répression est immédiate : tout ce qui est de l'ordre de la vastitude, de l'ampleur, du jeu, du non-indispensable, est censuré. Comme si la pénurie objective en matière de production de l'habitat, était internalisée en une obligation à pénurie mentale : à paralysie des comportements. Même lorsqu'un habitat est conçu pour permettre une certaine évolutivité dans son organisation spatiale (élasticité) et dans son usage (flexibilité), on observe que les habitants "n'osent pas modifier". C'est dire qu'ils continuent de perpétuer, ici, une utilisation "à l'ancienne", qu'ils considèrent que certaines choses sont "intouchables".

Or, la question se pose, bien sûr, de réussir à concilier, par exemple, des meubles traditionnels avec la forme d'un logement moderne. Mais par delà ces considérations - qui ont effectivement d'autant plus de sens que les revenus d'une famille sont plus faibles - une répression plus diffuse est, semble-t-il, à l'oeuvre : "on n'a pas le droit d'avoir trop de surface ; on n'a pas le droit d'avoir des pièces en trop ; on n'a pas le droit de s'amuser avec ça." La culpabilisation a donc ici horreur du vide : l'inconscient de l'habitant est structuré comme un langage social imposant l'angoisse d'une précarité généralisée : avoir trop d'espace, c'est nécessairement le prendre à quelqu'un d'autre. Et si cet autre, cet inconnu, devait un jour, pour cela, se venger ? On s'immole, par exorcisme, au mal-logé inconnu.

Il y a donc à l'oeuvre, ici, quelque chose qui impose l'inauvivable, l'inertie, une idée de conservation. Ce qui est intouchable, est tabou. Ebranler, les tabous, est répréhensible. Cet autre (de l'inconscient) qui pourrait se venger, n'est-il pas, derrière celui, plus démuné que soi, l'Etat, lui-même ; une image d'Etat justicier : gestionnaire, en fait, de cette pénurie entretenue ? Mais cet "autre" n'aurait pas une telle efficacité répressive s'il ne disposait pas d'un allié qui fonde sa propre action sur la rigueur de la hiérarchie (ou de la classification) familiale. Celle-ci dénie, elle-même, la dimension sexuelle de la famille - l'érotisation de ses membres - et tente donc d'aménager les débordements possibles de leurs désirs en une "intimité affectueuse". La crise du logement paraît donc bien rejoindre la crise latente de la famille. Ceci impose - nous y revenons - deux ordres de fatalité : la pénurie immobilière "est naturelle" comme est "naturelle" la famille. La famille, comme axiome, constitue elle-même, un axiome de pénurie. Elle a pour objet de démontrer au désir, qu'une part de sa richesse et de son exigence sociale doit être abandonnée. Le logement est le moment où ces deux ordres de contraintes "naturelles" se rencontrent. Il est donc naturel que l'habiter au niveau du logement, soit contraignant puisque doublement dominé par la répression sociale.

°
° °

Il y a lieu, pour progresser dans notre problématique, de prendre maintenant du recul à l'égard de l'institution familiale ; afin de mieux la poser comme séquence partielle d'une situation plus globale. Faute de quoi, l'analyse de la position de la famille, quant à l'habiter, risquerait d'être survalorisée jusque dans l'attention apportée aux implications de la crise qu'elle connaît. Ce n'est

pas seulement parce que la famille est en question, que des questions se posent à propos de l'habitat. C'est aussi parce que la socialisation de l'habitat fait problème que la famille voit se modifier son sens dans l'acte d'habiter. Tous les termes d'une situation se modifient conjointement. Conférer une priorité quelconque à l'un de ces termes, fausserait l'analyse de cette situation.

Or, les situations d'habiter sont des situations d'habiter en ville. Elles sont des situations vécues dans l'urbanisation. Il a été dit que la politique du logement, comme la promotion immobilière véhiculent certaines valeurs de l'idéologie dominante (règlements, normes, conceptions).

Mais peut-on vraiment expliquer ce qui reproduit ces valeurs comme dominantes ? Ce qui autorise à les qualifier, sans conteste, comme dominantes ? La position de classe des promoteurs, desservie par les architectes ? La connivence d'un Appareil d'Etat avec les forces économiques les plus puissantes ? Sans doute, mais cela ne permet pas de comprendre - alors même qu'il y a volonté, à ces niveaux de conception, de s'abstraire des règles objectives et mentales de la domination - que celle-ci se reproduise encore. Comme sécrétée par la société, elle-même. Et s'imposant avec tyrannie aux idéologues supposés dominants.

Quel est alors le lieu de cette reproduction ? Dans la société, sans doute, la ville. Mais la ville entendue, elle-même, comme un appareil idéologique matériel. C'est-à-dire, comme un système global ayant objectivement internalisé des codifications : condensations sémantiques, symboles plastiques, désignations, censures, déplacements, exclusions, conservation d'axiomes du passé, toponymies, ruptures morphologiques, cheminements téléguidés, positions de classe dans l'espace, langages, mots compris ou incompris en tels ou tels lieux, toutes choses incitant les immigrants à rejoindre les immigrants, les incultes les incultes, les cultivés les cultivés ... En bref, une axiomatique globale infiniment plus sophistiquée - et, de ce fait, en sous-main, d'autant plus imprégnante - que ne le laisserait supposer une simple lecture de la ville établie à partir du jeu de ses valeurs foncières comme des loyers qui s'y trouvent pratiqués.

C'est bien là tout un programme. Il s'impose, même, aux urbanistes et planificateurs qui reproduisent la logique de la ville lorsqu'ils croient poser un geste sur elle. Tout geste qui se veut novateur, en rupture, est plus ou moins immédiatement absorbé, assimilé par toute l'axiomatique du programme urbain. Ce qui conduit à s'interroger sur la récupération. Qui récupère qui ? L'idéologie dominante peut-être reproduite par les dominés. Certes. Mais

aussi un objet dominé - la ville et, plus précisément, la ville des dominés - peut se transformer en un appareil idéologique matériel s'imposant aux volontés de changement de l'idéologie dominante.

Ces considérations permettent de préciser les remarques qui suivent. Il n'y a pas lieu, en effet, pour montrer ce qu'une situation d'habiter - dans ses références à l'urbanisation environnante - peut véhiculer d'aliénation, à la fois codifiée et codifiante, d'en appeler nécessairement à une volonté de manipulation, de contrôle, de régulation d'une classe sur une autre. Cette aliénation peut se reproduire sans intervention d'une volonté manipulatrice. Ce qui permet de comprendre, aussi, qu'elle puisse se reproduire en dehors de toute instance centrale de contrôle de cette reproduction aliénante. Aussi, s'il n'est pas exact de supposer qu'avec l'urbanisation, du fait de la diversification de la vie sociale et de la disparition des centres de contrôle sur toute la vie sociale, les situations d'habiter vont "se libérer" - n'est-il pas, non plus, nécessaire de concevoir l'urbain comme un simple lieu de machinations dominatrices complexes. Il est plutôt le lieu complexe de mécanismes simplificateurs ; réducteurs. Dans les situations d'habiter, les habitants se réfugient dans leur codification aliénante: ou - tout au moins - n'en appellent pas à leur décodification. Et c'est bien là ce qui fait politiquement problème. C'est bien là, aussi, ce qui renvoie l'analyse à la prise en compte des paradigmes signifiants : pour qu'un signifiant en appelle à un autre signifiant, il n'est pas nécessaire qu'un signifié en appelle à cet autre signifiant. Le signifié sera donc empoigné par le signifiant avant de l'avoir voulu : avant de l'avoir choisi. Il va être, comme sujet - dominant ou dominé - choisi, lui-même, par ce signifiant qui va le porter à redoubler, sans le savoir, ses significations coutumières axiomatisées comme soumises. Le sujet est donc porté par des codes associatifs, discriminatoires, valorisateurs, fixateurs Il est en proie à ce langage ambiant. Il est, plutôt qu'agent-porteur, agent-porté. Tout habitant est habité par sa situation sémantique particulière avant même de commencer à pouvoir habiter cette situation.

Or, toute situation urbaine, aujourd'hui, est problématisée selon le thème de la rénovation. On habite un quartier rénové. Ou qui aurait besoin d'être rénové. Ou un quartier neuf. Cette obsession à la rénovation semble caractériser, spécifiquement, la sémantique urbaine. Se demande-t-on si on vit dans une famille rénovée ? Si l'on travaille dans une usine rénovée ? On peut se demander, pourtant, si l'on milite dans une organisation politique rénovée, pour une Nation rénovée ... Ce qui conduit à présenter la présence de la politique et - par derrière celle-ci - la présence du pouvoir, de l'Etat, dans le concept même de rénovation. Habiter un quartier neuf ou rénové, c'est pouvoir "faire état" de cet habitat. Habiter,

au contraire, un quartier à rénover, c'est ne pouvoir faire état de rien d'autre, à ce propos, que sa soumission à la politique de l'Etat, à l'état d'esprit des pouvoirs potentiellement rénovateurs.

La rénovation politise ainsi l'urbanisation. Elle dynamise ce champ sémantique en y introduisant des notions d'évaluation et de vertu : situations urbaines de puissance ou d'impuissance ; situations morales ou immorales ; acceptables ou inacceptables. Chaque habitant est habité, aussi, dans le lieu singulier de son encodage urbain, par l'intériorisation d'une micro-morale d'Etat. "Il faudrait chasser le flic qu'on a dans la tête". Mais celui-ci est actif, tenace. Il ne se laisse pas facilement déloger. C'est lui qui fait désigner, dans chaque quartier, par les "gens comme il faut", quels sont les autres "gens comme il faut" et - dans chaque ville - quels sont les "quartiers comme il faut". C'est lui qui impute que tel ensemble d'habitation rassemble des "familles à problèmes", qui ordonnance "proprement" l'espace de voisinage, qui identifie propreté à gens propres (c'est-à-dire, de chez nous) et assimile, en conséquence, saleté à étranger. C'est encore lui qui perçoit du désordre dans tout mouvement, dans tout dérangement des objets, dans toutes dégradations des équipements, dans la moindre utilisation transgressive des espaces codifiés. C'est donc lui qui gèle. L'habitant-Etat gèle une situation d'habiter et estime qu'une telle situation est à problèmes dès lors qu'elle ne peut plus se réprimer par elle-même. Il milite pour l'auto-répression des situations.

Considérée globalement, la rénovation est donc demandée autant que subie. Faute d'admettre cela, pour en revenir à la rénovation immobilière, on ne comprendrait pas qu'en dépit des mises-en-garde, des critiques avancées par les analystes "de gauche", en dépit de toutes les perturbations objectivement déclenchées, la politique de rénovation urbaine, dans sa mise en oeuvre, n'ait que rarement provoqué des mouvements de défense ou de protestation. C'est sans doute qu'elle est, dans son fond, tenue pour souhaitable ou naturelle. Il va de soi qu'une situation d'habiter se doit, avant toute chose, d'être une situation propre dans un ensemble rénové. Si le prix à payer pour cette axiomatisation d'un entre-soi collectif correct, est difficilement supportable, cela sera perçu, socialement, comme le fait de bavures du système opérationnel actuel ; mais jamais (ou, vraiment, très rarement) comme l'occurrence d'une remise en question du concept, même, de rénovation.

Ainsi a-t-on pu montrer que la rénovation urbaine généralisée tend à déplacer actuellement, le terrain de la lutte des classes. Dans les quartiers anciens, "méritant rénovation" (et donc la subissant) les classes populaires se retrouvent fractionnées, démantelées ; une partie d'entre elles, susceptibles d'accéder aux nouvelles

unités résidentielles, se retrouvent en situation de coexistence, d'alliance tacite, avec les classes moyennes. Pour ne pas être rejetées, pour ne pas se sentir mises en infériorité, ces fractions de transfuges en viennent, par tous les moyens, à se démarquer de leurs classes d'origine. Elles tentent de s'intégrer à cette nouvelle situation jusqu'à réorganiser, pour cela, leurs idées, leurs vies de famille. Ainsi, ce qui - sur les lieux de travail - continue de se vivre en termes d'affrontements et de luttes, ne se vit-il plus - sur les lieux d'habitat - qu'en termes d'hétérogénéités, de différences, "d'oppositions vécues sur le mode de la privatisation", de rassemblements plus ou moins "corrects". Or ce qui, en l'espèce, définit la "correction", provient des normes de comportement des classes moyennes : normes reproduites par les architectes, véhiculées par les animateurs d'équipement, ou imposées par les représentants locaux de l'ordre public.

Si bien que ce constat de différences conduit, tout naturellement, à l'effacement progressif de ces différences par la désignation - comme délinquant - de tout ce qui s'oppose à cet effacement. Si bien qu'en définitive, par la rénovation, s'accroît le contrôle d'une classe sociale sur une autre, jusqu'à pouvoir masquer - par exemple - l'existence de conflits réels de classe sous l'apparence de conflits de génération. Et, dès lors, la bouche est bouclée ; le tour est joué : la situation d'encodage encode jusqu'à la conscience de l'existence de cet encodage.

°
° °

Il est impossible de dissocier crise du logement et rénovation urbaine. Plus largement, il faut comprendre de quelle façon cette notion moderne, en matière d'habitat, de "rénovation" s'articule à celle de promotion. La promotion immobilière, en effet, n'est elle-même, pas dissociable d'une stratégie de promotion morale de la société, par le moyen de l'offre immobilière. Or, dans le mode de production capitaliste, cette promotion s'est toujours effectuée dans une ambiance de crise généralisée - quantitative ou qualitative - du logement. Comme si cette crise était voulue, délibérément entretenue, afin de conférer, par contraste, une vertu salvatrice à tout effort de promotion. Aux offres exceptionnelles de la promotion immobilière auraient à répondre - pour se sortir de la pénurie, de la dégradation - des demandes de promotion morale dans les classes dominées. Une volonté d'accession à un habitat enfin rénové et digne. A cet égard, l'offre, ici encore, fabriquerait sa demande : une

promotion immobilière, sélective par sa rareté, fabriquerait un désir de promotion morale par obtention méritoire de cette rareté. Se loger ne serait plus la réalisation d'un droit à habiter, mais un devoir, plutôt, de démonstration de sa capacité à se promouvoir jusqu'au logement décent.

Il faudrait pouvoir rendre compte, ici, des rapports ayant historiquement existé entre marché immobilier, classes sociales et effets intégrateurs, récupérateurs, exercés sur les classes dominées par le moyen de la question du logement. A ce propos, des recherches doivent sans doute être poursuivies. Il semble que, du fait de l'évolution de la structure du capital (et, dans celle-ci, de la structure du capital immobilier) le logement ouvrier ait toujours été considéré, par les capitalistes, comme non rentable : c'est-à-dire, en fait, non suffisamment profitable eu égard aux opportunités escomptables, différentiellement, dans d'autres secteurs d'activités. Il semble bien, aussi, que la rareté de l'offre immobilière s'adressant aux groupes défavorisés n'ait pas seulement été induite par la structuration de la société en classes, mais aussi - pour une part, sans doute, importante - déterminante de cette structuration : la prolétarianisation et l'apparition de classes n'aurait pas été l'effet, uniquement, d'une expropriation hors de la maîtrise des moyens de production, mais aussi d'une expropriation hors des moyens élémentaires de vie quotidienne : dont le logement, comme partie intégrante à la valeur sociale distribuée.

Il semble bien, enfin, que l'Etat soit intervenu dans le domaine du logement, et, plus précisément du logement social, pour deux raisons : ou bien, pour se substituer au capital privé défaillant et, du même coup (en gérant, dans ce secteur, un capital dévalorisé) pour contribuer, au bénéfice des capitalistes, à une lutte contre la baisse tendancielle du taux de profit ; ou bien, pour éviter l'explosion sociale, c'est-à-dire pour éviter que l'asservissement démoralisateur des classes dominées (du fait de leurs conditions de logement) ne se retourne un jour en une exaspération dangereuse : en une volonté brutale de réappropriation sociale.

De ce point de vue, la rénovation publique se substitue ainsi à la réappropriation populaire. On pourrait donc dire qu'elle est une réponse fautive à un problème véritable. Mais elle se présente - cette rénovation - comme une réponse vraie à un faux problème (il n'y a pas, vraiment, de crise objectivement entretenue du logement).

Dans ces conditions, on va voir l'Etat intervenir, de façon sélective, au nom de l'intérêt public. Ses interventions auront bien un caractère moral puisque les promotions immobilières qu'il proposera devront être vécues par leurs éventuels bénéficiaires (y compris,

en ce qui concerne leur capacité à accéder à des loyers relativement contraignants) comme l'occasion, enfin, de s'en sortir ; et de démontrer qu'ils peuvent s'en sortir. C'est-à-dire, comme l'occasion d'un renouveau social et moral par une intégration matérielle et mentale à de nouveaux modes de vie ainsi qu'aux valeurs de comportement de groupes sociaux plus privilégiés. L'Etat moralise donc la société en sauvant les meubles des expulsés de la promotion privée. Du même coup, en promouvant sa propre rénovation publique, il sauve les meubles du marché immobilier capitaliste.

Et c'est précisément ici qu'intervient un glissement : car ce qui est immoral, tient à la distribution inégale d'une certaine valeur sociale investie dans l'habitat ; distribution inégalitaires transformant une valeur d'usage en une simple valeur marchande dont la consommation, ensuite, ne peut même plus être appropriée par son utilisateur, mais simplement "louée" par lui. Or, ce n'est pas cet état de choses qui se trouve dénoncé par l'Etat : la maintenance de mécanismes dégradants d'expropriation sociale entretenus pas des profits spéculatifs. Ce ne sont pas ces profits qui sont évalués ni ces expropriations condamnées. Ce sont, plutôt, les conséquences du déploiement de ces mécanismes : c'est-à-dire une organisation anisotrope de l'espace social comportant la présence de quartiers "convenables", mais aussi de quartiers "dégradés", de quartiers à "problèmes", de quartiers "dangereux". Ce sont donc les espaces qui se trouvent jugés. Non pas les processus producteurs de ces espaces. C'est le territoire du capitalisme qui reçoit et enregistre les dictats de l'Etat capitaliste. Non pas le système capitaliste, lui-même, pourtant générateur de ce territoire. Dès lors, toute l'idéologie urbanistique peut rentrer en action. Elle se pose comme une morale de l'espace et comme une méthode d'exorcisme face à une géographie des menaces sociales. Dans ce cadre, la rénovation publique est vécue comme un bienfait de l'Etat Schamman ; mais cet Etat, pour apparaître exorciste du malheur de l'habitat, a besoin de la crise immobilière : tout comme, d'ailleurs, le faiseur de pluie exige l'emprise de la sécheresse.

Ce système, en définitive est culpabilisant. Les habitants des quartiers de déjection et d'abjection vont ressentir leurs conditions d'habitat comme dégradantes. Ils vont introjecter cette abjection, jusqu'à l'image qu'ils se renverront d'eux-mêmes. Or, cette image sera d'autant plus sévère qu'elle pourra être référée à des opérations de rénovation immobilière en cours, auxquelles "on n'est pas capable" d'accéder. Aux yeux des dominés, la rénovation prend donc figure de surmoi tyrannique ; d'emblème dévalorisateur. Comme les dominants, les dominés sont incités à entreprendre une lecture morale d'un espace devenant toujours plus classificateur dans toute sa matérialité. Cette charge morale exercée par l'espace sur les familles à travers les classes sociales, ne peut que surdéterminer la

charge répressive exercée par les familles sur leurs propres membres: lorsqu'on est nécessaire ou que l'on est "à problèmes", du fait même de son appartenance à une famille difficilement casable dans l'espace marchand, il est d'autant plus nécessaire d'apprendre à "se tenir" : la transgression des codes, en effet, outre son caractère immédiatement inacceptable, pourrait impliquer l'expulsion de la famille hors de son trou. La famille menacée, la famille locataire, la famille nomade dans l'habitat - mais qui ne veut pas le demeurer - tend à réprimer ses comportements intimes à proportion de l'impudeur et de la précarité de sa situation. Cette mise en situation dans un marché immobilier, tantôt dévalorisateur, expropriateur, tantôt incitateur à un effort de rénovation intégratrice, exerce donc - l'un dans l'autre - un effet paralysateur des pratiques d'habiter. Cette répression, ici encore, intervient à trois niveaux:

- . d'une part, par substitution d'un désir d'accession à la propriété du logement, à un désir de réappropriation du territoire socialement habitable ;
- . d'autre part, par substitution d'un effort de privatisation consensuelle des espaces publics dans une situation d'habiter, à l'acceptation de pratiques d'utilisation conflictuelle de ces espaces ;
- . enfin, par substitution d'une symbolique de pérennisation ordonnée concernant l'aménagement signifiant de ces espaces, à tout signe pouvant au contraire suggérer la présence d'un désordre, d'un mouvement, d'une quelconque remise en question des choses.

Reprenons ces trois points :

- 1-La volonté de s'approprier un espace habitable relève, primordialement, d'une problématique du désir. Cette appropriation est, tout d'abord, une oeuvre de marquage, de délimitation d'un territoire de vie. La clôture circonscrit un espace désigné et celui-ci renvoie, dans une même image, à son utilisateur, son propre nom (son adresse) ses propres signes et traces - qui constituent son langage intime et personnel (son goût) - ainsi que son histoire concrétisée, comme peut l'être un patrimoine, en un certain lieu (son domicile). Prendre possession d'un tel territoire, en faire sa chose, son chez-soi, satisfait ainsi une demande primaire d'identification : primaire jusqu'à en être primitive, puisqu'on la retrouve présente dans la préhistoire humaine comme dans le comportement des animaux.

Le besoin qu'il y a à accomplir socialement, à concrétiser, cette demande de propriété, ne réfère donc pas seulement à un conditionnement

de classe ou à une nécessité économique. Il est, avant tout, l'objet d'une pulsion à la territorialisation du vivant ; celle-ci implique possession du lieu de cette territorialisation. Or, le déploiement du capitalisme implique, lui, expropriation hors de la territorialisation : c'est-à-dire, déterritorialisation. En effet, à la propriété du logement à l'ère précapitaliste, correspond un droit à la disposition des utilisateurs sur les locaux ; ce droit perd déjà de son sens au début du capitalisme, lorsque le logement devient marchandise, "capital formel", si bien que la propriété qu'on en a n'est plus que propriété d'une consommation ; enfin, dans le capitalisme avancé, la production, elle-même, du logement devient capitaliste, le logement devient "capital réel" (valeur-produit du capital) et la consommation de cette simple valeur d'échange ne peut même plus être assurée : il y a simplement alors - avec la généralisation du statut de locataire - possibilité de location précaire de cette consommation incertaine.

La déterritorialisation de cette valeur d'usage s'est ainsi opérée : ce que le mode de production va alors reterritorialiser, c'est un encodage par le logement devenu valeur d'échange ; c'est la menace, elle-même, d'une possible crise du logement. C'est l'expropriation, non seulement hors de l'habitat-usage, mais encore, hors de la consommation assurée de l'habitat-échange. Rien n'est désormais plus incertain qu'habiter. Rien n'est plus spolié que le territoire primordial. Il n'est dès lors pas étonnant que l'idée, même, de propriété se pervertisse jusqu'au plan du vécu, du désir : la propriété de l'habitat ne peut plus être désirée pour exister, pour signifier au monde que l'on est quelque chose "quelque part". Elle ne peut plus être envisagée que sur un mode craintif, apeuré, schyzoïde : pour se réassurer, en somme, dans sa machine refuge, contre la loi sociale de l'expulsion et de la pulvérisation territoriale. De cette façon, être propriétaire, c'est seulement prendre une micro-assurance ; le désir d'accession à la propriété-assurance du logement parcellisé se substitue, en définitive, au désir de marquage d'une appropriation aventureuse.

2-La perversion de l'idée de propriété de l'habitat tient à ce qu'objectivement, on ne peut pas vivre l'habiter, mais seulement y survivre. Le désir de territorialisation est donc bien empoigné, arrêté, puis travesti, par un devoir savoir-vivre. On deviendra propriétaire pour pouvoir croire posséder. De même, l'idée de lieu public, dans l'habitat, est-elle déformée, dans tous ses vécus, parce qu'une impuissance sociale objective remplace toute perspective de réalisation d'un quelconque pouvoir social. Nous voulons dire que dans un état d'expropriation générale, l'espace public ne peut que tendre à être privatisé par ses habitants ; de même que

dans un état de conflictualisation généralisée du droit au logement, cette privatisation ne peut être que consensuelle, dans son idéologie, afin précisément de dénier la connaissance du conflit. En bref, un certain "savoir faire avec l'espace public" se substitue, ici, à un désir de socialisation réelle dans cet espace.

Ces remarques rejoignent certaines observations empiriques. On donne un nom à son quartier : la "Villeneuve", le "Village" On désigne ainsi une sorte de domicile collectif. Mais celui-ci, de quel sujet est-il le lieu ? Est-ce le "groupe" ? Pourtant, dans ce cas, comment ce dernier se substitue-t-il aux familles et aux classes sociales ? De fait, tout semble laisser penser (dans les quartiers de classes moyennes, notamment) qu'une mentalité familialiste est projetée sur l'espace social : comme pour faire écran - par la prévalance de schémas d'organisation hiérarchisée (si possible harmonieuse) - à la reconnaissance de l'existence, dans le voisinage, d'une complexité sociale hétérogène et contradictoire. Ce qui est social, donc public, est ainsi ramené à soi, donc singularisé. Le groupe artificiel qui habite "en bons termes" un "ensemble" ne peut se définir comme totalité singulière que par opposition aux autres groupes qui habitent d'autres domiciles collectifs. Tout ce qui est à l'extérieur est donc "ailleurs" ; donc dans l'univers inconnu, suspect, du collectivisme urbain, du cosmopolitisme ; mais cela suppose, en conséquence, que pour être bien ici, pour être "d'ici" - et point d'ailleurs - il faut obéir aux règles implicites du consensus local : il faut s'intégrer à la famille du quartier. Il faut se singulariser soi-même, en s'appliquant à connaître ce savoir-faire de la privatisation du public. Il faut être reconnu du public du quartier. Comment ? En se privatisant. En se déssocialisant. En s'apprivoisant.

Cette absorption, quant à son efficacité, n'est cependant pas sans défaut : les classes sociales, les classes d'âges, les différences de culture resurgissent, malgré tout, en dépit de l'amalgame familialiste de l'espace social. Et cette résurgence, parce qu'elle fait apparaître à nouveau la présence impudique du conflit, est mal venue : elle est gênante, voire dégradante. Elle va, en tous cas, à l'encontre de l'ambition profonde de la rénovation. Ce qui est rénové morphologiquement (et qui, donc, est supposé être moralement rénové) ne saurait être susceptible de nouveaux déchirements, de morcellements, de désintégrations, de heurts. Ce qui est rénové, on le verra, est supposé être objet fini : donc lisse, intangible, situé hors de l'histoire. On comprend, alors, toute la peine des "animateurs" à admettre dans tel nouvel ensemble d'habitation, que des espaces ou équipements publics, "pourtant si neufs, et si beaux", puissent être l'objet de compétitions hargneuses quant à leur appropriation, entre les membres de la nouvelle famille. Tel "terrain d'aventures" suscitant des conflits entre des bandes rivales ; telle "maison de quartier" mettant aux prises des

groupuscules de pression : tel atelier s'avérant ingérable, du fait d'exigences d'usage s'affirmant inconciliables. "Tout ceci n'est pas normal". "Normalement", puisqu'on est en pleine ascension de rénovation, de tels comportements devraient disparaître ; de cette façon, le quartier devrait pouvoir se singulariser. Mais c'est simplement oublier que le public contient le social, et le social, la contradiction ; c'est vouloir substituer, effectivement, une privation consensuelle à une conflictualisation sociale. C'est donc là se payer d'illusions. La recherche de cette illusion, outre qu'elle est illusoire, en soi, est aussi un signe : elle éclaire ce que, pratiquement, elle cherche à obscurcir : une fois encore, la crise de l'habitat, mais aussi "l'immoralité", dans une société conflictuelle, de pratiques d'habiter non renouvelables par le seul habiter.

- 3-Façons de vivre et façons de faire s'imposent aux habitants, mais aussi façons de voir et façons de dire : façons de communiquer. De même que la propriété privée, comme assurance, et la privatisation de l'espace public, comme consensus, remplacent une réappropriation territoriale entreprise à travers une conflictualisation sociale, de même une symbolique de fixité, de pérennisation des signes de voisinage et de cohabitation, se substitue-t-elle à toute expression de mouvements signifiants ; donc significatifs d'un effritement des codes de fixité.

Dans un ensemble d'habitation "qui se tient", les choses doivent être protégées ; les choses, plus que les hommes ou les pratiques sociales. Peu importe si la plupart du monde préfère tel raccourci ; le chemin continuera d'être orthogonal. Peu importe si le gazon donne le goût de s'y étendre ; il continuera d'être vierge d'humanité (pour le plus grand bien de l'humanité). Qui ou quoi défend-on derrière l'orthogonalité et derrière le gazon ? Pourquoi protéger les choses contre les hommes ? Ou plutôt pourquoi ne pas reconnaître que derrière ces choses protégées, d'autres hommes se cachent ? Non pas, une fois encore, les présidents de multinationales, mais, plus simplement, des hommes très proches, très voisins, de ceux à qui il est interdit d'enfreindre : les mêmes hommes, les mêmes ouvriers, les mêmes petits bourgeois qui - pour autant qu'ils se retrouvent à leur fenêtre, en train de dénoncer l'infraction dans la rue - oublient leur propre désir, il y a peu d'instant, de transgresser la rue. Ainsi un voisinage s'auto-réprime-t-il. Les choses à protéger ne sont qu'un prétexte. Elles sont un prétexte à cette auto-répression. Elles présentent l'avantage d'être là, permanentes. Elles sont donc le signe, si elles restent intouchées, qu'une cohésion vague, mais nécessaire, se maintient.

On ne protège pas les choses du voisinage pour elles-mêmes ; on ne les pérennise pas, on ne les fossilise pas, pour ce qu'elles sont. On les éternise dans la pureté de leur ordonnancement dérisoire afin, tout à la fois, de programmer la cohésion sociale et d'en éprouver la perdurance. Les choses de la vie de quartier sont le prétexte symbolique d'un texte plus objectif : celui de l'aliénation ; celui d'un renoncement - parce que "nécessité fait loi" - à son propre désir d'explosion dans l'habiter.

On ne peut donc pas dissocier pérennisation, sélection et surveillance. Autrement dit, la rénovation d'un quartier et la mise en place, dans celui-ci, de signes architecturaux, d'intentions urbanistiques, d'attentions symboliques témoignant bien des bienfaits de cette rénovation - déclenchent immédiatement, parmi les habitants, une intense, bien que latente, activité d'inter-contrôle. Les habitants deviennent les gardiens de cette situation "rêvée". Ils s'attachent à ce que le quartier ait une image de marque, "une bonne image". Ils s'appliquent à ce que "l'ensemble" s'organise, d'abord, puis se fossilise à ce point sur ces caractéristiques ("là-bas, il y a des cadres, de la verdure, de la réputation et de bons commerçants") que ces caractéristiques, elles-mêmes, en arrivent à agir, sans autres formes de procès, comme un programme de sélection des nouveaux venus. Les choses, comme signes, exclueront alors, sans effort superflu, les hommes inopportuns.

Les choses, on le voit, deviennent-elles-mêmes policières pour autant qu'elles soient policées ; le bon goût peut servir à terroriser. Mais il y a plus - et les nouveaux riches de l'accession à rénovation le savent bien - car même une fois sélectionnés, "tout peut encore être remis en question". Il faut donc s'éduquer et éduquer ses enfants à la protection des signes. Il faut enfermer ses pratiques et ses gestes, dans les limites strictes d'un certain art de vivre. Sinon, on est indésirable. En aucun cas, donc, s'interpeller par la fenêtre. En aucun cas, laisser s'épandre des odeurs de friture Ce seraient là des manières étranges ; pour être plus clair, des manières d'étrangers. Des manières d'étrangers, tout au moins, au programme de convenances. Celui-ci règle, sans être jamais explicité d'ailleurs, les usages des sous-espaces de l'espace local de communication. Selon les heures, les saisons, les jours de la semaine, des lieux sont définis ; de même, selon les statuts sociaux, les âges, les sexes, les cultures. Sortir de chez soi, "pour aller dans le quartier", c'est entrer, en réalité, dans un nouveau réseau d'axiomes. C'est pénétrer dans une nouvelle trame de règles non écrites qu'il faut, cependant, savoir lire : d'où la nécessité d'une éducation de voisinage. Les incultes sont donc des hors-la-loi en puissance. Ce qu'ils ont à exprimer ne peut que déranger l'ordre établi des signes. Leur désir de communication,

parce que sauvage, mouvementé, incertain, vient compromettre le système de la communication officielle : son classicisme ordonnancé. Leur gestualité est obscure. Elle peut être forcenée. Le familialisme consensuel projeté dans le quartier, la privation de ses espaces publics, la pérennisation de son paysage domestiqué, interposent autant de formes connues et reconnues entre ceux, d'un côté de la barrière, qui s'efforcent d'en-former et ceux, de l'autre côté, que cet enfermement désigne immédiatement comme des forcenés possibles.

- 5 -

LE VOISINAGE, FAUSSE COMMUNICATION

Nous allons ainsi avancer vers cette compréhension que l'habitat, sous le prétexte de relations de voisinage, établit une fausse communication. Cette communication est illusoire, ou, plutôt, elle est avortée entre cohabitants d'une même situation d'habiter. De même que le code naturel de la famille et le code moral de la rénovation répriment les forces désirantes et subversives présentes dans le mouvement d'habiter, de même le code agglomérateur du voisinage réprime-t-il les forces expressives présentes dans ce mouvement. Le compactage arrête la communication. Il la gèle en vertu d'une taxinomie sociale du bon voisinage qui interdit à l'indicible de pouvoir se dire, de même qu'aux surplus de signifiés de pouvoir réaliser de nouvelles relations (dans une trame signifiant toujours circonscrite, règlementée, protocolaire). Plus que cela, le compactage s'impose, comme tel, à l'expression: par effet de masse, au nom de la sauvegarde d'une agglomération complexe (mais devant rester harmonieuse), les différences singulières doivent être, le plus possible, gommées

Ainsi, oserait-on dire, la gestion du nombre d'émetteurs l'emporte-t-elle sur la libre circulation de leurs discours. La communication instituée entre les habitants est, en définitive, une communication moyenne : ni trop secrète et trop élitiste (d'où la fonction sociale des "racontars"), ni trop ouverte et trop exhibitionniste. Cette double contrainte circonscrit alors le champ du langage admis : du savoir-dire accepté. Ce langage n'est pas tout à fait un code de convenance ; il est, sans doute, plus que cela ; mais il est un langage flottant, relativement autonome, coupé en tous cas des racines qui l'instituent : de ce qu'auraient vraiment à dire, à se dire, les voisins ; de ce qu'ils pourraient exprimer, faire et manifester ensemble. "On n'est pas là pour ça". On est là pour coexister ; guère pour se connaître ou se parler. La quotidienneté du voisinage pose pour règle la non-communication ; pour exception, la rencontre. Le principe de réalité qui fonde implicitement cet impératif de non-communication est un principe d'ordre gestionnaire. Il est de bonne politique, si l'on veut réguler sans heurt le compactage, au jour le jour, de deux mille, cinq mille ou vingt mille habitants, de ne pas trop en dire ou trop en savoir les uns sur les autres. C'est là une affaire de bon sens ; de politesse, aussi.

Il faut ajouter à cela que ce compactage social dans lequel on souhaiterait en même temps que cela communique, est un compactage totalement fortuit. Dans un ensemble d'habitation, sous l'effet de l'expropriation sociale, de la crise du logement, se retrouvent rassemblés, et contraints de cohabiter, des familles ou des individus

qui n'avaient, a priori, aucun goût particulier à se rassembler. Lorsqu'on déménage, on ne sait pas très bien "qui l'on va trouver là où l'on va ...". On ne sait pas qui l'on n'a pas choisi de devoir ensuite choisir pour voisins. La rencontre des autres du compactage est donc, au départ, vécue comme une contrainte. Pour ces autres, ceci est probablement vécu de façon semblable. En outre, même une fois installés - cette terre inconnue du voisinage étant, ainsi, tant soit peu défrichée - on ne sait pas ce qui risque encore d'advenir. Qui pourrait bien encore arriver dans le quartier ? Pourquoi pas des Portugais ou des Maghrébins ? L'aléa est toujours menaçant ; en tous cas, sans aller jusqu'à la crainte d'une telle menace (pourtant toujours présente dans tout quartier), cette dimension aléatoire inhérente au voisinage relativise considérablement le désir de communication. On n'a rien à se dire. Cela signifie que cet autisme est une revanche prise sur sa propre condition d'aggloméré dépourvu de choix.

Or, cet amalgame est d'autant plus vécu avec malaise qu'il est un amalgame sérialisé. On ne sait pas qui l'on va rencontrer, dans tel ensemble d'habitation, mais il y a toute chance - si l'on est un ouvrier, par exemple - que ce soient des ouvriers que l'on rencontrera. Ceci rassure, certes : rassure l'ouvrier comme le petit bourgeois, comme le bourgeois. Mais cela, en même temps, limite, délimite, axiomatise et circonscrit - d'entrée de jeu - tous les jeux possibles de la découverte. La terre est inconnue, certes (d'où ses dangers), mais on sait - de façon contradictoire - ce à quoi elle va probablement ressembler : d'où son absence relative d'intérêt. On est donc axiomatisé dans le même temps que l'on déménage. Le voisinage est en-formant autant qu'il est totalement insaisissable. Il est catégorisé (H.L.M., I.L.N.) et il est normalisé (tant de mètres carrés et tant d'équipements) ; il constitue donc bien un "ensemble". Il peut être vécu comme une mise en cage (cage à poules) grillagée (grilles et normes d'équipements). Il peut être étouffant ; étouffer la communication, elle-même, sous allure de la rassurer, de la planifier, de l'ordonnancer. L'autisme du voisinage ne s'explique pas seulement comme une réaction à une situation d'amalgame dérisoire. Il résulte aussi de ce qu'un compactage à ce point classificatoire fait perdre beaucoup de son sens à tout échange social ; celui-ci étant a priori supposé redondant, inutile

Sur ce discours qui ne parle pas, sur ce langage qui ne circule pas, mais se clot sur lui-même, se greffe un autre discours : le langage, plus ou moins pétri d'intentions, du concepteur de l'ensemble résidentiel. C'est-à-dire un langage qui se voudrait attentionné aux supposées pratiques et intentions de vie des futurs habitants de cet ensemble. Ce discours a donc pour fonction de suturer, de remplir

des lacunes, de combler des manques : là où l'on peut craindre que ça ne parle pas, il aurait pour ambition de parler pour les autres. Là où le discours de voisinage ne s'axiomatise pas spontanément, on va faire si possible en sorte qu'il se sente tenu de s'axiomatiser : sollicité, en conséquence, à axiomatisation ; stimulé à l'acte de communiquer. Ainsi des points et des lieux sont-ils prévus, dans les architectures modernes, pour favoriser les relations sociales, pour structurer les échanges, pour que les gens "se rencontrent et se frottent". Ce travail du concepteur est, à proprement parler, un travail de réparation. Il est un bricolage réparateur effectué sur une blessure. Il est, en effet, douloureux, du point de vue de l'urbaniste, que le monde reste sérialisé, isolé, dans l'ensemble totalisateur qu'il a eu la prétention d'engendrer. Mais douloureux, en réalité, pour qui ? Qui, ici, se sent blessé ? L'urbaniste ou l'habitant, lui-même ? N'est-ce pas, plutôt, pour la société que ceci est, en dernière instance, blessant : ceci, c'est-à-dire sa propre incapacité à produire un habitat où l'idée de voisinage puisse avoir encore et spontanément, un sens ?

Poursuivons. Dans le but, toujours, de rendre vivant le quartier (comme si sa mort était donc admise), dans le but d'éviter la "monotonie" et les "maladies" des grands ensembles, de nouvelles expériences communicationnelles sont tentées. Elles utilisent les moyens audio-visuels, sous forme de télévision de quartier diffusée par câble. Une équipe d'animateurs tente de faire parler, ainsi, des habitants à des habitants : d'informer, voire de former (émissions sur l'école, sur la drogue, sur la politique municipale). Sans entrer dans l'analyse des effets de telles expériences - à beaucoup d'égards dignes d'intérêt - on formulera simplement ici une remarque : relative au caractère relativement artificiel, mais en même temps - sous prétexte de modernisme - révélateur des difficiles relations sociales actuelles, qu'il peut y avoir à établir volontairement une conversation (et une conversation collective) par le moyen d'une image abstraite. Comme si, en somme, il fallait redoubler d'effort et redoubler le champ de la transmission idéologique, pour que "quelque chose", malgré tout, réussisse "à passer". La formule : "il faut qu'il se passe quelque chose" est, en soi, significative. Et il est encore plus significatif que cette obligation adopte - pour passer la rampe, pour avoir du succès - la forme d'une distraction. Faut-il donc distraire, amuser, pour convaincre les gens de s'écouter, se voir, se dire ? Dans un tel cas, de quelle épaisse et lourde aliénation faut-il donc les distraire ? A ce niveau encore, cette communication moderne reste une fausse communication : elle paraît fluide, séduisante, ouverte à qui veut s'en servir. Mais elle reste laborieuse, superficielle, relativement élitiste.

Au total, la communication du voisinage demeure, sans doute, à constituer. Peut-être, d'ailleurs, n'est-elle rien d'autre qu'un mythe. Une image originaire de libre prise de parole par tous, à tout moment Peut-être, depuis toujours, les quotidiennetés ont-elles été silencieuses ; celles qui ont précisément échappé à l'attention des historiens. Depuis toujours, peut-être, les règles du savoir bien dire ont-elles réduit au silence les pratiques porteuses de dires autres : de dire autre chose, autrement ...

Il demeure qu'aujourd'hui les en-formements des fausses solidarités de l'habitat exaspèrent et massifient les voix du silence social. Ils font, en conséquence, de la compulsion à faire, malgré tout, parler le monde, un véritable problème politique (en même temps qu'urbanistique). Or rentrant du travail, le soir, chez eux, les gens ne souhaitent pas spécialement dialoguer, dialectiser, "se frotter à l'humain", se complaire dans le bain de l'échange de voisinage. Ils souhaitent, plutôt, se reposer. Tenter de refaire leurs forces : des forces de travail utiles à ceux qui financent, précisément, les animateurs du frottement. De ce point de vue, on aurait tort de faire de l'habitat, une sorte d'en-soi stable. Le voisinage n'est qu'une séquence partielle d'une vie quotidienne en déséquilibre : déséquilibre socialement imposé, compensé par l'inertie des représentations sociales de ce déséquilibre. Les temps et lieux du voisinage sont éphémères et ponctuels : plutôt qu'y vivre des relations, on passe son temps à essayer de les rejoindre ou les fuir : le soir, en voiture, dans les encombrements ; en fin de semaine, ou fin d'année, pour prendre la route des vacances. L'habitat, à l'extrême, n'est pas un espace d'établissement. Il est un point de tangeante. On y "prend la tangeante". En fin de journée, la tangeante du patron ; le matin, la tangeante de sa femme ; en fin de semaine, la tangeante de la ville ; en fin d'année - pense-t-on - la tangeante de la société Ou va-t-on ?

°
° °

Ce voisinage par compactage réprime, d'une nouvelle façon encore, les pratiques d'habiter :

. d'une part, par substitution de cadres de vie qui tendent à enfermer ces pratiques dans des champs protégés, à des mouvements "hors champs" : susceptibles de rompre, de ce fait, les barrières de la communication sociale ;

. d'autre part, par substitution de ruminations introverties - relativement au discours que l'on tient sur les autres - à une compréhension plus réelle de la singularité de l'étranger ;

. enfin, par substitution de pratiques quasiment voyeuristes, développant une clandestinité de l'épiage, à des observations plus directes, plus détrompées, portées sur autrui.

- 1- L'unité de voisinage est vécue comme un cadre, un "cadre de vie". Un encadrement. Les habitants diront que "le cadre est beau", qu'il est comme il faut (parfois, qu'il est superbe). Ou encore, qu'il laisse à désirer. On dira, aussi, que l'on "se plaît" dans ce cadre, ou, au contraire, que l'on ne "s'y retrouve pas". Le cadre territorialise donc le désir. Il délimite ses possibilités de réalisation. Il peut, ainsi, laisser le désir en panne : le laisser en plan. C'est alors qu'il laisse à désirer. Le cadre exerce une fonction de miroir. Il permet de s'y reconnaître, plus ou moins ; c'est-à-dire, d'y reconnaître certaines traces de soi, des voisins, de façon plus ou moins complaisante. Se plaire dans un cadre, c'est - pour l'habitant - se voir, soi-même, sur un mode spéculaire, comme introduit dans un paysage, dans un tableau. C'est trouver, en même temps, que l'on y est bien à sa place. C'est donc pouvoir se convaincre de la validité de sa propre position dans un certain encadrement. Pour le cadre d'entreprise, par exemple, habiter dans un cadre comme il faut, consiste à habiter un indispensable lieu miroir qui va le convaincre et le légitimer, en retour, quant à sa fonction de cadre dans la sphère de la production. On voit, de cette façon, comment un cadre de désir peut devenir cadre statutaire (en satisfaisant, au passage, plus ou moins, le plaisir de cohabiter). Ce plaisir est socialement déterminé ; non pas déterminant. Il est captif ; très peu captivant.

Ce qu'il faut alors comprendre, réfère aux blocages pouvant résulter de cette relation privilégiée de soi avec soi. L'introduction d'un élément socialement étranger dans le paysage, dans la composition, est nécessairement ressentie comme une immixtion : non pas comme un apport ; son effet ne peut être que dérangement ; donc négatif au regard du processus principal de réassurance narcissique. Le cadre de voisinage n'est pas organisé comme un tamis de communications possibles. Il n'est pas reproduit pour accueillir l'autre. Il est organisé comme la projection d'une récurrence. Il peut donc être agressé par tout ce qui peut compromettre la reproduction de cette récurrence.

Pour ces raisons, les quartiers comme il faut s'opposent aux quartiers à problèmes, tandis que le voisinage, ou même simplement la vue, de ces quartiers à problèmes, constitue une offense pour ceux qui habitent les quartiers comme il faut. Autour de lieux circonscrits d'arrangement ne peuvent se vivre que des dérangements, des offenses. Pour les habitants des quartiers à problèmes, aussi, la proximité des quartiers comme il faut, est injurieuse. D'où une sorte de géographie d'espaces de dignité séparés par des zones d'incertitudes, d'offenses possibles. Cette société, à travers sa spatialisation en cadres différents, est tantôt pudibonde, tantôt susceptible, tantôt débraillée. Ce qui est réellement opposition de classes, de cultures, prend figure de pièces ajustées d'un costume d'Arlequin. Ce qui pourrait être communication sociale, dans l'opposition sociale, prend figure de lecture précautionneuse, maniaque, de cet ajustement. Ainsi, la contradiction est-elle naturalisée en offense ; et l'offense est-elle, à son tour, contre-carrée par la constitution de cadres de vie devant désamorcer l'offense. Le caractère plus ou moins plaisant, blessant, d'un cadre fait écho au caractère plus ou moins propre, désordonné, d'un intérieur. A chacun de ces niveaux, il faut s'assurer de la propriété de qualités rassurantes. En vertu de cette chaîne de dénégations, ce qui se trouve nié relève de l'organique, de l'expropriation sociale ; de la présence de l'intrus : toutes choses évocatrices, précisément, d'une "sale situation". Le vécu du voisinage est à ce point obsédé par la nécessité d'une telle dénégation qui laisse peu de place à une communication véritable entre ces situations : ou à une simple attention à l'existence d'autres situations possibles ...

2-Le cadre est-il, ou n'est-il pas, comme il faut ? La situation est-elle, ou non, convenable ? A la curiosité pour l'autre, on le voit, se substitue l'évaluation de soi ; à la satisfaction de son propre plaisir, se substitue la moralisation de son propre désir sous l'effet du supposé regard d'autrui. Une conduite objectale active est remplacée par une conduite prisonnière, introvertie, qui vit l'étranger, non pour le comprendre, mais pour l'estimer ; non pour l'estimer, mais pour s'estimer, soi, par une comparaison à lui. La communication sociale fait place à une rumination de voisinage. Il s'opère une régression du politique au psychologique ; autrement dit, un appauvrissement considérable du fait social au cours d'une assimilation, d'une digestion psychologique, qui ne retient du phénomène collectif que ce qui nourrit, précisément, son étroite rumination. C'est-à-dire la redonnance défensive, ulcérée, d'une vision restrictive du monde. Les voisins, dans la vie quotidienne, sont des sortes de sociologues ruminants. Leur discours peuvent n'être pas dépourvus de clairvoyance. Mais celle-ci est, en même temps, occultée par quelque chose qui la recouvre : une compulsion à la défense, à la survie, au "je ne veux pas le savoir", dans une situation toujours ressentie comme vaguement menaçante.

Les "racontars" ou - plus simplement - les conversations, les opinions, les points de vue (les "on dit") constituent donc le fond de l'échange informationnel dans une situation d'habiter. C'est-à-dire, un échange qui ne va jamais jusqu'au terme de son propos ; des propos qui ne vont jamais jusqu'au bout d'un échange réel ; jusqu'au bout de leur course : des propos toujours à demi avortés, laissés en suspens. D'où, sans doute, l'ulcération, la mauvaise digestion. Ce remachage est obsessionnel, mais incomplet. Il n'appréhende pas ; il ne comprend pas vraiment. Il est amer ou sans goût. Il est passif et compassé. Replié. On évoque ceci ; on fait allusion à un tel : on laisse entendre cela. Plus généralement on s'en réfère au "ils" : "ils", les gouvernants et "ils", les métèques ... A la rigueur, on désigne et on nomme, on invoque, mais on ne cherche pas à analyser. On demeure coupé du monde : ce qui veut dire que l'on choisit, ainsi, de rester "demeuré".

Il faut savoir, disent les habitants, "se préparer" à de bonnes relations de voisinage ; il convient d'éduquer les gens, disent les animateurs, à une vie plus collective. Cela pose la nécessité d'un apprentissage, mais laisse entendre, aussi, que les relations sociales, à cet égard, sont incultes. La communication de voisinage est une communication quelconque : triviale ; la conscience politique qui peut, à partir d'elle, se construire, est généralement une conscience aliénée : c'est-à-dire lourde, morcelée, autarcique. Dans un quartier, les différents sous-groupes se construisent, chacun pour eux, leurs "petites patries". Les habitants savent bien que cette fragmentation est illusoire, limitante, mais quand même, elle les arrange. De même - toujours dans ce refuge dans le rangement - savent-ils bien que la spéculation existe : qu'elle pèse sur eux. Mais ils en parlent en termes voilés : d'offres et de demandes différenciées (allant de soi). La rumination de voisinage - qui forclot la discussion - se situe dans cette même logique qui incite à la privatisation des espaces publics (afin de nier le conflit social) ainsi qu'à la mise à l'avant-scène du logement, de signes esthétiques de propriété : pour masquer, en fait, la possession. A tous ces niveaux, une nature civilisée se doit de réprimer le réel ; le réel est rejeté dans le champ de la nature sauvage. La communication de voisinage ne construit pas une culture de l'habiter. Elle construit, seulement, une prétendue civilisation naturelle des rapports sociaux encadrés. L'étranger reste le sauvage du "cadre de vie".

3-Il reste alors à s'épier, pour se situer mutuellement : plus ou moins sauvage, plus ou moins hors-cadre, plus ou moins, au contraire "dans le coup". Mais dans le coup d'une domestication établie par une codification. Des pratiques voyeuristes se substituent, ainsi,

à des pratiques de face à face. Les relations de face à face ne sont pas seulement interdites par la vie moderne, par le phénomène de la grande ville (ce qui permettrait de croire que, dans le village, ces relations existaient bien). Les relations de face à face sont, en réalité, refusées par le monde. Elles font peur. De même que toute connaissance réellement détrompée inquiète. La tromperie est socialement nécessaire, afin que chacun y trouve "son trou de vérité". Dans l'espace de voisinage, les cohabitants - et même les enfants du voisinage - construisent leurs repaires. A cette différence, que les repaires des enfants, des "bandes", sont sacralisés, consacrés, par l'idée d'aventure : par un plaisir agressif de compréhension. C'est-à-dire, de prise, de fuite, d'avancée, de recul, de jeu avec la liberté, l'emprisonnement.

A l'inverse, les repaires des adultes sont des repaires amortis. Ils se situent derrière les portes des logements. Ils ne sont pas faits pour s'amuser avec l'espace social. Le voyeurisme du voisinage adulte se veut sérieux : classificateur, énonciateur, dénonciateur. Tout le monde, dans un grand ensemble, épie la transgression de l'autre, pour s'en amuser ; mais personne ne s'amuse à transgresser. Il faut être sérieux. On doit faire comme si l'on ne voyait rien (ça n'est pas notre affaire) ; mais être là pour voir, pourtant (mais "tout de même" ...). L'épiage sérieux est la revanche des adultes sur leur enfance perdue. C'est au nom d'une certaine morale d'Etat qu'ils véhiculent, après qu'elle leur ait été inculquée, qu'ils se vengent de leur perte d'espace sacré. S'ils ont régressé du politique au psychologique, c'est qu'ils ont été dépossédés de tous leurs territoires ludiques. Faute d'être voyou dans le voisinage politique, on est voyeur depuis le repli du chez soi. Mais un chez soi, colonisé par l'ordre public.

S E C O N D E P A R T I E

DU MODE PASSIF ET DU MODE ACTIF
DANS LA PRATIQUE DE L' HABITAT.

"On n'habite pas ... on loge", c'est bien ainsi qu'à propos du phénomène-logement l'ensemble des représentations et pratiques globales se donnent. C'est l'état de fait de la forme actuelle de la question du logement qu'on peut éclairer par les analyses théoriques les plus élaborées. Sur le champ théorique, le logement se voit contester le statut d'objet en soi, livré à l'usage (ou plus simplement à la vente dans bien des cas) et que le mode de production sait bien emballer (1) idéologiquement. Même constatation quant au collage famille-logement, la pratique supposée unitaire de l'un devant conforter la définition de l'autre.

Faut-il dès lors vérifier expérimentalement les thèses déclarées ? C'est-à-dire découvrir dans les pratiques concrètes comment l'état d'être logé, d'être posé dans une case logement (2) reproduit exactement ce que l'analyse théorique a décelé dans les impératifs du mode de production ?

Mais quelle activité se déroule au juste dans la pratique de l'habitat ? Et en parlant d'habitat, rompons-nous avec la répétition enchaînée de l'objet-logement ? Et en parlant de l'habiter, quel mode d'activité pourrait être évoqué que l'interrogation concrète aurait à découvrir ?

Le développement d'une problématique tente d'avancer dans la saisie de ce phénomène complexe qu'une méthodologie se propose de suivre au plus près.

1 - LE DONNÉ ET LA FACON

1.1. - Ensemble d'habitat et logement

L'usager d'aujourd'hui ne maîtrise plus la production de son habitat : c'est en ce sens le plus quotidiennement vécu que l'habitat peut se dire un "donné", un objet livré à l'usage avec tous les aspects qu'il en préforme et pré-détermine. Le mode de production du bâti organise globalement à son gré l'espace-temps de la reproduction de la force de travail. Des analyses de plus en plus pertinentes explorent ce rapport de domination. (3)

L'objet final de la production du bâti, c'est l'"unité-logement", l'essentiel de l'objet à vendre. On sait pourtant qu'est vendu comme annexe, et livré de même à l'usage, le site du logement. Parfois, promu par une société d'économie mixte gérant les intérêts locaux, départementaux ou nationaux, l'ensemble d'habitat se trouve aussi produit plus ou moins pour lui-même, ou tout au moins avec l'intention d'agréments le logement, de le référer à un espace de fonctions à usage collectif.

Quoiqu'il en soit, le rapport de l'ensemble d'habitat produit à l'unité-logement produite, est loin de se fonder sur une complémentarité homogène. Même dans les cas annoncés optimaux, lorsque de grands ensembles sont le

(1) Sur l'emballage de l'objet-logement, cf. "Production de l'espace urbain et idéologie" - CRESAL - op. cit.

(2) cf. Le concept de dérégulation chez Martin HEIDEGGER.

(3) Nous nous plaisons à citer les diverses études du CRESAL (St-Etienne) sur la question et en particulier : "Production de l'espace urbain et idéologie". (pour la DGRST - Juillet, 1972).

fruit d'intentions généreuses attentives à la "vie sociale" (1), les catégories opératoires et le mode de production ne se démarquent pas vraiment de la pratique professionnelle habituelle : produire l'espace édifié sous la condition d'une totalisation abstraite et d'une parcellarisation concrète (2). Le mode de production a pour téléologie : l'objet-logement. Et cet axiome pèse sur les représentations au point que l'analyse sociale en la matière s'attache surtout, soit à la pratique du logement, soit à la pratique sociale d'un quartier, reproduisant en cela la séparation des objets familière à l'instance productive.

Entre l'ensemble d'habitat et logement, le rapport à étudier sous l'angle de l'usage et du vécu, ne doit-il pas se saisir à partir d'une mise en doute des formes "données" de ce rapport ?

Au gré des détails de la vie quotidienne, y-a-t-il reproduction exacte de ce que le mode de production impose de pratiquer et de représenter, ou bien, outre cela, reste-t-il des facteurs et relations tenus pour négligeables par l'instance productive, pour insignifiants par l'instance du savoir, et qui, dissimulés, réduits, oubliés quoique présents, insistent dans leur réalité ?

La mise à jour de ces oublis, de ces réductions, doit commencer par une tentative pour désenclaver le logement, lui faire perdre l'autonomie trop commode, dont on l'affecte. C'est en même temps la mise en question des trop habituelles séparations clivant les catégories générales d'usagers : la pratique du logement agie par l'individuel et le familial, la pratique de l'ensemble habité agie par le collectif, le groupal.

En ce sens, la pratique du logement doit s'appréhender en référence aux pratiques de l'ensemble d'habitat où le logement se situe. Entre logement et ensemble, l'espace et le temps vécus ne produisent pas toujours nécessairement une séparation ; les pratiques les plus simples démentent souvent les représentations dont même l'agent-usager peut être reproducteur.

Par réciprocité, l'ensemble habité ne se limite plus alors à une juxtaposition de micro-lieux d'habitat familial ; les logements pourraient tout aussi bien n'être que des points de rencontre obligée de pratiques d'habitat différentes (selon l'âge, le sexe, l'activité productive) susceptibles d'entrer, soit en conflit, soit en connivence. Qu'il y ait surdétermination du consensus des vécus individuels fusionnant dans un "vécu familial", ou processus d'éclatement de l'unité familiale, l'origine du phénomène non seulement semble dépasser le rapport à l'espace du logement proprement dit,

- (1) Les guillemets relativisent ce concept dont la critique est bien établie dans un rapport de recherche du CERFI (Février 74, pour le GRECOH) "Vie Sociale dans les grands ensembles".
- (2) cf. Henri LEFEBVRE : "La production de l'espace" (Anthropos, Paris 74)
cf. J.F. AUGOYARD : "Des opérationnels autour de l'Arlequin" in "L'urbain de savoir, l'urbain de l'action à Grenoble"
U E R d'Urbanisation - Grenoble - Mai 75.

mais encore ne pas provenir seulement des pures représentations socio-culturelles en vigueur. Ces forces entrant en conflit ou en symbiose dans la pratique familiale du logement s'informent et prennent corps quelque part, probablement dans le milieu de travail, dans les milieux de loisirs électifs, mais aussi sur l'aire de l'ensemble d'habitat. En cet endroit, pratiques et représentations étroitement mêlées font de "l'ensemble" ou du quartier autre chose qu'une circonscription administrative, autre chose qu'un périmètre urbanistique.

L'ensemble d'habitat ne subsiste jamais tel qu'apparemment "donné". Loin d'être un produit neutre, il est à la fois surdéterminé et surdéterminant. Surdéterminé par les conditions de production de l'habitat et les inductions d'usage inscrit dans la conception du bâti ; surdéterminant, pour les pratiques d'habiter. Ce qui est surdéterminant ce sont : une certaine atmosphère sociale, certaines organisations ou réorganisations de l'espace, une certaine localisation dans la ville, une certaine référenciation de cet ensemble d'habitat à d'autres plus ou moins proches, plus ou moins attractifs ou répulsifs. Tout ceci crée en fin de compte une situation globale d'habiter, ce que l'usager appréhende comme la "physionomie du quartier" ou de l'ensemble.

1.2. - Les intermédiaires

Est-ce à ces situations globales d'habiter que les processus agis dans les pratiques d'habitat sont référables ? Certainement, mais de manière insaisissable pratiquement.

On peut bien en effet analyser dans un ensemble choisi, d'une part les pratiques spécifiques agies dans le logement, d'autre part l'état des représentations globales caractérisant l'ensemble habité. A supposer que les pratiques du logement soient saisies comme des projections de capacités (ou incapacités) individuelles, quelle opération pourra sommer ensuite l'ensemble des pratiques pour aboutir à un "vécu collectif" de l'ensemble ? A supposer que ce soient les représentations portant sur le logement que l'étude privilégie, on pourra plus facilement trouver des caractères communs ; ceux-ci aboutiront à trouver une figure spécifiée dans tel espace de la reproduction sociale, mais, réduits et éloignés des vécus quotidiens, ils se limiteront à une certaine image synoptique du logement confortant ou infirmant l'analyse théorique menée sur la question du logement.

Vouloir référer la pratique du logement à la situation globale d'habiter, saisir ce qui se vit et se représente dans la famille ou le "ménage", à partir de ce qui se vit et se représente dans l'ensemble d'habitat, pose donc le problème des médiations. Comment passer d'un terme à l'autre ? Il y a incommensurabilité analytique entre l'unité-logement et l'ensemble d'habitat ; et ceci n'est pas indifférent aux modes de séparation selon lesquels s'opère la production de l'espace. Il y a de plus incommensurabilité réelle entre la pratique du logement et la pratique de l'ensemble. Autrement dit, les deux termes étant une fois caractérisés dans la séparation et la différence de nature, seules des médiations théoriques peuvent établir un rapport entre eux.

Dans la mesure où il s'agit d'observer les pratiques vécues, il faut donc chercher un autre positionnement. Ne pas se donner au départ les deux termes autonomisés, mais d'abord se demander si existent dans les pratiques d'habiter des médiations concrètes. Médiations "pratiques" au sens où elles seraient pratiquées dans l'usage quotidien, évidemment non indemnes des rapports de contenu à contenant que la production de l'habitat impose, non indifférentes aux représentations dominant sur le mode de la séparation (travail et loisir, logement et quartier, famille et société, individu et famille), mais susceptibles aussi de dévoiler à l'observation en quoi le loger diffère de l'habiter, comment il en est une réduction, comment il recouvre et fait tenir pour nul au yeux du savoir ce qui dans l'habiter est irréductible au système du logement.

Une telle manière d'appréhender les pratiques d'habitat fut ainsi choisie au départ de la recherche comme étant, en dépit ou de par son empirisme et la distanciation des présupposés théoriques reçus, plus apte à suivre de près ce qui demeure le plus banal et le plus quotidien. L'unique supposition initiale : renverser l'ordre scientifique habituel selon lequel, partant d'objets définis, on recherche les relations et forces qui les affectent.

Le propos est d'aborder le logement à partir de ce qu'il n'est pas, d'approcher les pratiques dont il est l'objet à partir des pratiques qui se jouent ailleurs.

Cet ailleurs ne correspond pas exactement à la notion abstraite d'"ensemble d'habitat" dont la réalité la plus cohérente ne se départit jamais des catégories et représentations planificatrices. En ce qu'elles sont vécues, les pratiques d'habiter débordant le logement ne coïncident pas non plus avec la situation globale d'habiter. Celle-ci se donne comme un état de fait, un faisceau de caractères. La situation globale comme le logement fixent et répètent ce que les pratiques d'habiter agissent et dialectisent dans le mouvement ; elles en sont les résultantes. Concrètement, des pratiques d'habiter circulent entre logement et situation globale de l'ensemble habité, mais le phénomène logement trop chargé de représentations surdéterminées, anamorphose le vécu de ces pratiques qu'on ne peut plus saisir en elles-mêmes mais suivant le fil exclusif de tel ou tel caractère : ou économique, ou psychologique, ou idéologique, etc....

Reste donc l'espace sis entre les logements : tous ces lieux intermédiaires où se déroulent des pratiques médiates peu caractérisées, occupant le temps entre travail et loisir, vie domestique et vie publique, entre le familial et le groupe. Ces pratiques ne s'opèrent jamais dans l'exclusivité d'un des termes ; l'un n'étant pas encore absent, l'autre n'est pas encore tout à fait présent ; la convocation de l'un n'exclut pas l'évocation de l'autre.

1.3. - Façonnage et façons d'habiter

L'intermédiaire étant choisi comme matière première, encore faut-il sinon le définir - l'étude pratique le fait concrètement - du moins en éclaircir la nature.

Appellera-t-on ces pratiques médiate: de la "reproduction", de l'"usage" ? Ce serait induire irrémédiablement le rapport de contenant à contenu dénoncé plus haut comme étant un instrument majeur de la manipulation productive du bâti. Les pratiques quotidiennes comportent sans doute cette passivité apparemment inévitable : user d'un objet qu'on n'a pas produit, agir en re-produisant les pratiques et représentations données en même temps que le logement. Mais, dans la mesure où l'habiter s'entend dans un sens plus large et moins réducteur que le loger, les pratiques d'habitat ne se doivent-elles pas appréhender d'abord comme une opérativité globale prise en soi, quitte à pouvoir y discerner ensuite la part du subi, de reproduit, et la part d'agi? C'est bien alors de façonnage qu'il s'agit.

Au gré du vécu quotidien, l'espace habité est chaque fois représenté d'une manière ou d'une autre, selon le souci de tel maintenant, selon aussi les oublis, parfois répété et éminemment reproduit, d'autres fois découvert, déréalisé et reformé d'une autre manière. L'espace donné, espace de l'ensemble ou espace du logement, n'est qu'un en-soi jamais vécu exactement comme tel.

Le façonnage de l'habiter se manifeste sous trois modes principaux, trois caractères selon lesquels il s'offre au questionnement.

1. Le façonnage passe par ce que l'on peut appeler des "vecteurs d'habiter" forces remarquables d'appropriation ou de contre-appropriation, de pénétration ou d'évitement sur le champ d'une même situation globale, elles concrétisent dans les traces, marquages et appréhensions spatiaux, les mouvements de l'habiter qu'elles organisent. On ne peut comprendre les ambivalences d'une "façon" d'habiter tel logement qu'en référant le moment de la pratique de ce logement à des vecteurs d'habiter débordant les limites domestiques. Les rapports de force établis dans l'espace et le temps propres au logement se nouent au niveau d'une dynamique de l'habiter qui traverse le phénomène-logement.

2. A qui assigner l'opération de cette dynamique ? A quelle classe d'agents ? Nommons-les des "agrégats-sujets", cette appellation restant provisoire mais valable dans la mesure où le terme "sujet" ne veut pas ici reproduire l'idéologie dont ce concept est porteur, mais indiquer que l'on saisit l'activité par opposition à l'objectalité.

Comment s'aggrègent, comment se structurent les façonnages d'habiter ? A quelles instances habitantes renvoient-ils ? Ni individus, ni familles ni groupes sociaux entiers semble-t-il.

En tant que les médiations sont vécues par les habitants, elles renvoient à des agrégats-sujets qui ne sont plus individuels. Plus concrètement, on relève par exemple dans une même situation globale : tel façonnage d'habiter des enfants, tel façonnage d'habiter des "femmes au foyer", celui des populations immigrées, celui des personnes âgées, etc...

Au sein d'un même ensemble d'habitat, tous les agrégats ne sont probablement pas perceptibles. Il faudra donc se demander d'une part, quels agrégats s'avèrent effectivement pertinents pour comprendre des manières spécifiques et différenciées d'habiter, d'autre part, quelle est la nature des agrégats-sujets observés, c'est-à-dire quels types d'unité président à de telles conglomérations d'habitants.

3. Enfin, le "façonnage", comme le terme l'indique, est une opération qui ne se déroule jamais à partir de rien. En quelque cas de figure que ce soit, l'agi et le subi, le produit et le reproduit, s'appellent toujours mutuellement, fut-ce sous des formes minimales ou masquées.

Les modes ou façons d'habiter, se donnent à la manière de différents tracés dans un même texte. Dans le sens où un texte est toujours fondamentalement écrit comme lu, et lu comme réécrit, les "façons d'habiter" sont choses subies et agies en même temps ; imprégnation du climat de l'habité et création quotidienne de l'habiter sont, à l'échelle de la situation globale d'habitat, ce qui informe et ce qui s'informe tout uniment dans les mêmes pratiques.

Il y a opérée par les pratiques quotidiennes, une écriture lecture constante dont les traces se retrouvent dans la situation globale d'habiter.

Est-ce une métaphore ou un paradigme analytique ? La notion de texte amène celle d'articulation. On pourra rechercher ainsi l'existence d'un axe syntagmatique où se composent sur le champ de la situation globale éléments spatiaux et éléments temporels du vécu ; de même, un axe paradigmatique ou des figures de recherche ou d'évitement seraient le vocabulaire vécu des identifications et différenciations entre les agrégats-sujets.

Mais plus que cela, si des formes d'expression spécifiques aux pratiques d'habiter existent, alors une rhétorique vécue devrait façonner l'espace-temps de l'habitat. La métaphore de l'écriture-lecture deviendrait réelle. En effet, outre les représentations, de l'affectif et du corporel sont mis en jeu dans les vécus des agrégats ; et aussi ces représentations laissées pour compte que l'imaginaire produit et qui abondent dans la vie quotidienne, fondues dans la corporéité et l'affectivité.

Le façonnage n'aurait en définitive plus aucun sens actif si une force d'expression n'existait, encore que larvée et peu reconnue, dans les pratiques d'habiter. A la limite, il n'y aurait même plus de re-production, tout serait intégralement et ponctuellement subi : ce qu'aucune analyse de la reproduction sociale ne peut actuellement admettre.

°
° °

L'étude des pratiques d'habiter à travers les modalités concrètes des façonnages est capable, semble-t-il, de rechercher la nature d'une "expression habitante", dirions-nous, et doit tenter de savoir, d'une part en quelle mesure cette expression vaut par elle-même, et d'autre part, en quelle mesure elle se trouve réduite, absorbée et "récupérée" par le système de production. En quelle mesure en somme prend sens effectif ou non notre intention initiale : à savoir que le phénomène logement envisagé comme pratique concrète doit se comprendre à partir d'une activité que la notion plus large et moins réifiante de l'"habiter" englobe.

L'état de fait n'est autre que celui analysé dans la première partie : "On n'habite pas ... on loge". Mais par ailleurs, la question de ce rejet de l'habiter, la question de savoir en quel sens l'analyse du phénomène-logement se cantonnant à l'objet-logement ne reproduit pas les autonomisations et idéologies régies par le mode de production, la question de savoir si tout est radicalement subi ou si le non-subi, le non-imposable, n'est pas simplement nié par les représentations dominantes, ces questions ne se doivent-elles pas traiter sur un champ d'appréhension élargie et selon un mode qui laisse à l'habiter, aussi bien qu'au loger la capacité de se manifester, d'être ensuite confirmé ou infirmé ?

2. DE LA FACON DU MODAL

La question de méthode apparaît donc capitale que nous dédoublons ainsi :

1. Peut-on appréhender dans un habitat donné, les pratiques telles que vécues ?
2. Comment saisir ce qui apparaît dans la médiation concrète, sous la forme d'intermédiaire, de relationnel, alors que la présupposition d'une distinction posée de deux termes initiaux est mise en doute ?

2.1. Faut-il interroger les phénomènes selon des chaînes causales ?

L'entraînement de chaînes de cause à effet mises à jour soit par induction de déterminants vérifiés par la suite, soit par interprétation régressant aux causes "profondes", risque d'empêcher, ou tout au moins de grever une appréhension de la pratique d'habiter saisie à la fois comme vécu quotidien et comme relation à l'espace donné. Car l'analyse en terme de causalité doit nécessairement ramasser les particularités, les exiger, les émonder et remonter à un minimum de causes premières par quoi les particularités sont reconnues être des effets. L'errance des effets, la dispersion des causes, perturberaient la cohérence recherchée par un discours causal ; on ne saurait plus "pourquoi ...".

Dans les analyses produites jusqu'à présent sur le problème "habitant" il semble que la démarche s'appliquant à comprendre ce problème d'actualité ne puisse passer pour rigoureuse que dans la mesure où elle s'attaque au "pourquoi" des choses. Pregnance d'une scientificité modelée sur la démarche des sciences physiques, ou pregnance plus large d'une société axée sur la production technique ? La confusion entre l'exactitude (modèle mathématique) et la rigueur (argumentation pertinente) perdure, se scelle dans le régime de la causalité et le rêve productif de la maîtrise des causes. Voici qu'on se penche sur la question de l'habiter, voici qu'on interroge l'habitant, qu'on le laisse parfois donner son avis sur la conception du bâti ; on se dit qu'il habite mal et qu'il faudrait faire quelque chose. Mais qui est le maître de la question ?

Entre l'instance productive qui totalise et maîtrise selon certaines catégories où la causalité efficiente prédomine, et l'instance analytique (et souvent dogmatique) qui interroge l'habitant selon des "pour-quoi" avec des catégories déjà en filigrane dans les interrogations et qui ordonne enfin les résultats selon l'une des variétés d'un schéma causal, il ne se manifeste pas de radicale hétérogénéité. Le système de production de l'urbain et l'univers des problématiques à propos de l'urbain ne paraissent pas étrangers l'un à l'autre. En ce sens, l'expression du malaise d'habiter devra-t-elle toujours confirmer soit l'état du système de production économique et de reproduction sociale, soit les savoirs organisés qui font autorité en sciences humaines et sociales ? L'expression habitante n'aura-t-elle rien à dire par elle-même ? Doit-elle toujours confirmer une totalité de savoir ou une totalité factuelle ?

Les hypothèses ayant posé des causes premières et, les interrogations s'adressant à l'habiter, ne peuvent abonder que dans la redondance. Plus précisément cette tautologie diffuse et maligne n'est-elle pas liée à la manière selon laquelle l'habitant se voit interroger à propos de sa pratique quotidienne de l'espace ? Peut-être la pratique habitante recèle-t-elle autre chose qu'une authentification de l'économie et de l'idéologie dominante et qui n'apparaîtrait pas pour la raison que les modes de questionnement ne le laissent pas apparaître ? Quel est ce "reste", ce surplus irrécupérable par la machine à produire et situé hors des catégories scientifiques en vigueur ? S'il existe, seule une interrogation hors de l'univers de la représentation totalisante, hors du firmament des causalités et des "pourquoi" pourrait le mettre à jour.

Dans la mesure où il s'agit d'approcher ce qu'il advient d'un espace donné à habiter quand il est vécu et de se situer du point de vue de l'habiter quotidien, le problème épistémologique qu'on vient de soulever se double d'un problème méthodologique global.

Ne pas entreprendre l'investigation sous le signe général de la causalité équivaut à s'aventurer en une véritable ex-cursion par laquelle on diverge de la voie où les inductions et déductions s'impliquant mutuellement ne prennent de l'expression habitante que le "contenu".

Quel angle choisir qui serait susceptible de faire apparaître l'expression habitante en elle-même ? Probablement celui qui la prendrait dans la diversité de ses manières d'être. Non plus commencer par demander "pour-quoi" ?, mais "COMMENT" ?

S'installer et séjourner suffisamment dans l'immédiateté de la pluralité des modes d'habiter dont on ne saurait par avance s'ils sont des causes, des effets ou autre chose. Retrouver des modes, des manières d'être, en oubliant heureusement la "substance".

Ce n'est pas pour autant le rejet de la prise en compte de l'espace donné à habiter. Il faut tenir les deux instances à la fois. En effet, les modalités des relations vécues, modèlent, façonnent le "donné" déjà là. Telles formes, telles qualifications se présentent avec le bâti et l'aménagé avant que le premier geste d'habiter ne commence : condition historique fondamentale. En ce sens, il a paru que l'analyse modale des

pratiques d'habiter ne pouvait faire l'économie de la présentation de l'espace bâti tel que conçu, non plus que de l'histoire des relations à l'espace du quartier vécues antérieurement. Le donné ne se prend pas d'emblée comme cause déterminante, mais sans cette référence précise, l'examen du "comment" quotidien de l'habiter aurait saisi l'espace vécu comme un autre "donné" venu on ne sait d'où. D'où il vient, et le poids de cette origine, nous ne le vivons que trop quotidiennement pour pouvoir en faire l'abstraction lors de l'approche d'un "vécu".

Une analyse modale loin de nier l'espace d'habitat, avec ses déterminations, entend au contraire en éprouver le poids, ou la relativité, ou les carences, à travers le détail de l'activité quotidienne. La pregnance de la conception professionnelle de l'habitat n'apparaîtrait alors qu'à partir de ses retombées plus ou moins prévues, de ce qu'elle informe et des modes selon lesquelles elle se déforme dans le vécu.

La démarche commence donc de manière délibérément empirique ; et par ce mot nous n'entendons pas l'absence de pertinence, mais l'ouverture à l'expérience vécue avec ses concrétudes particulières et plurielles.

2.2. Pratiques d'investigation et fondements de ces pratiques

2.2.0. Comment du "vécu" peut-il se manifester ? Quelle mémoire doit fonctionner ? Sous le signe de quelle instance faut-il interroger : le "Sujet", l'"Individu", le "Ménage", le "Groupe" ? Sur quelle pratique fallait-il plus particulièrement se pencher et pourquoi celle des cheminements a été choisie comme étant intermédiaire par excellence, comme permettant d'éviter au mieux les habituelles partitions entre logement/quartier, privé/public, travail/loisir ?

L'investigation modale appelle tout autant de précisions qu'il faut donner, d'autant que cette pratique de recherche est peu usitée.

Nous renvoyons pour un développement détaillé qui allongerait par trop la lecture aux réflexions méthodologiques menées dans un autre ouvrage (1) Nous le résumons ici.

Que vise l'interrogation ?

Savoir comment des habitants habitent un espace qu'on leur a donné à habiter.

Or, l'accentuation délibérément portée sur une interrogation de type modal et circonstanciel - la "manière d'habiter" ne prend sens que si on laisse être d'abord l'expression de cet habiter selon le temps propre de sa manifestation. Alors commencent les difficultés. Au lieu d'édifier en préliminaire une grille conceptuelle impliquant une combinatoire vide dont le remplissage, au fil des questionnements se distribuera selon les divisions pré-organisées, au lieu de faire correspondre un contenu à un appareil conceptuel déjà posé, il s'agit de laisser d'abord s'épanouir

(1) J.F. AUGOYARD : "Le Pas - Approche de la vie quotidienne dans un habitat collectif à travers la pratique des cheminements" - Thèse de 3^e Cycle U E R d'Urbanisation de Grenoble.

un donné où forme et contenu sont indissociables dans l'immédiateté de leur expression. Est-ce la suppression de tout présupposé ?

Il n'y a pas de recherche sans présupposés. Rien n'empêche, pourtant, de les passer au crible. De plus, dans une interrogation de type modal, la réduction de l'appareillage conceptuel a-priori peut s'amenuiser jusqu'à une extrême pauvreté. Le seul présupposé qui a été accepté à l'orée de cette recherche est le suivant : l'appréhension des modes d'habiter en tant que vécus, est indissociable des modes d'expression qui manifestent ce comment de l'habiter. La visée trop empressée d'atteindre un "contenu" un signifié informés et déformés d'emblée par l'appareil conceptuel questionneur manque inévitablement la forme de l'expression, le signifiant, le rythme d'apparition ; en même temps, elle a déjà présupposé la scission contenant-contenu. Il va falloir trouver des types d'interrogation qui respectent les formes de constitution de l'expression de cet habiter vécu. Mais, encore ne pourra-t-on énoncer la spécificité de cette méthodologie avant que d'avoir éclairci l'objet auquel elle doit être adéquate et qui la nécessite. Essentiellement, c'est la notion de vécu qui doit être mise en question ; par quoi commencera l'examen critique de notre présupposé.

2.2.1. De la notion de vécu.

L'utilisation fréquente (au sens d'usage) du concept de vécu pose une question d'usure. Le statut référentiel - on renvoie toujours au vécu - peut provoquer quelques réflexions et celle-ci principalement : avons-nous une compréhension univoque de la notion ? Il y a peut-être un rapport particulier entre le "nous" qui vivons et le vécu dont on parle.

Quelques présupposés inclus dans l'usage du concept de vécu :

- . l'authenticité ..., qui s'exprimerait par le "vécu brut", dépouillé ou pas encore déguisé par la parole et les idées ;
qui s'appuie sur la facticité, sorte de solide et fatale platitude analogue dans sa valeur au "fait" scientifique des manuels de sciences ;
qui trouve sa cohérence par une dimension historique ; c'est le vécu comme unité événementielle bien liée et repérable. (Il y aurait alors un effet induit du statut grammatical du mot : le participe passé).
- . l'échappatoire ..., en situation de discussion, l'évocation du vécu est une manière de fuir l'idéologie ou l'idéalité. "Nous errons dans les idées, revenons au vécu."

Historiquement, le concept naît à l'époque où la pensée opère un retour à la chose dans une perspective phénoménologique. Filiation: (Hegel), Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty, Ricoeur. C'est la référence de la conscience à un monde non idéalisé mais vécu. On travaille à la recherche de l'essence et de la signification du vécu selon ce projet : ressaisir plus originellement ce qui est déjà là.

Nouvelle atmosphère qui environne la pensée : accent sur l'inhérence du sujet au monde selon l'ici et le maintenant ; intérêt nouveau pour l'ordinaire, le quotidien : ce qui n'avait pas encore été pensé et qui est déjà réalisé.

Peut-on parler d'un "vécu" en général ? En fait, l'universel ne se peut attribuer au vécu que sous la condition d'une extrême abstraction, la plus aliénante peut-être de toutes les abstractions. L'énonciation : "le vécu", faite au singulier, confine à la vacuité d'un rien de ce qu'est chaque vécu concret en lui-même. Insignifiante d'un discours qui parlerait d'un Vécu en général. Quoique la multiplicité des vécus soit incommensurable, quoique les vécus ne se puissent dire, puisque par essence ils se vivent, une approche par le langage n'est pas impossible. Plusieurs conditions s'avèrent nécessaires : reconnaissance du statut métaphorique quand j'énonce le vécu ; abandon d'une prétention à trouver une objectalité du vécu, c'est-à-dire une identité cernable et marquée de vérité du vécu en soi ; reconnaissance que tout vécu n'a de sens qu'en tant que vécu d'un quelque chose et vécu par quelqu'un.

Les précautions à retenir lorsqu'on appréhende les pratiques d'habiter par le biais du vécu de ces pratiques sont les suivantes :

1. L'apparition de la notion de "vécu" dans le champ du savoir n'est que le signe indicateur d'une plus fondamentale redécouverte de la temporalité après l'hégémonie de la rationalité spatiale qui continue pourtant à marquer l'urbain.

2. Le vécu n'a de sens que comme activité. Le saisir comme objet factuel, c'est ne rien saisir. Ainsi, le vécu d'un rapport à l'espace n'a de sens qu'en tant qu'action de vivre dans l'espace.

3. Si tout vécu est fondamentalement visée de quelque chose, on ne peut en tenter une approche qu'à même la saisie des modalités particulières et concrètes de l'ici et maintenant vécus. L'énonciation d'un vécu concret ne peut se faire correctement que sous la forme attributive ou complémentaire. Par exemple : "l'espace vécu", "le vécu du logement".

4. Ou bien "le vécu de ..." peut être entendu comme la globalité de notre expérience dont l'explicitation de "contenu" est interminable. On n'en tirera, par généralisation, que des lois formelles. Ce serait le propos d'un travail théorique. Ou bien, les "vécus de telles choses" sont une pluralité inachevée, une suite dans le flux du devenir seulement désignable par segments approximatifs. On peut bien établir des rapports entre plusieurs vécus de dates différentes, mais il n'y aura relation que d'expérience particulière à expérience particulière. Ainsi dans notre projet on chercherait en vain l'édification d'une rationalité, d'une quantification, d'une généralisation scientifique.

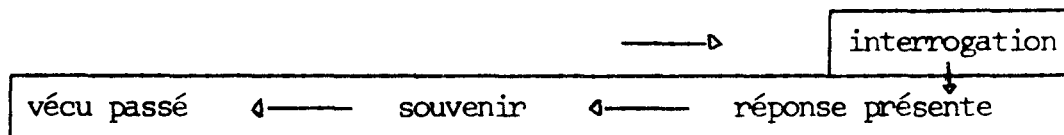
5. En ce sens, l'interrogation portant sur un mode de vivre l'espace ne peut prétendre affecter de vérité et d'objectalité le "contenu" des vécus qu'un habitant relate par la parole. Que peut signifier cette visée d'un "contenu" enfoui dans le récit du vécu, sinon la multiplication de métaphores en cascades qui diffracteront l'objet recherché jusqu'au méconnaissable ? Métaphore d'un contenu en agi ; métaphore

temporelle d'un vivre en vécu passé ; métaphore mnémique d'un vécu en présent parlé ; métaphore formelle d'une parole en réponse informée par une question qui cache le présupposé métonymique fondamental : dans le contenant, un contenu. Alors, la rationalité investigatrice ne trouvera probablement que les miroirs qu'elle a disposés et un furtif éclat de vécu. La recherche toujours plus poussée d'objectivité ne fait qu'accroître la distanciation.

6. L'appréhension des modes d'habiter vécus peut supprimer la plupart de ces métaphores si elle saisit l'objet de sa recherche dans la forme où il apparaît : un vécu parlé. Ainsi dit, le vécu d'un habiter se confond avec le corps de son expression. Mais, peut-être la relation qu'il y a entre expression et vécu de quelque chose est-elle encore métaphorique ? Nous devons chercher la nature de cette relation.

2.2.2. Récit de vécu et vécu de récit.

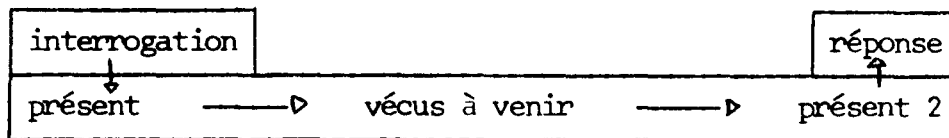
Quand on se propose d'interroger des habitants sur leurs pratiques quotidiennes, il faut bien se demander à quelle mémoire on fera appel. Le schéma suivant est trop évident pour qu'il ne provoque pas une mise en question :



Il fait appel, dans le cadre d'une psychologie des facultés, à la réorganisation du souvenir. Il y a représentation de représentation à travers la parole présente. Cette reconstitution du passé dont on voudrait évaluer aussi précisément que possible la vérité et l'authenticité préforme un certain type de questionnement par lequel ce qui apparaîtra le plus fréquemment et le plus clairement sera le plus "habituel". L'attitude de l'enquêteur est alors la suivante : "Racontez-moi, maintenant, en une séance, quels sont vos trajets habituels". Tout se subsume déjà sous la bannière de la re-présentation : répétition et présentification, généralisation et factualisation légiférables. Le questionnaire fait preuve de bonne volonté en général ; il relatara en les synthétisant et en abstrayant ses trajets quotidiens. Il en résultera une abstraction d'espace fréquenté. Une théorie psychologique tenace fait ainsi obstacle à une approche des pratiques quotidiennes vécues en situation concrète. En effet, elle suppose que la mémoire vient toujours après le percevoir, le sentir et l'agir de tel moment vécu. La mémoire, ce serait quelque chose toujours en référence au passé ; d'où la facilité avec laquelle tout ressouvenir se voit connoter d'instances circulaires et répétitives, de composantes narcissiques et régressives.

Il y a, pourtant, une autre manière d'envisager la mémoire. Que se passerait-il si, au lieu de considérer référence au vécu, souvenir et récit comme des accessoires instrumentaux destinés au prétendu essentiel "recueil de contenu", l'interrogatoire se posait avant les vécus à venir et ne séparait pas le vivre du raconter ? N'y aurait-il pas comme une mémoire du futur ?

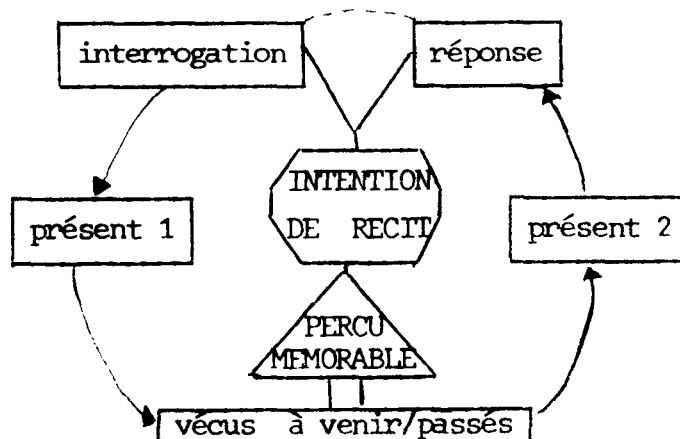
Le schéma précédent (p. 88) se modifierait ainsi :



La réponse est différée dans le temps. Entre interrogation et réponse se déroule la série des vécus dont on tente l'approche. Artifice expérimental dira-t-on. Pourtant, les cas de réponse différée abondent dans la vie quotidienne bien plus fréquemment qu'on ne pense. Ils marquent même d'un signe capital la spécificité de la conduite humaine. Deux modes de réponse se doivent distinguer. Lors des automatismes animaux et humains, à la sollicitation provenant du milieu ambiant, répond une conduite immédiatement adaptée. Quant à la conduite de réponse différée, elle est peut-être le fonctionnement le plus spécifique par lequel l'homme se distingue de l'animal. En tous cas, elle implique et nécessite l'usage de la mémoire et du langage.

De quoi est fait le temps vécu, sinon des actes qui l'incorporent et le marquent ? Actes de sentir, actes moteurs, actes perceptifs, actes mnémiques, actes d'expression. Le temps se confond avec l'organisation de tous ces actes et le système de leurs articulations réciproques. Quand on le saisit sur le fait, dans l'action présente, on n'a plus alors à demander comment la mémoire a pu s'adapter à l'organisation perceptive mais sous quel statut la mémoire est-elle incluse dans la perception ? En effet, l'oubli, loin de présenter un caractère accidentel, a un rôle très actif. Il permet que chaque présent se termine et fasse place au suivant, sans quoi nous n'en finirions avec rien. Si une perception devient mémorable, c'est qu'en elle l'intention d'une mémoire était présente. La situation exemplaire de la sentinelle montre bien que l'organisation qui rend possible cette insertion du mnémique au centre du perçu, c'est l'organisation du récit à devoir raconter. Alors, le perçu en tant que saisi comme mémorable, c'est le narrable. Passé et futur, perception et mémoire, sont en rapport, non plus de successivité, mais d'organisation commune sous l'instance de l'intention d'un récit à rendre présent.

Le schéma proposé précédemment - anecdote graphique qui peut aider l'imagination - se modifie et s'incurve :



(toutes les liaisons circulaires et transversales sont le fait de l'organisation du récit).

Il n'y a pas de relation métaphorique entre un vécu et "son expression". Le vécu se constitue déjà comme une expression. C'est une raison structurelle qui permet de découvrir maintenant que les vécus de l'habiter ne peuvent avoir sens qu'à condition qu'on les appréhende d'emblée pour ce qu'ils sont en eux-mêmes : des expressions. Plus largement, parce que l'organisation de la perception est inséparable d'une organisation de la mémoire - implication qui rend compte de la constitution de notre temps vécu - ce que Pierre JANET (1) appelle "la conduite de récit" risque bien de ne pas être un cas particulier, mais le régime même de la constitution du communiquer et du "faire savoir".

Ainsi, il appert que le récit de vécu se réfère structurellement à un vécu de récit qui en est le contexte indispensable et originaire en tant qu'acte chargé d'intention. Mais, d'une part, si l'organisation de la mémoire débordé celle de la perception, il importe de savoir les limites de leur congruence ; d'autre part, les conditions d'apparition de cette intention de récit n'ont pas été encore élucidées. Aussi faut-il rendre explicite tant les conditions psycho-linguistiques que les conditions sociales de la conduite du récit.

2.2.3. Les conditions psycho-linguistiques

Si le domaine de la perception ne recouvre pas tout le domaine de la mémoire, il est important de reconnaître le territoire où leur articulation mutuelle s'organise. A quelle mémoire s'adresse-t-on quand on entreprend d'interroger quelqu'un sur son vécu quotidien ? Quel rapport y a-t-il entre cette mémoire perceptive et la mémoire non impliquée dans l'acte perceptif ?

On remarquait que le territoire commun au percevoir et au retenir correspond à tout ce que recouvre l'instance psycho-linguistique qui est précisément le matériau véhiculaire fondamental de toute relation instaurée entre un questionneur et un répondant. Cette relation se manifeste toujours dans le présent, c'est-à-dire à travers le système conscient. Pourtant, quand la réponse est différée, ce qui est le cas archétypique de toute rétention d'expérience et de savoir, quel est le statut d'existence du perçu-mémorable ?

L'apport freudien (2) nous fait distinguer et relier à la fois l'instance perceptive et l'instance mnémique.

1. Perception et Mémoire sont à la fois contemporains et de nature différente.

-
- (1) "L'évolution de la mémoire et de la notion du temps" - Ed. Chabine - Paris - 1928.
 - (2) Il faut relire successivement "Le Moi et le Ça" in "Essais de psychanalyse" et l'article "L'Inconscient" dans la "Métapsychologie" Cf. aussi "Le Cas du Président Schreber" in "Les cinq psychanalyses" et "Le cas Suzanne Urban" de Ludwig Binswanger. Pour l'analyse d'ensemble, se référer au travail : Le Pas ; analyse de la vie quotidienne... op. cit. p. 88 sq - de J.F. Augoyard.

2. Il y a deux formes de mémoire. Une mémoire-enregistrement propre au système inconscient qui ne se prête pas à la remémoration sauf par travail analytique et interprétation. Une autre mémoire proprement pré-consciente est la condition de tout percevoir. L'enregistrement et la restitution se font par l'instance du langage.

A quelle mémoire nous adresserons-nous ?

Une interrogation qui viserait la première forme devrait procéder par analyse strictement individuelle : convocations de conduites quotidiennes confrontées avec des tests projectifs qui les éclaireraient. Sous le langage qui n'est alors qu'un filtre, le travail analytique viserait un signifiant latent et profond susceptible d'interprétation. S'agit-il d'étudier les pratiques d'habiter ? On obtiendra alors une collection de résultats individuels contigus les uns aux autres. La mise au jour du refoulé se référera surtout à ces traces mnémiques visuelles. En toute cohérence, dans un tel projet, l'étude des fantasmes, par exemple, dans laquelle le verbal serait considéré, n'aura de portée que si elle fait se manifester ce que dissimule le fantasme.

Choisir de s'adresser à la seconde forme de mémoire, c'est d'abord tenir compte de la nature de la conduite de récit et viser l'acte de percevoir-retenir, non pas en tant que signifiant secondaire d'un signifiant profond, mais bien en tant que vécu d'un présent, en tant qu'expression de soi. Faire non pas une archéologie de la conduite, mais appréhender le mémoré comme ce qu'il était originellement : une conduite du futur. On dira que c'est se limiter à de l'"intermédiaire", à du modal. Effectivement, on ne prétend plus atteindre le "pourquoi" (qui serait en l'occurrence un pourquoi psychanalytique), mais le "comment". Tel est bien notre propos et notre choix.

En effet, la convocation de cette seconde forme de mémoire prise pour elle-même rend compte immédiatement d'une instance que la première voie ne peut appréhender que par sommation de résultats individuels. Il s'agit de l'instance collective sans laquelle mémoire verbale et conduite de récit n'ont pas lieu d'être. Dans chaque présent, dès que la réponse motrice est éludée, c'est une conduite de récit qui apparaît en tant qu'archétype de toute perception mémorable. S'il y a conservation mnémique pré-consciente, c'est bien toujours selon le mode d'une intention, même implicite, même non reconnue, d'avoir à dire plus tard ... à quelqu'un.

Comment l'instance collective est-elle l'autre condition de possibilité d'une conduite de récit ?

2.2.4. L'instance sociale ; inscrite au cœur de la mémoire du racontable. Deux conditions pour qu'il y ait relation verbale différée :

D'une part, il faut bien qu'existe une autre présence à qui raconter le perçu mémoré : Première condition sociale afférente à la constitution du langage et de la mémoire pour le futur. D'autre part, il y a

mémorisation parce que la présence sociale concernée par le récit est momentanément absente, mais attend cette narration et l'a peut-être même commandée. La rétention du perçu et la reproduction du récit mémorable constitutives de l'intention de récit se voient affectées d'une véritable nécessité. Seconde condition sociale : au fond de toute restitution mnémique, il y a une situation d'impératif, de contrainte, par laquelle sera perçu attentivement ce qui devra être mémoré et raconté.

Cette présence de l'obligation sociale au coeur même de l'intention perceptive et mémorielle, devrait nous être extrêmement précieuse. Elle fonde la qualité collective de ce que nous avons à saisir. Le présent projet porte sur un ensemble de pratiques quotidiennes dont la collecte se fait principalement dans des récits individuels. Problème classique (et probablement recéleur de l'idéologie du "sujet" dans la manière dont on le pose) : comment arriver au "collectif" ? Ou bien on extrait d'un "contenu" des rapports à l'espace un certain nombre de variables traitées statistiquement, ou bien en convoquant une mémoire archéologique, on observe les fréquences de similitude dans l'interprétation de motivations "profondes" et si possible inconscientes. Il y a sommation quantitative ; les identités qualitatives doivent être construites théoriquement. Par contre, si le questionnement s'insère au niveau d'une mémoire protensionnelle et se fonde dans l'organisation de la conduite de récit, le vécu expressif relaté par quelqu'un est déjà rempli de l'instance collective. La cohérence de l'explication d'un habiter de l'espace n'a plus qu'à être appréhendée et analysée selon les modes diversifiés de sa manifestation. Qualitativement, le vécu raconté est déjà du collectif.

3 - COROLLAIRES PRATIQUES

Un tel type d'approche a semblé être nécessaire dans la mesure où il ne s'agit pas de porter l'effort essentiellement sur les causes (pourquoi?) par lesquelles le rapport des habitants à l'espace habité apparaît tel qu'il est (des études de qualité se multiplient en ce sens qui approfondissent les causalités économiques, sociologiques, psycho-sociologiques, politiques, idéologiques), mais de suivre plutôt comment se déroulent selon le temps quotidien les modalités d'un habiter.

3.1. La technique de récit ayant été choisie en raison de sa connaturalité avec toute mémoire d'habiter vécus, il fallait fixer concrètement les caractères pratiques des entretiens projetés. Ce sont les suivants :

1. L'interrogation d'un "comment" de l'habiter quotidien n'ayant de sens qu'à propos d'un vécu spécifié (ici et maintenant), l'appréhension de ces modalités ne pouvait se faire que par des récits individuels.

2. Pour respecter au maximum la proximité d'un vécu-exprimer à un vivre effectivement inexprimable en soi, il fallait limiter au maximum le charriage de représentations abstraites et de jugements de valeur que la coutume de plus en plus courante de l'interview tend à induire sinon à provoquer ; d'où :

- a) l'appel à une mémoire agie et protensionnelle,
- b) qui favorise l'observation du sentir et de la motricité les plus banales et leur expression,
- c) selon un vécu de la situation de récit non exempt d'une certaine obligation .

3. La conduite de récit est reconnue et acceptée pour ce qu'elle est par nature : une relation orale à caractère socialement contraignant. Ce faisant, l'instance affective est réintroduite entre questionneur et questionné, contre l'hypothétique et illusoire position de l'observateur abstrait. Mais, peut-être cette acceptation de l'affectif dans la "relation" du vécu garantit-elle - en tant que plus fidèle au climat originaire de la conduite de récit - une meilleure rigueur que la neutralité observante. Ainsi, la méthode d'entretien est-elle "directive" absolument dans le sens où s'instaure un devoir-raconter. Mais aussi, non directive en ce que la seule obligation est de raconter; on laisse apparaître à son gré et à son rythme le récit du vécu de l'habiter. Il semble alors que les catégories de "directivité" et "non-directivité" ne sont pas pertinentes en ce cas parce que, ou bien elles mettent indûment entre parenthèses la relation nécessairement sociale et contraignante d'une situation d'interview, ou bien elles hypostasient un "contenu" prédécoupé par les inclusions catégorielles dissimulées dans les questions.

Telles ont été les orientations qui ont présidé à l'organisation concrète de notre questionnement auprès des habitants. Avant d'en rendre compte, il faut signaler pourquoi une forme particulière d'habiter a été choisie et proposée comme thème de récit.

3.2. Le choix de la pratique des cheminements

Parce que l'habiter en tant que vécu n'existe pas abstraitement - il y a tel habiter tel espace ; parce que l'étude devait porter sur une des formes de l'espace donné à habiter plutôt que sur plusieurs dont on n'eut pu assez largement rendre compte, on a choisi un mode d'être de l'espace qui soit intermédiaire, c'est-à-dire qui investisse la totalité d'un ensemble d'habitat et, en même temps, se vive selon une pratique bien spécifiée. Ainsi, l'espace de circulation et de communications prêtait à l'étude un mode général d'habiter à la fois très quotidien et très dynamique : le cheminer. Espace médiateur, les cheminements le sont par excellence. En effet :

1. ils vont de logement à logement ; de logement à espace collectif. Ils relient le lieu domiciliaire aux lieux de loisirs et aux lieux de "consommation".

2. Le temps de cheminer, c'est le temps de la promenade, de la "sortie, mais c'est aussi celui de l'empressement. L'interrogation du cheminer permet de ne pas reproduire les coupures d'activité auxquelles un certain mode de production nous a trop bien habitués. Convocation dans le même trajet : du travailleur et du repli domestique, du public et du privé, du collectif et de l'"individuel".

3. Le cheminer convoque tout sur le mode de l'activité. Un trajet n'est pas que la succession stroboscopique d'une série de positions et de postures qu'un "modulor" abstrayait et figerait. Il est peut-être nécessaire, parce que rigoureux, de tracer une cartographie collective des investissements spatiaux. Ce ne serait que le "tracé" du vécu de ce cheminer, le sillage des appropriations. L'étude des cheminements doit pouvoir dire plus que cela et en particulier tout ce qu'il y a entre la dynamique motrice et la dynamique sociale.

4. Parce que l'acte de cheminer est un intermédiaire, il prête à l'indifférence, au sentiment de banalité. Objet précieux dans l'optique de notre projet ; il est à la fois senti et agi sur le mode d'une quotidienneté oubliée que seule une interrogation contraignante peut réveiller.

Ainsi donc, le choix de la pratique des cheminements nécessitait fortement la méthode d'approche dont nous avons développé les considérants théoriques.

°
° °

3.3. Procédure pratique

3.3.1. L'essentiel du recueil de matériel concernant les pratiques et façonnages d'habiter a été effectué selon cette "conduite de récit" nécessitant deux entrevues.

1. Première entrevue : discussion avec l'intervenant éventuel. La notion de "devoir" est nettement dévoilée, ainsi que la durée du travail demandé. En même temps, on laisse l'intervenant très libre d'accepter ou de refuser, sans pression aucune, même affective. On lui demande d'avoir à observer quels sont les trajets qu'il fera dans le périmètre de l'Arlequin durant une semaine ou dix jours. Il pourra écrire, dessiner, ..., l'essentiel est qu'il puisse raconter le plus précisément possible ; littéralement : qu'il rende compte.

2. Deuxième entrevue : entretien enregistré : l'intervenant commence à raconter ou donne ses notes. Le mode d'expression préféré est respecté. Notre intervention se fait alors dans le sens de précisions en ce qui concerne les trajets et le plus possible dans le fil du récit.

En fait, on a souvent trouvé chez l'intervenant des silences qu'on a "laissé-être" comme signes de blocages ou d'épuisement du récit sur telle pratique spatiale ou telle autre. Nous attribuerons ces blocages à la sollicitation idéologique habituelle qui est pratiquée sur l'habitant. L'expérience a montré que l'habitant est d'abord déçu par ce qui lui est demandé. Le récit de la plate quotidienneté lui paraît parfois de peu d'intérêt, mais on a insisté sur la phénoménalité la plus immédiate à laquelle l'intervenant finit par prendre goût au bout d'une heure d'entretien en général : une certaine redécouverte de la pratique sensori-motrice.

Sur la fin de l'entretien, on laisse libre cours à l'épanchement des jugements de valeurs et représentations à caractère général. On intervient même "directivement" pour savoir, au cas où ce n'ait pas été dit, quels événements ont marqué l'existence dans le quartier, quelle évolution est imaginée.

3.3.2. Le recueil des représentations concernant la situation globale d'habiter s'effectue au contraire à partir d'une discussion avec des observateurs choisis et avec l'usage souple d'une grille de questionnement élaborée auparavant ; procédé homologue à la nature du matériau interrogé.

DEUXIEME LIVRE

PRATIQUES QUOTIDIENNES
DANS QUATRE GRANDS ENSEMBLES
LIMITROPHES

L'analyse modale telle que définie dans le "premier livre", traitant des manières selon lesquelles les pratiques d'habiter façonnent des situations d'habitat, s'applique à quatre grands ensembles d'habitat.

En considérant d'une part que la présente recherche revêt un caractère exploratoire dans la mesure où une technique d'approche particulière s'expérimente et doit donc éprouver minutieusement sa pertinence, d'autre part que les diverses situations globales d'habiter propres à chaque ensemble composent dans leurs spécificités et la multitude de leurs détails un ensemble non clos, il a paru pertinent d'étudier quelques cas seulement où s'inscrivent des modalités d'habiter différentes mais, pour éviter la dispersion, de saisir ces divers cas dans un rapport mutuel signifiant.

Or une ville moyenne, telle GRENOBLE, contient quatre ensembles d'habitat jouxtant les uns les autres qui présentent une certaine unité homothétique : proximité géographique, distance équivalente du centre-ville, proximité du nouveau centre-sud, présence en tous de logements locatifs et en copropriété, présence des sociétés de H.L.M., date de construction s'étalant entre 1960 et 1972.

Ces quatre ensembles : TEISSEIRE, MALHERBE OLYMPIQUE, VILLAGE OLYMPIQUE, ARLEQUIN, correspondent chacun à une image de quartier spécifique, soit que les limites de quartier à ensemble soient congruentes, soit que l'ensemble fonctionne comme symbole central du quartier (ce qui est le cas du quartier "MALHERBE").

o

o o

La première partie du compte-rendu de l'analyse de terrain montrera quels critères de discrimination fonctionnent entre les quatre situations d'habiter globales ; quels vecteurs d'identification ou de symbolisation fonctionnent aussi entre elles. Cette physionomie globale telle que les habitants l'appréhendent dans leur quartier propre par différenciation des autres ne préjuge pas des vécus examinés dans la seconde partie. C'est au niveau des représentations que cette première partie se situe. Ont été en ce sens interrogés des observateurs que leur fonction prédispose à voir et juger (concierges, animateurs, responsables d'association) et des observateurs qui s'ignorent (commerçants, classes inactives souvent assises dehors ou séjournant sur les paliers). Un guide d'entretien structurait une discussion souple avec ces observateurs (Cf. Annexe II).

La seconde partie rend compte de l'analyse modale : analyse des expressions de vécu recueillies par une technique de conduite de récit (Cf. 1er Livre - 2ème Partie). Le matériau se traite selon l'organisation d'une rhétorique puisqu'aussi bien il s'agit d'expression saisie au niveau du vécu, au niveau des façonnages d'habiter toujours situés dans l'espace et dans le temps qu'ils organisent.

La troisième partie effectuant une comparaison entre les caractères relevés en chacun des ensembles interprète les instances constantes permettant de donner, au vu des quatre cas, une pertinence pratique à la problématique de l'habiter exposée dans le premier livre.

Remarque : Pour laisser à l'analyse des représentations et des façonnages son caractère spécifique, on a exclu toute surcharge cartographique, socio-démographique et historique concernant chacun des quartiers. Ces précisions se considèrent comme autant de "data" caractérisant l'état de l'ensemble avant qu'on ne l'abordât ; on les donne dans le "troisième livre".

P R E M I E R E P A R T I E

REPRESENTATIONS DES SITUATIONS GLOBALES D'HABITER

1 - 0 - CARACTERES ANALOGUES

1.1. Situation et éléments de l'organisation spatiale générale

Les observateurs des quatre quartiers reconnaissent qu'aucun des quatre ensembles : TEISSEIRE, MALHERBE, VILLAGE OLYMPIQUE, ARLEQUIN n'est vraiment loin du centre.

La facilité d'accès tant par transports publics que moyens de locomotion privés, est reconnue dans tous les cas.

Par contre les travailleurs ne se rendant pas au centre, mais devant transiter selon l'orientation Est-Ouest, n'ont pas de moyens d'accès commode ; il s'agit d'ouvriers, employés et cadres de l'industrie, alors souvent contraints d'avoir un moyen personnel de locomotion.

En même temps on commence à parler du Centre-Sud récemment ouvert dont on se sent proche.(1)

Constatation liée à la distance non prohibitrice du centre et au temps moyen de trajet vers le travail (rarement plus d'une heure), aucun des quartiers n'est perçu comme une cité-dortoir. On cite volontiers en ce sens les nombreuses rentrées à midi, de même que les activités autres que le loger : tant la possibilité de séjour durant le loisir que les éléments de l'organisation spatiale et de l'aménagement rendent au moins possible la fréquentation des lieux publics pour flâner ou faire quelque chose.

Les observateurs ne disent pas toujours "On fait" cela ..., mais toujours "On peut faire" cela Quelque chose comme une "vie sociale" est en effet rendu possible sur chacun des quartiers par la présence proche de commerces variés, d'écoles, d'espaces verts et d'équipements en nombre respectable reconnus comme facteurs favorables.

La série des observations et représentations variables qu'on a recueillies convergent toutes sur un minimum commun aux quatre quartiers : sur l'espace de chacun d'eux, un séjour et des activités ailleurs que dans le logement sont possibles.

1.2. Typologie des espaces à usage public

Dans les quatre ensembles, parmi les diverses dénominations d'espaces dont on nous a parlé, trois types principaux d'espaces publics apparaissent dans tous les cas.

(1) Cf. Le cas de Morelette.

TYPE 1 - Des lieux d'une circonscription assez bien délimitée et recouvrant un territoire que l'oeil suffit à englober : groupe de commerces, groupe de locaux d'animation, entrée d'école, C.E.S., aire de jeu instituée.

On dit de ces lieux qu'ils sont toujours "animés", la densité d'occupation variant selon les heures. Pour tous les habitants, l'un ou l'autre de ces lieux les appellent toujours à un moment donné.

TYPE 2 - Des zones regroupant une bonne partie des lieux denses du premier type et dont la gravité attire les passages ou les séjours dont le but est les commerces ou les secteurs d'animation et de services sociaux. C'est ainsi la partie Est-Ouest au Nord de la rue piétonnière principale du Village Olympique ; la partie centrale de la Galerie de l'Arlequin ; le Centre-Ouest de Teisseire ; les zones Nord-Ouest et Sud-Est de Malherbe.

Autant de gravités spatiales à usages mixtes et fréquentation toujours marquées par un passage ou sinon un séjour : on risque fort d'y rencontrer des gens.

TYPE 3 - Des secteurs de passages attardés ; deux ou trois personnes y échangent deux mots, puis chacun repart dans sa direction ; un bosquet, un banc permettent l'arrêt à qui peut flâner ; des enfants y jouent parce que, même sans aménagement, ce lieu permet une appropriation souvent cachée.

Ainsi ces secteurs ou ces "coins", soit convergent vers les zones d'usages mixtes (type 2), dont ils sont les affluents, soit se situent dans des parties éloignées des gravitations centrales. Ils induisent spécialement la différenciation d'un groupe ou sous-groupe social à un autre.

Ainsi le jeu de boules de TEISSEIRE ne se situe pas au "centre" le plus animé comme il en serait dans un village méridional par exemple, mais se dissimule à demi dans un espace vert coupé du centre d'activité intense par une ligne de bâtiments. Le détour exige une certaine initiation.

1.3. Gravitations

Ainsi, en regard des formes globales de sociabilité, les trois types d'espaces publics se départagent plus simplement en deux espèces de gravitations. On entend par ce terme, à la fois un poids, une densité remarquables de fréquentation, et une polarisation au sens magnétique, un attrait de nature positive ou négative.

a. Des gravitations pleines

favorisant la condensation et la fusion synchrétique d'une sociabilité globale confinant apparemment à l'indifférenciation, dans lesquelles tant les attractions et rencontres, tant les répulsions et évitements se jouent d'abord d'individu à individu. Commerces, bistrots, marchands de journaux, carrefours piétonniers importants: sont les exemples les plus frappants. Tous ces lieux et secteurs, quoique susceptibles d'appropriations partielles par des sous-groupes sociaux, se fréquentent sur le mode de convergence sociale globale.

La fonction de l'usage et de la consommation privilégiée au niveau inter-individuel un équilibre de consensus, une métastabilité qu'autorise une urbanité qui s'appuie sur l'apparence de la nécessité. Cet "aller vers la société" n'exclut pas la rencontre événementielle de conflits ou de tensions, mais dans leur irruption même, ils ne sont représentés que sur le mode de l'exceptionnel ou de l'accidentel.

b. Des gravitations par dépression

caractérisées par le vide et l'absence de la fréquentation intense et confuse. Lieux de repli, de refuge, lieux où l'appropriation se dissimule et s'isole par différence d'avec les gravitations pleines, ils favorisent l'inscription territoriale des discriminations exclusives.

Si varié soit-il en durée, un séjour dans ces lieux correspond pour l'individu ou le petit groupe, à un mouvement de distanciation de la société. Les espaces publics du troisième type entrent dans ces formes de gravitations discrètes et disséminées, à quoi on ajoutera les couloirs, les ascenseurs, les entrées d'immeubles et leurs abords. Ce ne sont jamais les lieux de tout le monde, ni d'une fréquentation dense et permanente. Aussi faut-il les saisir selon le temps.

Nota - A l'apport des propos de nos interviews, nous joignons, pour ce qui concerne ces typologies, nos propres observations relevées au cours de vagabondages et stations attentifs dans divers coins des quartiers désertés pendant de longs moments, puis soudainement occupés.

1.4. Caractères historiques communs

Sont communs à toutes les remarques exprimées par les observateurs des quatre terrains :

- . le fait qu'à l'horizon du quartier on voit toujours d'autres ensembles s'édifier et que le paysage change, ceci modifiant par complémentarité ou contraste l'atmosphère propre du quartier ;
- . le fait que dans tous ces quartiers, les actions revendicatives (pétitions, grèves) si elles ne rassemblent pas la majorité de la population, ont assez d'importance pour être reconnues comme des événements du quartier.

On nous a souvent d'ailleurs signalé que les mouvements de grève étaient associés d'un de nos quartiers à l'autre.

2 - 0 - CARACTERES SPECIFIQUES

Pour chacun des ensembles, on voit se manifester à travers les expressions des observateurs des caractères spécifiques dont nous tentons la réunion dans un caractère global énoncé en premier avec ses expressions idéologiques locales et ses manifestations pratiques.

2.1. Au Village Olympique

2.1.0. Caractère global

La situation globale du Village Olympique se caractérise comme celle d'un espace fluide pour une population compacte.

Espace fluide ; ainsi le montrent les caractères objectifs énoncés dans la présentation du terrain (1), ainsi les observateurs le décrivent-ils : "Il y a bien de la vie mais un peu partout". La vaste dalle piétonnière rend diffuse la circulation et plus épisodiques les rencontres. La gravitation pleine s'étend sur une zone de 500 mètres, fractionnée et garnie d'obstacles avec des passages à vide, sans commerces ni équipements.

Population compacte : l'impression d'une cohérence affirmée de la population correspond effectivement à la physionomie démographique d'ensemble.

2.1.1. Climat idéologique

Cette fluidité d'une espace pour ainsi dire translucide trouve son

(1) Cf. Troisième Livre

unité et sa permanence d'état dans un code uniforme que l'ensemble de la situation d'habiter reproduit.

Le Village Olympique apparaît comme un lieu d'équilibre où l'habitant et l'habitat au sens large sont respectés. Respect des choses et respect des gens, c'est l'idéologie dominante dans cet ensemble.

2.1.3. Manifestation pratique

La politique (1) globale du quartier oeuvre en effet au maintien de la mesure. Chaque personne a sa place et chaque chose en bon état. Recherche de l'ordre, de la clarification des appropriations selon le partage. Les observateurs rappellent en ce sens que, mis à part le cas des tours, depuis les fenêtres on voit très facilement les espaces publics. On peut "surveiller les gosses", interpellier ceux qui salissent les espaces verts ou rentrent en voiture dans l'espace piétonnier. Mais si la coercition peut exister, elle est très feutrée. A entendre les observateurs il semble que la qualité de l'espace appelle elle-même au respect des choses. Ainsi une auto-discipline devient pratique courante et l'on n'appelle les gardiens qu'en dernier ressort. Dans cette atmosphère d'ordonnement, la discrimination sociale va de soi, sans heurts et sans tensions générales et durables. Un niveau de revenus assez homogène permet d'ailleurs ce consensus social où chacun ne dépasse pas les limites de son milieu spécifique.

Ainsi il n'y a ni conflits raciaux, ni délinquance remarquable, plutôt des "problèmes d'adolescence".

La disponibilité envers les autres individus ou sous-groupe sociaux se fait ainsi avec mesure. On n'a pas noté un climat d'individualisme forcené sur l'ensemble du quartier. L'esprit d'association sans excès existe et se concrétise lors "d'actions" au niveau du quartier qui préfèrent la concertation, les objectifs limités et le court terme. Au jour le jour, un esprit d'aimable voisinage est la manifestation liminaire d'une aptitude au respect des gens ; probablement par rémanence d'une marque laissée par la fraction militante des premières années, note un observateur, aptitude qui n'enfreint pas toutefois l'ordre général des appropriations territoriales et la structure d'équilibre entre sous-groupes sociaux.

En bref, une urbanité mesurée reste souple, amortit l'évènementiel et le conflictuel, et, comme le notent les observateurs, dans une situation d'habiter d'aspect calme et parfois plat, "les gens se plaisent ici."

2.1.4. Sous-espaces typiques : la possibilité de s'éviter

La situation globale d'habiter au Village Olympique s'incarne

(1) Nous entendons par ce mot le régime de rapports de forces : consensus ou opposition.

topologiquement dans une forte proportion d'espaces publics discrets et disséminés. Jamais de forte concentration, même aux heures de sortie de classes ou le samedi matin ; il y a plus de gens qu'aux autres heures, mais "un peu partout".

L'uniformité de la répartition entre logements et "places vertes" (plutôt qu'espaces verts) et cette disposition spatiale par laquelle, comme dans le pavillonnaire chaque logement a son jardin, ici chaque petite montée a sa place verte : tout cela fait que le logement est toujours présent, juste derrière soi. La domiciliation débordé le logement proprement dit et se prolonge sur ses abords sans qu'il y ait coupure et changement de paysage (1). Cette continuité spatiale facilite certainement l'esprit collectif du souci de bon entretien de l'ensemble du quartier ressenti comme un "chez soi" collectif.

Les sous-espaces typiques s'organisent donc ainsi. Le secteur de gravité pleine de l'Ouest de la Rue Claude Kogan jusqu'à la M.J.C. en passant par la Place Lionnel Terray n'est pas très nettement délimité. Sa fréquentation correspond à une densification graduelle, mais ne contrastant pas fortement avec le reste du quartier. En même temps, les sous-espaces discrets - gravitations par dépression - se disséminent nombreux et diffus soit jouxtant la zone de gravitation pleine et y conduisant progressivement, soit situés aux extrémités du quartier et abrités par les bosquets ou les concavités des entrées de groupes d'immeubles.

Les courtes montées d'escalier, les petits dégagements d'étage sont reconnus peu propices à la rencontre stationnaire et l'on verra dans le vécu le rôle psycho-moteur joué par ces espaces froids et reverberant fortement le bruit. Les rencontres sont plus favorables devant les immeubles. Quant aux tours, les observateurs notent qu'elles ne permettent pas une meilleure sociabilité ; l'individuel y est encore projeté beaucoup plus rapidement dehors.

Autre caractère marquant : de par la claire répartition spatiale entre logements de types différents, chaque sous-groupe social peut faire une bonne partie du chemin menant à la gravitation centrale sans rencontrer des représentants d'autres groupes. Seul le trajet vers la M.J.C. impliquerait un mélange de passants différents. Mais les observateurs de l'animation avouent que le secteur culturel proprement dit attire en grosse majorité des habitants du secteur I.L.N. justement voisin.

On a donc entre les sous-groupes différents, une condition de possibilité essentielle pour qu'une co-existence sans conflits s'instaure : le départage spatial donné d'avance.

(1) Mais l'image symbolique du Village Olympique s'incorpore en fait dans la partie essentielle. Pour le statut particulier de la partie Est du "V.O.", comme on dit, rendue au rang de scolie, de prolongement peu intégré, cf. la seconde partie.

2.1.5. En conclusion

La distribution discontinue et diffuse des sous-espaces typiques propres aux gravitations collectives trouve son unité dans la représentation d'identité de mode d'habiter que reproduisent les habitants du Village.

L'espace du quartier construit selon des modules répétés régulièrement (logements en contact avec les places vertes de la dalle piétonnière) semble vécu effectivement comme une entité fluide qu'une forme globale de sociabilité réglée sur le "comme il faut" départage et ordonne selon les normes d'un consensus général d'urbanité de bon gré.

Au niveau d'une appréhension globale de la situation d'habiter, il apparaît que le mouvement d'identification générale s'opère à l'échelle du quartier et sous la forme d'une représentation d'appartenance à un espace homogène architecturalement dont la fluidité autorise des appropriations différentielles très codées et sans conflits importants.

Par delà des discriminations qui vont de soi, le mode d'habiter trouve son unité dans un équilibre entre le respect des choses et la non-ingérence dans les privautés de ménage. Ainsi peut-on déjà comprendre sous réserve d'observations ultérieures, que le logement est perçu d'une manière homologue par les habitants du Village et subsumé sous les règles d'ensemble du code d'habiter global.

"Une sorte de cité-jardin" disent les urbanistes à propos du Village Olympique. La domiciliation s'étend du logement au jardin collectif extérieur selon une simple graduation des droits de jouissance et des devoirs de non-empiètements qui vont se rétrécissant au fur et à mesure qu'on va du plus privé au plus collectif.

2.2. A L'Arlequin

2.2.1. Caractère global

S'il y a un caractère dont l'ensemble de l'Arlequin n'est pas arrivé à se départir depuis cinq ans bientôt d'existence, c'est bien celui d'un espace compact pour une population fluide.

Plus que la simple spatialité architecturale, le "donné à habiter" dans son ensemble : bâti, aménagement, structures socio-éducatives, intentions conceptrices créant un mouvement fortement centripète, tout cela se présente aux observateurs comme un instrument complet, raffiné où "l'intégration" des parties de diverse nature entre elles et des parties au tout a trop bien fonctionné. D'où un départage fondamental entre les habitants qui sont initiés et appréhendent cet objet monumental sans ignorer les représentations d'un mode d'habiter conçu par les bâtisseurs, et d'autre part les habitants qui pratiquent simplement l'habiter de l'objet bâti.

Population fluide pourtant car d'une part les C.S.P. les plus représentées, quoique tendant à se situer dans leur ensemble au "centre" du tableau classificataire habituel, débordent nettement plus qu'au Village Olympique vers le haut et aussi le bas. Il y a ainsi qu'une quantité de cadres supérieurs et aussi d'O.S. et O.P., à quoi il faut ajouter la forte proportion d'inactifs (étudiants et retraités). Or ces groupes sociaux bien différents sont juxtaposés selon un mélange territorial non négligeable. D'autre part, la forte position des classes moyennes qui ont joué un rôle d'amplificateur des intentions architecturales et sociales entretenues par l'animation, a favorisé cette imprécision du découpage social dans les représentations.

Les pratiques d'habitat déteignent les unes sur les autres. Plus rien n'est clair, "on ne sait plus très bien à qui on a à faire" notent nos observateurs. L'idée de "vie nouvelle" semble avoir subsumé les différences coutumières.

Un déterminant de type idéologique fonctionne donc globalement encore aujourd'hui et accroît le caractère imprécis et inquiétant d'une population dont on ne sait pas très bien ce qu'elle est, ni où elle va, estiment nos observateurs.

2.2.2. Climat idéologique de la situation d'habiter

Il faut distinguer deux formes d'idéologies pour ce qui concerne l'Arlequin :

1. Une idéologie produite initialement qui s'est donnée comme une nouvelle forme de mode d'habiter que l'aménagement et la présence de structures d'animation devait induire (Cf. historique de la production de l'Arlequin (1)). Tant le discours que son incarnation architecturale ont pesé sur les représentations et la pratique effective des habitants, à telle enseigne que de "l'extérieur", de la ville, l'Arlequin est perçu comme un isolat inquiétant : "faut pas toucher à l'Arlequin".
2. Une idéologie entendue comme climat général de l'Arlequin et qui consiste en un faisceau de représentations diffuses et re-produites, qui marquent les pratiques d'habiter et sont comme les retombées de l'intentionnalité explicite des aménageurs animateurs et éducateurs croisées avec les contraintes proprement spatiales.

On peut ramasser les propos de nos interviewés en quelques propositions qui donnent les tonalités essentielles :

- Le respect des gens prime le respect des choses, c'est-à-dire que pratiquement la nécessité implicite - que certains ressentent comme

(1) Troisième Livre

pression sociale - du laisser faire à chacun selon sa guise fait accepter l'irrespect du bâti et de l'aménagé. A l'Arlequin, les enfants profitent allègrement de cet impératif diffus mais puissant. Peu d'adultes osent intervenir devant le spectacle d'une dégradation. "Au moins, à l'Arlequin, ça vit" dit à ce propos un observateur.

- L'Arlequin est un univers du TROP : organisation spatiale trop compacte et trop complexe à la fois, elle ne se prête à aucune comparaison ni avec un autre ensemble, ni dans l'ensemble lui-même, d'une partie à une autre.

"C'est une vraie petite ville", disent les observateurs, et en ce sens il y a toujours de l'inconnu quelque part. "Trop sale", "trop libre", "trop politisé", "trop mélangé", disent d'autres et ces excès inquiètent.

- L'Arlequin est un univers de l'insaisissable : l'espace y est à la fois trop compact et les lieux centraux de sociabilité trop investis par certains sous-groupes spécifiques pour qu'il y ait prise sur autre chose que le logement et les espaces de circulation.

On cite les difficultés d'accès pour pouvoir bénéficier d'un équipement qui ne soit pas le centre social ou le centre médical, difficultés dues à la centralisation et une démultiplication importante de la structure d'animation. Les observateurs laissent entendre aussi que ce que nous appelons un "code implicite local" ne peut pas se personnaliser et ne peut s'attribuer qu'au "ON". Une grosse machine est en marche, dont les moteurs échappent à toute identification.

Or, ces trois caractères essentiels du climat idéologique de la situation globale pèsent d'une manière particulièrement lourde dans la pratique concrète de la sociabilité. Pour une minorité, ils appellent des efforts exaltants, pour la plupart ils provoquent le sentiment de l'insurmontable ou du menaçant.

2.2.3. Déterminant pratique - L'Inévitabilité

En effet, de par la disposition spatiale toute évitabilité est quasiment impossible. Tout chemin qui éviterait le Charybde qu'est la Galerie piétonnière conduit à un Scylla inévitable topographiquement. Ces variantes de la Galerie Centrale (60 - 120) sont peu nombreuses :

- . un crochet par l'intérieur du C.E.S. ... mais réservé aux initiés,
- . la voie qui longe les silos-parkings ... mais livrée aux voitures et n'accédant pas facilement aux commerces,

. la mezzanine en entre-sol ... mais toujours inquiétante et où l'on craint les mauvaises rencontres.

De gré ou de force, si l'on veut "sortir", il faut donc bien rencontrer le socialement omniprésent mais insaisissable et en ce sens sournois, sans pouvoir comprendre ni la nécessité de cette rencontre, ni ce qu'est cette sociabilité obligée. Mais peut-être le vécu dévoilera-t-il d'autres formes de variations.

Aussi, les manifestations pratiques globales de l'habiter à l'Arlequin ont-elles pour caractère fondamental ce régime de la nécessité qui départage un mode d'habiter volontariste qui a intégré cette nécessité et la reproduit - car les habitants de ce type sont en même temps capables d'un discours si modeste soit-il - et un mode d'habiter plus ou moins contraint qui privilégiera le logement en contraste avec les espaces publics.

Qu'il y ait des intermédiaires entre ces deux modes, ou des conflits, qu'il y ait des formes de discrimination plus ou moins tendues, des reproductions de mécanismes ségrégatifs sous des formes inattendues, des actions revendicatives de portée locale ou élargie, l'étude des façonnages d'habiter le montrera, si c'est le cas, mais dans les représentations tout se passe sur le mode de la disjonction exclusive. Les mêmes phénomènes pourront être représentés de manière diamétralement opposée. Sur ce territoire de l'inévitable, des pratiques analogues auront des intentions très différentes.

On se doute bien que nous avons recueilli chez nos observateurs des opinions opposées et qui se rattachent précisément soit au type volontariste, soit au type contraint. Ainsi la même perception de l'insaisissable et de l'inévitable peut provoquer à propos de l'avenir du quartier et des modifications possibles, soit une interprétation optimiste et ouverte, soit une interprétation catastrophique.

Dès lors, il ne sera pas surprenant de découvrir dans la situation globale de l'Arlequin, des formes de rapport à l'espace nettement contrastées.

2.2.4. Sous-espaces typiques

Le jeu des gravitations pleines et des gravitations par dépression se règle, dans le cas de l'Arlequin, sur des mouvements de sociabilité opposés correspondant aux deux pratiques principales d'habiter citées auparavant.

Sur un espace fortement centré, une seule gravitation pleine recouvre la partie centrale de la Galerie. De par sa forte concentration d'équipements de toute sorte et donc sa fréquentation obligée pour tout le monde (commerces et accès principaux des logements) elle contraste fortement avec le reste du quartier. Elle est le point de référence d'une évaluation sur la répartition des autres

espaces publics : une petite gravitation pleine, de style moins contraignant, qu'est la Maison Médicale, les autres parties de la Galerie qui peuvent être des lieux de passage attardés (60 - 40) (60 - 80) les abords du marché (140 - 150). Le lieu antinomique du centre de la Galerie est le parc, immense zone de gravitation par dépression.

Plusieurs phénomènes sont à noter :

1. Les mouvements de sociabilité à l'Arlequin sont ou bien centripètes ou bien centrifuges, se référant toujours à la gravitation pleine centrale.
2. Les autres sous-espaces typiques cités, ainsi que les entrées des écoles, l'arrêt de bus du 120 à fréquentation cyclique, sont capables de valences inverses selon que l'on fuit la Galerie centrale ou qu'on la recherche. On peut avoir ainsi dans un même lieu une sociabilité de condensation, de fusion, agie selon un rapport d'individu à situation globale, ou bien une gravitation par dépression, marquée par des appropriations de petits groupes. La variabilité temporelle méritera donc un examen tout particulier là où la nature des lieux spécifiques devient insaisissable.
3. Dans la zone centrale de gravitation pleine très attractive, des micro-formations peuvent exister à certains moments sur des territoires limités ou parfois le temps d'une traversée de galerie (bandes d'adolescents, groupes d'enfants, sorties du C.E.S. groupes de visiteurs). Elles créent alors un phénomène de dépression sur partie ou totalité de la zone centrale avec possibilité de tension, voire de conflit. L'espace commun de consommation et de loisir devient alors étrange ou inquiétant.
4. La zone du parc, dans son ensemble, permet par sa vaste étendue de nombreuses gravitations discrètes. Entre la représentation du "Parc" telle que véhiculée dans le discours avec les qualifications qui l'affectent ("ce qu'il y a de mieux à l'Arlequin", "avoir du vert sous les fenêtres, et la montagne après", "le lieu des gosses") et la réalité appropriée, de fortes différences se dessinent, que l'analyse des façonnages démarquera. Notons, toutefois que, dans les représentations, les points forts du parc sont les suivants : le Lac, les Buttes et surtout la "Grande Butte", la partie du Stade (Parc Nord), la partie vers les "Résidences 2.000", les Aires de Jeux pavées (Centre du parc), le terrain de Boules, et enfin cette partie Est sise entre le 110 et le 130 qu'on ne compte pas dans le parc mais qui en est un prolongement discret.

2.2.5. L'Arlequin : un grand appartement ou une petite ville ?

Il reste un groupe de sous-espaces typiques dont il faut parler en

même temps que de l'appréciation globale portée sur le logement, puisqu'ils conduisent à ce dernier.

De par l'organisation architecturale, les habituelles délimitations entre logements "immeuble" et "rue", sont bouleversées et les deux derniers termes inaptes à caractériser les espaces de circulation que l'aménageur a conçus ; leur nouveauté contribue certainement à renforcer l'impression générale de dépaysement et de complexité insaisissable.

1. La Galerie proprement dite qui peut s'assimiler à l'axe central du système piétonnier d'ensemble n'est pas pourtant perçue comme une rue. Elle s'en distingue par le fait qu'elle est couverte, que sa continuité suit celle des bâtiments et qu'aucun logement ne la borde, mais la surplombe. Les ascenseurs débouchent directement sur elle.
2. Les ascenseurs mènent à de longs couloirs baptisés "coursives" parfois coupés par des portes à double battant et s'élargissant à certains endroits pour ménager des surfaces carrées éclairées par des fenêtres ; leurs ramifications conduisent à des groupes de 3 ou 4 portes.
3. Entre la porte du logement et celui-ci proprement dit, il y a une volée de 6 ou 15 marches d'escalier selon les types d'appartement (sauf dans les petits logements de plein pied avec la coursive). Il faut signaler enfin que dans certaines coursives les portes de logement sont ouvertes et les enfants ou adultes circulent un peu comme d'une chambre à l'autre à certains moments de la journée.

La séquence d'une série de "sas" ouverts les uns sur les autres qui comprend donc : Galerie - ascenseur - coursive principale - coursive adjacente - induit une série de transitions à laquelle peut s'ajouter l'escalier intérieur. Cette démultiplication d'espaces qui vont du plus privé au plus public est vécue selon deux modes globaux. Ou bien le logement prolonge ses abords par dégradations progressives jusqu'à la Galerie au-delà de laquelle on est vraiment dehors. "Ici, dit une grand'mère on peut aller acheter son pain en robe de chambre et en pantoufles, alors qu'en ville c'est impossible, même si la boulangerie est à côté". Ou bien, les transitions sont vécues comme une multiplicité de coupures qui isolent d'autant mieux le logement. "En plus avec cet escalier intérieur, on se croirait dans un pavillon", nous a-t-on dit. L'ascenseur peut ainsi, selon les heures et selon l'habitant, prendre qualité de gravitation pleine et, plus rarement, de gravitation laxé.

Selon la tournure que prend le mode d'habiter, ces sous-espaces typiques sont des gravitations à tendance pleine quand, pour l'habitant, la coursive continue la Galerie, ou des gravitations de refuge quand on ne cause familièrement que dans sa ramification de coursive. Il en découle dans le rapport général du logement à la

situation d'habiter un statut à deux valences. Expansion, diastole du territoire de domiciliation où le logement ne coïncide plus avec le domicile, ou bien systole, phénomène de rétraction amplifié par contraste avec l'autre mode ; dans ce rapport de contraction domiciliaire, à la limite, les espaces publics de l'Arlequin sont aussi lointains et étrangers au domicile que la ville : et alors l'Arlequin en lui-même avec sa complexité inquiétante suffit à tenir lieu de "ville".

Sans préjuger encore de la dynamique propre à chaque sous-groupe, on peut d'ores et déjà noter que dans une même situation d'habiter globale dans un climat du "trop" les modes d'habiter tendent à se différencier par excès inverses. Aucun ajustement satisfaisant, aucune métastabilité permanente n'existe. Ou bien on ne se retrouve soi-même que dans le logement, ou bien on est chez soi partout. Le premier mode d'habiter s'efforce de se différencier et des autres logements et des espaces publics qu'il voudrait anonymes ; le second cherche son identité dans une différenciation d'avec le premier mode qu'il côtoie et voudrait dépasser.

2.3. A Malherbe

L'ensemble dit "Malherbe Olympique" présente la particularité d'être fortement marqué par le secteur de la copropriété. L'image globale dont la nature va s'explicitier se dédouble par dégradation pour le secteur locatif, mais reste pregnante. Ainsi à l'ombre de la bonne réputation du quartier, les locataires prennent quelques libertés, sont plus tolérants, plus laxistes, aiment se distinguer de l'autre secteur.

Ils semblent subir plus ce que les copropriétaires agissent. Pourtant tout ce qui caractérise les représentations de la situation globale d'habiter et s'affirme pour la copropriété sur le mode majeur, doit aussi s'affirmer pour le locatif, fût-ce sur un mode mineur.

2.3.1. Caractère global

La situation globale de Malherbe peut s'énoncer comme un espace réglementé pour une population éminente.

Sur l'ensemble d'un Malherbe pourtant composite architecturalement, nos observations et celles de nos observateurs concordent en tous points pour reconnaître, d'une part l'uniformité d'un espace toujours réglementé où l'on ne voit ni infractions, ni comment une infraction pourrait se faire, d'autre part, qu'un caractère d'identité fondamental englobe tout le quartier : le sentiment d'être entre "gens comme il faut".

En ce sens, nous parlons d'éminence, non que nous voulions attribuer un statut élitaire à cette population, mais ce concept exprime bien la manière selon laquelle les habitants pratiquent et se représentant la situation globale de leur quartier.

La seule collectivité qui apparaisse au niveau global est celle de la connivence à entretenir l'ensemble d'habitat à part et au-dessus ; se distinguer pour être distinct. Cette connivence étant tacite, ce n'est pas à proprement parler un discours idéologique global qui véhicule les identités à l'échelle du quartier (sauf quand la situation d'interview en provoque l'expression orale). Il y a plutôt un ensemble de pratiques porteuses d'un consensus idéologique.

Curieuses pratiques d'ailleurs qui se manifestent sous la forme d'un certain nombre de refus d'agir. En énumérant les principales, on peut voir qu'il s'agit de la constitution d'une éminence non pas par un effet collectif, mais comme par un creux, par la somme des différenciations pratiquées individuellement.

2.3.2. Manifestations pratiques

Les différenciations générales s'effectuent en se posant :

- . au-dessus et à part du voisinage urbain immédiat ; on ignore les quartiers voisins et ce qui s'y passe, même et surtout les ensembles H.L.M. limitrophes.
- . au-dessus du collectif local : on ne fréquente, sur un mode collectif, ni les diverses unités du quartier Malherbe, ni les immeubles voisins, ni même les habitants de son immeuble. Il n'y a que des rencontres inter-individuelles ; on n'a que des "connaissances".
- . au-dessus et à part de l'espace public qui n'est qu'un lieu d'accès ou de sortie. Les espaces verts sont "à voir", pas à fouler. Une pratique de fréquentation de ces espaces est admise pour les enfants, selon des règles précises toutefois (analogues à celles des jardins publics).
- . au-dessus des conflits et tensions, car l'observance tacite des règles de coexistence collective dispense aisément de toute intervention active.

Par ailleurs, aucun groupe n'occupe l'espace public et les "bandes" délinquantes des **quartiers** se risquent très rarement sur **Malherbe** : "on les voit tout de suite et ils ne vont pas loin", nous dit-on. Il en va de Malherbe comme d'un organisme sain qui a la capacité soit de rejeter le corps étranger, soit de l'assimiler sans effort apparent. On parle de rares "familles impossibles", de couples "hippies" à qui on dit peu de choses, mais

dont on parle et qui devraient bien finir par s'assimiler ou partir, dit-on, ou bien sont partis.

- . au-dessus même de la répression. Quand exceptionnellement un habitant se risque à intervenir directement pour réprimander des enfants qui enfreignent le "bon usage" des espaces publics, il arrive que d'autres habitants défendent les enfants. Quand elle doit s'exprimer, la règle s'énonce sur le mode explicatif ; à moins que la coercition ne s'effectue par délégation des gardiens.

Cette éminence d'une co-existence de gens "comme il faut" s'appuie pourtant sur autre chose que la simple réglementation **tacite** d'un espace d'habitat collectif.

Ces olympiens moyens ont leurs "hommes de main" au sens littéral du terme, ceux qui sont prêts à agir ou à parler pour faire respecter et le paysage global du quartier et la privauté de chaque habiter individuel : tels sont les nombreux gardiens certes discrets mais toujours prêts à "sortir".

Le seul sous-groupe que nous ayons identifié clairement est cette petite société des gardiens qui les uns après les autres et sans se concerter, ont rejeté nos demandes d'entretien sur un ton identique de mépris supérieur et d'agressivité que seule la bonne conscience de chien de garde peut donner.

Mais on n'explicite pas cette fonction, ni son origine. L'indulgence amusée que les habitants leur accordent cache une acceptation de leur rôle.

2.3.3. Éléments idéologiques

On retrouve sans peine en définitive l'idéologie d'habitat individuel : chacun chez soi.

De "collectif" il n'y a que le statut d'organisation de l'espace et l'unicité du règlement de son usage : le respect des choses.

On ne peut parler du respect des gens ; il y a plutôt respect des propriétés individuelles qui s'exerce sur un mode de discrétion policée entre individus satisfaisant à la seule identité idéologique du "comme il faut". "Un copropriétaire, dit une observatrice, ça respecte les choses".

2.3.4. Variantes

Les variantes sont les suivantes dans le secteur locatif :

- . une relative connaissance des quartiers voisins liée à un besoin d'information en cas de mutation résidentielle possible ;
- . une plus grande liberté laissée aux enfants qui jouent en groupes plus importants sur un "espace vert" mieux aménagé à cet effet que dans le secteur copropriété ;
- . une aptitude minimale à la vie collective, dans la mesure où existent des préoccupations et problèmes communs (cherté des loyers, association revendicative, état d'insatisfaction provoqué par le conflit entre l'image de réussite des copropriétaires et les difficultés de promotion personnelles) ;
- . un nombre de gardiens plus restreint.

Toutes ces variations portent sur des degrés n'entament pas fondamentalement une situation globale d'habiter qui concerne bien tout le quartier.

2.3.5. Sous-espaces typiques : le parallélisme

Le quartier de Malherbe n'a pas de "centre" proprement dit. Il ne possède aucune gravitation pleine qui lui soit propre. Commerces et équipements se disposent sur des rues qui jouxtent d'autres quartiers. Il n'y a donc qu'une polarité vers le Sud-Est de l'ensemble qui appelle des mouvements d'aller et retour dans cette direction.

De toutes façons, les chemins vers cette frange peuvent se varier et n'induire aucune rencontre nécessaire. On nous cite simplement des commerces et pour une minorité les équipements culturels de Teisseire, où "on peut rencontrer des gens".

Le Centre Oecuménique regroupe une minorité d'habitants du quartier mêlés à d'autres selon une activité confessionnelle cyclique non typique de la situation globale d'habiter. Les réunions de copropriétaires ou d'associations qu'il abrite, sont de même cycliques et plutôt rares. L'étude de détail déterminera l'importance ou non de son rôle. Pour les observateurs, ce Centre apparaît plutôt comme "un météorite".

Pour les autres sous-espaces, il faut distinguer le secteur locatif le secteur copropriété.

Entre les immeubles locatifs s'étend un espace vert et de jeux qui est un lieu de gravitation propre à la catégorie des enfants. Les adultes qui y pénètrent (mères de jeunes enfants) le fréquentent sur le mode d'une gravitation discrète. Autour de cet espace, les entrées d'immeubles donnent sur un chemin piétonnier qui peut permettre le passage attardé, mais qu'on ne cite pas comme espace de rencontre notoire.

Dans le secteur des copropriétés, seules les entrées d'immeubles fonctionnent comme espace de sociabilité, mais d'une sociabilité minimale. Ces sous-espaces de gravitation ne sont vraiment ni "pleins", ni vraiment spécifiques. Deux habitants sortent en même temps de l'ascenseur, ils s'arrêtent une minute, un troisième survient ; mais l'un des deux premiers s'éclipse bientôt. Ce n'est donc ni tout le monde qu'on rencontre là, ni les membres d'un même sous-groupe constitué. Le seul "permanent" de ces lieux est le gardien.

De par leur dispersion et l'organisation orthogonale des chemins piétonniers, de par l'absence de "centre", les sous-espaces conditionnent une sociabilité de parallélisme, de co-existence par juxtaposition qui correspond parfaitement à la forme idéologique d'un mode d'habiter général propre à Malherbe. Sociabilité de façade, bien dénotée par une pratique sous-spatiale essentiellement visuelle. L'espace public ne sert qu'à voir ou être vu, mais sur un mode discret, juste le temps de savoir si l'autre correspond au modèle requis.

2.3.6. En définitive, la situation globale d'habiter à "Malherbe" pose un problème très particulier.

On voit cette situation globale se constituer selon un code rigide, efficace et général. Mais l'une des règles essentielles de ce code implique le refus de la promiscuité et que l'individualisme courtois garantisse un savoir-habiter comme il faut.

Cet impératif, l'organisation de l'espace selon le parallélisme, l'absence de gravitations de condensation et de fusion collective, ne permettent guère la transmission et la reproduction de ce code par voie immédiate.

Comment se transmet-il et se reproduit-il concrètement ?

On peut supposer des facteurs favorables et qui le véhiculent de manière implicite ou cachée :

- . La permanence de l'état du paysage "bien entretenu" ?
- . L'imitation des conduites quotidiennes ?
- . Le "corps" des gardiens comme central d'informations et d'exécutif ?

Que ces facteurs soient pertinents, que l'un d'eux soit fondamental, qu'ils soient des instruments accessoires ou le "topos" même du code qui régit la situation globale d'habiter, seule une étude du détail des façonnages d'habiter devrait permettre de l'affirmer ou non.

2.4. A Teisseire

2.4.1. Caractère global

La situation globale d'habiter à Teisseire est une situation en cours de mutation.

L'histoire du quartier a fait peser sur l'image d'ensemble des traits peu reluisants. Les observateurs le savent et ne le nient pas : délinquance notoire, dégradations, malpropreté générale.

Mais d'une part l'action revendicative et l'effort des pouvoirs publics et des H.L.M. a déjà amélioré le paysage, d'autre part la délinquance est moins flagrante et de toutes façons répandue aussi dans les quartiers voisins.

Les deux composantes de la situation globale consistent donc en une image qui, de défavorable qu'elle était, s'améliore lentement et une "bonne disposition" de l'ensemble des habitants à revaloriser le quartier.

2.4.2. Climat idéologique

Différent nettement en cela des autres quartiers, le rapport de la population de Teisseire à son espace ne peut s'évaluer en terme de "compact" ou de "fluide". Ces deux concepts semblent ne pouvoir caractériser que des ensembles d'habitat de construction récente.

C'est au fil d'une dialectique vécue dans l'histoire du quartier qu'on comprend mieux la nature de l'habitat. Les observateurs se réfèrent toujours plus ou moins explicitement à l'histoire des conflits. Au départ (1960) Teisseire est construit dans un climat idéologique de production de "logements populaires". Le produit garde les marques de ce style en pièces et morceaux qui impose des formes de sociabilité brutalement nouvelles : la co-existence obli-gée, la concentration nécessaire et insulaire.

A partir de cette donnée de base, d'année en année, naissent des tensions induites par ce qu'il y a d'obligé dans le rapport à l'espace et des conflits, soit entre sous-groupes sociaux, soit entre habitants associés et l'organisme propriétaire de l'ensemble. Ainsi se secrète l'image d'une situation globale de quartier conflictuelle et tourmentée.

Le climat de Teisseire trouve par ce biais une unité et une spécificité propres qui perdurent dans l'état actuel de la situation.

Diverses composantes de ces acquis historiques se répercutent dans les pratiques d'habitat :

- . une structuration de la sociabilité locale constituée à travers des tensions et conflits, avec une certaine accoutumance au phénomène,
- . l'expérience du pouvoir effectif que les habitants associés peuvent avoir,
- . le sentiment que les modifications d'une situation globale d'habitat sont difficiles mais possibles.

Surtout deux tendances générales se dessinent :

- . d'un côté, la rémanence d'une idéologie revendicatrice et punitive ; mais la division des associations, le départ de quelques militants réduisent la portée de cette idéologie,
- . de l'autre, l'envie d'avoir un climat de quartier amélioré, tranquilisé : en un mot de quartier "normal".

2.4.3. Manifestations pratiques

Entre s'appuyer sur la priorité au respect des gens et des droits de l'habitat, et assurer une maintenance du respect des choses, rien n'est encore tranché globalement. Une constante demeure comme caractère d'unité, la tendance à l'institutionnalisation. Ainsi les conflits d'associations se structurent politiquement, ainsi, pour la maintenance du bon état des choses, les efforts de la municipalité et l'installation sur place d'un bureau des H.L.M. coïncident avec l'essor des "bonnes dispositions" des habitants.

Deux attitudes pratiques se distinguent actuellement. On note un mouvement de vie sociale bien centré sur le quartier. On peut quitter le quartier un jour, mais : "c'est vivable, y'a une vie de quartier". Autre attitude encore très marquée par l'image ancienne : on se cantonne dans le logement et on se prépare à partir dès que possible.

Ce sont les premiers qui ne désespèrent pas de l'évolution de la situation globale, que ce soit sur un mode actif (une minorité fait la grève des loyers) ou sur un mode plus passif. Dans un climat général de trêve et d'apaisement, ceux-là redécouvrent des pratiques des espaces privés et des espaces publics moins inquiètes, en même temps qu'une identité plus stable en sous-groupes sociaux distincts.

Les observateurs-animateurs notent l'actuelle sédimentation et le départage peu conflictuel des différents sous-groupes perceptibles en regard de l'usage des équipements qu'ils gèrent. Les activités sportives "populaires" sont de loin les plus pratiquées (foot-ball, judo, boules), dans le cadre ou non de la M.J.C.

En fait, c'est en terme de territorialité que la situation globale d'habiter s'organise actuellement à Teisseire.

2.4.4. Sous-espaces typiques - La répartition

Un seul centre de gravitation pleine circonscrit par les équipements et commerces de l'Ouest du quartier, fréquenté et anonyme.

La multitude d'espaces verts bien délimités par les bâtiments, permet des gravitations discrètes et spécifiques où les sous-groupes sociaux peuvent exercer leur appropriation.

Réciproquement, les "espaces verts" permettent la nette distinction des immeubles selon les pratiques spécifiques de leurs habitants. Comme il y a peu de polyvalence dans ces sous-espaces, les dénnotations et connotations se repèrent et se disent facilement, soit à partir du lieu, soit à partir de la fonction ou de l'appropriation par un groupe, soit à partir de la forme remarquable d'une pratique d'habitat typée.

Par exemple :

- "le jeu de boules" : partie du parc sud occupée par des joueurs de style homogène et réservée aux hommes ;
- "le terrain de foot" : espace vert au Nord-Est ayant cette fonction et principalement occupé par des enfants ou des jeunes ;
- "le 4 Marcel Bourrette" : abord d'une tour où rodent parfois des petites bandes d'adolescents provocateurs ;
- "la Rue Letonnellier" : secteur d'immeubles garnis de familles nombreuses d'immigrés.

A noter, un sous-espace très attractif qui n'est pas dans le quartier et provoque des vides notoires en fin de semaine : le quartier Très-Cloîtres où vont de nombreux Maghrébins habitant à Teisseire. De même, le marché de l'Abbaye attire les ménagères de la partie Est du quartier.

Un seul sous-espace apparaît nettement comme lieu de conflits. Hors du périmètre du quartier, un terrain d'aventure voisin encadre la confrontation souvent orageuse entre bandes d'enfants de la partie Nord du quartier et de la partie Sud, ou bien entre bandes de Teisseire et d'autres quartiers.

Hormis ce cas, l'organisation territoriale de l'habiter global de Teisseire se fait actuellement sur le mode de répartition.

Les divers sous-groupes vivent une phase de fondation territoriale dont on ne peut encore prévoir l'évolution.

2.4.5. En définitive,

sur un fonds d'amélioration reconnu par les observateurs mais auquel ils donnent une portée différente, les formes de sociabilité propres au quartier tendent à co-exister dans une situation globale métastable.

Mais rien n'est facile, rien n'apparaît nettement.

Aussi, pessimistes et optimistes amplifient-ils chacun à leur manière l'aspect global du quartier qui les préoccupe.

Teisseire reste un quartier ambigu à l'avenir incertain.

DEUXIEME PARTIE

ANALYSE MODALE DES FACONS D'HABITER

Comme on l'explicite méthodologiquement dans le "premier livre" (1), c'est une analyse modale qu'on se propose de faire maintenant. Le matériau auquel elle s'applique : les expressions de vécu saisies chez des habitants des quatre quartiers.

Dans la mesure où l'univers de la vie quotidienne décourage toute étude qui se voudrait à la fois précise et exhaustive, on a choisi la précision et interrogé particulièrement sur les pratiques de cheminement (2)

Nous en proposons trois lectures, trois traitements, s'appuyant l'un sur l'autre et se dépassant l'un l'autre, aussi bien un tel type d'analyse doit-il se donner plusieurs moyens et progresser avec circonspection.

°
° °

1 - TRAJETS ET INVESTISSEMENTS TERRITORIAUX

1 - 0 - INTRODUCTION

La première lecture du matériau consiste en la projection graphique des cheminements racontés. Transcrits sur un plan du quartier, les cheminements se donnent comme des traces repérables cartographiquement. Pourquoi opérer cette réduction de la parole au trait ?

C'est le procédé familier, le plus courant en matière de repérage spatial. Y échapper, eût été certes refuser un appauvrissement indéniable, mais aussi ne pas donner une communauté de sens élémentaire entre les divers cheminements sur un même ensemble et entre ces cheminements et le premier regard porté sur eux. C'est donc par une homothétie provisoire et abstraite, mais courante et familière dans le champ du savoir que les trajets se saisissent sur des fonds spatiaux superposables et selon des métaphores graphiques

(1) cf. p. 83 sq

(2) p. 93 sq

analogues. La superposition réalisée (1) permet de faire ressortir un certain nombre de phénomènes élémentaires tels : le rapport de la forme des trajets au point de domiciliation, les différences de trajet à trajet pour un même habitant, et d'un habitant à un autre, les secteurs spatiaux fréquentés, ceux qui le sont moins, ceux qui sont évités enfin (et l'observation en sera fondamentale).

Les caractères remarquables relevés dans ces figures cartographiques valent-ils en eux-mêmes ?

Quelle forme de façonnage indiquent-ils et à quelles autres formes renvoient-ils, peut être plus fondamentales quoique moins apparentes ? Ce sont les questions soulevées par une telle approche cartographique qui seront développées dans une mise à distance critique.

1 - 1 - FORMES DES INVESTISSEMENTS TERRITORIAUX ET QUESTIONS SPECIFIQUES SUR LEUR NATURE

1.1.1. Au Village Olympique

1.1.1.1. - Exposition graphique

Les trajets dont on a recueilli le récit modèlent la forme d'occupation spatiale du Village Olympique, selon deux régimes.

- a) Des formes rectilignes principales. C'est un "T" qui se dessine comme la forme fondamentale : une transversale Est-Ouest selon les Rues Duhamel et Claude Kogan, une "verticale" Nord-Sud selon la Rue Christophe Turc. Une forme secondaire vient complexifier ce "T" principalement à sa base qui se prolonge : au Sud par un faisceau de trajets conduisant jusqu'à l'Avenue Esmonin, à l'Est par la Rue Gusto Gervasotti, et à l'Ouest par des mouvements périodiquement importants vers les parkings Ouest.

(1) Nous faisons l'économie de donner ici la centaine de plans de cheminements ainsi réalisés. Ce sont les résultats des observations de ce matériau intermédiaire qui importent et que nous donnons. A toute curiosité technique, nous renvoyons toutefois à l'ouvrage déjà cité ("Le Pas. Approche de la vie quotidienne ..."), où le travail expérimental produisait ces plans en nombre limité. L'imagination cartographique peut multiplier les procédés de transcription : pointillés pour des trajets occasionnels, fléchage des sens univoques, etc..., tous procédés restant bien entendu tout à fait allusifs et privés d'intérêt en soi dans la mesure où le but n'est pas seulement de faire l'état d'une fréquentation d'aire piétonnière. Pour toute allusion cartographique, on peut se référer aux plans donnés dans le "troisième livre".

- b) Des formes à tendance circulaire qui, soit bouclent un des secteurs dessinés orthogonalement, soit divergent des formes orthogonales de manière décidée.

Les pôles principaux où s'articulent les trajets apparaissent d'abord au noeud de leurs rencontres ou séparations (ce sont des places ou carrefours : Place Lionel Terray, le carrefour Turc-Gervasotti), mais aussi aux endroits où la configuration du bâti constitue un goulet (centre de la Rue Claude Kogan, passerelle sud-est terminant la Rue Gervasotti, Rue Lachenal).

Les pôles d'attraction sont bien évidemment la zone commerciale, la zone scolaire Est, la zone scolaire Nord, le secteur de la MJC. Une exception toutefois pour les trajets d'étudiants de la partie Sud du quartier qui atteignent rarement lieux commerciaux et lieux "culturels" du quartier.

L'organisation globale des limites, telle que la structurent les trajets relevés se départage en deux régimes :

- les trajets d'habitants de la partie Nord du Village Olympique coïncident très nettement avec cette zone Nord. C'est-à-dire que la limite des territoires parcourus ne dépasse guère la Place Lionel Terray. Exceptions : des trajets pédestres (rares) vers le Centre Commercial Grand'Place, le cas d'un écolier allant au C.E.S.
- les trajets d'habitants de la partie Sud tendent tous (sauf ceux des étudiants) à couvrir un bien plus large territoire, à présenter une structure divergente et évolutive plutôt qu'involutive.

En conséquence les exclusions, ici appréhendées simplement comme du "non fréquenté", se classent globalement selon deux types :

- des exclusions correspondant à une restriction spatiale du quartier : c'est le cas de la zone Nord où les trajets semblent tourner le dos à la partie Sud ;
- des exclusions en forme de secteurs longitudinaux délimités par l'évasement divergent du schéma des trajets, exclusions par disparition progressive des secteurs s'éloignant du domicile : c'est le cas des trajets des habitants de la zone Sud.

1.1.1.2. - Spécificités et questions de nature

L'organisation des trajets superposés ne fait que vérifier la seule thèse de l'induction spatiale du bâti.

On voit en effet les trajets suivre le dessin des principaux cheminements piétonniers. Plutôt que d'un façonnage, il s'agirait d'un "être-façonné". Lecture en tous cas grossière dans la mesure où elle se réduit à une projection graphique et où il n'est jamais rendu compte que d'un remplissage quantitatif de l'espace donné à habiter. On peut toutefois évaluer le poids de l'induction du bâti et à partir de celui-ci, chercher comment le donné est susceptible de modelage dans la vie quotidienne.

Les variations et divergences spécifiques qui apparaissent à l'examen des textes racontant les cheminements sont les suivantes, qui amènent autant de mises en question du premier donné quantitatif.

a) La qualité de continuité de chaque trajet, ou ensemble de trajets effectués par les habitants, tend à la fois à s'inscrire dans les formes générales et à s'en démarquer. Ainsi la transversale Centre-Ouest qui mène de la Place Lionel Terray à la Rue Claude Kogan, est d'une qualité toute différente de son prolongement dans le sens opposé (Lionel Terray - M.J.C.).

La première vaut pour tous les habitants comme type de gravitation dense et répétitive, mais sans aucune intensité d'appropriation. Elle se chemine sur le mode de la nécessité fonctionnelle, de la rencontre inévitable et quasiment institutionnalisée :

"Chaque fois que je vais au commerce de la Rue Kogan ..."
"Chaque fois que je vais à UNA ..."

Le trajet se vit sur un mode de présence générale à tendance répétitive. Par contre, le segment entre la Place Lionel Terray et la M.J.C., d'une part peut se cheminer selon au moins deux modes spatiaux différents :

"Dans la Rue Duhamel, je rencontre toujours des gens, c'est animé ..."
"Je préfère passer par là ..."

Ou bien :

"Je ne prends pas la Rue Duhamel, je passe par l'escalier de la Place Lionel Terray (...) surtout quand je suis pressé".

De même l'axe Nord-Sud s'emprunte soit par la Rue Christophe Turc, soit par un cheminement collatéral à l'Est, soit en passant "carrément par le stade", soit par les parkings à l'Ouest.

Il faut donc considérer qualitativement et l'action projetée qui oriente le cheminement présent et le sens choisi (on va par un chemin, on revient par un autre) et la qualité des variations perturbant les chemins induits (variation par évitement, par raccourci, par digression, par irruption événementielle).

En ce sens on ne peut précisément postuler que les cheminements vécus se répartissent entre l'orthogonal et le circulaire. C'est plutôt au gré des ruptures que ce qui est vécu dans les trajets commence à apparaître. Tel habitant venant du Sud du quartier suit consciencieusement la Rue Christophe Turc, puis brusquement évite la Place Lionel Terray au moment où il allait l'aborder, et bifurque.

On notera enfin ce qu'un plan est incapable de transcrire : la différence qualitative qui renverse l'ordre d'évaluation d'un trajet selon sa fréquence.

Parfois, les trajets quotidiennement répétés offrent deux ou trois instants remarquables. Ainsi les habitants de la partie Sud partant au travail le matin, notent inmanquablement

"le chant des oiseaux dans les arbres".

Ce marquage momentané contracte, comme ferait le symbole, toute la qualité du trajet alors suivi. Parfois ces trajets pourtant cités ponctuellement au fil du "journal" raconté en restent à l'exposé schématique. Une sorte de vacuité en tient lieu. Alors pourtant très présents sur le plan des trajets ils seront beaucoup plus insignifiants qu'un trajet exceptionnel ou rarement effectué que le récit se plaira à raconter en détail, mais que le tracé graphique devrait rendre en pointillés.

b) Les polarités saisies comme des carrefours où convergent les traces graphiques des trajets sont-elles bien celles que l'on vit ?

Non pas. Au simple examen des polarités les plus évidentes citées auparavant, on note que telle place ayant fonction évidente de carrefour est vécue le plus souvent sur le monde de l'absence de la pure fonction transitoire : ainsi la Place Lionel Terray dont des fragments seulement connotent le séjour possible ou recherché (le café, la boulangerie). Il s'agit en définitive d'un lieu de divergence plutôt que de convergence : la place vide autorisant diverses bifurcations, divers évitements quant aux chemins qui en partent.

Inversement, le croisement des Rues Christophe Turc et G. Gervasotti fréquenté surtout par les habitants de cette partie Sud du quartier se charge d'un attrait de familiarité, on s'y attarde volontiers, on en recherche le passage.

Par ailleurs, un certain nombre de pôles marqués fonctionnellement sont souvent cités dans les récits de trajets (commerces, lieux culturels). Mais leur évocation est loin d'être univoque. Tantôt ils sont le lieu vers lequel on se dirige comme vers un but, tantôt ils sont simplement la dénomination la plus courante évoquée pour décrire par où l'on passe.

Le rythme d'occurrence de leur présence dans les cheminements ne donne jamais qu'un caractère quantitatif. Tel habitant citant souvent la M.J.C. comme point de repère, n'y a jamais mis les pieds.

Dans le même sens, le pôle domiciliaire n'est pas cité spontanément et précisément, en particulier dans le sens du départ :

"Je suis sorti de chez moi ; j'ai pris la rue, etc..."

Evidemment présent et permanent dans la structuration d'un repérage global du quartier, le domicile est pourtant quasiment absent du récit, comme dans le sens de la sortie vécue il s'est déjà absenté pour laisser place à ce qu'on a à faire. L'inverse se produit quand le cheminement regagne le domicile. Son approche rend furtifs et secondaires les abords plus ou moins proches que le domiciliaire a déjà envahis. Le phénomène est particulièrement frappant au Village Olympique où cette instance domiciliaire prend une importance remarquable, déborde presque toujours sur les espaces et moments publics.

c) Les limites globalement distinguées selon deux régimes fonctionnent en fait de manière beaucoup plus subtile et différenciée.

D'abord, selon les sens des trajets, la délimitation même du Village Olympique est fluctuante. Pour certains habitants rentrant au Village, le territoire familial commence dès les panneaux indiquant son nom, c'est-à-dire avant les limites urbanistiques réelles.

Dans le sens de la sortie, le Village finit souvent avant ces limites "officielles" comme disent les habitants. Ensuite, la limite ne coïncide pas nécessairement avec les exclusions territoriales. Certains territoires ne sont ni sujets à cheminement, ni perçus comme appropriables. D'autres, sujets à cheminements, sont pourtant considérés comme hors du quartier propre. (tels les deux habitants du Nord du quartier ayant cheminé et cheminant parfois dans la Rue Christophe Turc, mais ne considérant pas cette partie comme faisant partie du Village Olympique). D'autres territoires enfin, jamais encore fréquentés, appellent de possibles cheminements et ne sont déjà plus exclus du champ d'appropriation éventuelle.

Enfin des limites internes se notent dans les récits de cheminement. La continuité du trait apparaît en définitive comme une grossière métaphore. Au cours d'un même trajet, certains segments que le plan du quartier contient deviennent complètement inexistantes. Mis entre parenthèse dans le récit parce que vécus sur le mode de l'absence, ces espaces n'étaient pas perçus, parce que ni mémorables, ni racontables (1).

°
° °

1.1.2. A L'Arlequin

1.1.2.1. - Exposition graphique

La forme d'occupation spatiale de l'Arlequin telle que le trace des trajets la dessine est délibérément longitudinale. La concentration, réalisée par la volonté urbanistique, d'équipements, de commerces, des sorties d'immeubles sur un même linéaire bâti en galerie couverte n'est pas sans peser sur ce dessin. Mais chaque ensemble de trajets pour un habitant donné présente une figure bien particulière : soit que la position du logement se trouve au Nord ou au Sud du Centre Commercial et du C.E.S. (des numéros 110 à 60), soit que la forme d'activité combine un temps de la ligne droite (domicile - garage - travail) et un temps du cercle (flâneries, courses non empressées), soit que l'habitant valorise le logement et ne traverse le quartier à l'Ouest que pour en sortir, ou au contraire fasse durer le temps d'occupation variée des espaces publics du parc, soit enfin que les trajets soient remarquablement courts et répétitifs, ou bien couvrant l'intégralité du quartier dans la variation presque perpétuelle.

Quoiqu'il en soit la "galerie" reste l'épine dorsale de l'ensemble des cheminements qui l'empruntent nécessairement fut-ce sur la plus courte partie possible (exception faite pour le numéro 170 où les habitants peuvent sortir immédiatement par le sous-sol s'ils le veulent).

(1) cf. p. 88 sq

Les polarités générales des trajets comprennent toujours, fût-ce sur un mode mineur, la portion marchande de la galerie, et en presque tous les cas (fût-ce comme repère) l'entrée du C.E.S.

Toutefois les polarités communes tendent à être diffuses, à consister plus en des zones larges qu'en des points stables et bien délimités. Ainsi, la galerie toute entière se peut considérer comme un pôle en elle-même ; ainsi "le parc", ainsi "les silos", et nous reprenons ici les expressions unificatrices des habitants.

Le système de polarités s'organise donc au gré des intersections de zones qualitativement différenciées et spatialement peu distinguées. C'est aussi le cas des pôles domiciliaires puisque les entrées-sorties d'immeubles coïncident sans transition spatiale (sauf la porte d'ascenseur) avec le sol de la galerie piétonnière.

Les limites des cheminements s'organisent selon un système concentrique : les plus courts trajets subissant toujours une ou deux inflexions rompant avec la linéarité de la galerie, les plus étendues prenant toujours une accentuation diagonale, semi-circulaire, voire circulaire.

Paradoxalement, à partir de l'induction donnée par un axe bâti longitudinalement, les seuls plans de trajets laissent entrevoir comment les limites tendent à configurer la circularité d'un horizon.

Les exclusions territoriales telles que les plans les montrent existent graphiquement pour tous les habitants. L'habitant qui investit apparemment la plus grande surface du quartier néglige complètement le secteur compris au Sud de la "crique" du 130 au 170. L'écolière dont les trajets serpentent et se ramifient dans tout le quartier boude obstinément les quelques dizaines de mètres entre le 20 et le 10.

1.1.2.2. - Spécificités et questions de nature

Les variations et divergences spécifiques eu égard aux tracés des trajets sont les suivantes :

a) La forme des tracés ne prend pas de sens pertinent au gré de la vie quotidienne si l'on ne se réfère à la nature des cheminements. Non seulement chaque pratique spécifique se caractérise par le degré selon lequel elle se démarque de la linéarité axiale

de la galerie - ce que la différence entre chaque plan pris en lui-même et sa superposition avec les autres montrait déjà - mais, de plus, le sens particulier de tel cheminement, l'intention qui s'y mêle, bouleversent les métaphores cartographiques.

Citons ce cheminement très long et consciencieusement méandreux qu'un habitant fait tous les matins sous la galerie et dans le parc mais qu'il vit sur le mode de la quasi absence puisque ce n'est que pour "suivre son chien" qui effectue sa promenade hygiénique.

Citons le trajet extrêmement court qu'une habitante fait et refait tous les jours, qui constitue l'essentiel de ses déplacements dans le quartier (domicile - garage) mais qui mérite pourtant de longs récits et se remplit d'évènements.

C'est non seulement la forme des trajets et leur fréquence qu'il faut analyser, mais leur qualité au moment où ils furent effectués.

Enfin, ces trajets d'aller et retour que le tracé confondait dans un même trait parce qu'ils s'inscrivaient cartographiquement dans les mêmes lieux n'ont jamais exactement la même qualité selon le sens emprunté.

Le détail des récits montre bien ces différences entre chemin suivi et chemin frayé, lieux marquants devenus anonymes dans l'autre sens, perception d'une circulation privilégiée selon tel ou tel sens de marche. Le cas de la Galerie de l'Arlequin semble particulièrement intéressant pour qu'un tel dépassement critique s'effectue. Le bâti offre peu d'invitation à de larges variations dans les chemine-
nements (1) On voit pourtant l'habitant capable de remplacer la quantité par la qualité des variations.

b) Les polarités telles que dessinées ne correspondent en aucun cas à des pôles généraux et stables. On rappelle que les lieux préjugés par les concepteurs comme devant être des pôles de rencontre (et leur fonction est inscrite aux lieudits : Pôle 1, Pôle 2, etc...) sont des lieux "d'où tout le monde se taille" comme le dit l'un d'eux.

Plus précisément, aucun lieu de gravitation dense ne caractérise autre chose qu'un moment parmi d'autres du cheminement effectué. Les rencontres que l'on raconte, les événements mémorés se situent sauf exception (deux bagarres devant le C.E.S., une algarade dans la supérette) ailleurs. Quoique les habitants perçoivent tous la densité de fréquentation des pôles principaux, ils en parlent comme d'un paysage, d'une atmosphère diffuse ou d'un encombrement

(1) Et l'on sait l'intention de "rencontre" plus ou moins obligée que les concepteurs avaient cherché à matérialiser - Cf. Histoire du quartier - 3ème Livre - 1ère Partie - 2.4.

à dépasser sans tarder. C'est donc plutôt du côté des gravitations laxes et labiles qu'il faut chercher les caractères marquant qualitativement un trajet, du côté des lieux seconds capables de voir surgir de véritables événements, des rencontres tout à fait imprévues, car dans les pôles de gravitation dense tout événement, toute rencontre sont confusément sentis comme possibles (et parfois recherchés).

c) A propos des limites, les mêmes questions que l'on posait dans le cas du Village Olympique doivent se poser : statut de décalage possible entre l'exclusion territoriale et la limite du cheminement, limites internes transversales "gonflant" certaines parties du trajet.

D'autres formes de limite se manifestent particulièrement à l'Arlequin, encore que présentes dans quelques entretiens du Village Olympique.

Ces limites qu'on peut nommer longitudinales se manifestent soit comme bornes latérales occultant toute une série de lieux dans un sens de marche donné. Telle habitante ne voit pas à l'aller ce qu'elle verra au retour et inversement. Le cas nous est encore raconté par d'autres habitants. Ce type de limite vient donc renforcer la caractérisation qualitative des cheminements vécus dont nous parlions à propos de la forme des tracés.

Notons une variante de ces limites longitudinales apparaissant ici et là ; ce sont les obstacles inhérents à l'aménagement spatial. : barrières, murs, piliers, détours obligés, qui invitent à la transgression (sauter ou contourner différemment), au frayage de chemins non tracés.

On notera enfin des limites de nature temporelle excluant à un certain moment la traversée d'un lieu autrefois fréquenté : lieu marqué par un événement inquiétant, lieu changeant de valeur selon l'alternance nycthémerale, lieu occupé de façon saisonnière.

1.1.3. A Malherbe

1.1.3.1. - Exposé graphique

La forme d'occupation territoriale telle que la dessine les trajets découpe immédiatement deux secteurs bien distincts :

- . le Secteur-Est qui présente, par rapport aux immeubles orientés Nord-Sud, des trajets orthogonaux gagnant les deux "sorties" principales à l'Est et au Sud, avec fort peu de diversification : on a donc dans ce cas une superposition quasi absolue des trajets des différents habitants interrogés:
- . le Secteur Ouest qui donne dans tous les cas, sauf la sortie Nord, une concentricité des trajets se nouant dans la Place Charles Dullin et tendant à la prolifération.

Les polarités trouvent de même deux régimes selon qu'on observe le secteur copropriété ou le secteur locatif.

- . Secteur copropriété : les polarités sont duelles selon le système domicile-but extérieur au quartier ou limitrophe (SUMA, Marché) ; cette dualité fait l'économie de tout autre pôle intermédiaire stable (sauf de rares séjours dans les "bosquets" près des garages).
- . Secteur locatif : outre les pôles proprement domiciliaires et les buts limitrophes ou extérieurs au quartier, des pôles intermédiaires existent valant comme terminaisons de trajets ; ce sont les séjours et circulations attardées sur la Place Charles Dullin (jeux d'enfants, stations assises des adultes).

Outre les limites du quartier franchies par la totalité des trajets observés (sauf le cas heuristique du marché et le cas de polarités intermédiaires dans le locatif) on voit se dessiner une limite intérieure découpant deux sous-ensembles selon une ligne partant de l'immeuble Est de la Place Charles Dullin, descendant au Sud et s'incurvant pour rejoindre la pointe du Mail, sur la Place Louis Juvet. Cette limite dessinée par l'inflexion des trajets des habitants locataires est très rarement franchie par les habitants copropriétaires.

Les exclusions globales sont bien structurées par une telle limite intérieure instaurant une non-compénétration des deux sous-ensembles du Malherbe-Olympique. On notera de surcroît que les trajets des copropriétaires sont délibérément orientés vers le Sud de leurs immeubles délaissant ainsi les cheminements possibles situés Nord/Nord-Est.

1.1.3.2. - Spécificités et questions de nature

Le découpage territorial globalement dessiné par la trace graphique des cheminements correspond à la nature du statut d'habitation. Certes, la différence de disposition des immeubles n'est pas négligeable : parallélisme pour la copropriété, convergence pour le locatif ; mais on ne voit pas les occupants corriger ce donné spatial. Au contraire la qualité même des cheminements, les choix faits, les bifurcations opérées renforcent l'autonomisation et l'exclusion mutuelle des deux secteurs. Qualitativement, on notera encore dans les détails des récits la tendance des copropriétaires à ne pas varier la rectilinéarité de leurs trajets, contre celle des locataires à diverger, à varier par rapport à leurs propres trajets. Les premiers s'installent donc dans la répétition, les seconds, dans la variation possible.

Il faut indiquer de suite le statut des cheminements opérés par les habitants de l'immeuble de copropriétaires chevauchant la limite des deux sous-ensembles. Les entrées sont situées à l'Est, c'est-à-dire du côté de la copropriété. Or, l'orientation globale des trajets fait prévaloir nettement la sortie rapide sur l'Avenue Malherbe par le portique Sud, ou par la diagonale du Mail voisin. Non seulement il n'y a pas de fréquentation du secteur locatif, mais la zone globale du secteur de copropriété est elle-même abrégée. Ce trait est à retenir que nous aurons à examiner lors des analyses ultérieures.

S'agit-il d'un même style d'habiter, d'une forme d'occupation territoriale que pour l'immeuble situé au Sud de la Place Charles Dullin? On note en effet que cet immeuble locatif dont les entrées sont tournées vers le Sud (Avenue Malherbe toute proche) ne porte pas ses habitants à traverser beaucoup la Place Charles Dullin, centre du Secteur locatif. Quelle image de quartier fonctionne alors chez ces habitants qui utilisent pourtant la Place Dullin pour les jeux des enfants, mais s'intègrent peu à la vie associative du quartier ? Il faudra l'élucider plus avant.

La qualité des pôles où s'articulent les cheminements doit se distinguer ainsi selon les deux secteurs.

Dans le secteur de copropriété, on trouve d'une part les pôles domiciliaires fortement accentués pour eux-mêmes, à telle enseigne qu'il semble que le logement se trouve abrité du mouvement urbain véhiculé par l'Avenue Malherbe, mais en même temps se trouve déjà sur cette Avenue.

Expliquons-nous. La tendance à supprimer le temps vécu entre le logement et l'extérieur du quartier est fortement connoté par les réticences de la plupart des habitants à détailler leurs cheminements intérieurs au quartier, par les raccourcis de style qu'ils emploient beaucoup, et en même temps leur insistance à vouloir avancer des

jugements globaux sur leur logement et l'atmosphère du quartier. Les mêmes habitants disent :

"Oh, les trajets ... y'a rien à dire, on est tout de suite sortis"
et :

*"Ce logement est bien situé. On l'a choisi loin de l'Avenue.
Voyez ... on entend très peu les bruits de circulation".*

Il faudra donc savoir comment sont mises entre parenthèses les variations pourtant possibles, et le temps de cheminer sur l'espace du quartier (possibles : car deux copropriétaires interrogés cheminent ainsi).

Dans le secteur locatif, la Place Charles Bullin prend la qualité d'un espace capable de séjours, d'arrêts, de cheminements attardés. Variant selon les moments entre l'état de gravitation dense et de gravitation laxa, elle n'est jamais totalement l'un ou totalement l'autre. De plus, aucun lieu très précis ne garde une qualification stable. La Place toute entière vaut donc comme un pôle attractif dont on peut accentuer l'attrait ou le modérer.

C'est déjà un certain style d'habiter qui se donne dans la qualité d'occupation territoriale de cette place qui prolonge souvent le logement, l'évoque aussi et fonctionne comme un intermédiaire très présent entre le logement et la ville.

La qualité des exclusions se comprend déjà à travers tout ce qui précède. C'est sans doute après l'ensemble des analyses modales à conduire que se définira le statut différentiel d'un style d'habiter de copropriétaire à Malherbe et d'un style de locataire.

D'ores et déjà, on peut noter que les intervenants de l'un ou de l'autre type peuvent affirmer qu'ils ne pratiquent aucune exclusion délibérée dans l'espace de leur quartier, étant entendu que les uns et les autres posent la limite là où change le statut d'occupation.

C'est plutôt au niveau de l'imaginaire et du décalage entre représentations et pratiques, qu'on pourra savoir comment d'un côté, comme de l'autre, les mêmes dénominations recouvrant des pratiques d'espaces différents, s'extrapolent ou se particularisent au gré des styles de récit et styles d'habiter.

1.1.4. A Teisseire

1.1.4.1. - Exposé graphique

La forme d'occupation territoriale dessinée par les trajets des habitants interrogés à Teisseire, se présente comme un réseau à mailles notoirement régulières dont les lignes principales convergent sur le carrefour situé tout à l'ouest, entre les Avenues Malherbe, Paul Cocat et Teisseire.

Peu de formes circulaires ; plutôt le dessin d'un éventail. On remarque, de plus, que l'Avenue Paul Cocat n'appelle pas une densité particulière de trajets. Dans l'ensemble, le trajet reliant le domicile au carrefour précité, suit une ligne droite.

Dans les polarités, un pôle essentiel est donc ce carrefour vers lequel semble converger l'ensemble du réseau de trajets relevés, pôle où se trouvent effectivement commerces et l'essentiel des équipements socio-culturels et médico-sociaux. Toutefois les pôles domiciliaires se donnent non seulement comme points de départ ou points d'arrivée, mais encore sont soulignés par certains trajets qui s'attardent dans les abords du domicile ou consistent même simplement à aller dans un espace voisin sans qu'aucune implantation fonctionnelle (équipement) n'y soit située.

Les limites les plus soulignées par le tracé des trajets sont les bordures Nord et Sud-Est du quartier (Avenue Georges de Montayer et Avenue Léon Jouhaux). La coupure intérieure dessinée par l'Avenue Paul Cocat découpe sans conteste deux zones d'occupation territoriale ; les habitants de la partie Nord ne fréquentent guère la partie Sud et réciproquement. Au seul niveau des tracés graphiques on peut noter que la partie Nord étant elle-même subdivisée par une zone compacte constituée d'écoles, la partie proche du carrefour Ouest semble pouvoir se cheminer plus facilement que le fragment Nord-Est qui exige un détour pour les habitants des autres secteurs.

Les exclusions remarquables graphiquement sont donc cette zone d'écoles toujours donnée à contourner (sauf lors de l'usage scolaire) et, à moindre titre, l'Avenue Teisseire à laquelle tous les trajets étudiés (même ceux des habitants qui en sont proches) semblent tourner le dos.

1.1.4.2. - Spécificités et questions de nature

Quant à la forme générale d'occupation territoriale, l'essentiel dépassement qualitatif qu'on doit opérer concerne l'illusoire homogénéité que donne la projection de l'ensemble des trajets sur un même plan.

A prendre les habitants un par un, on voit bien une certaine homogénéité dans le style global d'appréhender l'espace, mais chaque manière de cheminer particulière à un habitant privilégié a toujours un secteur bien déterminé du quartier. On ne trouve pas de ces promeneurs qui arpenteraient tout le quartier ou qui, pour une raison ou une autre, varieraient radicalement leur itinéraire coutumier, comme on peut en trouver dans les autres quartiers.

Autrement dit, il n'y a pas de façonnage appréhendant l'ensemble du quartier. A Teisseire, l'occupation territoriale, sous l'apparence d'une convergence générale (cf. "L'éventail" de 1141), opère à l'échelle de fragments spatiaux : petites variations sur le thème répétitif d'un trajet, occupation favorite des secteurs bien circonscrits que sont les abords du domicile ou ce que les habitants appellent des "cours intérieures" (espaces à dominante verte délimités par les quadratures des bâtiments).

Le système des polarités est en définitive beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Entre le pôle le plus général du carrefour commercial et culturel et les pôles domiciliaires proprement dits, d'autres strates s'intercalent comme des systèmes intermédiaires d'attraction ou de répulsion dont l'assignation spatiale manque de définition. Les lieux renvoient aux groupes encore plus que les groupes aux lieux. Ainsi l'importante pratique bouliste du quartier s'évoque plus souvent dans les récits à partir des "joueurs de boules" que des terrains de boules ; de même, on commence par évoquer les bandes, ensuite on désigne leurs lieux d'élection ou de migration.

Les polarités où s'articulent les trajets se lient donc fortement à la structure groupale du quartier qui affleure probablement sous chaque pas comme elle affleure sous chaque mot. En somme, outre la gravitation dense du carrefour Ouest, un réseau de gravitations laxes se subdivise : en gravitations laxes nettement assignées et fortement investies par les groupes notoires du quartier, et en une constellation de micro-gravitations laxes se démarquant des précédentes : là où ne viennent peu ou pas les bandes, là d'où l'on rejette l'envahissement des boulistes.

Ainsi s'explique en première critique l'anomalie produite par le régime des limites. Il ne semble pas tant important de bien définir et marquer par ses trajets les limites "extérieures" du quartier

non plus que l'apparente césure de l'Avenue Cocat qui n'est une ligne de démarcation que dans les représentations les plus générales et les plus pauvres ou que pour les pratiques ludiques des enfants ("bande du Nord" et "bande du Sud", "ceux de Teisseire-City" et "ceux de Teisseire-plage"), mais plutôt de façonner les limites des territoires proches allant de la "cour intérieure" à la surface délimitée par trois bancs, limites concernant essentiellement l'expansion de la domiciliation.

... D'où enfin sont invalidées au gré des récits de vécu les exclusions générales que le plan montrait, qui valent comme contraintes spatiales élémentaires mais ne sont pas le produit de l'action habitante. Ce sont les exclusions jouant entre les deux types de gravitation laxes qui sont pertinentes, celles par lesquelles se définissent les divers territoires appropriés ; exclusions probablement d'autant plus nombreuses que le territoire à investir est spécifique. C'est l'étude du détail des styles d'habiter qui doit en rendre compte.

°
° °

1 - 2 - QUESTIONS GENERALES ET DEPASSEMENT CRITIQUE

- 1.2.0. Voilà donc, pris en chacun des terrains, d'une part ce que la projection des trajets en traces gravées sur un plan proposé "à plat", pourrait-on dire, ou expose, dans une synthèse en deux dimensions, d'autre part ce que sont les incomplétudes d'une telle exposition géométrique et en quoi elle se doit dépasser de manière qualitative. En effet, ce qui pourrait être la synthèse conclusive d'une étude de trajets, n'apparaît, dans la perspective d'une approche des façonnages d'habiter, qu'un préliminaire qui ne dira en lui-même jamais rien d'autre que ceci : comment un espace contenant se trouve rempli par un contenu de pratiques. Ce rapport de contenant à contenu sous-tend, de fait, toute étude d'usages sur un plan tentant de sommer une pluralité de pratiques. Et encore, des cheminements ne saisit-on que les traces métaphoriques.

Divers concepts usés comme allant de soi dans cet exposé n'ont pas été définis, ainsi, les concepts flous de "territorialité", d'"investissement", "d'occupation territoriale", et même celui de "qualité". Une définition nominale a-priori ne ferait guère avancer la signification de ce qui doit se comprendre comme "façonnage", comme saisie de pratiques à même leurs expressions. N'est-ce pas plutôt au fil de leur convocation précise que la définition critique de ces concepts peut s'élaborer ?

Ainsi, plutôt que d'établir une table d'interprétation qualitative des cheminements saisis à travers leur trace la plus plate, avons-nous préféré à l'évocation illustrée, déjà concrète, de telle ou telle notion ou variété de la notion au fur et à mesure de son apparition remarquable dans tel ou tel terrain.

Les types de limites, par exemple, sont probablement présents dans les cheminements des quatre terrains, mais la limite longitudinale apparaîtra plus clairement au Village Olympique et à l'Arlequin.

Enfin, par delà les traits typiques de chaque quartier et l'occurrence des questions qualitatives à poser plutôt sous telle forme ou sous telle autre, selon le cas, des questions plus générales ramassent le développement critique amorcé peu à peu qui préciseront : en quel sens un façonnage d'habiter est à saisir au-delà de la trace graphique, comment l'apparence des concepts utilisés va se précisant selon les cas concrets, et dans quelle direction l'interprétation doit se diriger.

°
° °

1.2.1. Les limites présentent de manière inattendue d'autres formes que celles du marquage d'une frontière.

Il y a certes des limites représentées qui ne varient point et partagent l'espace. Il y en a d'autres qui ne doivent rien à la représentation géométrique de l'espace mais existent dans une pratique mobile de l'espace ; elles n'ont de sens que dans la mesure où l'habitant se réfère au transgressible. On les perçoit bien dans tous les mouvements d'évitements que nous avons relevés. D'un côté, celui de la représentation graphique, le trajet apparaît comme une trace continue qui franchit à un certain moment des délimitations ; tout est continu et contigu, à la fois découpé et homogène. De l'autre, le cheminer se manifeste comme un mouvement variant selon des pleins et des vides, avec de curieuses "limites" susceptibles d'apparaître et de disparaître, de se profiler en

long et parallèlement à la direction des pas, d'exister à telle heure et non pas à telle autre.

La planéité supposée de l'espace habité se dissout dans une hétérogénéité que seule la succession des pas relie momentanément et par fragments.

L'ensemble habité disparaît alors en tant que totalité pleine.

Qu'est devenue cette totalité que le plan (re)présentait ?
Comment s'évanouit-elle ?

°
° °

1.1.2. Outre l'approprié et le non-approprié : un appropriable

La démarcation entre approprié et non-approprié ressort d'une représentation synchronique des limites. Au fil de la lecture des récits de cheminements quotidiens ou de leurs compte-rendus, ces deux qualifications antagonistes de l'espace aménagé voient s'effriter leur consistance première. On ne trouve, avec la dimension temporelle convoquée dans ces récits, aucune appropriation ou contre-appropriation qui ait un sens définitif et une fois pour toutes.

Elles ne sont que les marques à un moment donné apposées à un espace qui a été le champ de mouvements d'appropriations en faveur ou en défaveur de l'habitant cheminant. Pour durables qu'elles puissent être, - et il y a toujours un certain nombre d'espaces inappropriés ou inappropriables -, ces marques ne rendent pas compte du "comment" de l'appropriation.

Comment l'habitant qui arpente et connaît parfaitement la zone qu'il investit reste-t-il étranger ? Comment cet autre qui chemine peu mais n'évite rien est-il aussi étranger, si ce n'est par l'absence d'APPROPRIABLE dans ces deux cas pourtant opposés. Le premier chemine sur le mode du saturé, le second sur le mode du vide. Plus de place, ou rien d'entrevu pour l'appropriable ; l'espace habité devient alors homogène et sans prises ; sans plus de signification quotidienne qu'un plan géométrique.

La qualification de l'appropriation ne dépend en fait ni d'un rapport quantitatif à la totalité, ni de l'assurance des limites territoriales, mais du degré de possible qu'elle inclut.

Question de qualité, question de force, c'est bien d'une action dont il s'agit, et de la manière dont elle se déroule.

Rien de pertinent ne se saisisrait en ce sens, si ce n'est selon le temps quotidien. La totalité réside alors à l'horizon de ce qui est à venir, en même temps que dans ces absences et ces "trous" relevés dans la pratique cheminatoire. Incertaine nature du total se déplaçant de l'absent au projeté, du projeté à l'imaginaire.

°
° °

1.2.3. Pour un cheminer, quoi de plus métaphorique qu'un plan ?

Dans la mesure où l'on ne cherche pas à évaluer la manière dont un espace conçu en tant que contenant peut être rempli par un contenu habitant, mais plutôt comment l'habiter progressif d'un espace bâti se constitue à travers le rythme patient des cheminements, une logique de l'articulation dans la succession se substitue à celle de la distinction et de la dé-finition (délimitation fondamentale).

La totalité d'un espace conçu comme référence des parties du bâti cède la place à la globalité du monde de l'activité quotidienne toujours présente à chaque pas, mais aussi toujours en cours de développement, d'explicitation agie.

Chaque cheminer s'organise sur le fonds d'une présence collective. Cette présence ne se personnalise pas toujours. Très souvent imaginée ou pressentie à partir de ses marques spatiales, elle insiste et persiste de manière sourde et diffuse.

Ou encore : le trajet vers le travail ne consiste pas en l'utilisation d'espaces piétonniers de pôle en pôle comme une transition amortie où quelque chose de domiciliaire persisterait encore, mais plutôt en ce que la préoccupation et le caractère nécessitant assez propres à ce genre d'activité accompagnent d'emblée, comme une atmosphère, les premiers pas matinaux. Le référent des cheminements n'est plus, dès lors, la simultanéité d'un ensemble spatial conçu, mais, à chaque moment du cheminer, la coexistence des différentes instances en jeu dans la vie quotidienne. L'explicitation, le développement en mouvement de cette coexistence ressemblent à une sorte de création par quoi l'espace investi prend telle ou telle qualité selon le moment, mais n'a plus de permanence en soi (sinon dans la représentation et dans les plans) ; ou bien il se qualifie dès lors qu'il est à présenter. C'est au fil de cette création que le

"qualitatif" dont nous parlions peut prendre corps en tant qu'universel concret (et non cet universel abstrait de mise aujourd'hui).

°
° °

- 1.2.4. Le cheminement semble être une forme d'expression au double sens où, dans son effectuation, quelque chose se développe et quelque chose se façonne.

On note les homologies entre formes de récit et formes de cheminement. Ainsi les arrêts et ponctuations fréquentes, autant dans l'un que dans l'autre ; ou bien le défilement mécanique et régulier des énoncés de celui dont la marche ne connaît pas la pose et l'attermolement. Élément indicateur qui invite à changer de point de vue et saisir les cheminements du côté de leur style.

°
° °

2 - ORGANISATION RHETORIQUE DES FAÇONNAGES D' HABITER

2 - 0 - INTRODUCTION

- 2.0.1. Sous la forme des cheminements, que se passe-t-il dans la vie quotidienne des habitants d'un ensemble ?

L'espace habité, parcouru, est exactement celui que les concepteurs et constructeurs ont produit. Le changement d'une cloison, le gribouillage d'une façade n'entament pas la massivité géométrique de l'objet livré à l'habitat collectif. Signes de réactions plus ou moins nombreux, ils manifestent sporadiquement une réalité beaucoup plus permanente et d'une autre nature.

En effet, selon le temps vécu, non seulement les investissements spatiaux ne recouvrent jamais la totalité de l'unité architecturale édifiée, mais encore, cette dernière n'existe que dans la forme particulière d'un cheminer qui la tourne en métonymie, ici accentuée et là déréalise, tantôt poursuit, tantôt évite, qui en un mot : l'ORIENTE ...

A considérer la pluralité des cheminer individuels, en résulterait-il une collection d'orientations divergentes les unes des autres, dont rien de plus ne se dirait, sinon qu'un tel habite de telle manière ? A moins qu'ordonnées typologiquement, les diverses manières de cheminer examinées n'offrent, aux deux termes de leur série, des cas heuristiques dont l'extrapolation correspondrait à des catégories opposées. Ainsi apparaîtraient des graduations croisées allant du cheminer le plus reproductif au cheminer le plus inventif, ou de celui qui se fonde le plus sur la valeur d'usage, à celui qui favorise le plus une valeur de détournement, ou encore du mode le plus individualiste et différenciateur, au mode le plus répétitif d'identités propres au groupe social.

Mais tout cela ne correspond en rien à ce qui est vécu effectivement. Si un espace donné ne se vit peut-être jamais exactement de la même manière selon les moments et selon les divers habitants en même temps cet espace est susceptible de similitudes dans les pratiques cheminatoires qui ne l'inventent jamais absolument à partir de rien ; on y voit se produire des perceptions et des mouvements sinon identiques, du moins du même genre.

Voici donc un rapport de pratique spatiale à espace pratiqué dont la complexité déroute toute explication qui se voudrait clairement causale en procédant par disjonctions exclusives. Ce n'est pas "ou bien ...", "ou bien", mais conjointement et selon la succession que se compénètrent : du représenté et du vécu, du reproduit et du produit, du nécessaire et du ludique, de l'usage et du poétique, de l'individuel et du collectif. A quelle unité de compréhension se référer ? A quel point de vue se poster ?

- 2.0.2. Une constante remarquable n'échappe pas dans la lecture des récits de cheminements recueillis. Il y a toujours un minimum de subi et un minimum d'agi, quelle que soit la teneur dominante de chaque trajet particulier. L'analogie avec l'expression graphique ne

laisse pas d'être frappante. De même qu'un livre se lit accompagné d'une (ré)écriture immobile et s'écrit en même temps qu'il se lit pour soi et pour d'autres, le cheminer semble consister en une lecture-écriture.

Parfois plus suivi, parfois plus frayed, l'espace où l'on se meut ne supporte jamais l'exclusion absolue de l'une ou l'autre des instances. Certains trajets, certains séjours se font-ils sur le mode de l'absence ; pourtant la succession des pas ré-écrit effectivement l'espace qui s'ouvre devant soi ; même si elle le fait sur le mode d'action minimale.

L'ensemble des cheminements peut s'appréhender comme de l'expression. Expression où une syntaxe articule un vocabulaire et qui se manifeste par un jeu de figures concrétisées dans l'espace. La pratique cheminatoire s'exprime-t-elle en une organisation qui serait une sorte de rhétorique ? Et puisque toute rhétorique est finalisée - art de persuader, art de composer pour mieux exprimer - dans quelle mesure les figures que forment les cheminements sont-elles l'inscription d'une appropriation appréhendable en tant que code et paradigme réglant les rapports collectifs ?

C'est selon le compte-rendu successif des instances signifiantes, puis des instances signifiées, que s'exposera le présent chapitre.

°
° °

2 - 1 - LES FIGURES DE CHEMINEMENT

2.1.0. Ces figures susceptibles d'énumération et d'illustration, on a pu les supposer au cours de la lecture du chapitre précédent.

Reconnues et saisies maintenant en tant que formes d'expression spatio-temporelle, elles se présentent plus ou moins nettement selon qu'elles se fixent sur des lieux d'élection particuliers dans l'ensemble du bâti considéré, ou bien qu'elles se répètent en variétés proliférantes et croisées dont la démultiplication confine probablement à l'infini.

L'exposé vise donc plus l'exemplarité qu'une exhaustivité qu'il serait illusoire de postuler, aussi bien ne fait-on jamais le tour de la quotidienneté telle qu'elle se vit.

Une dernière préoccupation avant d'entrer dans ce paysage des figures cheminatoires : de quelle nature sont ces figures ?

Convoquées par le biais des récits, elles ne consistent pourtant pas en de simples extrapolations de ce qu'on appelle couramment des "figures de style" ; elles ne seraient que la projection d'un discours sur une pratique spatiale alors métamorphosée. Non seulement les figures qu'écrivent les cheminements s'observent directement, mais encore, de nombreuses formes mixtes trouvées dans les entretiens indiquent la convergence du langage et du cheminer dans un même style d'exprimer.

C'est donc une collection de figures d'expression qui va se présenter d'emblée dans ce chapitre; figures observées et racontées par les habitants; figures qui manifestent plutôt la manière selon laquelle le cheminer s'articule, ou plutôt la manière selon laquelle il varie et procède par substitutions ou alternances.

Les dénominations de chacune des figures s'empruntent soit aux termes de la rhétorique, soit au vocabulaire logique. Certaines figures exigent qu'on forge des néologismes dont on s'excuse par avance. Dans tous les cas, il s'agit de désigner, le plus clairement possible, des objets constitués par une expression développée dans l'espace et dans le temps.

En effet, plutôt que d'avoir constitué par avance "théoriquement" une rhétorique problématique de l'habiter qu'on aurait vérifiée ensuite sur le terrain, c'est au gré de la lecture des récits de cheminements qu'une organisation de type rhétorique est apparue. L'hétérogénéité du vocabulaire conceptuel utilisé connote en même temps que l'aspect provisoire et paradigmatique de l'allusion rhétorique, la volonté délibérément empirique de respecter l'imédiateté des expressions recueillies et de n'en construire la théorie qu'a-posteriori.

Chaque fois qu'une nouvelle figure apparaîtra, on la définira, cette définition restant acquise et non reproduite dans la suite de l'exposé.

Pour une raison qui n'apparaît pour l'instant que commodité de lecture, on regroupera ainsi dans un ordre progressif : d'abord ce qui ressortirait plutôt du lexique (l'axe paradigmatique de la linguistique), ensuite ce qui ressortirait plutôt de la composition, de la syntaxe (l'axe syntagmatique de la linguistique). Nécessité de clarification de l'exposé qui ne doit pas faire oublier que ces deux instances fonctionnent en même temps et qu'il faudra rechercher le principe de cette concomitance.

On lira ainsi pour chacun des quatre cas étudiés : les figures élémentaires, puis les figures de combinaison remarquables.

2-1-1 - FIGURES ELEMENTAIRES

2.1.1.0. - Répertoire et définition des figures utilisées :

1. Figures d'évitement

- LE PARATOPISE : cette appellation permet de cerner toute forme de figure qui procède par SUBSTITUTION d'un lieu à cheminer par un autre. Le substitué peut être sujet soit d'exclusion systématique soit d'alternance ; il peut être évité pour cause d'obstacle momentanée de nature matérielle (travaux, incommodité) ou sociale. Quoi qu'il en soit, il s'agit toujours d'un lieu que celui qui chemine évite. Le cheminer effectué se déroule donc à la place d'un autre et selon DIVERGENCE.

Variété : LA PARALIPSE. Il ne s'agit ni d'une substitution nette d'un chemin à un autre, ni d'un véritable contournement. Plutôt un écart, avec souvent changement de rythme, qui répond soit à une rupture d'origine événementielle, - le lieu pouvait être fréquenté autrefois -, soit à une mise à distance d'un lieu qu'on doit côtoyer, et dont on esquisse l'évitement, mais qui fascine en même temps. L'écart tente une mise à distance et aussi une vue à distance.

- LE PERITOPISME : ainsi peut-on désigner la figure de cheminement qui procède par VARIATION. Il en va comme d'une périphrase à la place d'un mot ou d'un rapport de synonymie. L'opposition n'y trouve guère de place, ainsi les péritopismes se distinguent des paratopismes.

Un certain nombre de "RACCOURCIS" ne procèdent pas par opposition et, à ce titre, rentrent dans le second groupe des figures de l'évitement : évitements par variation. Seule l'analyse du contexte peut trier les différentes formes de raccourci : pour aller plus vite, pour éviter l'encombrement ou la gravitation dense, ou bien pour varier la répétition des mêmes trajets.

D'autres péritopismes ressemblent plus nettement aux procédés de la périphrase et de la digression.

LE CONTOURNEMENT, en tant que figure élémentaire se produit chaque fois qu'un lieu n'étant pas obstacle absolu, présente une difficulté de quelque nature qu'elle soit (physique ou sociale, permanente ou accidentelle, réelle ou imaginaire). Il est alors plus facile de contourner l'obstacle que de le traverser, mais ce contournement souligne en même temps le lieu contourné qui devient un point remarquable du trajet, bien que le cheminement n'y soit pas passé.

- . LA DIGRESSION , autre figure élémentaire où l'évitement se fait plus par variation que par substitution radicale, prend exactement le sens qu'on lui donne en rhétorique : "ce qui dans un discours s'écarte du sujet" (Littré). Le processus d'écart s'effectue peu à peu et comme à l'insu du locuteur lorsqu'il oublie de revenir. On peut ainsi entamer une variation, mais elle devient le sujet de l'expression et vaut pour elle-même.

2. Figures Polysémiques

Le groupe de figures ainsi désignées présente des variétés d'un élément fondamental de ce lire-écrire que les cheminements nous ont semblé être et que le terme de "polysémie" qualifie bien. Un même objet prend plusieurs sens. Pour les habitants interrogés : un lieu donné peut se cheminer de plusieurs manières en même temps ou successivement.

- . L'AMBIVALENCE : un même élément spatial qui accompagne le cheminement prend deux sens mettant en concurrence deux instances de nature différente : d'une part reconnaissance perceptive, d'autre part ressentir confus mais pourtant actif. Le plus souvent, c'est la fonction ou la relation causale qui sont perçues, mais dont on parle sur le mode général par une remarque sortant du récit des cheminements. La valeur vécue de l'élément ambivalent est à saisir par les effets relevés dans la modalité hic et nunc du cheminement.
- . LA POLYSEMIE DECALEE : les divers sens possibles sont en rapport de disjonction non exclusive, la manifestation de l'un appelant la référence à l'autre.
- . LA BIFURCATION correspond à une équivocité de sens toujours ouverte mais qui ne se pratique dans tel instant du cheminement que de manière exclusive, contrairement à la figure précédente qui offre une simultanéité par référence d'un sens à l'autre dans le même moment. En matière de cheminement, la bifurcation impose un choix entre un ordre de la vue et une conduite de la marche.
- . LA METATHESE DE QUALITE ou polysémie différée, existe lorsque le cheminement d'un même lieu peut changer de qualité sous la condition d'une modification de contexte selon le temps.

2.1.1.1. - Au Village Olympique

Figures d'évitement

Deux formes remarquables de paratopismes s'observent au Village Olympique :

- . Soit des divergences s'opèrent au cours d'un cheminement de manière ponctuelle et par opposition au trajet habituel, ce sont

alors les enfants qui en tous les cas notés, entraînent l'adulte "Ah non ... on n'est pas passé par la passerelle, parce que mon garçon voulait changer de chemin."

- . Soit les adultes, comme les enfants, pratiquent ce qu'on peut appeler des "chemins sauvages" : traversée de pelouse, enjambement qui rompent avec le suivi des chemins aménagés et ne sont pas nécessairement des "raccourcis" (toujours de peu d'effet ou de tracé compliqué au Village Olympique).

Ainsi, cet employé racontant "Y'à des jours je reviens par là-bas. J'sais pas pourquoi ... P'têtre une envie de verdure ... j'en sais rien. Alors que ça me fait plus loin (...). Mais je trouve que c'est très déprimant ces escaliers-là."

Formes mixtes de divergence répétées collectivement, des chemins demi-sauvages existent aussi : "Y'à un petit sentier qui a été dessiné dans la pelouse ... Voilà ... J'ai remarqué que c'était ragonné. On peut très bien grimper, mais c'est ragonné ... Y'en a qui coupent ... moi je coupe aussi, hein !"

Il est à noter qu'au Village Olympique les évitements par opposition tranchée sont rares : un lieu paraît désagréable ou trop désert en tel moment, on y substituera le passage en un lieu voisin. Mais l'espace de cheminement public a bien cette fluidité dont les représentations faisaient état.

Les figures d'évitement seront le plus souvent des pérítopismes plutôt que des paratopismes : variations non absolues dans un espace presque jamais prohibé ou hostile. Par la même fluidité on note une absence générale de paralipse, aucun lieu ne se donne comme véritablement fascinant, que la fascination soit agréable ou désagréable. Aussi, les pérítopismes s'effectuent-ils de manière quasi-fonctionnelle, même parfois dans le jeu des enfants : "On jouait dans notre carré et pis ... y'a eu trop de gens qui passaient vers dix heures, alors on a changé de carré." Le tout dit sans aucun agacement, aucune agressivité. Symétriquement, les adultes contournent volontiers les jeux d'enfants obstruant les voies piétonnières : "Ah, ça fait tellement partie de la vie du Village Olympique."

De nombreuses digressions se répètent à l'extrême Nord et à l'extrême Sud du Village, là où les bosquets sont denses et nombreux. On aime alors s'y perdre pour quelques instants ; nombreuses citations de la nature, des oiseaux : "... c'est vraiment quelque chose d'extrêmement repos ... c'est détendant avant de partir au travail." Ce peut-être aussi la simple et épisodique excursion dans un coin lointain du Village : la Place Lionel Terray pour un étudiant de la résidence Sud ; les espaces verts du Sud fréquentés une fois ou l'autre par les habitants de la Rue Duhamel. L'enchaînement des circulations piétonnières ponctuées par des petits espaces verts, les changements modérés de perspective invitent facilement à la digression au Village Olympique. Il n'y a d'obstacles que juste assez en intensité et en nombre pour inviter à la prolongation de la digression.

Figures polysémiques

La présence de moments polysémiques dans les cheminements, les ambivalences simultanées difficiles à saisir en sont l'indice le plus radical. On a ainsi des ambivalences modelant l'espace-temps d'une partie de cheminement où une seule valeur est clairement désignée, l'autre simplement connotée.

Deux exemples ramassant les cas notés :

- . "Dans la Rue Duhamel, on voit toute la Rue Duhamel ; mais à "hauteur du sol, c'est coupé par les arbustes. En hauteur, "c'est une monotonie ... y'a que des bruits qui peuvent faire "lever la tête (...) C'est plus au niveau du sol que ça se pas- "se. Ce qui se passe au niveau de la rue, on ne l'a que si on "franchit ce petit passage."
- . "Ca change quand j'arrive Rue Marie Reynoard ; il me semble que "les bâtiments sont tournés vers l'extérieur ... Dedans ... Ce "qui me semble faire partie intégralement du village, ce sont "les bâtiments qui ne sont pas en contact avec la circulation, "enfin qui ... où on retrouve un certain calme."

Par delà les ambivalences apprentes de Haut/Bas, Extérieur/Intérieur on saisira que la polysémie fondamentale joue sur une confrontation entre le perçu-représenté et le ressenti-pratiqué, entre ce que l'on se représente d'un lieu en général et l'expérience qu'on en fait à tel moment. L'ambivalence est une confrontation dans le présent de l'ordre de la vue tendant toujours à la représentation abstrayante et de la conduite de la marche.

Le lieu remarquable pratiqué selon la polysémie décalée est la Place Lionel Terray. Les habitants, au gré de leurs cheminements, la reconnaissent comme une place mais aussi comme moins qu'une place au sens villageois du terme. L'évocation par collage (Place-Village) instaure un régime de décalage dont on peut citer la série de ruptures enclenchées (par le hiatus initial)

<u>P l a c e - Village</u>	
(Place Lionel Terray)	(village)
. vacuité générale	. densité minimale
. anonymat	. familiarité
. mouvement centrifuge	. mouvement centripète
. gravitation laxa	. gravitation dense

En définitive, cette place qui pourrait être le centre du Village est un lieu de fausse densité. La pratique cheminatoire ne fait guère que la traverser. Elle est ni plus ni moins qu'un carrefour, au sens circulatoire, et à ce titre n'invite qu'à des arrêts plutôt brefs, ou à des stations en quelques coins reculés ou très assignés territorialement (le café).

L'habitant ne sait jamais très bien sur quel mode il y transite; toute signification entrevue en appelle une autre.

La bifurcation la plus fréquemment racontée au Village Olympique, se pratique sur un mode non absolu donc simplement préférentiel et selon une organisation symétrique dans les sens d'aller et de retour: "quand je reviens, je préfère contourner ce truc ... " Les lieux prêtant à bifurcation sont : les variantes des abords de la M.J.C., les petits massifs disséminés dans le Village, la bifurcation possible sur la fin de la Rue Christian Turc.

Les métathèses de qualité ne sont jamais radicalement tranchées. Ainsi l'ombre qu'apporte la nuit sur les lieux cheminés se compense par une forme d'agrément particulière. "La nuit, on ne voit pas ce qui se passe à plus de dix mètres, y'a un éclairage particulièrement diffus. Ca manque d'ouverture." Mais : "c'est calme, pis y'a de l'air." Toutefois les trajets d'hiver sont connotés d'une certaine tristesse : "C'est assez froid, et y'a moins de monde."

Le mouvement de domiciliation se contracte et se replie sur l'aire du logement.

2.1.1.2. - A l'Arlequin

Figures d'évitement

Etant donné la contexture piétonnière implantée par l'aménageur, les plus fréquents paratopismes se démarquent des chemins tracés.

Les cas d'évitement portent donc en majeure partie sur l'ensemble de la galerie et des chemins aménagés. On évite par effet de répulsion ou par changement de direction plus ou moins volontaire selon le contexte. On voit ainsi apparaître ce qu'une habitante nomme des "chemins sauvages". Ces chemins ne laissent pas de traces, soit que le sol ne le permette pas, soit que la substitution soit un acte singulier et ne marque pas le terrain. Ainsi, on "coupe par l'herbe" et, ou, on passe "à travers les massifs", ou "à travers les parkings", ou même, sans plus de précision, "on passe à côté".

D'autres paratopismes collectivement répétés laissent des empreintes : chemins demi-sauvages pourrait-on dire. Certains ne sont connus que des initiés ; ainsi le "tunnel" fait par des enfants dans la verdure touffue de la crique Nord. Certains semblent raccourcir le trajet, d'autres le rallongent.

La démultiplication extrême de ce type de chemins à l'Arlequin trouve un indice éclairant dans les récits de certains habitants qui refusent même les sentiers damés par l'usage déviant répétitif. Alors, on "préfère aller carrément à l'extérieur sur l'herbe". "Ah, la dernière fois, on n'a pas parlé des chemins dans l'herbe. Moi, j'ai remarqué que même dans le parc, je ne

suis pas toujours les petits chemins. La dernière fois, je n'ai pas eu dans l'esprit de vous le dire, mais j'aime beaucoup marcher sur l'herbe. Même s'il y a le chemin et l'herbe côte à côte, et bien je prends l'herbe, c'est plus agréable."

Un raccourci sur un segment peut rallonger ensuite le chemin : "Pour aller à l'atelier-bois (...) j'ai traversé le stade, et puis ... y'a une haie qui termine le bout du stade, et il y a deux chemins qui se séparent. Moi, je coupe à travers la haie ... après, je suis descendu dans la cour de l'école, et après je l'ai contournée."

Plusieurs cas de paralipse sont à noter : l'habitante qui fait un écart en passant devant le bar où eut lieu une bagarre. "Maintenant, on ne peut plus y aller", dit-elle. L'enfant qui raconte comment se limitent longitudinalement ses trajets au Sud du quartier : "j'y vais très rarement, sauf quand je fais une petite course à pied vers Carrefour ... Derrière, c'est un terrain vague, je regarde souvent quand il y a des roulottes ou des gitans ..., c'est marrant, mais j'y vais pas."

Ces cas nous amènent progressivement aux péritopismes par lesquels on ne diverge pas franchement de sa direction initiale, mais on contourne, on varie le trajet sur un segment limité. Soit il y a évitement de lieux ressentis comme appropriés (appropriation effective ou possible) : les bars, l'entrée du C.E.S., soit il y a variation par contournement d'obstacle physique.

Ainsi, il existe dans le quartier une forme spatiale particulière qui favorise les contournements à courte séquence, il s'agit de trous triangulaires percés dans les murs bordant les entrées d'ascenseur, ou allégeant un mur porteur, sous la galerie. Le niveau du seuil de ces "trous" implique un changement dans la continuité du mouvement déambulatoire. Lieu de passage électif des enfants, mais aussi de bon nombre d'adultes. Aux "heures de pointe" nous avons décompté au moins un ou deux passages toutes les minutes, par le trou situé au niveau du 60 et placé sur l'axe principal de la galerie.

A chaque franchissement de trou, quelque chose d'autre qu'un choix au nom d'un géométrisme rationnel se produit : la mise en jeu, au sens littéral de l'expression, d'une modification notoire de la motricité.

Cas typique de digression, il faut citer le cheminement dans les mezzanines. Les habitants qui les empruntent pas variation sont toujours entraînés plus loin qu'ils ne le voulaient et le lieu à contourner s'oublie alors. La digression écrit un cheminement qui vaut pour lui-même en définitive.

On relève encore des digressions plus exceptionnelles de trois habitants racontant comment à un certain moment d'un trajet coutumier, l'envie leur prit de se perdre à partir d'un certain moment, de se laisser conduire, semble-t-il. Mais leur récit laisse voir au contraire quelle part de création réside dans ces

pratiques digressives : "Une fois (...) j'avais envie de faire ça, j'avais envie de me perdre là-bas, et j'ai trouvé que c'était bien pour se cacher (rire) (récit des pérégrinations) ... En plus, c'était le soir, alors c'était assez spécial ... comme dans un labyrinthe quoi ! ... l'impression plutôt que ... que la vue quoi !" Notons de nouveau cette substitution de la conduite de la marche à l'ordre de la vue, c'est-à-dire de la perception au loin et de la prévision, aux deux sens du terme.

Figures polysémiques

L'ambivalence apparaît dans plusieurs entretiens et s'inscrit remarquablement dans les formes de l'Arlequin.

Un bel exemple en est donné par le plafond de la Galerie. A la fois ciel accompagnant le cheminement, il est en même temps la base des logements. La première valence n'est jamais que sentie confusément quoiqu'omniprésente dans les cheminements. La seconde valence est de nature représentative et allusive. Or, la compensation des deux aspects d'un même élément formel ressort bien du vécu. Pour ces habitants, à plusieurs endroits, le plafond semble descendre ; c'est pourtant le sol qu'on voit descendre au loin. On dit même ce truisme : "Sous la Galerie c'est plus sombre que sur la place du marché !" (alors que le marché est à ciel ouvert), qui n'aura de sens que si l'on saisit bien comment le plafond est senti comme firmament.

A travers un exemple aussi typé, il apparaît que l'ambivalence trouve des résonnances qui dépassent le statut de figure élémentaire ; en effet, elle est toujours porteuse d'un jeu d'évaluations, d'indications référentielles, de symbolisations qu'on aura à considérer plus avant ; ainsi dans le cas de la Galerie : plafond rassurant/sous-bassement inquiétant.

La polysémie décalée survient dans les divers cheminements à propos de lieux presque toujours identiques, ainsi l'entrée du C.E.S. ainsi le marché : autant de lieux qui, aux heures de gravitation dense, découvrent dans le cheminement qui les aborde, non seulement un sens, mais plusieurs s'évoquant les uns les autres inévitablement.

Citons plus en détail un exemple de lieu qui, marqué par un style collectif de gravitation dense, en garde les rémanences même aux heures de gravitation laxa : les ascenseurs. Un complexe de quatre significations essentielles accompagnant chacune un certain style, une certaine conduite socio-spatiale se fixe en un tel lieu :

1. Lieu de crainte, d'angoisse, d'agression technique et que la nécessité oblige à fréquenter ;

2. Lieu de contrainte physique et sociale (avec possibilités de conflit ouvert);
3. Lieu où la station immobile et les échanges verbaux minimaux sont de rigueur ;
4. Lieu de connivence entre victimes communes des sévices (possibles) d'un instrument décrit et à propos duquel les conversations sont possibles.

De manière paradoxale, l'ascenseur dont on dit tant qu'il n'a rien d'un instrument de communication, poussé au comble de l'inconfort, devient un lieu commun des conversations, et en ce sens un "embrayeur" de communication verbale. En même temps, il enclôt dans sa cage un maximum de tension qui s'épanche par des soupirs d'abord, puis des paroles ou exclamations de crainte ou de colère. A ce moment trois issues possibles : le retour au silence ou la sortie ; la discussion plaintive, raisonneuse ou revendicatrice ; la troisième issue se soupçonne et se suppose : l'agression physique contre l'instrument.

Des quatre sens que nous citons, qui sont quatre manières de passer dans l'ascenseur, chacun peut appeler effectivement les autres dans le cours d'une même descente ou montée ; surtout, chacun suppose toujours les autres. Ainsi, les expressions suivantes montrent ces liaisons décalées dans leur ordre d'apparition :

"Les ascenseurs, pour descendre d'une course, c'est inutile, on perd plus de temps. Ils marchent mal, ou les portes sont longues à fermer ...".

"Moi, je ne les prend que pour monter (...). Moi, j'en parle par expérience professionnelle, y'a des malfaçons : ils sont mal conçus."

"Ils sont pas bien, hein ! (...). Ils marchent quand ils veulent ou y'a pas de lumière. Tu vois, ces ascenseurs, faut changer les cables, sinon, ça ... (...). Moi, j'ai toujours peur des ascenseurs, j'sais pas pourquoi, mais j'me dis : un de ces jours, je serai là-dedans, quoi ! J'ai toujours peur pour les enfants qui rentrent."

"Oh, pis les boutons qui manquent ! j'sais pas si c'est du vandalisme : je crois pas. Mais au début ça m'a saisi ; les gens avaient une frousse monstre des portes. Ils croyaient que c'était un étau qui allait les broyer !"

"Dans l'ascenseur (en sortant) pour moi, je suis vraiment dehors hein ! Bonjour, bonsoir. On ne peut pas entamer la discussion. Non ! C'est un truc intermédiaire. Je vois des gens qui disent beaucoup de choses dans l'ascenseur. Pour moi, non ! Enfin ...".

La bifurcation est souvent présente dans les cheminements des habitants de l'Arlequin et s'exerce soit dans la fréquentation

du parc sur un mode occasionnel ou accidentel, soit sur un mode plus nécessitant, le long du tracé de la Galerie. Le cas des piliers implantés au milieu de la Galerie à certains endroits est le plus éclairant. Les habitants pratiquent la bifurcation de manière différente pour un même lieu : soit en passant d'un côté, puis de l'autre selon l'aller-retour. "Les gens passent à gauche ! (rire) ... Et moi, eh bien, c'est toujours à droite (rire)" soit en passant toujours du même côté (Ah, je passe jamais derrière."), soit selon hésitations et variations non répétitives.

Spatialement parlant, la bifurcation représente la polysémie simultanée offerte par un lieu ; on peut alors attribuer à cette figure ainsi localisée les qualifications d'aléatoire, d'indifférence quant à la nature des termes en concurrence ; alors un croquis donnerait le dernier mot de l'explication.

En même temps l'acte de cheminer se serait dissous.

Pour nous la bifurcation s'impose entre un ordre de la vue et une conduite de la marche ; en effet, dans cet exemple précis du pilier du 100, de loin un seul sens de passage semble viable (en venant du 60 : à gauche, en venant du 110 : à droite) ; de près, c'est-à-dire quand le contour est imminent, tout change ou tout peut changer, car la perspective elle-même, outre qu'elle se modifie complètement, laisse place à la conduite plus immédiate des pas.

Au gré de la conduite du cheminer, s'il y a "jeu", ce n'est plus sur le champ d'une probabilité globale, mais dans la concurrence entre l'indétermination et l'anticipation, par tout ce que la temporalité du cheminer peut apporter de différent ou d'imprévu dans l'espace à parcourir pré-vu ; par tout ce que la conduite de la marche peut avoir anticipé et qui déjoue l'ordre de la perspective.

Comme dans les autres quartiers, nous trouvons des métathèses de qualité liées aux modifications de contexte selon le temps : variations nycthémérales, saisonnières, ou même simplement d'activité selon les heures de la journée. Toutes les expressions relevées peuvent se résumer dans deux citations. Sur un court segment de Galerie parcourue par une habitante :

"J'aime bien le matin ... les ménagères qui vont, qui viennent ;
"c'est calme ... Et puis à midi, c'est le contraire, y'a une
"activité plus rapide, plus de bruit. On sent que les gens sont
"pressés. L'après-midi je sors très peu ... Autrement, ça dépend
"des jours ; par exemple y'a des jours, malgré les mêmes heures,
"où c'est très différent. Par exemple, le dimanche, c'est très
"calme ... La course est calme ... des bonnes odeurs de cui-
"sine dans la rue, c'est très agréable ; l'ascenseur vient tout
"de suite, personne dans la galerie ; pareil ... les gens se
"promènent, y'a très peu de monde d'ailleurs s'il fait beau"

Cette citation contient en raccourci tout ce que nous avons pu trouver dans l'ensemble des récits. Elle note les variations

de jour à jour, d'heure à heure, de saison à saison. Il ne manquait que le jour et la nuit :

I - Alors (avec la pluie, le vent) vos impressions changent ... et aussi la nuit ?

E - Ah, là, c'est différent, je n'en ai pas parlé ... j'ai peur, j'ai très peur. Je ne suis sortie qu'une fois (...). Le vent qui soufflait fort a emporté mon foulard et je ne suis pas allée le rechercher. J'ai été rassurée seulement après ma porte ...

I - Mais de quoi cela venait selon vous ? ... La lumière ?

E - Non, les galeries sont bien le jour, et éclairées d'ailleurs la nuit. Non ... mais la nuit, les galeries, c'est comme un labyrinthe."

Du point de vue climatique, cette même galerie souvent connotée quant au trajet comme un lieu de commodité, d'abri, peut prendre une qualité opposée. Une même habitante :

"Ca m'arrive de passer en dehors aussi ... (...). Je passe à l'extérieur, parce que, premièrement y'a beaucoup de courants d'air, et pis j'trouve que ça fait plus court par là ! Partant où y'a la galerie, y'a des courants d'air ! En revenant, je passe toujours par l'intérieur." (pour des raisons de fatigue rapide).

Autre métathèse de qualité, dans les moments de disponibilité, le tracé entier de la galerie, bifurcations comprises, devient un espace-temps tout à fait nouveau dans la configuration qu'on lui donne ; c'est le cas des enfants interrogés : "traversant complètement la galerie" ; "faisant toute la galerie", à certains moments, ou d'adultes faisant "visiter la galerie".

2.1.1.3. - A Malherbe

Figures d'évitement

La forme extrême des figures paratopiques que l'on trouve à Malherbe s'inscrit dans des pratiques socio-spatiales de quasi-exclusion.

Rappelons que le quartier ne contient pas tous les équipements de première nécessité, que la zone de commerces et équipements est à la limite du quartier voisin de Teisseire et même y déborde.

Au vu de cet état de fait on comprendra que les cheminements des habitants de Malherbe dans leurs buts les plus quotidiens, débordent nécessairement les limites géographiques du quartier.

De nombreuses oppositions mettent ainsi en jeu le rapport à l'espace des quartiers limitrophes.

Les expressions suivantes montrent bien comment un régime préalable de contraintes induit des paratopismes extrêmes jouant dans le temps. "Y aller le moins possible" serait la formule type ramassant les expressions suivantes :

"Je ne vais pour ainsi dire jamais aux commerces là-bas. Je ne fréquente que les magasins les plus proches de l'Avenue Perrot ...
"Il faut vraiment que quelque chose m'y oblige."

"Le carrefour de l'Avenue Jean Perrot est absolument intraversable pour les petits. On leur interdit absolument. C'est trop risqué."

"Oui, la partie Sud du quartier, vieille partie locative là-bas ...
"Qu'est-ce que vous voulez qu'on aille y faire ? Même l'espace vert là-bas ... Oh peut-être une fois en été, quand y fait trop chaud."

Les paratopismes moins extrêmes que l'on observe le plus souvent, concernent les lieux suivants : évitement de l'Avenue Jean Perrot en empruntant les voies collatérales - cette Avenue est ainsi très rarement longée et seulement traversée -, évitement de l'ascenseur, surtout à la descente ("Pour éviter de gâcher l'énergie, je prends l'escalier"), évitement des escaliers (dans la partie locative) extérieurs en prenant ou quittant l'ascenseur au niveau des caves (niveau de plein-pied).

De courts chemins sauvages ont été relevés dans les récits de cheminements et quelques chemins demi-sauvages, surtout au Nord du quartier ("Ah, il manque bien deux fusains dans la haie ; à force de passer !").

Les péritopismes existent selon deux régimes remarquablement communs entre les habitants locataires d'une part, et les habitants copropriétaires d'autre part.

Les locataires prennent souvent des variantes dans la direction Est pour passer le moins possible dans la zone des copropriétaires et surtout ne pas longer les immeubles. On passera ainsi "dans le dos des immeubles" (Rue Ninon Vallin ou Garcia-Lorca) ou en "coupant tout de suite la Place Louis Juvet par le Mail."

Les copropriétaires, d'une part ignorent délibérément la Place Dullin (locatif) qui de surcroît n'est pas pour eux un lieu de passage fonctionnel, d'autre part accentuent encore la sélectivité de leurs cheminements, répétant de manière encore plus accentuée et sur leur propre territoire, la pratique des locataires : "Je préfère passer par derrière l'immeuble (le dernier au Sud-Est) par une rue qui est laide, alors que j'aurais pu passer devant et suivre un trajet ... qui est agréable. Pourquoi ? Tout le monde fait ça ... Peut être que ce n'est plus notre immeuble ..., c'est plus notre propriété ! (rire)"

Ces contournements non radicalement effectués ("je préfère") avoisinent nettement la forme paratopique.

Aussi bien à Malherbe, la rhétorique élémentaire des cheminements se fonde-t-elle essentiellement sur des partitions d'espace chargées de représentation de valeur et sur une organisation d'évitements presque nécessitants. La gamme des figures élémentaires tend à se restreindre et à se simplifier en ce sens. D'où les paralipses figures très nuancées, sont inexistantes à notre connaissance ; d'où les digressions sont peu nombreuses et l'apanage décidé du secteur locatif où, le plus souvent avec ou à cause des enfants, on "séjourne sur les squares", on s'asseyait un peu du côté des bosquets en oubliant pour un temps le but initial du cheminement.

Figures polysémiques

En raison de la même organisation socio-spatiale des cheminements, les figures polysémiques ne se démarquent guère des figures d'évitement.

C'est le cas de l'ambivalence du "sentier rose" qui, passant entre le mail de la Place Louis Jouvét et le Centre Oecuménique, gagne directement l'Avenue Malherbe. Selon les moments, ou bien sa valeur représentative de "raccourci" recouvre la qualité poétique qu'il peut avoir, qualité qui s'inscrit dans deux brèves variantes topographiques (une minuscule éminence gratuite, et deux petits virages) et la donne comme un raccourci, ou bien, quoiqu'il soit un raccourci par rapport à la voie orthogonale longeant les façades d'immeubles, on l'emprunte "pour varier", "pour changer".

De même, la zone des "bosquets", près des garages, évoque toujours dans les cheminements qui la traversent ou parfois s'y attardent : et la valeur de coin reculé, un peu secret pouvant abriter les mères de famille mais aussi des petites bandes, et la valeur de raccourci plaisant.

De même encore, la bifurcation est une figure inexistante à l'état pur chez les adultes. Elle se mêle toujours à des péritopismes caractérisés, c'est-à-dire que l'équivocité de sens n'est pas ouverte. L'autre sens de cheminement n'est entrevu que sur le mode du "à éviter".

Par contre, les enfants pratiquent des bifurcations sur la Place Charles Dullin, coextensive à une aire de jeu dans sa plus grande partie. Tel garçon de douze ans suit un chemin partie tracé, partie demi-sauvage, sans jamais en dévier quand il part à l'école ou en revient.

Autre trait typique aux enfants, outre les nombreuses digressions suivies au gré des jeux, les trajets en vélo configurent une exception tout à fait remarquable de variations très nombreuses affectant des valeurs différentes, selon les sens empruntés, les chemins alors suivis. Mais cette succession polysémique rentre dans les figures de combinaison.

Un mot encore sur la polysémie décalée.

Dans les pratiques spatiales des copropriétaires, cette figure affecte essentiellement les entrées d'immeubles se prolongeant par quelques marches, entourées de petites pelouses fleuries.

Trois valences s'y rattachent :

- . deux valences de transition, l'une dans le sens de la sortie; c'est le signe affirmé du prolongement d'une domiciliation réussie, l'autre dans le sens de l'entrée, c'est la limite distinguant l'immeuble du reste du quartier, et dans les deux cas, les entrées valent comme expression discrète protégeant les abords du domiciliaire (c'est d'ailleurs là que séjournent volontiers les gardiens).
- . troisième valence, celle d'être le lieu de sociabilité réglée et minimale, jamais dense, mais où informations et jugements de valeurs entre habitants circulent de bouche à oreille. "Ah, le matin en sortant, y'a presque toujours la petite conversation avec le gardien et un ou deux voisins ... Quelques fois dans la journée aussi."

Par contre, dans le secteur locatif, les entrées qui ont pourtant exactement la même forme ne donnent pas lieu au même décalage polysémique ; bien que des habitants y séjournent tout autant, debout et parfois assis sur les marches à la belle saison. L'entrée prend dans ce secteur une valeur symbolique moins chargée ; aussi bien est-elle fréquentée comme un lieu reliant sans heurt, sans rupture, l'espace vert extérieur et l'espace des logements. Elle ne démarque pas plus une instance de l'autre, que ne feraient l'ascenseur qui la continue d'un côté ou le chemin bordant les entrées, de l'autre.

Les lieux plus polysémiques pour les locataires sont certains coins de jeux au Nord du quartier : "petites montagnes" attribuées aux enfants aussi bien qu'éminences pour s'asseoir, mais aussi inquiétants prétextes à gymkanas pour les vélomoteurs.

Enfin le passage entre les deux immeubles fermant le secteur locatif est toujours appréhendé à la fois comme fin de la zone locative et début de la zone de copropriété quand on sort ; mais seulement comme "entrée de notre Malherbe", dans l'autre sens.

2.1.1.4. - A Teisseire

Figures d'évitement

Au niveau des paratopismes proches de l'exclusion, on notera une partition pratique de l'espace du quartier entre les parties dites : Teisseire I et Teisseire II.

La séparation, bien que les habitants reconnaissent que ce soit le même quartier, prédomine à l'Est du quartier et s'exerce activement surtout par les habitants de la partie située au Sud de l'Avenue Paul Cocat.

Plus près de l'Ouest, la césure est moins nette, englobée qu'elle est par la zone principale des commerces. Toutefois, les cheminement des habitants du Sud s'arrêtent aux commerces de la partie Nord et ne pénètrent pas dans les zones de logement pur.

Cas unique, un habitant s'efforce à éviter tout le quartier. Le peu qu'il chemine, il le fait sur le mode de l'absence et "quand c'est trop dur, je prends tout de suite la voiture et je quitte le quartier".

Les figures paratopiques proprement dites consistent en ce que les habitants des deux parties suivent respectivement le trottoir de l'Avenue qui se trouve de "leur" côté aussi longtemps que possible. "Quand je vais à la poste (dit un habitant du secteur Sud), je ne traverse qu'en face ... qu'au niveau de la poste, quoi !".

Les autres paratopismes trouvent des expressions différentes dont on donne quelques exemples. Le point commun est le suivant : on remplace le plus possible le parcours de l'Avenue Centrale ou des rues goudronnées orthogonales, par celui des sentiers ou pelouses.

Ceci vaut pour tous les âges, hommes et femmes, et où que se situe le logement. "Je n'emprunte jamais les allées, je coupe toujours par les pelouses". "Je coupe par les pelouses, c'est le chemin le plus court de chez nous à la poste, parce qu'on traverse tout le quartier." Mais ces raccourcis ne vont pourtant pas de soi. Il s'agit bien d'une conquête de chemins qui se substituent à d'autres. En voici une expression synthétique : "Je passe par les sentiers. Avant, on passait pas, y'avait des pelouses. Maintenant y'a les chiens, les gosses. On passe ; y'a des chemins". Une histoire du quartier déjà longue a modelé un certain style de pratique de l'espace, raboté les pelouses, créé autant de chemins demi-sauvages, les "sentiers", auxquels on peut même échapper en suivant des chemins non tracés.

L'espace n'est pourtant pas tout à fait homogène, cheminable en tous sens indifféremment. Les péritopismes le montrent. Il y a encore des obstacles à contourner, des endroits qui "accrochent" et attardent les trajets, ou les ponctuent. "Comme tout le monde passe à travers, y'a plus d'herbe. Mais y'a encore des buissons avec des dames assises. Je les connais. Des fois, on cause".

La variation peut effectivement se pratiquer ici ou là sans qu'il y ait nécessaire évitement. On voit ainsi plusieurs habitants "faire un crochet" en rentrant du travail le soir pour passer devant le club de boules ou les salles de réunions diverses ... "des fois qu'il y aurait quelqu'un".

Le contournement peut aussi se pratiquer, soulignant le lieu contourné plus qu'il ne le gomme. "Au lieu de passer entre les immeubles, là, j'ai fait un détour par le bassin ... par la place du bassin Je fais souvent ça." C'est encore le cas des trois habitants qui, sortant de leur immeuble, font un détour de manière à passer du côté des entrées des immeubles voisins : "C'est mieux que de passer du côté des séjours ... De l'autre côté, y'a les entrées, et on peut bien voir des gens."

Notons le choix délibéré et tendant à l'activité de ces habitants qui préfèrent voir plutôt qu'être vus au cours de leur chemin de sortie.

De nombreux cas de digression infirment encore l'apparence que l'espace de Teisseire serait translucide, modelable sans résistance.

Les digressions sont aussi fréquentes qu'à l'Arlequin, bien que les formes du bâti en diffèrent totalement. Cas le plus fréquent : les habitants s'engagent dans ce qu'ils appellent les "cours intérieures", espaces verts de 2 ou 3 hectares encadrés par les bâtiments. On s'y attarde volontiers, tant par l'agrément des rencontres que par celui de la verdure. On cite même des pique-niques de familles riveraines durant les dimanches d'été. Une habitante, peu de temps avant d'arriver chez elle, bifurque presque toujours et s'engage alors dans des détours aussi hasardeux que variés : "je fais toujours comme ça, dès la belle saison, hein !"

Digressions plus ou moins absentes, encore, d'un retraité ; "je sors à tout hasard, je vais, mais je ne m'intéresse pas où je passe."

Enfin les enfants pratiquent de ces digressions qui seront moins surprenantes et dont voici un exemple :

"On coupait directement par la pelouse. Bon, voilà qu'y pleut !
"Il pleuvait et ... et on s'est caché dans des gros rouleaux de
"pierre, pis on a joué là."

Figures polysémiques

Ce groupe de figures trouve d'abondantes illustrations dans la pratique cheminatoire des habitants de Teisseire.

L'ambivalence se joue pour la plupart du temps sur l'objet même des immeubles saisis dans leur double face : un "extérieur", un "intérieur".

Le choix d'un chemin ou d'un séjour de tel côté évoque toujours la représentation de la valeur de l'"autre" côté dont le rejet momentané renforce les caractères qualitatifs du choix présent. C'était le sens de la citation donnée par le contournement. Voici le symétrique : "Les cours intérieures ? Ben, c'est les pelouses là, avec les arbres. Les séjours donnent de ce côté. On cause

avec les gens depuis chez eux. Mais y'a toujours des gosses du coin qui jouent et des gens qu'on connaît, quoi ... enfin, au moins de vue. Y'en a souvent assis qui causent.

I - Mais y'a aussi des pelouses à "l'extérieur", enfin de l'autre côté.

R - Ouais, mais là, y'a des bagnoles, y'a les entrées ... mais c'est un peu déjà la rue quoi !"

L'ambivalence joue aussi sur la césure de l'Avenue Paul Cocat et curieusement se fixe sur les feux rouges : " Y'en a plusieurs sur l'Avenue, mais c'est pas les mêmes. Là, je traverse comme ça, n'importe comment. Je regarde pas. J'attends pas. Mais là-bas, faut faire attention, faut attendre ! On a le temps de voir l'autre côté hein !". A noter que les deux feux ne se situent pas au carrefour le plus mouvementé et ne présentent pas plus de risques l'un que l'autre. En fait, le premier cité relie pour le piéton la zone Sud à la large zone neutre des écoles. Le second met nettement en regard Zone Sud et Zone Nord.

Les bifurcations portent aussi très souvent sur le choix nécessaire imposé par l'obstacle des immeubles.

Une part des cas mêlent cette figure à celle de l'ambivalence. Dans un premier temps, l'habitant n'évalue pas les raisons de sa bifurcation, puis au fil du récit lui trouve une signification, reconnaissant ainsi l'ambivalence.

Une autre part doit se comprendre comme une bifurcation simple. "Je ne passe pas au pied de cet immeuble là ! ... je pourrais, mais je le fais pas !" "Après les sentiers, au lieu de continuer tout droit, je tourne en direction de l'Avenue Cocat. C'est plus long, j'crois, mais je vais toujours comme ça." Cette bifurcation ne s'effectue pas au retour.

Autre cas où la bifurcation compose avec la métathèse de qualité : "Quand je sors je peux aussi bien prendre à droite qu'à gauche, c'est pareil. Mais je vais toujours à gauche le jour ; la nuit, de l'autre côté ... oui, j'sais pas. Peut-être parce qu'il y a les arbres ... Mais, c'est plus éclairé de l'autre côté la nuit."

Des rythmes nycthéméraux sont ainsi très présents dans les cheminement des habitants de ce quartier, soit faisant varier les trajets, soit modifiant complètement le style de cheminement à travers un même espace traversé. La nuit fait en général accélérer les pas, supprimer les variations élémentaires et digressions, non que l'ensemble des habitants soit inquiet (quatre le sont), mais le calme remarqué par tous (sauf accident) semble plutôt inviter à un prompt retour domiciliaire. La pluie citée par plusieurs habitants comme modifiant complètement perception et pratique de l'espace cheminé.

Les cas de polysémie décalée concernent seulement deux sortes de lieux.

D'une part les escaliers, les "montées", dont la chaîne de valeurs est la suivante :

- plutôt sale (ou franchement sale) - appelant l'entretien et le respect collectif - endroit où l'on cause facilement - lieu peut-être le plus favorable pour connaître des gens.

D'autre part la zone Sud, de la manière dont en parlent les habitants de la zone Nord qui ont "traversé" plusieurs fois l'Avenue :

- zone valant comme parc - lieu plus propre - lieu où les gens sont peut-être mieux.

°
° °

En dépit de son aspect apparemment uniforme et répétitif, le quartier de Teisseire offre une communauté de style d'habiter tout à fait remarquable :

pour tous les habitants (sauf un) l'entrelac de chemins tracés, de chemins sauvages, de variations dont beaucoup sont agies plus que subies, la possibilité effective dont on fait preuve de reconnaître les obstacles de nature diverse et de les intégrer dans la configuration spatiale pratiquée, autant de traits apportés par l'étude des figures élémentaires qui dénotent combien le quartier est loin d'être une cité-dortoir, non plus qu'un espace figé sous le signe des représentations péjoratives jusqu'alors à lui communément attribuées.

Cette vitalité semble aller dans le sens de l'image globale du quartier dépeinte au début de ce livre : un espace en cours de modification ; un espace éminemment "façonné", pouvons-nous dire maintenant.

2-1-2 FIGURES DE COMBINAISON

2.1.2.0. - Répertoire et définition des figures utilisées

Les figures de combinaison relevées à l'échelle de trajets entiers et de complexes de cheminements ont paru se répartir en deux groupes autour de deux notions que la rhétorique tient pour capitales : la redondance et la symétrie, quelle pertinence ont-elles en matière d'expression cheminatoire ?

1. Figures de la redondance

On entend par redondance le sens qu'on lui donne dans l'Art d'expression orale et scripturaire : surabondance. Cette notion que la rhétorique connotait dans un sens d'abus, de démesure à la suite des nouveaux Arts de Penser de l'époque cartésienne a été réemployée par la théorie de la communication et introduite en linguistique. La redondance apparaît désormais comme un mécanisme fondamental du fonctionnement du langage. Contraire à l'ellipse, elle explicite et permet l'identification du terme qu'elle reprend. Précieuse surabondance en définitive.

Or, dans l'examen des cheminements, on voit que l'essentiel de l'activité cheminatoire se déroule sur le mode de la redondance. Les variations, les substitutions, ou bien sont exceptionnelles, ou bien portent sur des fragments ce qui ne veut pas dire qu'elles sont insignifiantes. La quotidienneté qui s'exprimait dans les récits recueillis se présente comme essentiellement redondante, et c'est probablement le cas de toute quotidienneté.

Quatre formes de redondance sont remarquables :

- . redondance de combinaison avec variation de détails,
- . répétition d'un même ensemble en combinaison variée,
- . polarisation de trajets variés vers un même lieu,
- . répétition amplifiée du cheminement d'un même lieu.

La première est la plus ordinaire. Son illustration tient dans le rapport des figures élémentaires, aux figures de combinaison, ou dans le décalage qu'on aura pu retenir entre les trajets ordinaires retracés par les plans et les figures de variation et substitution, deux modes d'explicitation se rapportant cependant à un même cheminer.

La plus rare, où la redondance porte sur la répétition d'un ensemble fini en combinaisons variées (ABC, BCA, CBA, ...) correspond à la figure rhétorique de METABOLE. Un ensemble spatial délimité se chemine à plaisir selon des combinaisons dont la variété semble indéfinie - qu'elle soit finie, raisonnablement, c'est le propos du planificateur et du géomètre - En effet, ce modèle combinatoire est concrètement cheminé sur un mode qui n'a rien d'une exploration rationnelle. La métabole s'effectue toujours dans les cheminements avec un ton poétique, ou ironique,

ou ludique. L'espace cheminé vaut pour soi. L'exhaustivité à laquelle tend cette forme de redondance exprime précisément le caractère gratuit de l'acte : "avoir tout le temps de ...". Cette figure de composition et re-composition de l'espace à loisir se trouve de préférence chez les enfants et les jeunes, soit sur l'ensemble d'un seul "trajet", soit par tendance à varier le plus possible le chemin de chez soi à tel but, ou inversement. C'est aussi la divagation du chien ... et du maître qui le suit. Quelquefois l'adulte a le temps de jouer à cette figure, ou le prend.

Contrairement à la métabole qui tend à la divergence, la troisième figure de redondance : l'ANAPHORE, articule l'organisation spatio-temporelle du cheminer selon la convergence, le centrément. (Son modèle logique serait : bca , de $A \dots xyA$). Chaque fois qu'un mode de cheminement s'organise dans son ensemble autour d'un pôle localisé qui attire ou repousse mais toujours fascine, il y a anaphore, répétition du même terme dans des séries dont le reste varie. Dans le détail de l'espace parcouru, apparaissent donc des substitutions ou variations (paratopismes ou pérítotismes) qui ménagent un délai entre le départ et le but avoué ou inavoué.

Ainsi, dans la mesure où l'élément essentiel de ce mode d'écrire le cheminement consiste en des retards qui se donnent le temps d'explicitier par prudence ou plaisir un même objet, c'est en terme de temporalité qu'il faut appréhender l'anaphore. Plus le lieu résiste et fascine en même temps, et plus l'habitant intéressé en fait le siège.

L'HYPERBOLE, dernière figure de la redondance, se produit lorsque le siège d'un lieu est fini. L'habitant donne alors l'impression de digérer sa victoire et surcharge le lieu cheminé. L'écriture des pas produit en même temps une lecture amplificatrice. L'hyperbole n'a de sens pertinent que si l'on saisit l'homologie entre l'expression hyperbolique parlée, apparemment cette "expression exagérée", dont parlent les dictionnaires à propos de cette figure, et l'action racontée : deux formes d'expression qui renvoient à un même style et à une même manière de lire-écrire-dire l'action spatio-temporelle qui fut.

Des quatre redondances exprimées, on va ainsi du plus intimiste au plus expressionniste. Par delà les différences, ces "variétés" présentant des types de combinaisons tous redondants, il s'agit toujours de répétitions qui explicitent de manière plus ou moins subie, plus ou moins agie, et avec plus ou moins de résistance, un ensemble spatial à l'identité parfois imprécise, parfois saturée. La redondance regroupe donc tout ce qui, dans l'organisation des cheminements, tend à écrire ou à lire le même.

2. Figures de la symétrie

Autour de la notion de symétrie se regroupent toutes les figures de combinaison qui procèdent par différence ; elles concernent essentiellement l'organisation des sens de cheminements. On en aura déjà soupçonné la présence à l'examen critique des plans de chemins effectués et lors de l'exhaussement des figures élémentaires.

-. LA SYMETRIE proprement dite, au sens d'ordre selon la différence et la congruance (superposition par pliage), préside à toutes les alternances de trajets, qu'il s'agisse de la manière d'emprunter les séries de bifurcations possibles, et ceci a été abondamment illustré au niveau élémentaire, ou de la polarisation à droite ou à gauche selon le sens de la marche, il s'agit alors d'une manière de marcher un chemin identique cartographiquement.

Les symétries par polarisation sont intéressantes surtout par cela qu'elles négligent. Pour plusieurs habitants, tout ou partie importante du trajet est gommé, inexistant en quelque sorte. Ainsi tout un côté de l'espace qui borde le cheminement peut n'être qu'un "trou" prolongé ; façades, magasins, piliers, espaces verts n'existent que du côté où le mode de cheminer les fait être.

L'ensemble du bâti n'a aucune consistance pour soi. Il est ré-écrit sur un mode alternatif ou de l'absent côtoie toujours du présent. Telle est bien la symétrie au sens le plus "classique" du terme (ordre architectural, ordre dans l'expression) une composition de pleins et de vides selon des règles répétitives.

-. LA DISSYMETRIE se produit par accident. Quand après un aller vers un lieu, le retour prévu n'arrive pas à se faire et qu'un autre chemin s'emprunte alors. Les cas les plus remarquables qu'on a trouvés présentent une forme extrême de cette dissymétrie étonnante ; ils sont répétitifs et les habitants concernés n'arrivent pas à comprendre comment le phénomène se produit et comment ils sont conduits à faire un détour dissymétrique.

-. L'ASSYMETRIE en tant que figure de combinaison s'observe dans tous les cas où un cheminement est affecté dans son ensemble par des variations multiples et divergentes. Certains habitants effectuent ainsi des cheminements dont on ne peut jamais prévoir le tracé exact. La direction d'ensemble garde la même orientation sur laquelle se greffent des ramifications nombreuses et intempestives. Entre l'aller et le retour, il n'y a ni symétrie, ni dissymétrie, mais absence de symétrie.

Le style de cheminement heurté ou fébrile se transcrit par une affluence de verbes dans le récit. Les variations ne s'appliquent

donc pas qu'à l'espace en deux dimensions, mais aux trois dimensions combinées, ainsi qu'au rythme et à la posture de la marche de l'habitant.

2.1.2.1. - Au village Olympique

Quant à la redondance, deux phénomènes essentiels sont à noter :

- Il n'y a pas sur l'ensemble du quartier une partition de lieux où la pratique de cheminer aurait des styles très différents. Un peu partout les variantes existent aussi bien que les redondances strictes.

On retrouve bien dans le façonnage concret de l'espace cette fluidité pressentie auparavant, fluidité fondée sinon sur une homogénéité du moins sur une similitude des rapports vécus à l'espace.

- Des quatre redondances, mise à part la première dont on trouve nombre d'illustrations ('Ah, tous les dimanches matin, c'est le même petit trajet pour aller chercher le pain'. 'Le matin... toutes les dames que l'on rencontre ; on est obligé de dire quelque chose. Comme c'est toujours les mêmes qu'on rencontre le matin, on détaille la journée. On dit, il va faire beau, il va faire mauvais'), c'est la redondance de combinaisons avec variations segmentaires qui est de loin la plus pratiquée.

A travers les cheminements, les façonnages d'habiter au Village Olympique paraissent bien plus métaboliques qu'anaphoriques.

Peu ou pas de mouvements convergents ou centrés. Bien que les habitants désignent des centres, des gravitations denses (commerces, MJC, poste) il y a très rarement répétition d'un même trajet vers un de ces lieux sur des modes qui différencieraient et combindraient autrement les figures élémentaires. Ceci dénote sans ambiguïté une absence générale de dynamique centripète au Village Olympique, absence aussi de lieux dont il y aurait à faire le siège.

C'est plutôt la métabole qui vaut comme combinaison divergente dominante et qui, quoique qu'épisodique par rapport à la redondance coutumière accentue un certain style d'habiter collectif dans ce quartier.

On n'a pas toujours le temps de varier entièrement son trajet. Toutefois, une sorte de plaisir discret et momentané insiste toujours dans les récits, par lequel un cheminement pratiqué est toujours capable de valoir pour lui-même.

Cet humble plaisir à pouvoir combiner différemment l'articulation de son cheminement trouve son écho dans l'idéologie poético-villageoise dont les habitants font état dans le fil même de leur récit : "Ce qui me... je suis extrêmement contente... c'est la verdure avec ces oiseaux, là. Heu... je passe sous la... juste sous les escaliers, une sorte de montée. Y'a une espèce d'odeur de bois... je fais souvent... presque toujours le détour pour passer devant cette merveilleuse sculpture l'homme et la femme. (...) En haut des marches pour moi le village s'arrête. C'est-à-dire, je pourrais pas dire... je suis... je suis "en ville"."

Par le fait même, des accents hyperboliques sont diffus dans le style de cheminement de tous les habitants. Pas d'hyperboles trop vives ou trop contrastées par rapport au reste de l'espace cheminé, (sauf dans les cheminements de deux enfants) ; plutôt des intonations indiquant des appropriations non remises en question : "le soir je peux m'asseoir sur un mur, il fait frais. J'ai pas à me presser ; y'a des arbres, y'a des oiseaux." "On peut passer bien au milieu de la rue. On n'est pas bousculés ! Y'a pas de passages cloutés !".

- Quant à la symétrie et le complexe de ses figures de combinaison, on aura déjà noté comment elle intervient dans la qualité des cheminements tant lors de la critique des plans topographiques que lors de l'analyse des précédentes figures.
Quelques remarques plus systématiques :

1. Au Village Olympique, dans le cadre de nos entretiens, nous n'avons trouvé aucun cas de dissymétrie purement accidentelle. En ce sens, aucune bévue spatiale n'apparaît dans les cheminements observés. Il semble que la constitution pratiquée de l'espace à habiter ne réserve sinon plus de surprise, du moins plus rien qui ne soit appréhendable d'une manière ou d'une autre.

Cette remarque accentuant la relative translucidité du champ spatial où s'exercent les figures de combinaison va dans le sens de cette fluidité déjà notée.

On trouvera toutefois de nombreux cas de dissymétrie produits par le changement de mode de translation. Un retour risque souvent d'être différent d'un aller, lorsque le trajet piétonnier se prolonge à l'extérieur en trajet automobile : "Au fur et à mesure que je raconte, ça me... C'est évident que pas mal de trajets sont conditionnés par l'emplacement de la bagnole, bien que le village soit piétonnier."

2. Les cas de symétrie selon alternance de trajets et polarisation relevés dans les cheminements observés ne sont jamais systématiques. Un habitant peut revenir chez lui par un chemin différent (tout ou en partie), jamais il n'en fait état comme d'une habitude. "Y'a des jours, je reviens par un autre chemin..."

On ne trouve ces habitudes de variation intégrale selon tel ou tel sens de trajets que chez les enfants. "Dans le sens que... dans le sens que je sors de mon allée, y'a un chemin où y faut tourner. Je continue d'aller tout droit. (...) Et... Ah non, quand je reviens, c'est par la route, là !"

3. Enfin, aucun cas d'assymétrie relevé au Village Olympique ; aucune trace de heurt et de fébrilité chez les adultes, même dans les trajets de nuit, même dans les lieux garnis d'obstacles minéraux ou végétaux.

L'anticipation de la conduite de marche ne semble jamais prise de court. En ce sens tout semble se passer sur le mode de la prévoyance réglée, même dans les récits des cheminement les plus poétiques ou les plus abandonnés.

Trois cas bien spécifiques se démarquent de ce phénomène : deux enfants qui au fil de leurs jeux pratiquent des ruptures de direction imprévisibles, des changements brusques de rythme que le ton et l'organisation du récit traduisent bien : "On est partis jouer là-bas, sur l'herbe vers la sculpture, avec un copain... tranquillement quoi ! (...) Au retour, il pleuvait, alors on a couru et... il pleuvait quoi ! Je sentais la pluie, je courais !" ; autre cas, celui d'un étudiant de la Cité Universitaire située au Sud du quartier et qui part quelquefois à la découverte du nord du quartier, divaguant au hasard des sentiers un instant suivis, puis abandonnés, puis repris.

2.1.2.2. - A l'Arlequin

- Figures de la redondance

La première forme de redondance, la plus ordinaire se rencontre souvent, comme l'on peut s'y attendre. Les expressions se situent de préférence au début de l'entretien, quand la réticence à aborder les récits particuliers et historiés se maintient pour quelques minutes : "Oh, c'est toujours pareil, hein ! Toujours la même chose."

Des redondances plus exceptionnelles, les trois figures cataloguées se retrouvent à l'Arlequin sans que l'une ne prenne une part déterminante. En ce sens l'Arlequin semble rester un espace encore ouvert à de multiples formes de combinaisons cheminatoires.

La métabole s'étend sur plusieurs pages dans les récits des enfants et des adolescents. En voici des exemples plus ramassés :

- "Samedi... (rire) y'en a eu des choses !"
- "après, ... on a fait le tour du marché, complètement !"

- "quand je sors, je cours vers l'ascenseur. Dix secondes...
Si l'ascenseur est pas là, je cours et je descends à pied.
Quand j'arrive en bas, je me dis au fond de moi : 'Personne
ne peut me rattraper' (rire) c'est comme ça !"
Et j'ai été au Parc (reprenant sa voix colorée et gaie).
- "Alors le Parc (...) on va sur les Buttes, on court !"
- "Sans chaussures, on court, (...) quand tu vas sur la colline,
y'a le soleil..."

En quelques phrases, tout est dit, l'occupation fébrile, la tendance à l'exhaustivité ("complètement"), le jeu, le poétique. Pour les adultes, la métabole est plus accidentelle, et limitée à un territoire circonscrit dans un temps donné.

Rappelons les divagations du promeneur matinal suivant son chien. C'est aussi le cas de quelques promenades-découvertes, ou parfois errances, quand "dans le parc" on se promène dans tous les sens, quand on fait "le tour de la Villeneuve par les coursives du dernier étage, dans tous les sens, pour tout voir d'en-haut."
La métabole fonctionne toutes les fois qu'une répétition variée cherche à diversifier un lieu susceptible d'être cheminé dans une multitude de sens. Dispersion des moyens, gaspillage des pas incompréhensible d'un point de vue fonctionnel et qui renvoie à une poétique de l'espace, à un façonnage réalisé selon un temps non mesuré, ou que l'habitant refuse de mesurer.

Le procédé métabolique démarque ce qu'il peut y avoir de plus gratuit et irrationnel dans les conduites de cheminement.

L'anaphore se rencontre beaucoup plus souvent à l'Arlequin qu'au Village Olympique.

Certains lieux gardent-ils l'aspect central qu'on voulait leur donner au départ ?

Fonctionnent-ils encore comme des pôles de sociabilité ?

En tous cas, la zone de la galerie marchande et de l'entrée du CES, ou même le tracé tout entier de la galerie, appellent cette figure de combinaison lorsque quelque espace vert reste encore à assiéger, à conquérir. Ces figures se relèvent dans les récits selon le fil des articulations de langage très mêlées aux articulations de pratique cheminatoire.

On entend ainsi ces glissements sémantiques dans le cours d'un même texte par lesquels l'objet se poursuit, littéralement, en même temps que son sens se précise. ("Arlequin" dit-on, puis..."la galerie" puis..."la galerie marchande", enfin "la Maison de Quartier"). Ce qui attire le plus c'est ce que l'on possède le moins, et que l'on cherche à s'approprier.

Un autre exemple de cette appropriation retardée qui, faute d'accéder véritablement au lieu convoité, répète la fréquentation des entours:

"C'est pareil pour le bistrot, avec ses tables dehors, mais j'ai pas l'impression d'un débordement quand même. Ben... je l'assimile peut-être... par exemple, les gens du café, les gens qui sont à la terrasse, ils sont déjà au café. Bon... les gens qui sont avec leur panier devant Gro, c'est pareil, ils sont déjà chez Gro - Hum... ! Parce que sinon, sans ce panier de provision, ils sont ni chez eux, ni chez Gro, ni... ni à la papeterie, ni... euh... ni à côté. J'sais pas comment dire moi !" Plus le lieu résiste et fascine en même temps, et plus l'habitant intéressé en fait le siège.

L'hyperbole trouve ses expressions les plus évidentes dans les récits de fréquentation du Parc. Une habitante parle de l'"escalade des Buttes".

Doit-on distinguer entre la "réelle" hauteur (modeste) de ces buttes et l'expression tendant à l'exagération ?

Mais pendant l'examen sérieux et critique de l'inadéquation entre signifié et signifiant l'action s'est évanouie et ce qu'on pouvait en saisir en tant que vécu échappe complètement. L'"escalade des Buttes" en tant que figure d'hyperbole ne devient une expression pertinente et fidèle à ce qui s'est passé ce dimanche-là que si l'on saisit l'homologie entre l'expression hyperbolique parlée et l'action racontée : deux formes d'expression qui renvoient à un même style et une même manière de lire-écrire-dire l'action spatio-temporelle qui fut. Y'eut-il "escalade" ou non, la question n'a dès lors plus d'importance. A quelle aune jugerions-nous la vérité, ou l'erreur, ou l'exagération ? La Butte a été gravie comme par escalade ; autrement dit elle était haute, plus haute aux pas qu'on ne la voit. Les pas eux-mêmes étaient probablement redondants dans leur piétinement fausement acharné en attente du "sommet". Confrontée à tout ce que les habitants imaginent du haut des Buttes, une telle expression racontée-cheminée ne surprend pas. Il y eut jeu, mais jeu convaincu dans son exagération même. Le redire de cette manière dans le récit, c'est encore redoubler la redondance.

Quand une habitante parle de ces portes de secours entrecoursives qu'"on a défoncées" alors que les serrures seulement ont été forcées, est mis en jeu l'affrontement entre une certaine manière de cheminer qui fraye l'espace sur le mode de l'appropriation combative, et une certaine constitution de l'espace aménagé où les obstacles de ce type sont ressentis comme les sbires d'une intention maléfique ; portes de secours "fermées ! A la Villeneuve ! Ca va pas non ?" dit-elle.

Quand d'autres habitants parlent des "ailes" de l'Arlequin ou de la "pièce d'eau" apparaît une monumentalité que ne semblent avoir ni les bâtiments du quartier, ni le lac.

Le choix d'un terme à la place d'un autre n'a rien d'indifférent. En effet, le reste des entretiens concernés montrent dans le premier

cas une volonté de "grandir" le quartier et le projet dont il est porteur, dans le second, la recherche dans le parc de l'apparat, du calme et de l'agréable.

Ainsi l'hyperbole comme figure de cheminement répète avec prédilection soit les lieux de détente et de loisir. Le parc se cheminera donc volontiers sur ce mode, mais aussi la Maison de Quartier pour ceux qui s'y sentent chez eux de manière littéralement appropriée. Inversement des procédés architecturaux tendant à l'apparat pourront être perçus comme hyperbole, redondance exagérée au regard de l'habitant qui se sent extérieur aux lieux où ils s'affichent. Ainsi le hall du CES jugé : "cliquant", "dépendant".

- Figures de la symétrie

Les cas de symétrie proprement dite fonctionnent à l'échelle de la combinaison d'ensemble, une part importante ou totale du trajet en étant affectée. Ainsi on ne traversera la Maison de Quartier que dans un des sens du cheminement, on ne passera par toute ou bonne partie de la galerie qu'en sortant de chez soi ou inversement.

Les symétries par polarisation sont intéressantes surtout par cela qu'elles négligent. Pour plusieurs habitants, tout ou partie importante du trajet est gommé, inexistant en quelque sorte. La galerie subit ce sort avec le plus de fréquence : "A l'aller, quand je me dirige du 60 vers l'intérieur... (rire silencieux). Hm ! c'est marrant je regarde pratiquement à droite. Au CES, y'a une porte d'affichage, hein ? Eh ben, je la vois en revenant."

Pour une autre habitante qui fait son "aller" en sens inverse, tous les points de repère cités se trouvent sur la droite de son cheminement, ce qui redouble sa manière d'emprunter les bifurcations obligées.

La dissymétrie accidentelle est pratiquée par plusieurs habitants ainsi obligés d'emprunter un trajet autre que celui qu'ils voulaient faire, ou de passer par des lieux qu'ils n'aiment pas.

"Y'a un endroit là, du 10 au 20, je connais des gens là, mais... je ne suis jamais arrivée à me repérer dedans. Je suis toujours redescendue par le 10, alors que je voulais redescendre par le 20. Dans les cour-sives, je me perds toujours".

"Pour revenir (de l'atelier-bois au 60), euh... un réflexe idiot. J'ai toujours fait un crochet. Un réflexe : je prends à droite. Ensuite c'est le trou par la cursive. J'ai toujours passé entre les deux ronds là, et après je finis par le bout de parc jusqu'au 60".

Dans les deux cas, un incident d'orientation ou d'automatisme se produit qui modifie le chemin de retour de manière irréversible.

Au niveau d'un examen rhétorique des cheminer, on ne peut que relever le fait sans en comprendre la nature. Les citations recèlent une pointe d'agacement que ressentent les habitants devant cette figure irrationnelle quand ils tentent une explication ou un jugement. Toutefois, dans la pratique, ils ne reviennent pas en arrière et se laissent con-

duire par leur bévue spatiale. Peut-être ce décalage ouvrira-t-il une voie ou l'explication sera autre chose qu'un agacement raisonné et raisonnable devant un phénomène irrépessible.

Cas plus ordinaires de dissymétrie, la variation notoire du trajet dépend de l'emplacement de l'automobile ; ou encore, le trajet vers la sortie à partir du domicile est plus court que le trajet d'entrée.

A l'autre extrémité, on voit l'entrée "chez soi" se faire plus tôt (ascenseur ou coursive, parfois coin de galerie) qu'à la sortie (la porte d'entrée du logement marque alors la césure). Le rapport dissymétrique d'un sens à l'autre révèle la différence entre le logement et le domicile.

Le processus de domiciliation est capable de contraction et d'expansion selon les sens de cheminement. La signification de ces dissymétries quotidiennes sera donc à chercher du côté de l'appropriation et de la dynamique qu'elle met en jeu.

Nombre d'assymétries se relèvent dans les cheminements des habitants de l'Arlequin.

Ainsi, entre aller et retour d'un même trajet, il n'y a ni symétrie, ni dissymétrie, mais absence de symétrie.

Le style de cheminement heurté ou fébrile se transcrit par une affluence de verbes dans le récit. Les variations ne s'appliquent donc pas qu'à l'espace en deux dimensions, mais aux trois dimensions combinées, ainsi qu'au rythme et à la posture de la marche de l'habitant.

Sept habitants, parmi ceux interrogés, pratiquent des cheminer assymétriques (dont deux pour raisons professionnelles dans le quartier). Un exemple commun :

"Ah, si y faut, je saute, je me penche, je me faufile. Je trouve que c'est très mal fait parce qu'on a pensé que les gens allaient emprunter la galerie, ils ne le font pas parce qu'ils sont pressés, parce qu'il y a des barrières où on se cogne le nez dessus, il y a des voitures partout, il n'y a rien de prévu, on est obligé de soulever ses pieds pour passer, et pour finir on attrape des contraventions."

2.1.2.3 - A Malherbe

- Figures de redondance

De par l'étendue assez réduite des espaces extérieurs, les cheminements pourraient ne pratiquer qu'une redondance strictement répétitive. Les combinaisons d'ensemble pourraient tendre à l'immutabilité. La bonne moitié des habitants interrogés a résisté, en ce sens, un certain temps d'entretien à entrer dans les détails du "au jour le jour". Pourtant, les variations qui peuvent sembler moins conséquentes

que dans les autres terrains sont extrêmement révélatrices des styles d'habiter pratiqués au Malherbe Olympique et ce, peut-être précisément, en vertu d'un effet de contraste. Ce sont, en effet, les variations infimes qui démarquent le style locataire du style co-propriétaire.

La métabole se pratique par tous les habitants de Malherbe, dans des lieux voisins mais extérieurs aux limites du quartier. C'est le cas des promenades dans le parc de l'Arlequin ; c'est le cas des cheminement entre les divers commerces de l'Est du quartier. Mais seuls les locataires pratiquent la métabole à plus de deux combinaisons internes. (Les co-propriétaires ne dépassent pas la dualité de nature symétrique)

Bien sûr, la place Charles Dullin est un espace très pratiqué métaboliquement, mais aussi les espaces de transition vers les sorties Nord du quartier, mais aussi les zones de jeux à l'Est du secteur locatif dans la fréquentation enfantine. Un cas spécifique de métabole investissant tout le quartier, en tous sens, est à rappeler : les enfants et jeunes (du secteur locatif seulement, à notre connaissance) font ainsi dans leurs jeux à vélo. Au gré de leurs circuits, tout l'espace du Malherbe Olympique, vaut de la même manière sans qu'aucune perception de différence territoriale ne vienne modifier le choix des directions prises.

La seule figure d'anaphore nettement pratiquée s'applique à la zone commerciale du sud-est et du marché qu'on aborde de différentes manières selon les jours. "Si j'ai des chaussures à acheter, je fais un crochet." "Ah oui, y'avait le marché, alors j'ai commencé par là." "J'ai pris le trottoir de droite pour aller au tabac, mais d'autres fois, c'est celui de gauche. Aussi... je traverse tout de suite, mais des fois au bout du carrefour."

L'hyperbole ne concerne, dans le secteur de co-propriétaires, que le logement lui-même quand on en parle en général et, dans le récit des cheminement, que les espaces verts : "Y'a un petit trajet le soir, quand on promène le chien autour des bosquets (rire). On passe par un petit chemin de terre ; y'a une série de petites montagnes. Cette partie là, c'est joli, c'est bien !"

Les locataires cheminent de la même manière les "sentiers", les "bosquets", mais l'ensemble entier de la place Charles Dullin (sauf le parking, d'autant plus indésirable se teinte dans la plupart des trajets d'accents hyperboliques. Le cheminement tend à valoir pour lui-même, et on peut oublier momentanément d'où l'on vient et où l'on va. "Ah, mais dès que j'arrive sur la place, c'est agréable. On est déjà comme chez nous ; on connaît les gens, on s'arrête, on cause." Chaque fois que je pars, je vois des enfants qui me connaissent. Je leur cause (...) c'est vraiment le quartier, ici." "Là, il faut avoir le temps. C'est tellement agréable... les gens, les enfants dans ce jardin. Vous savez quand je suis pressée, je passe carrément derrière, hein !"

- Figures de symétrie

Cinq habitants proposent, dans la variété de leurs trajets, un cheminement répétitif qui pratique la symétrie.

Par exemple : "En allant (à Teisseire) je passe par le Suma (...)
En revenant, je rentre directement... Oui, par la station-service, là." Un autre cas : l'habitant rentre par un chemin qui permet à sa chatte qui l'attend sur la fenêtre de finir le trajet avec lui.

Aucun cas de dissymétrie caractérisée n'est produit ; on ne trouve que des cas de bifurcation élémentaires.

De combinaisons asymétriques, on n'en recueille le récit que chez certains enfants arpentant l'espace vert du secteur locatif de manière imprévisible, ou allant aux écoles au-delà du Nord du quartier par des chemins toujours susceptibles de variation.

La rareté des figures de symétrie à Malherbe est intéressante en ce qu'elle souligne l'importance prépondérante des figures de redondance et signale, en même temps, la permanence insistante des évitements et partitions d'espace. Tant locataires que co-propriétaires tendent à reproduire leur propre style d'habiter et, si l'on peut dire, à en appuyer la gravure propre dans l'espace d'habitat.

2.1.2.4. - A Teisseire

- Figures de redondance

La grande variété des chemins pratiqués à Teisseire favorise, à l'échelle des combinaisons, des redondances simples, un habitant pouvant, dans la même journée, prendre plusieurs fois la même direction mais spécifier précisément ses chemins selon l'action à faire, faisant ou non tel évitement, tel écart ou tel crochet. C'est sous cette forme diversifiée et multiple que la redondance se pratique.

Les métaboles, dont font état les récits de cheminement, ne se pratiquent jamais sur l'ensemble sur l'ensemble du quartier, ni même sur une des deux parties. Elles s'organisent au contraire selon la structuration spatiale des jeux d'enfants.

On aura, par exemple, métabole et hyperbole pratiquées par des enfants sur un tiers environ de la partie Sud, avec des "traversées", des expéditions de caractère anaphorique vers la partie Nord, vers le terrain d'aventure, ou sur divers terrains vagues au Sud de la cité et parfois assez loin (sud de l'Arlequin).

Pour les adultes, les métaboles s'exercent bien sûr lorsque les boulistes quittant leur "terrain" s'engagent au hasard dans le quartier ;

mais le plus fréquemment, cette figure se limite aux "cours intérieures", ces espaces verts appropriés entre riverains qu'on connaît et fréquente en tous sens sur un mode, de surcroît, très souvent hyperbolique. "Les petits parcs, c'est vraiment entre nous qu'on est, vous comprenez ?"

Les hyperboles sont ainsi mêlées aux figures de combinaison les plus domiciliaires (d'une domiciliation qui déborde le logement).

Une hyperbole différente a été relevée dont le symbolisme vaut à l'échelle du quartier : 'Y'a le coin à roses, là-bas...

I. Le coin à roses ?

R. Oui, vers les feux, là-bas. Moi j'aime bien passer à côté."

"Il est toujours bien ce petit jardin-là - dit un autre habitant - personne marche dessus ; on passe toujours autour ; c'est vraiment joli..." Symbole remarquable d'un style d'habiter commençant depuis peu à respecter les choses.

Une autre Hyperbole encore où, dans le récit d'un enfant, le représenté et le vécu se fondent dans une image expressive.

"Je connais bien le quartier... tout, hm ! Mais surtout ici quand même... (...) Mon quartier, c'est un oiseau... quand on... quand on passe tout le tour. Là-haut vers l'Abbaye, c'est la tête... pis... le corps ici, et les ailes vers l'avenue Perrot."

- Figures de symétrie

Le régime de symétries régulières et répétitives est de même très complexe. Des sous-ensembles d'aller-retour souvent variés au cours d'une seule semaine se combinent encore entre eux.

Ainsi, pour cette femme travaillant hors du quartier, son trajet de retour du lundi est le même que l'aller du mercredi.

Ces cas, tout à fait remarquables en nombre, montrent une grande inventivité dans les cheminements selon des alternances non seulement spatiales mais temporelles.

Chaque habitant interrogé a aussi raconté un ou deux trajets de type plus fermé où il y a symétrie et congruence : le retour suit exactement le tracé de l'aller et le style ne se modifie guère ; c'est souvent le cas de certains cheminements bien définis et à but spécifique : la poste, les commerces du nord-ouest : cheminements fonctionnels.

Quand les figures de dissymétrie se produisent, c'est invariablement au départ du cheminement, soit que l'on quitte son domicile, soit qu'on revienne d'un commerce ou qu'on pénètre dans le quartier.

Le premier cas de figure a été illustré déjà lors de l'étude des ambivalences et bifurcations : une certaine tendance à errer avant

de quitter les lieux proches du domicile.

Le second cas présente des variantes initiales, des hésitations possibles ; puis, au fur et à mesure qu'on s'approche du domiciliaire, l'orientation générale du cheminement devient plus ferme et décidée (sans pour autant exclure variations locales et arrêts possibles). (Une exception : le cas cité lors de la digression 2.1.1.4)

Les cas d'assymétrie sont pratiqués exclusivement ou par les enfants, ou par les retraités, ou, dans des conditions très précises, par les adultes (essentiellement : les jeux de boules vagabonds, ou enfin par les bandes d'adolescents dont c'est la figure de combinaison privilégiée : ruptures de direction, changement de rythme, errance jamais bien précisable dans l'espace et le temps.

2.1.3 - DIFFERENCES ET INVARIANTS

2.1.3.0. Telle est donc la manière de façonner l'habiter à travers des figures, non seulement spatiales, mais aussi temporelles ; les figures de combinaison montrent particulièrement comment le temps intervient dans la mise en forme de l'habiter vécu. Voici donc des styles d'habiter qui entre chaque habitant diffèrent mais aussi trouvent une certaine communauté de sens.

Le premier degré de similitude fonctionne entre habitants d'un même quartier ; par là, c'est la différence entre les quartiers qui s'accroît.

Le second degré porterait sur les invariants d'un style d'habiter en habitat collectif.

Donnons une première esquisse de ces différences et invariances, esquisse provisoire puisque l'analyse n'est pas encore achevée.

2.1.3.1. Premier degré : En chaque terrain une convergence de modes vécus, de pratiques, dans des caractéristiques globales, peut signaler quels sont les invariants remarquables.

Les façonnages d'habiter sont très nettement métaboliques au Village Olympique. Chaque habitant n'est pas partout chez lui dans le quartier, mais on voit que l'espace bâti se configure toujours sur le mode de la perméabilité, peut toujours être approprié.

Il n'y a pas de vraie assymétrie ; les secteurs même jamais pratiqués ne sont déjà plus inconnus, plus absolument étrangers. Dans ce quartier offrant à la configuration pratiquée peu de résistance, peu d'obstacles, il y a une tendance à l'entropie. L'excès, la permanence tensionnelle sont bannis de l'ensemble du territoire. Grâce à cette condition, ce que chaque habitant vit entre logement et espace public lui semble reproductible pour chacun des autres habitants.

La "fluidité" dont nous parlions est permise par cette homogénéité minimale des rapports à l'espace tendant au parallélisme et la similitude.

A l'Arlequin le style général des façonnages d'habiter s'organise selon une composition dynamique entre facteurs de variations et divergences et facteurs de répétition et de similitude. La présence d'anaphores, d'assymétries, d'évitements très marqués indique une pratique de l'espace tensionnelle où les enjeux collectifs restent pregnants.

L'espace d'habitat de l'Arlequin pourrait bien se caractériser schématiquement comme un espace anaphorique qui, vécu, présente autant d'ouvertures, de perméabilité, que de résistances et de fermetures. Pour toute une part des habitants, la configuration vécue du logement est indissociable de la pratique des espaces collectifs. Pour l'autre part, il y a toujours à lutter pour enclore le logement et l'isoler des tensions extérieures. Il n'y a jamais rapport indifférent.

A Malherbe, le caractère le plus général des façonnages d'habiter est l'absence de toute figure anaphorique entre la pratique de l'espace des locataires et celle des co-propriétaires ; aucun enjeu de l'un pour l'autre. La pratique métabolique caractérise la zone locative où logements et espaces collectifs sont en rapport de composition assez bien articulée (avec le minimum de tension permettant cette articulation). La pratique hyperbolique caractérise la zone de co-propriété mais elle porte essentiellement sur la valeur-logement ; les espaces publics n'en sont que les annexes ou les barrières de protection. Enfin, caractère commun aux deux styles, la redondance l'emporte nettement sur la symétrie ; chaque secteur tendant à reproduire les caractéristiques spécifiques à sa pratique.

A Teisseire, c'est un style généralement métabolique qu'expriment les figures de cheminement. Mais contrairement au Village Olympique, la métabole tend toujours à se dépasser elle-même, la variation venant constamment revivifier l'habitude. Au village Olympique, on a l'habitude de variation, à Teisseire, c'est une variation de l'habitude. La composition des diverses figures antagonistes, figures de répétition, figures de différence, présente une tension analogue à celle qu'on trouve à l'Arlequin, quoique à un degré moindre, plus "amorti", moins violemment contrasté. Enfin, signe de l'ancienneté du quartier et de la reconnaissance saturée de ses formes architecturales : la quasi absence d'assymétrie.

2.1.3.2. Deuxième degré

Une fois reconnues ces différences fondamentales entre les styles d'habiter opérant sur les quatre terrains, peut-on trouver des invariants communs à tous ?

Tous les entretiens laissent apparaître deux figures de cheminer très particulières. Elles peuvent fonctionner dans l'élémentaire, mais ne sont pas élémentaires ; elles se manifestent nettement au niveau des combinaisons d'ensemble, mais ne correspondent pas à un modèle syntagmatique complet. Leur nature diffère donc des figures exposées précédemment ; leur rôle consiste précisément à articuler entre elles les figures élémentaires présentes dans une organisation d'ensemble. Meta-figures en quelque sorte, jouant au niveau des connexions et des mises en rapport, telles sont la synecdoque et l'asyndète.

La SYNECDOQUE est le procès par lequel plusieurs éléments étant confrontés une sélection s'effectue qui choisit l'un d'eux comme pouvant investir prévalamment le sens des autres éléments. La synecdoque n'est pas que la simple substitution d'un terme à un autre. Elle porte sur un jeu concurrentiel de significations entre lesquelles il y a choix selon le contexte et l'intention expressive. "Prévalamment" : n'indique pas que la sélection opérée est la meilleure en ce qu'elle regrouperait tous les sens voisins de manière exhaustive. La prévalence se réfère précisément au contexte. Quand, pour reprendre un exemple linguistique, on dit "les flots" pour "la mer", seul le contexte (le type de combinaison projeté, ainsi que la tonalité de la phase et de la situation d'expression) peut montrer pourquoi et comment la sélection fut celle-ci. La synecdoque tisse donc un double rapport : entre les sens concurrents, entre le critère de sélection et le contexte de l'expression à produire.

Comment apparaît la synecdoque dans la lecture-écriture de l'espace opérée par les cheminements ?

La compénétration des figures élémentaires dont il était fait état dans tout ce qui ressort de l'évitement trouve sa condition de possibilité dans une même instance présente dans la formation de chacune de ces figures : une métathèse de quantité (le plus pour le moins, le moins pour le plus) qui n'est autre que la synecdoque. Eviter, contourner, couper, diverger : chaque modification effectuée peut se lire comme une variation quantitative au niveau de l'espace parcouru ; mais il ne s'agit que d'un effet second, de la trace laissée par la figure dans une représentation synchronique.

On voit la limite de l'analyse menée au niveau élémentaire, qui saisit les phénomènes de cheminement plutôt selon l'espace que selon le temps. Aussi était-il possible d'illustrer l'examen des figures élémentaires par des exemples qui fixent devant nous les "choix" de chemins considérés par rapport au contexte spatial. Toute induction d'autre nature renvoie et aux figures de combinaison, et au contexte de l'action de cheminer. Ainsi ce qui se manifeste de manière platement spatial, n'est que l'effet du poids d'un contexte plus global.

Dans les figures élémentaires de plysémie, la métathèse de quantité a trouvé une forme plus fine. Sans que la quantité d'espace parcouru soit modifiée, le cheminement se connote d'un certain sens plutôt qu'un autre, en quoi, même dans la bifurcation, il n'y a jamais équivalence des possibles. C'est toujours le plus pour le moins ou le moins pour le plus.

Toutefois, c'est dans les figures de combinaison que la synecdoque apparaît mieux à même son mouvement de constitution. Ainsi, au fil du récit, les habitants passent et repassent dans les mêmes lieux. Mais le nom du lieu peut changer et le sens d'un terme n'équivaut jamais au sens du synonyme ou du terme voisin quand on confronte l'appellation des repérages à la nature des trajets que ces repères marquaient.

Dans chaque entretien et dans chaque univers de cheminement, on trouve d'un chemin à l'autre, d'un jour à l'autre, des mouvements de particularisation et de totalisation qui ne sont pas rapport d'éléments partiels à la totalité de l'ensemble bâti, mais selon relation de sélection entre des lieux cheminés valant comme totalités et d'autres -ou les mêmes à d'autres moments- valant comme parties.

En ce sens, dans les quatre terrains fonctionne une même meta-figure : la synecdoque. La convergence fondamentale sur les mêmes caractères propres à cette figure omniprésente ne laisse pas d'être frappante :

1. La référence au contexte global de l'action de cheminer qui détermine telle ou telle sélection.
2. L'hétérogénéité des instances mises en jeu dans le processus de totalisation, et celui de particularisation : le tout pour la partie implique un discours qui tend à l'abstraction, à la généralité par jugement d'ensemble ; la partie pour le tout implique un récit tendant à préciser au mieux le cheminement vécu.
3. Quand le partiel prévaut sur le total, d'une part il s'exprime en termes descriptifs, d'autre part il tient lieu de totalité sous la forme d'un climat et dans un rapport de symbolisation.

En ce qui concerne la rhétorique des cheminements, la synecdoque fonde donc un mode universel d'organisation où la partie vaut pour le tout.

Quand le tout vaut pour la partie, le processus de cheminement devient allusif et la représentation règne alors sur l'appréhension de l'espace. Ainsi par une des clefs de l'organisation des cheminements en lecture-écriture on voit se dessiner en même temps qu'une caractéristique fondamentale, la dissociation entre une représentation du cheminer et le récit d'un cheminement vécu. La sélection de l'une des instances tend à réduire et exclure l'autre ; mais plus probablement l'inclut-elle de manière dissimulée en la renvoyant au contexte global où elle se fonde, -ce que le rapport au signifié devrait éclaircir.

L'ASYNDETE est la figure fondamentale fonctionnant comme deuxième clef du processus d'organisation des cheminements.

Asyndète, "figure par laquelle on supprime les conjonctions" nous dit la rhétorique.

Si la première clef, la synecdoque, montre la manière selon laquelle s'opère la sélection, le deuxième processus fondamental devrait mettre

en jeu la juxtaposition, les connexions, les conjonctions : liens par lesquels tout élément d'expression en suit un autre dans la constitution de l'organisation d'ensemble. Il en va ainsi dans le langage proprement dit, tel procès de connexion marquant tel style.

Or l'expression par cheminement semble se fonder essentiellement sur une absence de connexions. Seul un plan topographique peut donner l'illusion d'un "lié" en transcrivant la succession des pas en traits continus. Quand on le saisit comme ensemble, le récit transcrit peut aussi faire croire à une consécution relativement homogène : simple impression d'ensemble, qu'on lise les entretiens de plus près, qu'on considère comment, dans le détail, l'expression orale (transcrite) répète l'expression cheminant, qu'on tienne compte des silences, des intonations suspendues, des ruptures de ponctuation : on apercevra alors, derrière des fragments bien liés, un fond de discontinuité présent dans tous ces entretiens.

En effet, à considérer le récit en lui-même, on trouve, d'une part, des pans de description évoquant le déroulement spatio-temporel du moment de cheminement raconté avec densité, d'autre part entre ces fragments, soit une transition digressive où percent des jugements de valeur, soit une connexion de nature temporelle ("après", "ensuite", "à telle heure, je...") qui saute à une autre description et fait l'économie des contiguités spatiales concrètes.

Economie du récit dira-t-on, économie de mémoire ; on ne peut pas tout raconter. Que peut-on savoir de ce qui s'est passé lors du cheminement ? -Pourtant les styles de récit diffèrent les uns des autres ; et précisément comme diffèrent les styles de cheminer- Ce qui nous apparaît comme fragment lié en lui-même par l'unité de description, tend toujours à se donner comme totalité. La manière selon laquelle se fait la synecdoque, la prévalence de certains "fragments", le mode d'occurrence des asyndètes (là où disparaissent les connexions) : autant de caractéristiques d'un style propre à l'habitant.

Le même parallèle entre ce qui est dit des cheminements et la manière dont on le dit vaut tous les entretiens. A travers les différences de style, l'asyndète manifeste la même communauté de fonction.

Ainsi chez les retraités où les "trous" du récit correspondent à un cheminer économe de son énergie et inclut le but du trajet dès le départ ; chez l'ouvrier de trente ans où le découpage par rupture entre le récit des chemins de travail et celui des chemins de loisir, correspond (hélas) trop bien à la réalité de la vie quotidienne que modèle un certain mode de production ; chez la ménagère de quarante ans où le mode poétique de cheminer n'apparaît que par rupture d'avec le mode utilitaire répétitif, aussi bien la monotonie semble-t-elle ne pas pouvoir se modifier, mais se "rompre".

Le fonctionnement fondamental de l'asyndète se manifeste de manière toujours discrète, négative en quelque sorte.

Les principales formes de manifestation sont les suivantes :

- Les "trous", pas seulement "trous de mémoire", mais trou dans le récit et porosité de l'espace. On perd le nom du lieu où l'on se perd. On remet à plus tard, dans le temps vécu, la découverte d'endroits dont on ne parle pas. Et surtout ces "points de suspension" tels que transcrits du récit oral qui renvoient à autant d'hésitations, de sauts, de respirations tant cheminées que dites.
- Des absences se manifestent, soulignant le poids des présents mémorables qui eux-mêmes démarquent l'absent, le donné comme non vécu.

Ainsi le climat dans lequel s'effectue un cheminement semble être un agent essentiel de la fréquence des asyndètes, de leur quantité et de leur durée. Le trajet vers le travail, par exemple, est facilement perméable à des absences importantes ; les récits transcrivent cela par des trous dans le phrasé ou parfois la reconnaissance explicite de l'absence, du "trou" qui peuvent affecter une importante partie du trajet, voire sa totalité.

Ce sont les cas extrêmes de véritables "trajets-trous"; seul le "devoir se souvenir" que le cadre de l'entretien imposait, a permis ces expressions minimales de cheminements sans épaisseur, sans densité : trajets-ectoplasmes. L'absence de connexion se confond alors avec l'absence de vécu mémorable ; l'asyndète a pris toute la place.

- Les exemples d'organisation des aller-retour selon alternance symétrique montraient déjà, au niveau des combinaisons, ce phénomène de trou longitudinal (absence d'une droite ou d'une gauche) où nous pouvons reconnaître désormais un effet stylistique de l'asyndète prolongée.

On voit dès lors suffisamment, comment cette impression de n'avoir pas cheminé véritablement, mais d'avoir traversé des lieux en toute indifférence, d'une manière que nous pouvons simplement reconstituer par représentation, car rien de mémorable ne subsiste, comment cette forme de cheminement que chacun peut se surprendre à pratiquer dans l'expérience quotidienne n'est pas un accident, une anomalie du vécu, mais, bien au contraire, le fond même de l'organisation de nos cheminements. - Qu'on l'exprime en terme de souci, de préoccupation, de lassitude, d'oubli, d'usure de la vie quotidienne, qu'on y reconnaisse la marque d'une certaine civilisation, le signe d'un échec du bâtir soumis au mode de production qui le coiffe, ce phénomène paradoxal d'articulation par absence de conjonction ne laisse d'être probablement le plus universel qui soit dans tous les modes de cheminer un espace d'habitat collectif contemporain.

Ainsi les deux figures de synecdoque et d'asyndète s'avèrent fonder un processus de rhétorique des cheminer commun à tous les chemine-
ments, par delà les différences de style. Leur fonctionnement se fait dans la concomitance ; l'asyndète apparaît, en effet, comme la condi-
tion de possibilité de la synecdoque.

Si dans la constitution de l'usage effectif du langage, un certain type de connexion pèse sur le processus de sélection -on ne choisit pas un mot pour lui tout seul, mais en fonction aussi de la chaîne syntagmatique-, dans la pratique du cheminement où la synecdoque privilégie l'usage de la partie pour le tout, l'asyndète est la condition indispensable de l'appropriation du tout par la partie.

Ces deux meta-figures donnent le point extrême de ce qu'une analyse rhétorique des cheminements peut apprendre sur les façonnages d'habiter.

Rhétorique, disons-nous, et l'usage de termes ou fragments d'analyses empruntés à la linguistique ne doit pas faire illusion. Il y a analogie linguistique quant au fonctionnement intégré de deux processus fondamentaux. Mais quant à la matière même sur laquelle porte le façonnage, quant à la forme d'expression produite, il s'agit bien plutôt d'une poétique. Le terme est à entendre en sens large : agencement rythmique, faisant autant valoir les termes pour eux-mêmes que pour ce qu'ils ont à dire. Dans les cheminements, comme en poésie, une partie du chemin peut valoir pour elle-même, tendre à se rendre autonome d'une totalité qu'elle bouscule et déforme. Ainsi le paradigme linguistique ne pourrait aider l'analyse qu'au sens où il s'agit d'une poétique des cheminements, ou autrement dit, d'une étude de l'expression propre vécue dans les cheminements.

Une fois entendu que la rhétorique cheminatoire n'est pas que fonctionnalité, utilité qui ne serait signifiante que par ce qu'elle aurait à exprimer, il faut toutefois, et nécessairement, analyser cet exprimé saisissable selon le référent social ; exposer de manière synthétique ce que le façonnage dont les styles ont été étudiés, signifie et indique.

2-2 - LE CODE D'APPROPRIATION

2.2.0 - INTRODUCTION

Comme toute rhétorique dont le but est d'exprimer avec succès, de persuader le mieux possible, que peut donc signifier la rhétorique habitante à travers l'organisation de ses cheminements ?

La réponse est difficile si l'on considère que le vécu tout entier de chaque habitant s'implique dans la manière de fréquenter un espace. Le signifié se disperse donc à l'infini, que des analyses individuelles les plus patientes ne suffiraient jamais à épuiser.

Pourtant, de même que les figures de cheminement trouvent une communauté de sens dans deux articulations fondamentales à toute écriture-lecture de l'espace habité, de même les multiples signifiés passent tous par un même filtre sans lequel il n'y aurait ni rapports collectifs possibles sur le champ d'un espace édifié, ni possibilité de compréhension de notre part.

Tant par la confrontation des divers récits de cheminements recueillis, tant par ce que chaque habitant évoque des autres qui interviennent dans les paysages qu'il habite, on pressent bien des connivences, des similitudes, des regroupements, mais aussi des oppositions, des rejets, des différenciations. A travers les répétitions et les variations, le "lu" et "l'écrit", le reproduit et le produit, une sorte de code apparaît par quoi les signifiés trouvent un minimum d'homogénéité, par quoi même les rejets les plus extrêmes sont possibles en tant que processus nécessairement collectif. Il faut bien identifier tant soit peu les autres pour pouvoir s'en distinguer ; à moins que l'identification soit produite par le processus de différenciation ; mais c'est un code commun qui fonctionne dans les deux cas.

Comment qualifier ce code ? Outre la mise en action d'un processus collectif, il y a autre chose où le code s'enracine sans quoi il se dirait lui-même indéfiniment, comme dans les processus d'apprentissage, les processus d'enseignement.

Quant à la vie quotidienne, elle n'a pas à montrer comment l'on chemine et comment on noue et dénoue des rapports collectifs ; elle le fait, et le plus souvent à son insu. Le substrat sur lequel le code des rapports collectifs se projette n'est autre que l'espace aménagé donné à habiter, présenté et saisi d'emblé comme d'une utilité primordiale : espace pour loger. En pratique, le premier rapport noué avec cet espace se fait sur le mode du "chez soi".

Ancré dans le logement, le sentiment d'aise se développe de manière spécifique puisque l'espace d'ensemble réunit une multitude de logements sur des lieux publics communs et que l'expansion du "chez soi" de chaque habitant est concurrente des autres expansions.

La qualification minimale qu'on peut attribuer au rapport à l'espace dans lequel se concrétise le code correspond à l'APPROPRIÉ et ses contraires puisqu'il s'agit d'une tentative, d'un mouvement d'appropriation susceptible d'échecs comme de réussite et qui rencontre nécessairement d'autres mouvements soit le contrariant, soit semblables à lui, dont la signification est comprise, ou ressentie. En définitive, le code qui se manifeste dans l'écriture des cheminements semble être un CODE D'APPROPRIATION de l'espace donné à habiter. Mais s'agit-il de "propriété" ou de manière d'habiter l'espace ? Ce code qui devrait organiser les oppositions et connivences à l'échelle collective, sur quelles règles se fonde-t-il, que le mouvement de la vie quotidienne doit probablement rendre implicites le plus souvent ? Par quelle dialectique le voit-on se constituer dans le vécu des cheminements ? Mais encore, est-il de nature structurale ou dialectique ?

La réponse à ces questions peut s'amorcer à partir de quelques variétés principales des relations à l'espace que l'on trouve dans tous les entretiens réalisés, ces relations s'exprimant à travers le nom donné aux lieux, la notion de territoire avec ses avatars enfin l'action des divers agents du renversement des primautés spatiales.

2.2.1 - LA DENOMINATION DES LIEUX

2.2.1.0. - Le procès de dénomination des lieux opéré par les habitants dans leur récit implique doublement l'instance collective. L'exprimer, en paroles comment un chemin s'est déroulé fait appel à une citation des lieux sous une forme identifiable par l'Auditeur : celui qui écoute et, derrière lui, "tout le monde". Il y a recherche d'une pertinence de la référenciation à un espace reconnaissable sous les énoncés d'un discours commun. Toutefois la référence n'apparaît pas toujours clairement, plus ou moins facile à exprimer, plus ou moins dissimulée d'autres fois. Certaines dénominations échouent dans leur projet de reconnaissance commune. On trouve ainsi quelques moments du récit tout entiers appliqués à préciser la dénomination mal comprise ou peu claire ; phase métalinguistique du récit partant à la recherche d'unités équivalentes. Le premier problème concerne donc la pertinence d'une communauté de sens des appellations énoncées dans le récit. Il s'agit d'un "problème" dans la mesure où les mots ne réussissent pas toujours à cerner la spatialité sur le fond d'une exigence d'univocité qu'impose le langage. Entre l'individuel et le collectif, les mots ne traduisent pas un rapport à l'espace purement statique.

Sitôt posé dans son contexte, le problème de condition de communication se dépasse lui-même. En effet, le mode d'appellation manifesté dans le récit, correspond à une reproduction plus ou moins fidèle, mais toujours insistante du rapport que les lieux entretiennent avec les noms à travers la pratique générale des cheminements dans le quartier. Les hésitations, les ratés dans les dénominations spatiales ne semblent pas des phénomènes purement formels et linguistiques en l'occurrence. Ils trahissent une certaine manière d'avoir vécu ces lieux d'où la collectivité n'est jamais absente. Les modes de dénomination

véhiculés par le discours individuel impliquent ce qui nous apparaît comme un second problème de la pratique spatiale : la connotation collective de l'appréhension des lieux cheminés. "Appréhension", car il s'agit bien d'une saisie par les mots comme par les pas, racontée par des singularités, mais pénétrée de collectif.

Ces dénominations qui trahissent un vécu des cheminements non exempt de difficultés, d'errances, voire d'échecs dans le rapport permanent à l'instance collective, on peut les identifier par regroupements selon un ordre doublement réglé : les dénominations les plus communes sont celles qui mettent le moins en jeu tensions et différenciations. Plus les noms de lieux sont spécifiques, plus la collectivité à l'échelle du quartier s'atomise et plus les sous-groupes sociaux se distinguent les uns des autres.

Les procédés de dénomination relevés sont les suivants :

- la numérotation,
- l'appellation fonctionnelle,
- l'appellation singularisée ou particularisée,
- les innomables,
- les néologismes collectifs.

2.2.1.1. - Numérotations et noms officiels

Au Village Olympique, les rues servent très souvent de repère au cours du récit des cheminements, sauf parfois les rues très éloignées. Par contre, aucune citation de numéro.

- A l'Arlequin : les numéros sont cités comme suffisant en eux-mêmes, on dit "au 60", "au 170", désignant par là aussi bien la montée proprement dite que les parages parfois assez amples. Quand un habitant du 20 ou du 40 dit qu'il est "allé au 170", le détail de la suite montre qu'il voulait indiquer l'ensemble de la crique Sud.

On trouve aussi nombre d'erreurs ou d'oublis qui, nonobstant les traits de style qu'ils indiquent, peuvent être causés par une désignation officielle de l'espace peu usité. Un critère d'adaptation se lit ainsi dans le degré de facilité à ne pas se tromper.

- A Malherbe : usage aussi fréquent des numéros que des noms de rues. Toutefois, l'usage largement prépondérant privilégie par synecdoque les noms de Charles Dullin" et "Louis Juvet" deux places, l'une chez les locataires, l'autre chez les co-propriétaires. Dire "du côté de Dullin" c'est avoir désigné espace et habitants de toute la zone entourant la place.

- A Teisseire : peu d'usage des numéros ; citation facile des noms des rues avoisinantes et de l'Avenue Cocat. Le rdste du quartier se désigne autrement. On a trouvé, surtout chez les habitants frottés d'animation, ou de militantisme, une facilité à parler de "Teisseire I" et "Teisseire II", ainsi que chez les enfants.

2.2.1.2. - Appellations fonctionnelles

Elles connotent soit une connaissance usuelle du quartier valable pour l'ensemble des habitants, soit de nettes allusions à des aspects spécifiques de la vie quotidienne. Dans le second cas, il s'agit le plus souvent de gravitations laxes, de lieux susceptibles d'appropriation définie et limitée : la désignation correspond alors plus directement aux articulations réelles du cheminement du vécu.

- Au Village Olympique : les fonctions générales les plus citées sont la poste, la Maison des Jeunes et, plutôt que l'ensemble commercial, l'"Una" (par synecdoque), ou, à un autre endroit, "au tabac". Une certaine sectorisation se dessine par les appellations : "chez les co-propriétaires, là-haut" (au Nord), et "vers les H.L.M du sud". Les termes de "Village I" et "Village II" n'ont été entendus que deux ou trois fois. La zone Ouest s'appelle souvent : "du côté de l'A.P.P.S" et la zone Sud : "la résidence Universitaire". Enfin le stade, déjà ample en superficie déborde son influence dans l'usage des dénominations. "Passer par le stade", cela peut indiquer parfois l'ensemble d'un long trajet entre sud et nord du quartier.

- A l'Arlequin : on dit bien "vers les commerces", mais plus souvent encore on cite "Gro" pour l'ensemble, sauf pour les négoce les plus au Sud assimilés à "vers le café", ou bien "vers la pharmacie". La "Maison Médicale" déborde largement dans les désignations, l'espace qui lui est assigné. Inversement, "vers la Maison de quartier" n'indique que l'entrée du CES, alors que cet établissement déborde sur d'autres segments de la galerie bien éloignés du centre (60, 70, 80, 90, 110 et tout un côté sur le parc). D'autres repérages s'articulent sur une fonction labile ou événementielle. Ce phénomène souvent rencontré indique une réceptivité notoire aux accidents spatio-temporels. Autres repères fonctionnels généraux : les écoles servant à se repérer dans la galerie et surtout dans le parc. Dans ce dernier, les points essentiels désignés sont "le lac", "la grande Butte" et, plus récemment, "le gruyère" dans les propos des enfants (il s'agit d'un jeu de modules de plastique empilés).

- A Malherbe : la plupart des repères concernant des fonctions essentielles se situent au bord ou hors du quartier : le marché, la Maison de la Culture, le "Suma" symbolisant la zone commerciale la plus proche, Teisseire ou "le centre social de Teisseire" ; à l'intérieur, trois repères seulement : "la Maison de l'Enfance", "le Centre Oecuménique", "les écoles". Les autres éléments spatiaux fonctionnels auxquels on se repère manquent d'assurance dans leur formulation, ou ne sont jamais communs à tous les habitants. Ainsi, on a des glissements pour un même lieu : "Place Charles Dullin", "les jeux d'enfants", "le parking", "les jardins", "le square".

- A Teisseire : le nom d'un lieu bien circonscrit, on dit : "la M.J." ou "le Centre Social", sert à désigner toute la zone nord-ouest du quartier, commerces compris.

Toutefois, si un cheminement aboutit bien spécifiquement sur tel ou tel commerce, on différenciera. Lieu à fonction dénotative analogue, "la poste" correspondant à un local assez réduit investi en influence une zone importante et en intersection avec celle dite de la "M.J" située non loin.

Les autres désignations ont un caractère spécifique : elles ne sont jamais claires pour qui ne connaît pas bien le quartier, ou n'a pas les mêmes activités que l'habitant locuteur : "la salle polyvalente", "le jeu de boules" (mais on voit des joueurs en plusieurs endroits, et plusieurs terrains pourraient convenir aux boules), "la salle de réunion", "le terrain de foot" (polyvalent en fait), "le terrain d'aventure" (que personne ne peut situer précisément par le seul repérage urbain habituel ; mi-terrain vague de banlieue, mi-terrain en friche, il est une délégation du rural existant encore à l'arrière-plan).

2.2.1.3. - Les appellations singularisées ou particularisées

Elles se rencontrent dans tous les quartiers lorsqu'une synecdoque se produit, soit par personnalisation de la dénomination, soit par référence au partiel à la place du tout.

Communes aux quatre quartiers : les personnalizations du type : "ma montée", "mon petit tour habituel", "mon coin", l'usage de pronoms démonstratifs et adverbess de lieu : "j'ai fait ce détour", "j'ai pris ce sentier-là", "je me suis arrêtée là-bas".

C'est alors l'appropriation qui délimite un espace sans marques matérielles et le fait changer de nature. L'approprié se démarque soit comme n'étant pas le lieu commun à tout le monde -et le singulier confinant à soi-même est alors mis en valeur- soit comme n'étant perceptible qu'aux initiés convoqués en l'occurrence sur le champ du discours, mais qu'on suppose bien exister aussi dans une pratique similaire qui les a fait fréquenter "ce" crochet, "cette" petite place.

Le processus de particularisation va dans le même sens. Quand un habitant dit "sur le carré" (Village Olympique), "sur la Butte" (Arlequin), "sur la place" (Malherbe) ou "dans la cour intérieure". L'appellation connote soit la mise à l'écart de qui ne sait pas bien de qui il s'agit, soit la connivence de qui comprend de suite. Une spécification concrète de la figure de synecdoque se manifeste alors. Dire le moins pour le plus, c'est se référer à une appropriation particulière susceptible de convoquer un groupement de pratiques spatiales similaires entre habitants individuellement distincts.

L'appellation singularisée et l'appellation particularisée disent autant ou plus le rapport à l'espace en lui-même ; et ce rapport se forme toujours en référence au collectif.

2.2.1.4. - Les innomables

Qu'une appropriation et une reconnaissance de l'espace sous telle forme soit impossible sans appellations, le cas des lieux innomables le montre bien.

Il s'agit toujours soit de formes architecturales nouvelles ou surprenantes que les auteurs ont pu baptiser mais qui ne correspondent à aucun cotage reconnu et pratiqué par l'habitant avant qu'il ne réside dans le quartier, soit d'éléments de l'espace aménagé chevauchant diverses significations ou hésitant entre plusieurs formes répertoriées et parfois sans noms imaginables ; des périphrases servent alors à les désigner. -

- Au Village Olympique, peu d'innomables dans les récits, simplement des hésitations au bout desquelles vient un nom. Ainsi : "C'était la place de la rue... Je ne sais pas le nom de cette place au bout de la rue Claude Kogan, la place là-bas quoi, vers les tours ! Mais... mais c'est plutôt un espace de jeux d'enfants, je crois que cette place n'a pas de nom."

Ces phénomènes d'appellation n'ont pas de répercussion collective au Village Olympique ; ils sont des accidents individuels.

- A l'Arlequin par contre, les habitants confondent les noms donnés par les concepteurs à des lieux nouveaux ("Cursive" pour "Galerie")

Ces confusions n'ont pratiquement aucune importance et de ce point de vue le "lapsus" est indifférent. Il s'agit en effet soit de noms communs (crique, cursive) soit de noms propres (Galerie, Rampe) dont l'adéquation au lieu paraît aléatoire, ou désignant un espace trop grand au gré d'une appropriation bien définie. Ces lieux ne sont pas codables concrètement sans leurs appellations officielles qui ne permettent qu'une seule différenciation sociale : entre ceux qui "savent" employer pertinemment les termes et ceux qui se trompent ou ne les connaissent pas.

D'autres lieux sont véritablement innomables parce que sans nom imaginable. Comment appeler les parties de galerie qui jouxtent les portes d'entrée des ascenseurs quand, d'une part, la galerie n'est pas une rue, comme le remarquent les habitants, mais pas non plus un couloir, quand, d'autre part, ces portes s'ouvrent soit directement sur la galerie, soit sur un espace demi-fermé bien utile contre le vent, mais d'allure explétive ?

Les périphrases utilisées pour décrire cet espace important dans les cheminements (lieu d'attente prolongée et très souvent collective), réemploient l'instance d'usage ou de proximité : "en bas de l'ascenseur", "aux boîtes à lettre".

Comment encore appeler ces recoins survenant dans les "coursives" qui soit débouchent sur une fenêtre, soit desservent deux ou trois portes

d'appartement ? On les a fait passer pour des "mètres carrés sociaux", mais seuls les initiés pouvaient relier le nom au lieu par delà l'incongruité du rapport. Pour les autres ce sont "garages à vélos", "dépôts d'ordure", "couloirs" par opposition à la cursive, "entrées" (mais où sont les entrées pour finir ?).

Ces lieux innomables et inappropriables clairement s'offrent à une occupation accidentelle et labile : pour les enfants qui y jouent un moment, pour certains adultes qui en font momentanément le couloir d'un appartement dont les pièces seraient chaque logement ouvert, pour les "gens qui mettaient des lits dans les couloirs, dans les zones de sécurité d'ailleurs" (E7/B11), puisque n'étant pas nommés précisément, ces lieux pouvaient être n'importe quoi.

- A Malherbe, les innomables concernent de petites zones bien circonscrites entre des lieux bien reconnus ; elles sont innomables pour quelques habitants, ceux par exemple qui ne disent ni "le mail", ni "le jeu de bandes", ni "le terrain de jeux près de la Maison de l'Enfance" : pour cet espace sis à l'Ouest de la place Louis Juvet ; autre exemple : ceux qui ne disent ni "les bosquets", ni "les petites buttes", ni "le petit square" pour l'espace vert sis entre les garages et les immeubles au Nord de la place Louis Juvet. Il y a toujours difficulté à nommer une aire de ciment surbaissée jouxtant le Centre Oecuménique : on dit "le ciment", le "bassin", ou "là".

- A Teisseire, le phénomène prend la même tournure. On ne trouve pas d'innomable collectif. Simplement des innomables rencontrés au cours de tel récit individuel : "Je sais pas comment ça s'appelle... le parterre là,... près de la place du bassin."

Les innomables, à quelque degré qu'ils interviennent sont toujours indicateurs d'un invariant fondamental. Il y a impossibilité ou difficulté à nommer des lieux, mais de manière non permanente. On voit d'abord une série de tentatives concrètes d'utilisation de l'espace qui ne se donnent pas d'abord comme des appropriations socio-spatiales. Certains lieux comme les cursives et leurs recoins restent un indéfini ouvert à n'importe quoi. D'autres lieux, mal définis au départ, se caractérisent un jour par une appropriation mémorable en même temps qu'ils prennent un nom. Entre les groupes qui, les premiers, nomment en s'appropriant, se reconnaissent et sont reconnus par la qualité des dénominations qu'ils ont apposées aux lieux, et le reste des habitants, se crée une distinction par laquelle s'organise un rapport social différentiel. Le pouvoir de nommer est pouvoir sur l'espace en même temps que puissance distincte dans un ensemble socio-spatial.

2.2.1.5. - Les néologismes collectifs

A travers l'usage d'une dénomination créée, le processus d'appropriation se manifeste nettement comme un travail d'identification des formes spatiales par le biais de l'appellation.

Voici quelques exemples de néologismes collectifs groupés en tableaux selon les 4 terrains.

	Nom Officiel	Nature du lieu	Appellation
Village Olympique	inexistant	placettes mi-minérales, mi-vertes aux encadrements surélevés d'arbres	"Les carrés"
	Sculpture de la Rue Ch. Turc	Sculpture longiligne réalisée par un artiste japonais	"Le mur chinois"
	inexistant	Segment de voie piétonnière plantée	"Le coin des bouleaux"
Arlequin	inexistant	Emplacement du marché	"La Place du Marché"
	"Agora"	Placette pavée en briques dans le parc	"La Place Rouge"
	(95, Galerie de l'Arlequin)	Accès principal du CES Maison de quartier	"L'entrée du CES"
	Espace de jeu en ensemble modulaire	Partie du parc où est monté cet "espace de jeu"	... "Le gruyère"
Malherbe	Noms de places recouvrant une partie des lieux	Petits espaces verts disséminés	"Les jardins de Malherbe" "Les squares"
	inexistant	Déclivité garnie de "jeux urbains"	"La fosse aux ours"
	(Rues Lenôtre, Fénelon, Turgot, Lemaître)	Autre partie de la circonscription administrative séparée par Avenue Malherbe	"L'ancien Malherbe"
Teisseire	inexistant	Zones plantées encadrées par des immeubles	"Les cours intérieures"
	inexistant	Espace vert avec un petit bassin à sec	"La Place du bassin"
	inexistant	zone sablée à cet effet près de la Rue Ch. Pranard	"Le jeu de boules"

La liste que nous présentons reste évidemment ouverte. Ne sont cités que les néologismes réellement collectifs, c'est-à-dire trouvés chez la plupart des habitants interviewés. D'autres existent certainement, qu'une prospection plus quantitative sur ce point mettrait à jour. Ces néologismes sont déjà apparus lors de l'étude des figures de cheminement et réapparaîtront plus loin. C'est le principe qu'il faut dégager ; et les distinctions à éclaircir.

Chaque néologisme indique autant ou plus par ce qu'il connote que par ce qu'il dénote. Il s'agit de forger un nom pour des lieux qui n'en avaient pas ou bien dont l'appellation était, soit ignorée, soit inadéquate (noms de rues entourant le lieu).

Mais le néologisme prend souvent des formes socio-linguistiques connues : "la place de..." Les connotations indiquent mieux quelle action appropriatrice s'est effectuée, et comment distinguer plusieurs classes de néologismes.

Première classe: Le terme apparaît peu à peu et finit par s'imposer sans qu'il renvoie à telle ou telle pratique sociale précise. Ainsi "le mur chinois", "la place du marché", "les jardins de Malherbe", "la place du bassin" sont des néologismes que chaque habitant peut connaître et prononcer sans évoquer autre chose qu'une appropriation globale, un consensus diffus résonnant à l'échelle de toute la situation d'habiter.

Deuxième classe : Les appellations interviennent dans le récit non seulement comme simple référence spatiale mais sont explicitées par l'action racontée qui, elle-même, précise le sens du nom. Ainsi : "les carrés" dont parlent les enfants au cours de leurs jeux, "l'entrée du CES" tendent toujours à déborder sur la galerie, toujours susceptible de porter un événement, "l'ancien Malherbe" dont on veut se distinguer, "la cour intérieure" qui n'est jamais que celle fréquentée par l'habitant qui en parle.

Troisième classe : Les néologismes sont alors, ou bien employés en connaissance de cause par un groupe particulier, ou bien usés dans une catégorie démographique précise. Ainsi les enfants de l'Arlequin savent immédiatement ce qu'est "le gruyère" car ils en ont l'usage spécifique, contrairement aux "carrés" du Village Olympique reconnus ainsi par les adultes. L'origine du nom "la place rouge" n'est connue que par un groupe du quartier de l'Arlequin. Illustrons cet exemple de néologisme "la place rouge" employé par un groupe d'habitants. Mêlés directement ou non à ce meeting orageux à propos des travaux du parc, ces habitants se reconnaissent dans les connotations qui changent l'appellation et ont mêlé la couleur du matériau à la couleur de l'événement. Les autres habitants emploient le nom mais en hésitant souvent, en s'interrogeant sur son origine, en risquant des interprétations tout à fait étrangères. Cette troisième classe de néologismes concerne toujours un usage restrictif, spécifique voire initiatique du néologisme et en cela démarque l'identité d'un groupe d'habitants.

En définitive, à partir de lieux sans noms ou de nom inconnu, l'apposition d'un terme permet une appropriation remarquable de ces lieux en même temps que la manifestation du processus d'identification du groupe social qui a le premier manipulé le rapport du langage à l'espace. Si certains néologismes (ou néotopismes pourrait-on dire) collectifs se diffusent à l'échelle d'un quartier dont ils deviennent un élément d'identité, d'autres, plus restrictifs ou même jalousement réservés par ceux qui les emploient connotent fortement l'appartenance à tel groupe ou sous-groupe social. La définition de ces sous-groupes ou agrégats sociaux ne se donne pas seulement en termes de "catégories socio-professionnelles" ; il s'agit plus concrètement d'une auto-définition par laquelle l'agrégat se distingue en se reconnaissant une pratique socio-spatiale propre. On voit par les exemples précédents l'importance que peut avoir la dénomination qui informe un lieu ; elle le fait reconnaître sous la même qualification par tous ceux qui l'emploient et qui se reconnaissent ainsi eux-mêmes dans cette identité d'usage.

°°

2.2.1.6. - Première esquisse du statut de l'appropriation, à partir des dénominations

Ainsi se précise le statut de ce que nous appelons "l'appropriation" ; élément essentiel de l'identité d'un groupe vécue au jour le jour, elle ne porte pas d'abord sur de l'espace, puisque celui-ci peut supporter des codes différents, mais sur le rapport d'une forme de sociabilité à l'espace. Certaines fois, l'appropriation par un groupe peut coïncider avec une véritable propriété sociale du lieu codé, c'est le cas de tous les repaires de bandes. Toutefois sur l'ensemble de l'espace public de cheminement du quartier, aucun lieu n'a été observé, ni ne nous a été décrit par tous les habitants interrogés comme restant propriété exclusive en permanence.

Si un lieu peut rester marqué plus fortement par le codage d'un sous-groupe et induire des évitements, on saisit pourtant qu'outre le rapport socio-spatial, l'appropriation porte essentiellement sur du temps. C'est selon le temps qu'un groupe manifeste ou non son existence, soit que ce groupe occupe en même temps que tout le monde un espace public par une manifestation expressionniste ou même exhibitionniste, ou à un moment réservé.

On remarque d'ailleurs qu'en allant des lieux les plus communs convoquant sur leur aire toutes sortes de groupes tendant à l'indifférenciation quand ils les fréquentent, jusqu'aux lieux spécifiés par un nom réservé, voire secret, qui marque le rapport exclusif de certains sous-groupes à ces lieux, l'appropriation porte de moins en moins sur de l'espace donné et reproduit, et de plus en plus sur de l'espace recréé selon un temps spécifique. C'est le régime des dénominations

qui indique de quel type de rapport social à l'espace il s'agit. La dénomination est la première information donnée à l'espace dans le contexte d'un ensemble bâti dit "collectif".

La première règle du code d'appropriation s'énoncerait ainsi :

- LA NATURE COLLECTIVE DE LA FREQUENTATION D'UN ESPACE EST INSEPARABLE DU PROCES DE DENOMINATION QUI CARACTERISE CET ESPACE -

2.2.2 - L'APPARENCE TERRITORIALE

2.2.2.0 - Dans leurs récits, les habitants citent certains lieux qui, pour eux, ne changent pas de qualité sociale. Ces lieux seraient toujours bien délimités. On pourrait donc faire une carte synchronique des répartitions socio-spatiales inscrites sur le quartier et voir se définir des territoires. Mais, outre que la carte se modifierait constamment, on ferait ainsi l'économie de savoir la manière selon laquelle se constituent ces territoires, et de l'examen attentif de la permanence de tel groupe sur tel territoire. On sait que pratiquement les territoires ne s'occupent pas en permanence de la même manière, la figure de métathèse de qualité à contribuer à le montrer.

Pour l'habitant qui dit ou suggère sa reconnaissance d'un tel type de territoire, le rapport à l'espace est toujours négatif. Si les limites lui semblent aussi précises, c'est qu'il les dessine par ses évitements, c'est que le lieu considéré est doublement "mal vécu", c'est-à-dire ressenti comme néfaste et par ailleurs souvent vu, non pas traversé. La permanence qu'il attribue à l'appropriation par les autres, ne provient pas de sa pratique, mais de la représentation qu'il se fait des rapports à l'espace pratiqués par autrui.

Un système d'assignations territoriales se projette ainsi sur les quatre quartiers étudiés que nous présentons comme un donné représentatif à confronter ensuite avec les pratiques de cheminement.

2.2.2.1. - Au Village Olympique, l'ensemble de la carte des territoires présente les différents éléments dont on a pu déjà parler jusqu'à présent. C'est-à-dire que le donné spatial avec ses partitions préparées tant par le découpage en îlots que par la répartition des statuts d'occupation se reproduit dans les représentations servant comme points de repères aux cheminements : partition Nord/Sud, sous ensembles regroupés selon les rues avec les prolongements ou scolies : Résidence Universitaire, Village II. Les seules représentations qui assignent des groupes à des territoires sur un mode différent concernent la partie Ouest de la rue Gervasotti "occupée par des Africains qui ne se mélangent pas", et la superposition d'une territorialité propre aux enfants qui seraient "un peu partout chez eux", qui ont "des petits endroits qu'on connaît sûrement pas, sous les arbustes avec des cabanes et des cochonneries."

- A l'Arlequin, les territoires reconnus comme altérité concernent : "les jeunes", "les enfants", "les maghrébins" ; et au sein de ce pseudo-groupe, les intéressés s'apposent eux-mêmes en tant que "tunisians" ou "marocains" ou "algériens". On cite encore : "ceux de l'animation", "ceux qui savent parler", "la Vidéo-Gazette", autant de groupes qui, telle l'araignée, sembleraient assignables à des lieux réduits, mais occuperaient, par influence, un étrange territoire se superposant aux autres par le biais de moyens spécifiques : "les réunions", "le câble de transmission".

- A Malherbe, chez les co-propriétaires, on tend à abstraire et généraliser tout ce qui n'est pas sa famille et son logement pour le fondre dans une même territorialité "extérieure", une même altérité confuse dans laquelle il y aurait d'une part le "chez soi" restrictif, d'autre part et tout de suite, la ville avec ses habitants comme l'Autre. Chez les locataires, il y a reconnaissance d'une territorialité enfantine superposée au reste du quartier. Plus en détail, rappelons les renvois dos-à-dos d'un "territoire Dullin", et d'un "territoire Juvet". Les co-propriétaires disent : "Malherbe, c'est la place Louis Juvet. Là-bas, Charles Dullin, c'est le quartier de la Maison de la Culture." Trois sous-territoires bien isolés enfin : "la Maison de l'Enfance" comme étant un lieu exproprié où "même des enfants de Teisseire viennent", le "Suma", lieu commercial souvent péjorativement connoté, "le marché" reconnu comme territoire de l'agrément et de la fusion exceptionnelle et cantonnée de tous les groupes.

- A Teisseire, la séparation territoriale entre Nord et Sud fonctionne peu dans la pratique des cheminements, comme on l'a vu. Aussi, les seuls découpages territoriaux par contiguité affleurant dans la généralité des représentations concernent-ils des lieux, soit mal formés (on parle ainsi du "4 Marcel Bourrette" où siège souvent une bande, de "la rue Letonnellier" qui serait la plus prolétaire (familles nombreuses, dégradations), soit îlots privilégiés : le carrefour Jean Perrot avec la Maison des Jeunes et le Suma d'en face.

D'autres territorialités fonctionnent de manière moins contigüe mais plus réelle : le territoire migrant des bandes, le réseau de lieux appropriés par les enfants débordant largement le quartier, le phénomène bouliste enfin par lequel le territoire à ce jeu assigné ne correspond pas à l'occupation réelle opérée : "Ah, ils commencent à être partout".

- Dans les quatre quartiers, des formes communes de territorialité sont désignées de manière défensive : "les chiens qui pissent partout" ; les vélos et vélomoteurs envahissant à certains moments de larges zones spatiales (mais aussi bien par le bruit que par la trace spatiale), porteurs de gêne et d'inquiétude au Village Olympique, à l'Arlequin et à Malherbe ; enfin les autos ressenties comme la menace d'occupation ou de réoccupation territoriale au Village Olympique et à Malherbe.

L'extension de la catégorie occupante à d'autres intervenants que "les gens", laisse supposer combien la définition de l'occupation est imprécise. Dans le fait de ressentir une contre-appropriation, la délimitation et la supposition de permanence territoriale importent bien plus que l'identification précise de l'instance occupante. Des groupes apparemment bien cernés par une appellation propre à les définir ne correspondent pas nécessairement à une réalité effective ; ainsi le groupe dit "Maghrébin" n'apparaît tel que pour celui qui n'en fait pas partie ; ainsi l'agrégat "Vidéo-gazette" à qui l'on attribue une puissance particulière à la simple constatation de son extension technique ; ainsi les généralisations : "les enfants", "les jeunes".

De la manière la plus générale, le "groupe" s'étend à tous les autres sauf soi. Une fois le compte fait pour un habitant donné, des jeux d'enfants à respecter, des vélomoteurs à esquiver, des joueurs de boules, groupes discutant au milieu du chemin, bandes stationnées à contourner, des crottes de chien à éviter, parfois même des connaissances à ignorer "faute de temps", la carte territoriale s'est refermée dans un mouvement où toutes les oppositions remplissant l'espace composent une globalité dont seul est absent le regard qui l'a ainsi recomposée.

En fait, la fermeture du territoire n'est-elle pas si décidée et manifeste que pour l'exclu de fait ou celui qui s'exclut ?

L'examen des cheminements d'un habitant faisant partie du "groupe" des "autres" ne montrera pas un rapport complémentaire ou même lieu territorial. Car ce dernier habitant peut aussi en être exclu à certain moment, ou ne pas se sentir membre d'un seul et même groupe occupant. L'unité ne paraît-elle peut-être si bien soudée que de l'extérieur ?

La définition territoriale permanente apparaît fictive quant au rapport effectif que les occupants entretiennent avec le lieu. Elle n'a d'efficacité réelle que dans la mesure où elle permet la définition d'une appropriation momentanément impossible.

Seconde règle du code d'appropriation :

- LA CARACTERISATION DES RAPPORTS A L'ESPACE EN TERMES DE TERRITORIALITE FIXE N'EST QUE L'EFFET APPARENT DE L'ASSIGNATION A UN LIEU, DU GROUPE QU'ON A DU MAL A DEFINIR -

2.2.3 - LES FLUIDITES TERRITORIALES

Est-ce à dire que la territorialité est une fiction ? Est-ce à dire qu'il n'existe que ces contre-appropriations ? S'il est vrai que le procès de rigidification d'un territoire correspond au manque à bien reconnaître la manière selon laquelle un groupe occupe cet espace, et par ailleurs tient lieu de définition de l'unité occupante, il reste que le champ d'appropriation d'un habitant donné n'a pas la

nature d'un "no man's land", constitution en creux dessinée par les contiguïtés des lieux "remplis". L'appropriation positive existe dans la mesure ou l'espace, plutôt qu'un puzzle de morceaux appropriés se découvre comme l'incorporation ayant permis et permettant l'appropriable ; elle ne s'évalue donc pas selon un repérage des territoires immuables et clos, ou selon un relevé des "propriétés", mais à partir de la nature du mouvement par lequel l'habitant chemine en se sentant à l'aise ou mal à l'aise, comme "chez lui" en quelque sorte, ou pas, en compagnie de connivences collectives ou sur le mode de l'étrangeté, de l'extradition.

Il faut rappeler ce que les figures de cheminement laissent entrevoir à l'échelle élémentaire comme à l'échelle de l'organisation. Certaines figures ressortent de la tendance à maintenir l'appropriation : il s'agit de deux procès redondants (Métabole et Hyperbole), et de la symétrie ; d'autres signalent la recherche d'appropriation, telle l'anaphore qui assiège, telle la digression qui s'oublie, tels les paratopismes simples qui créent des chemins pour en éviter d'autres. Quant à la rencontre d'appropriations étrangères, ou contre-appropriations, elles provoquaient les péritopismes et paratopismes. La synecdoque laisse enfin bien voir par quelle économie s'organise l'appropriation, à savoir : que les parties vécues se donnent au maximum pour la totalité.

Saisie comme processus dynamique, l'appropriation bouscule les permanences spatiales. Selon les sens de marche les territoires ni ne finissent, ni ne commencent au même endroit. On voit ainsi la domiciliation se décoller du logement et subir une expansion ou une contraction : ces deux mouvements que nous appelions diastole et systole dans l'analyse de la figure de symétrie.

Dans les quatre terrains, le phénomène se répète régulièrement. Même à Malherbe où il semblerait que les territoires se durcissent dans leurs délimitations tranchées, on voit les limites vécues des territoires se modifier. Ainsi au cours d'un passage de "Dullin" à "Jouvet" tout en disant à partir de quel lieu on se sent en territoire familier, on signale en même temps que l'immeuble chevauchant l'espace collectif et l'espace co-propriétaire introduit une certaine indétermination.

L'instance du chez soi glisse de lieu en lieu et peut s'étendre loin par dégradations insensibles. Inversement, la domiciliation peut se rétrécir en deça du logement. C'est le cas des enfants et adolescents le plus souvent en famille nombreuse pour qui la véritable domiciliation concerne d'une part la chambre ou "le coin", d'autre part des lieux appropriés dans les espaces publics.

Selon le temps chronométrique comme selon le temps climatique, les territoires apparaissent et disparaissent. Des exemples pertinents ont illustré la métathèse de qualité. En voici d'autres :

- Au Village Olympique : opposition d'un territoire hebdomadaire à un territoire dominical (Ca, le dimanche, c'est absolument autre

chose. Presque plus personne, les magasins fermés ! C'est vraiment calme... comme un parc public en semaine.") ; occupation en fin d'après-midi de toute la partie Est de la place Lionel Terray, qui devient la place, par les abords du café ; périodicité de l'occupation du jeu de boules près de la MJC, ou d'autres espaces occupés par des boulistes, les soirs d'été ("Ca a joué jusqu'à onze heures du soir devant chez nous -rue Gervasotti-. J'ai regardé.")

- A l'Arlequin, l'occupation prolongée du centre de la galerie mais aussi des parages du 40, durant l'été par les habitants d'origine méridionale (groupes maghrébins surtout) ; l'investissement de ce même lieu le mercredi ou le samedi après-midi par des groupes d'enfants bruyants et véloces (patins à roulettes et véhicules hétéroclites). En suivant un groupe d'adolescents désœuvrés, on voit les territoires de stationnement bien délimités de jour (entrée du CES, atelier deux roues, mezzanine du 50), on passe à une territorialité diffuse et mobile, la nuit.

- A Malherbe, un territoire de verdure à voir, devient par moment territoire à traverser ou à séjourner, en particulier les après-midi où sortent mères de familles et enfants, devient encore à d'autres moments, gymkanas pour vélomoteurs (le soir et la nuit, le plus souvent).

Les entrées des immeubles de co-propriétaires peu susceptible de laisser-aller, lieu où l'on doit paraître, fût-ce le plus modestement possible, deviennent en été des lieux de "sit-in" parfois prolongé ; projection à l'extérieur d'une domiciliation pourtant jalouse et réservée.

- A Teisseire, c'est l'occupation printannière et estivale des "cours intérieures" et pelouses par tout ou partie des familles, alors qu'en hiver, on n'y voit guère jouer que les enfants. C'est aussi les territoires fluctuant des bandes errant dans le quartier.

Ce dernier exemple montre encore une autre dimension de l'appropriation qui perturbe les préjugés spatiaux. De jour, les bandes de jeunes se voient, et leur tumulte, s'il y en a, ne perçoit que par éclats au-dessus de la rumeur des va-et-vient diurnes. De nuit, la majeure partie des habitants ne ressent la présence irruptive de ces bandes que par l'audition. Le territoire s'hypertrophie, si l'on peut dire, et prend une extension sans commune mesure avec l'évaluation spatiale toujours référée au visuel. Il en va de même pour ces odeurs de cuisson innacoutumées fumant d'un balcon ou passant sous une porte qui font ressentir dans les espaces environnants la présence du groupe "étrangers".

Citons enfin les cas où le territoire-logement se fluidifie, soit que le reste du logement, sauf telle chambre, fonctionne comme un "extérieur", un déjà-dehors (à certains moments de la journée des enfants, des adolescents, ou plus rarement des adultes) soit que les logements restent ouverts (cas des coursives de l'Arlequin où le couloir devient couloir d'un grand appartement dont les pièces seraient les logements)

ou ouvrables (quelques cas au Village Olympique où des voisins rentrent les uns chez les autres sans avertir, à certains moments de la journée, et à Teisseire où la famille s'en allant laisse la clé sur la porte pour les amis et voisins qui en font autant). Il y a aussi ces cas où les mêmes territoires-logements sont fermés entre adultes (il y faut les rites d'entrées), alors qu'ils seront pénétrables par les enfants.

Tous ces exemples et cas de figure illustrent par convergence ce que nous entendons par "fluidité territoriale", à savoir que la notion même de territorialité supposant toujours l'idée de définition, de limite spatiale rigide trouve sa consistance dans la représentation à-posteriori, dans l'évolution abstraite d'une carte territoriale.

L'immédiateté des vécus appréhende autrement ce que nous désignons souvent commodément sous le nom de "territoire". La réalité territoriale n'existe jamais concrètement sans les instances du changement, sans le complexe dynamique de forces ayant toujours pour enjeu les territoires, toujours une appropriation (territoriale) contre une autre. Sans cela, la territorialité n'a pas de sens. Plutôt, l'étude territoriale une fois critiquée conduit à poursuivre en d'autres termes ce sens qu'elle contenait et qui la dépasse.

Deux phénomènes de nature temporelle qui font éclater les délimitations de territoires saisis dans leurs permanences spatiales rendent le déterminant strictement spatial inapte à ouvrir à la compréhension du code d'appropriation. C'est par le CHANGEMENT que les territoires apparaissent et disparaissent, que deux territoires que l'espace devrait confondre ne coïncident pas dans la mesure où les cheminements les spécifient selon l'intention et l'orientation. C'est par ANTICIPATION que l'appropriation déborde les formes spatiales du territoire, qu'elle se fait entendre ou sentir avant que d'être vue, qu'elle porte enfin par delà l'espace, sur du temps et du possible.

Troisième règle du code d'appropriation :

- LES MOUVEMENTS D'APPROPRIATION SUPPOSENT, COMME CONDITION DE POSSIBILITE, LE DEPASSEMENT DES DETERMINANTS PUREMENT SPATIAUX QUI NE DONNENT LES RAPPORTS SOCIAUX QUE SOUS LA FORME DE SIMPLES 'ETATS DE CHOSES' -

- CES MOUVEMENTS IMPLIQUENT UNE DYNAMIQUE APPREHENDABLE SELON LE TEMPS -

2.2.4 - LES APPROPRIATIONS DIFFERENCIANTES

2.2.4.0. - De ce qui précède, on peut retenir deux remarques paradoxales qui concernent le territoire : d'une part tout mouvement collectif d'appropriation ne peut se repérer que grâce à la territorialité, donc à l'identification d'un espace doué d'unité qualitative, sinon de limites à peu près assignables ; d'autre part rien

ne se peut comprendre de l'appropriation collective si l'on ne cherche pas à travers les actions quotidiennes individuelles (et nous avons choisi les cheminements à ce titre), comment se constituent des différences qualitatives ; or on voit ces dernières se produire non seulement spatialement, mais selon le changement et l'anticipation : ce qui relègue le repérage territorial au statut de trace synchronique apparente.

Synchroniquement, l'état d'un ensemble d'habitat collectif se décrit donc comme une organisation d'appropriations connexes et opposées par leur spécificité.

Diachroniquement, les mouvements d'appropriation entrent en rapport dialectique, toute identification d'une autre appropriation produisant une différenciation, toute différenciation induisant la spécificité d'une appropriation par laquelle s'identifient ceux qui s'y retrouvent.

A suivre les chemins empruntés dans la vie quotidienne, on n'aperçoit jamais ce "système" territorial que la représentation d'ensemble recompose et dont elle nous donne un "état" jamais vécu. Par contre, l'écriture des cheminements exprime fort bien le côtoiement d'indifférence, la rencontre désagréable d'oppositions et d'exclusions, la recherche des lieux favorables et la persistance attardée à y reconnaître des identités collectives sur le mode de la connivence le plus souvent.

De ce point de vue et selon le temps, c'est la contre-appropriation intervenant au travers du cheminement qui selon sa force, module la qualité de l'appropriation concurrente. Sur un ensemble spatial donné comme unité d'habitats, l'état de réciprocité dans lequel se situent toutes les appropriations possibles ne présente pas homogénéité. Comprenons-le à partir de deux formes extrêmes.

2.2.4.1. - Le mode dispersé

Certains lieux ne sont appropriables ni dans l'unité, ni dans l'opposition mais dans la dispersion. Ainsi les lieux de gravitation dense favorisent ce mode de cheminer et d'habiter où individus et petits groupes se voient toujours à distance, l'évitement peut être concerté ; on peut aussi bien s'y croire seul et le procès de différenciation confine alors à l'individuation.

L'indifférenciation par confusion se trouve dans ces lieux d'usage quotidien qui n'ont d'unité que le nom qu'on leur donne.

Exemples :

- Au Village Olympique : "la rue Claude Kogan" quand on en parle comme du Centre Commercial, "la place Lionel Terray", "la poste" (et ses abords),

- à l'Arlequin : "la galerie marchande", "les commerces", ou même "la galerie", "le parc",

- à Malherbe : "le marché", "le carrefour Jean Perrot", "la place Louis Jouvét", "la place Charles Dullin",

- à Teisseire : "le carrefour Jean Perrot", "la MJ", ou "le Centre Social", "la place des boules", "l'Avenue Paul Cocat".

L'absence d'oppositions nettes dans les récits parlant du cheminement de ces lieux, la répartition très cantonnée et disséminée des secteurs appropriés (telle partie du lieu à tel moment) caractérisent ces unités fictives par une indifférence et une absence de tensions. Il n'y a guère de connivences que fugaces, le temps d'une brève rencontre ; simplement un consensus de l'occupation nécessaire et très temporaire de ces lieux appropriés selon l'usage 'macro-collectif'.

2.2.4.2. - Selon les particularisations de l'espace

Les plus fortes contre-appropriations se manifestent par la figure fondamentale de synecdoque. Il y a toujours en ce cas une particularisation de l'espace, plutôt qu'une partition de l'espace qui ne fait que traduire occasionnellement la première.

A une qualification de l'espace vécue comme obstacle, répondent d'autres qualifications particularisantes pratiquées par ceux que la première identifierait pourtant au lieu. (2.1.2)

Ainsi les évitements élémentaires observés auparavant, tendent à prendre une signification globale qui qualifie l'ensemble du cheminement en cours. Ainsi toute identification d'appropriation bien qualifiée, où l'effet de la force rencontrée se transcrit dans le langage par une généralisation, induit une autre généralisation opposée trouvant alors une sorte d'identité par complémentarité.

Illustrons ces identités produites par le jeu de renvois différenciateurs.

- Au Village Olympique : citons les contre-appropriations les plus remarquables en commençant par le Sud.

La résidence Universitaire et le foyer des jeunes travailleurs :

- perception de la contre-appropriation : "C'est la Résidence Universitaire. On peut pas dire qu'elle fasse partie du Village Olympique." "On ne la traverse que pour aller à Carrefour, mais... on connaît pas les étudiants, le foyer des travailleurs, c'est pareil."

- du côté de l'appropriation : "Y'a pas mal de pavillons différents, hein ! Le pavillon tchèque... et des autres. On se connaît peu." "Pour moi, le Village commence ici, au mur. Là-bas, ça fait pas partie du Village. Pour moi, c'est ici... peut-être parce que j'y habite..." "J'aurais jamais soupçonné que le Village était si vaste. J'y suis allé une fois, un coup. Je savais pas qu'y avait un petit

stand commercial. J'aurais jamais soupçonné, hein !" "Le premier jour que je suis arrivé, ben, je suis allé jusqu'au Village Olympique !"

Les rues Gervasotti et Christophe Turc :

- perception de la contre-appropriation : "On y passe parce qu'il faut. C'est autre chose dans le Village... C'est peut-être plus le Village."

- du côté de la contre-appropriation, on signale combien cette partie est morcelée : "Les Africains, là-bas au bout de la rue Gervasotti, on ne peut vraiment pas les connaître. Ils sont fiers et ne parlent pas... Sûrement des fils de chefs !" Et, par rapport au Nord, cette remarque frappante : "J'y vais pour les courses... c'est tout. Quelquefois au Centre Social aussi." "Pour nous, le Village, c'est ici !"

Les rues Duhamel et Claude Kogan :

- perception de la contre-appropriation : "On a vraiment l'impression de changer de quartier, hein !" "La rue Kogan et la rue Duhamel, y'a beaucoup d'ILM, alors... On a des gens de milieux sociaux supérieurs, ... enfin supérieurs... hm ! Financièrement, ça se trouve plutôt là-bas. (...) Les cadres bien payés... et puis les autres qu'on appellera, disons, "les intellectuels de gauche" quoi, si on peut dire !"

- du côté de la contre-appropriation : "Non, je suis jamais allé plus loin que la place Lionel Terray. Pour voir le... mais je circule pas beaucoup... alors... Mais, pour moi le Village s'arrête là, bien sûr." "Ici, j'te dis, les connaissances se font même pas en fonction du voisinage... I semble, hein ! Tout au moins, c'est pour nous. On les connaît en tant que parents de gens qui vont aux mêmes écoles, ou des gens que je connaissais d'avant."

Un exemple enfin où les appropriations contradictoires se résolvent d'une certaine manière (rue Claude Kogan).

"Au début on était que des français. Pis après, y'est venu... le vacarme ! Oh là là ! Ils étaient tous seuls au début. Pis après, ils se sont rendus compte... Ils entendaient les portes s'ouvrir et se refermer. On n'a jamais rien dit, mais ça a suffi. Quand ils montent les escaliers, la nuit, ils font doucement ; ils font plus claquer les portes. Au début, ils venaient d'une tour, voyez, où on s'en fout du voisin !"

- A l'Arlequin

L'entrée du CES :

- du côté de la contre-appropriation : "J'avais entendu des jeunes vers la Maison de quartier, j'étais passée en dehors des galeries, derrière "Gro" là. Parce que, je me dis, si il arrive quelque chose, les gens peuvent se mettre au balcon quoi !"

"J'y suis pas allé là-dedans (Maison du quartier). Parce que... y m'a semblé voir surtout des gens jeunes là-dedans hein ? (...)
Voyez des gens d'un certain âge rentreraient pas."

"Les jeunes dans la Maison de quartier, ils ne restent pas dans un coin. Ils se sentent chez eux."

- du côté de la contre-appropriation : "A la Maison de quartier, c'est là qu'on va plutôt. Quand y'a un gamin, on lui dit : 'T'es pas d'ici, va chez toi !' On se connaît vachement, alors on a toujours tendance à rester dans la Maison de quartier, ... à voir qu'est-ce qui se passe."

... et un peu plus tard : (pour le même agrégat)
"Bon, à cinq heures et demi, ils nous foutent tous dehors de la Maison de quartier. Dans la Maison de quartier, plus personne ! On est là, on se rassemble, les jeunes et on passe le temps à quoi ? A dire des conneries, euh... bon."

Le lac :

- perception de la contre-appropriation : "Pas question que j'y envoie mes gosses. Vous pensez, c'est **vraiment** dégueulasse ce lac. Vous savez pas qu'il y a eu un tas de maladies ? Ils ont des bou tons après,... et tout."

- du côté de la contre-appropriation : "Bon cet après-midi là, on a été au lac. On a fait des radeaux, on s'est battu avec des autres, ... c'est chouette. On y va tous les jours, même quand y fait pas beau."

"Un soir depuis chez moi... (petite voix), c'était en août, y'avait la lune ronde, et puis elle se reflétait dans le lac !... C'est la première fois que je voyais ça !"

- Les groupes étrangers :

. "Ecoutez, j'suis pas raciste. Mais des jours, ça sent tellement une cuisine ... j'sais pas du mouton grillé... tout ça... Mais moi, j'irai là-bas, je mangerai du bifteck c'est tout (...) Ils ont leurs habitudes... pourquoi qu'ils changeraient ?"

. du côté de la contre-appropriation, plutôt que les impacts d'un racisme global, on note les différences internes entre sous-groupes géographiquement voisins : conflits entre algériens, tunisiens, marocains. Les derniers étant manifestement minoritaires, s'estiment plus près des "français" que des "autres".

- Les enfants : perçus comme groupe porteur de contre-appropriation en des remarques modérées, vigilantes à ne pas se démarquer franchement d'une idéologie de "l'enfant-roi", ces mêmes enfants donnent plutôt l'impression, dans leurs cheminements, d'une certaine lassitude à trouver devant eux un espace presque toujours perméable propice à une extension d'appropriation en fait jamais exploitée comme telle.

- A Malherbe

Contrairement aux cas précédents où quelques citations pertinentes peuvent synthétiser les styles d'appropriations différenciantes fonctionnant sur le quartier, il faut en ce cas reprendre les apparentes **oppositions** entre espace locatif et espace de co-propriété, pour en évaluer la pertinence et en critiquer le schématisme.

- Du point de vue des co-propriétaires : "La-bas c'est le quartier de la Maison de la Culture ; ils peuvent plus facilement aller à Carrefour ou au Centre-Ville. **Malherbe**, c'est la place Louis Juvet." "Ceux de la place Charles Dullin restent beaucoup dans leur coin. En plus les gens y changent souvent... La forme des immeubles aide à ce qu'ils restent entre eux. Pour nous c'est resté très limité aux montées."

- Du point de vue du locatif : la contre-appropriation est ressentie de manière toujours active, c'est la réticence à traverser la partie "Louis Juvet" plus qu'une représentation mettant à distance "les autres". "On n'aime vraiment pas passer par là. On préfère couper." "Les enfants ne jouent que rarement au-delà de la Maison de l'Enfance. Un peu de vélo en passant... Par contre les gosses des co-propriétaires viennent jouer jusqu'ici." "Les co-propriétaires qui viennent ici - si ils viennent hein ! - ils voient des espaces moins bien entretenus, des gens qui crachent dans les ascenseurs... des choses qui doivent les choquer quoi !" "Oui, c'est vrai, y'a aussi chez nous des montées plus sales. Peut-être en face, y'en a une où il y a des familles nombreuses... On dit que la S.A.G.E.I. le fait exprès... de les regrouper. Mais voyez, on dit que la "grande barre" où on habite est plus mal fréquenté que la "petite barre". "Pour moi, Malherbe, c'est plutôt ici."

Remarquons ces points essentiels :

1° Tant les locataires que les propriétaires procèdent par synecdoque : leur partie vaut pour l'essentiel, le symbole de "Malherbe". Au point de vue de l'espace il s'agit donc bien de contre-appropriations conflictuelles se déchirant l'identité superficielle du nom du quartier... mais aussi l'image et la renommée.

2° Pourtant la pratique quotidienne montre une hétérogénéité des processus d'appropriation. Les co-propriétaires tendent à rigidifier leur identité qu'ils affirment par le repoussoir des différences spatiales. Ce procès d'identification va d'ailleurs plus loin que la zone de co-propriété ; il confine au logement "On se connaît peu entre nous, on se fréquente ; c'est tout." Les locataires, par contre, vivent essentiellement un procès différenciateur qui additionne le "rejeter" au "se sentir rejeter". Leur identité, par-dessus les différences internes, s'en trouve accrue d'autant. Le dynamisme de la vie quotidienne se distingue ainsi entre les deux sous-espaces de Malherbe. "Louis Juvet", s'est la tendance à conformer ses pratiques à une représentation globale. "Charles Dullin", c'est la tendance à insister sur une différence agie par les pratiques quotidiennes qui démarquera, en face de la représentation élitare et synchrétique des

des habitants de Louis Juvet, ce que nous pourrions appeler une contre représentation, ou, plus simplement, une pratique se représentant comme toujours différenciante. En définitive pour parler comme les habitants "Louis Juvet" ignore "Charles Dullin", alors que la pratique à "Charles Dullin" se démarque toujours des pratiques propres à "Louis Juvet".

3° Les locataires acceptent plus volontiers la différence de pratiques, les contre-appropriations survenant dans leur secteur, quitte à devoir y remédier plus tard. C'est le cas du parking à propos duquel il "faudra lutter pour qu'il redevienne un terrain de jeux pour ... pour les adolescents par exemple qui n'ont rien ici" ; c'est le cas de l'immeuble bordant l'Avenue Malherbe, dont on dit que les habitants "se mêlent peu à la vie du quartier. Mais faudrait faire quelque chose ..." c'est le cas de "la bande de jeunes, souvent sous le patio là-bas. Ils font pas mal de bruit ... avec leurs mobylettes, mais personne ne s'en plaint en général ... sauf quand ils font trop de bruit."

Les copropriétaires ne citent guère de contre-appropriations dans leur cheminement. On a l'impression que la pratique d'identification englobe les différences individuelles. Les véritables différences, celles qu'il y aurait à affronter, sont déjà répertoriées, assignées, rejetées à terme avec la certitude que le rejet est inévitable "Oh, les gens vraiment différents c'est ceux qui sont trop bruyants, ceux qui se croient supérieurs aux autres, ceux qui sont très négligés de tenue et qui vivent à n'importe quelle heure. On les connaît vous savez ... On peut vivre comme on veut bien sûr ... Mais y'en a déjà de ceux-là qui sont partis. C'était pas possible."

Un dernier exemple éclairera ces différences de style d'appropriation. On a lu que les locataires laissaient les enfants des copropriétaires jouer sur leur territoire. Ils regrettent aussi que peu de copropriétaires viennent aux fêtes qu'ils organisent. Par contre, certains copropriétaires reconnaissent eux-mêmes qu'il est difficile de laisser jouer les enfants de "Dullin" sur leurs pelouses. Les gardiens interviennent reprochant qu'on laisse ainsi "gâter le petit paradis" (sic). D'autres copropriétaires refuseront que leurs enfants pratiquent les activités de la Maison de l'Enfance pour la raison que les enfants de Teisseire y viennent aussi - enfants "sûrement trop différents des nôtres" disent-ils par euphémisme -. On a bien des pratiques productrices d'image d'un côté, des images de pratique de l'autre. C'est en ce sens que la nature des appropriations d'un côté et de l'autre se différencie d'emblée et fondamentalement à Malherbe.

A Teisseire

Le jeu des appropriations différenciantes qui a été relevé ne se démarque pas du récit le plus concret des cheminements. Le récit de l'action ne bifurque pas sur des évaluations générales telles qu'on pourrait en trouver très souvent chez les habitants de Malherbe. C'est toujours au fil de tel mouvement ou de tel séjour qu'on relève les exemples suivants qui ont valeur de paradigme pour l'ensemble des habitants de Teisseire interrogés.

- Le phénomène bouliste :

Perception externe : "Ce jour là, je jouais au ballon avec des gosses du coin. On tombe sur des joueurs de boules qui étaient venus jusque dans l'allée. Je leur ai dit qu'ils avaient un terrain. Ils ont pas compris. Ils l'ont mal pris. On s'est engueulé, mais ils sont partis pour finir." "Qu'est-ce que je rencontre le plus souvent ? ... des joueurs de boules" (rire). "Ah des jours, ça joue aux boules partout, les pelouses, les terrains, les allées, jusque sous les logements (...). Ceux qui voulaient jouer aux boules ... y'a eu une bataille, tout ça, pour avoir un terrain ; et maintenant qu'y z'ont un jeu de boules, on se ballade ! Ils vont jouer sur le terrain de foot à côté ... pffh ! ... Peut-être parce que c'est trop beau ? (rire)"

Le joueur de boules : "Moi, le samedi après-midi, dès qu'y fait beau, je joue aux boules. Je trouve toujours des joueurs." (sans autre précision). "On jouait aux boules, et y'a un type qui vient nous regarder, là ... On savait pas ce qu'il voulait ... hum ! A la fin, il est parti." "Si y fait mauvais, on a une salle pour Teisseire-pétanque. Alors on joue aux cartes."

On notera ces appréhensions très différentes du même phénomène, se répercutant notoirement sur tout le quartier. Le joueur perçoit tout de l'intérieur du jeu, dans l'indifférence des mobilités spatiales. Tout terrain viable est bon. Les non-joueurs butant souvent sur un jeu en cours ne manquent pas d'exprimer leur agacement, voire leur exaspération. L'extension du phénomène bouliste à l'échelle du quartier entraîne avec elle une contre-appropriation qu'on chargera de bien des péchés : "Ils empêchent les gosses de jouer". "Ils envahissent tous les quartiers". "J'aime pas d'ailleurs cette pratique... phallo j'ai envie de dire. Les bonhommes ensembles toute la journée de congé, comme ça ..."

- Les adolescents, les enfants

Perception de la contre-appropriation : "Ici, il y a trop souvent des jeunes qui cassent des bouteilles, des vitres, tout ça. Moi, je les engueule bien ... enfin quand ils sont pas trop grands . Avec les bandes c'est pas la peine" "Je suis quand même pas très tranquille le soir. La nuit, y'a des bandes qui rôdent partout. On les entend." "Y'a des grands garçons qui roulent pas sur la route, mais sur les allées ... à toute allure. Des fois on gueule ... mais, moi j'travail. Dans la journée je peux pas empêcher ça."

"Y'a des enfants dehors. Toujours ... sur les pelouses entre les immeubles. j'pense que c'est eux qui laissent pas mal de cochonneries". "Ah les enfants, des petits petits même ! Ca court toute la journée là, devant moi. Comme des fourmis ! Y'en a des milliers!"

Du côté de la contre-appropriation : "Bon, on se ballade quoi ! On trouve des copains devant leur immeuble. On fait des tours." "On bricole des bagnoles, des motos, mais on se connaît tous bien ! On s'aide ... devant les immeubles." - "C'est pourtant là-devant qu'on peut bien s'amuser. Là, on joue avec les p'tits copains avec des lances, des arcs. Nos adversaires nous attendaient derrière les buissons. On est partis sur Teisseire II." "Mardi on a été aux escargots,

à sept heures le matin (...) Mercredi, on est reparti aux escargots ..."
 "Ben, y'avait un coin où y'avait beaucoup de jeux avant. On jouait.
 Maintenant, j'y vais plus ... les voyous ont tout cassé ... alors !"

- Les Groupes étrangers

Perception de la contre-appropriation : elle est toujours rare et discrète : "peut-être qu'il y a plus de détritrus là parce qu'il y a des familles nombreuses ... et ... et souvent j pense que c'est des immigrants peut-être ... Mais on peut pas généraliser."

Du côté de la contre-appropriation : "j'crois que le système de racisme se développe quand même. On manque jamais l'occasion de nous faire remarquer que vous êtes étranger." "Y'a des gens qui sont importants, qui font les importants dans le quartier. Une voisine qui me dit pas bonjour, parce que je suis étrangère quoi ! Y'en a quelques-uns dans le quartier ... C'est pas des gens riches ; c'est des gens qui travaillent, comme nous."

2.2.4.3. - Un rapport dialectique

La rhétorique des cheminements paraît donc procéder avec autant d'excès dans ses signifiants que dans ses signifiés. De toutes les citations rapportées, de toutes les expressions des habitants interrogés concernant les processus de contre-appropriation et d'appropriation, aucune ne s'avèrerait "exacte" dans un examen "objectif" de la réalité générale. La confrontation des diverses appropriations affectées à un même lieu, ainsi que des divers lieux attribués à l'appropriation d'un même groupe, tend à faire annuler les différences. Quand un sous-groupe s'identifie comme exclus, ce sous-groupe n'est pas nécessairement celui que le sous-groupe occupant rejette. Ou bien l'observateur repère le rapport des lieux appropriés aux groupes qui s'approprient et alors, tranchant les limites et fixant dans un même moment l'état de fait, rend compte du système instantané qu'il a identifié ; ou bien on s'en remet aux récits des habitants, et alors, au fil de leurs actions quotidiennes et en particulier de leurs cheminements, on voit se manifester, selon le temps, des expressions extrêmes de ce qui survient dans leurs rapports au collectif à propos de l'espace. En ce sens, les mouvements d'appropriation ne se saisissent qu'à même une tendance soit à amoindrir les différenciations, soit à les amplifier. Ou bien les appropriations entrant en contrariété, empiètent l'une sur l'autre, ou bien elles manifestent l'hétérogénéité de leur processus (tel groupe reconnu dans une unicité occupante se divisera en sous-groupes seulement préoccupés des tensions dessinées entre eux).

Nous avons affaire en définitive à des forces d'appropriation toujours occupées à produire leur identité propre en même temps, ou par cela même, qu'elles secrètent le jeu de leurs différenciations. Aussi, pouvons-nous formuler une quatrième règle du code d'appropriation :

LE MOUVEMENT D'APPROPRIATION SE SPECIFIE ET S'APPREHENDÉ SOUS LA MODALITE D'UNE FORCE DE DEGRE VARIABLE. LA QUALITE DE L'APPROPRIATION S'EVALUE A LA FORCE DES CONTRE-APPROPRIATIONS CONCURRENTES.

2.2.5. L'EVENEMENT DIFFERENCIATEUR

2.2.5.0. - Quoiqu'appropriation et contre-appropriation soient susceptibles d'apparition et de disparition, de réapparition régulières selon différents moments, et aussi d'absences prolongées, il y a, sinon une permanence, du moins une persistance de la qualification des rapports à l'espace grâce à laquelle tel agrégat peut inférer l'existence d'autres agrégats. Les sous-groupes doivent bien avoir une tendance à insister dans leur manière de se manifester qui permet de les reconnaître ou de les pressentir dans leur identité minimale. L'appropriation se qualifie déjà par les assignations qu'on lui donne, mais les assignations d'un groupe à un espace, et inversement, manquent de précision et de qualification. L'ensemble des appropriations et contre-appropriations n'est pas qu'un système sur un espace d'habitat, mais il n'en ressort pas que ce soit, du point de vue de la rhétorique des cheminements, un chaos où toute différenciation et toute identification s'affecteraient de labilité et d'illusion collective.

Qualifiée par les assignations, les appropriations le sont encore par un marquage auquel elles se réfèrent et qui les précise. On trouve ainsi à travers les récits de cheminements une concomitance de la force notoire d'une appropriation et de la mémoire d'un événement. Les appropriations persistent d'autant plus que la force irruptive de l'événement a été impressionnante.

Pour chaque quartier quels sont les événements les plus cités par les habitants comme ayant eu répercussion collective ?

2.2.5.1. - Au Village Olympique

Tous les habitants citent le plus volontier les fêtes, les manifestations diverses d'"animation" : des concerts en plein air, "cet extraordinaire funambule perdu sur son fil dans la nuit", la foire au troc, les bals de la M.J.C. Les événements perturbateurs à des degrés différents, on s'en souvient plus difficilement et on ne les raconte pas spontanément, soit événements ayant concerné tout le quartier : la grève des loyers, la grève des charges, soit concernant un secteur seulement - et les enfants se souviennent de cela mieux que quiconque : l'alarme de l'électricien (Place Lionel Terray), un incendie, "un homme qui est tombé de la tour", l'arrestation d'un jeune, l'histoire d'une sculpture remontée deux fois (on s'était trompé de sens), les querelles à propos du bruit d'un café, quelques passages bruyants d'une bande - "oh, plutôt un groupe de jeunes" -

Dans les cheminements, on note une absence frappante d'événements perturbateurs. Rien n'arrive qui ne soit plus ou moins attendu : rencontre d'autres habitants, irruptions de groupes d'enfants qui sont l'événement courant au Village Olympique - le groupe dont on attend qu'il apporte la variété ("Le Village, c'est l'Amérique pour les gosses.. Les gosses c'est la vie du Village"). Seuls les enfants semblent habiter d'une manière sensible à l'accident (Cf. les citations sur les figures d'évitement et de combinaison à fortes variations). Pour eux seuls semble-t-il, la pluie, un chien, la rencontre d'autres enfants, peut bouleverser l'action présente. Hormis cette exception,

on peut dire que le mode d'habiter au Village Olympique ne compte pas l'événementiel comme articulation importante de son façonnage : d'où l'on ne cite que des pseudo-événements (la fête annoncée), d'où la question même portant sur l'évènement surprend toujours : "Ici c'est relativement calme hein ! - I : Mais est-ce qu'on peut attendre des événements quand même ? - R : Ben ... non ! ... des événements ... Tu vois, là ça me piège pas mal.", d'où enfin cette réaction résumant bien l'attitude générale, à savoir que l'évènement, c'est la menace globale d'une modification de l'environnement urbain qui pourrait introduire un régime de l'imprévu, de l'irruptif véritable : "Ecoutez, moi des événements ... Je vois une chose surtout. Avant le quartier était plus tranquille ; maintenant ça construit partout ... Ca a pas fini de changer maintenant !"

2.2.5.2. - A l'Arlequin,

deux classes d'événements apparaissent : d'une part les modifications plus ou moins prévisibles de l'espace collectif dont le meilleur exemple est la création du marché, mais aussi les ouvertures de divers secteurs d'animation ou de consommation (bibliothèque, restaurant-self) ; d'autre part les accidents imprévisibles survenus aux individus ou aux groupes, ainsi "l'affaire du parc" (Place Rouge), le carnaval des enfants, les fêtes collectives (14 juillet, réunion de montées ou de coursives). Les bagarres ou conflits violents, dont la nature se résume bien dans l'expression d'une habitante : "c'est pas tous les jours qu'il y a des choses comme ça".

Les variétés d'événements se distinguent d'abord par la durée du temps événementiel. La création du marché reste un événement durant cinq ou six mois ; sa force d'impact diffuse, sa nature jugée par tous agréable, autorisent une appropriation collective à l'échelle du quartier. La modification du rapport à l'espace à travers l'usage convient à tous. Par contre le carnaval et les bagarres, quoique d'évaluation éthique inverse, sont tous deux de courte durée ; mais leurs accents ou leurs fracas résonnent longtemps dans la manière de se conduire à tel moment, dans tel lieu, ou en face de tel sous-groupe. Le marquage de l'appropriation ou de la contre-appropriation s'avère alors beaucoup plus fort et mémorable. La reconnaissance de l'identité au sous-groupe auteur de l'évènement, ou de la différence, tend à s'amplifier et à persister plus longtemps comme on le voit en rapportant les tracés des cheminements au récit des événements.

A l'inverse du Village Olympique, les adultes citent presque toujours dans la seconde classe les événements à connotation franchement perturbatrice (grève, conflits) ; les enfants citent d'abord et essentiellement : les fêtes, le carnaval, tous événements accentuant les identifications avant les différenciations. De même, très différent en cela du quartier précédent, l'habiter à l'Arlequin se façonne fortement selon l'événementiel. Les derniers entretiens effectués plus récemment, dénotent, malgré un certain "creux de vague" qui semble aller s'accroissant, une propension d'autant plus appuyée à

rechercher l'imprévu, le nouveau. C'est même certainement un des discriminants fondamentaux entre deux styles d'habiter tendant à se différencier actuellement et à creuser leur écart : d'un côté les habitants qui vont encore envers et contre tout à la recherche de l'évènementiel, de l'autre, ceux qui l'évitent autant que possible.

2.2.5.3. - A Malherbe

La nature de l'intervention évènementielle ressemble à ce que nous observons au Village Olympique, surtout en ce qui concerne les copropriétaires. Nul doute que pour eux, l'évènement ne soit assimilé à la privauté, à l'accident individuel, ou dont on n'exprime que l'aspect individuel. Exceptions : on cite "les accidents du carrefour", et l'évènement latent permanent, deux ou trois fois effectif de "passages de bandes venant probablement de Teisseire." Entre l'ensemble des copropriétaires et les rares habitants qui se sentent rejetés du code régnant ou bien tendent à y porter un regard un peu critique, des évènements communs sont interprétés différemment, mais concernant strictement les risques d'atteinte à la métastabilité entretenue, ce que nous appelions en première partie "un caractère olympien". Ces incidents sont : quelques empiètements faits par enfants ou adultes sur les pelouses, quelques esclandres mémorables (ainsi ce copropriétaire "marginal" qui un soir "a montré son cul à ceux qui protestaient depuis les fenêtres parce qu'il faisait du bruit en causant avec des amis"), bref tous les petits incidents ayant provoqué la manifestation d'un contrôle de voisinage.

Les locataires se plaisent à rappeler les évènements qui les distinguent de l'image de Malherbe marquée par l'esprit copropriétaire : les fêtes du quartier pour lesquelles on souligne toujours que peu ou pas de copropriétaires n'y viennent et que "c'est dommage", le passage d'un cirque installé sur le parking, l'histoire des revendications, contestations et conflits ayant eu lieu avec la société gérante, une remarquable unanimité répétitive se fait sur ces évènements qu'on distingue comme évènements importants. On cite ensuite encore et en accentuant très peu : quelques bagarres ou querelles survenues sur la Place Charles Dullin, "le cirque des chiens" provoquant par répercussion des conflits entre habitants, des passages de motards certaines nuits.

L'impact évaluable de l'évènementiel dans les pratiques d'habiter diffère nettement entre les deux secteurs. Pour la plupart des copropriétaires, seuls les petits évènements, ceux qui choquent, qui dérangent le code dominant provoquent des changements de conduite spatio-temporelle. Chez les locataires, il semble que plus l'évènement a une répercussion collective et plus il peut provoquer d'importantes modifications dans les pratiques d'habiter. Il est certain en tous cas que la manière d'intégrer l'évènementiel dans le façonnage d'habiter distingue nettement la pratique des locataires de celle des copropriétaires. Témoin cet exemple paradigmatique : un même évènement d'importance moyenne et dont l'irruption ne cesse pas de surprendre, à savoir les passages de bandes de jeunes en mobylettes, sont considérés différemment. Le copropriétaire essaye d'atténuer le phénomène :

"ils sont dangereux, surtout pour les petits enfants ... mais c'est gênant surtout quand ils font trop de bruit ..." "Ils sont pas vraiment méchants, plutôt inconscients ..." ; le locataire le souligne plutôt : "Bon, c'est vraiment gênant ... et dangereux. Faire arrêter ça ... bien sûr, mais qu'est-ce qu'ils feraient d'autre ? Si à la place de ce parking y'avait quelque chose pour les adolescents ..."

2.2.5.4. - A Teisseire

Les habitants interrogés, citent une gamme d'évènements large et variée :

1. les grèves de loyers et de charges, survenues à plusieurs reprises dans la cité ; "ce qui était intéressant, c'est le porte à porte. J'ai connu des gens comme ça."
2. l'amélioration du quartier elle-même est ressentie comme un événement global dont les habitants militants pensent qu'ils ont été les auteurs essentiels, ceux qui ont "mis en route" l'évènement.
3. la "Festigrève" dont parlent avec enthousiasme quatre habitants interrogés, fête marquant la fin de la grève. "On a mangé, chanté, dansé". "Il devait même y avoir un cinéma en plein air. On a été chassé par la pluie"
4. des événements plus néfastes, l'autre versant de Teisseire, la marque rémanente du passé : "les vitres cassées, les bagarres qu'on entend le soir", l'incursion de la police les matins à 6 heures chez les immigrés, des disputes devant les immeubles", mais je m'approche pas, je contourné de loin", un gosse tombé d'une fenêtre (une des revendications importantes concernant le bâti demandant depuis longtemps que les fenêtres de cuisine s'ouvrent sur l'intérieur et non sur l'extérieur).
5. enfin tous les petits événements retentissants à l'échelle d'un immeuble ou d'une cour intérieure : "des ambulances la nuit", "les fêtes rituelles maghrébines", "la disposition ou le saccage d'un toboggan, les pique-nique de familles sur la pelouse."

Les événements de la quatrième et de la cinquième classe interviennent directement dans le récit des cheminements ou des séjours chez soi et en d'autres lieux mettant brusquement en valeur l'appréhension d'un espace autrefois ignoré, insignifiant, absent, soit que la marque le connote d'une valence attractive, soit répulsive. A Teisseire l'évènementiel en ses diverses formes fonctionne comme un procès articulatoire fondamental dans les façonnages d'habiter.

2.2.5.5. - Les imprévus qu'apporte le temps

Si l'évènementiel apparaît comme un procès différenciateur qui bouscule les apparentes permanences spatiales, c'est bien parce qu'il tient sa nature du temps ou mieux, qu'il est le marquage remarquable du temps dans la quotidienneté. Mais on voit bien par tous les exemples en divers terrains d'étude, qu'un évènement apparemment identique (passage de bandes, raids de vélomoteurs) ne résonne pas de la même manière selon les cas, n'entre pas avec une égale importance dans le façonnage d'habiter.

- Certains quartiers tendent toujours à atténuer ce que l'évènement apporte d'irruptif, à en effacer l'aspect de discontinuité qu'il introduit et en même temps à absorber, à niveler ce en quoi il pourrait être différenciateur. Alors on raconte l'évènement de manière à le particulariser ou bien à l'universaliser à l'extrême : on dit "c'est vraiment personnel", "ce n'est pas intéressant", ou bien "ça arrive si souvent", "c'est fréquent", "ça ne surprend plus personne", ou bien encore on ne mémorise que les évènements où le collectif pourrait s'identifier (les fêtes de quartier avec ce trait remarquable à Malherbe : les locataires regrettent que si peu de copropriétaires y viennent). Mais le récit n'est pas qu'un a posteriori interprétant simplement la chose-évènement. Tout évènement est immédiatement du mémorable et du racontable. En ce sens le façonnage d'habiter s'indique déjà dans le façonnage de l'évènement : l'évènementiel n'est pas qu'un indice, il est déjà une manière, une façon d'articuler le temps vécu.

- D'autres quartiers (Teisseire et l'Arlequin) constitueront leur habiter en accentuant un façonnage irruptif de l'évènement. Irruptif, c'est-à-dire non seulement appréhendé comme rupture, mais modelé comme rupture. L'habitant tend alors à vouloir la différence avant l'identité, à créer des cassures dans l'image globale du quartier, autrement dit à en secréter une image tensionnelle. Toutes sortes d'évènements sont alors des embrayeurs de la différence ; évènements sectorisés comme évènements globaux, tout vaut pour que l'agrégat se reconnaisse dans une similitude de façonnage.

- La même destruction vaut aussi bien, quoique selon des figures différentes, à l'intérieur des quartiers. Il y a des manières d'homogénéiser le temps, de répéter l'espace selon la mémoire-habitude ; il y a des manières de bousculer la spatialité donnée et répétitive par la valorisation des différences selon le temps, par l'usage favori de la mémoire du "une fois".

Cinquième règle du code d'appropriation

LA FORCE DES APPROPRIATIONS ET CONTRE-APPROPRIATIONS VARIE EN RAISON DIRECTE SELON L'IMPACT ET DE LA PERSISTANCE DU MARQUAGE OPERE PAR LA MEMOIRE EVENEMENTIELLE.

L'apparition de cette mémoire de l'irruptif en décalage avec la mémoire-habitude dans la qualification de l'appropriation produit une double conséquence concernant le processus de différenciation

et ses modes de compréhension :

1. A supposer que le code d'appropriation ressorte d'un système, il ne s'agit pas d'un système clos où les contiguïtés entre éléments identifiés persisteraient selon la permanence des différences, mais d'un système ouvert à la modification.
2. Le procès de différenciation est inconcevable quand on le recherche dans la vie quotidienne, sans la prise en compte du temps avec ses imprévus et d'une mémoire qui seuls, au-delà de l'état de différenciation, peuvent dire comment se constitue le mouvement dialectique par lequel appropriations et contre-appropriations articulent les rapports collectifs vécus.

2.2.6 - L'APPROPRIATION PAR NON-LIEU

2.2.6.0. - Après le renversement de l'hégémonie de la simultanéité et des déterminants purements spatiaux opéré par la manifestation de la force, du temps et de la mémoire, subsiste une dernière instance qui mène l'appropriation avec évidence dans ce que nous racontent les habitants. Présente dans les processus d'amplification, d'anticipation et de synecdoque, elle n'a jamais un rapport direct aux lieux, bien qu'elle contribue, très fortement parfois, à modifier le rapport de l'habitant à l'espace. Les figures qu'elle préfère, outre la synecdoque : la métathèse de qualité, l'hyperbole, la polysémie décalée, l'anaphore, la paralipse.

Les "topos" où elle s'incorpore :

- les discours circulant entre les habitants, plutôt par bribes que de manière organisée,
- l'articulation sensori-motrice,
- l'imaginaire présent en chacun des deux façonnages précédents.

2.2.6.1. - Figures porteuses de rumeurs et d'imaginaire

2.2.6.1.0. - L'appropriation par non-lieu relativisant et débordant les assignations spatiales clairement découpées (telles que données dans le bâti conçu) se reporte sur une autre forme d'espace dont la nature est imaginaire ; ce qui ne veut pas dire inexistante et inefficace, bien au contraire. Mais les modes de manifestation déroutent sans doute une habitude à saisir selon les définitions (délimitation claire) et distinctions. Un véhicule essentiel de ces appropriations est la rumeur circulant à propos de telle ou telle appréhension d'espaces le plus souvent inquiétants. Elle se connote toujours d'une certaine dose de fascination, même si on veut faire fi des "on-dit". Plusieurs habitants commencent ainsi par dire que les rumeurs ne doivent pas être crues. Pourtant ils appréhenderont, par exemple, les trajets de nuit par prudence, ou par doute de leur assurance en cas d'imprévu malencontreux ; c'est le cheminement tout entier qui devient

un espace 'peureux' selon l'éloquente expression d'une habitante de l'Arlequin. D'autres habitants modifient complètement ou annulent leurs trajets uniquement à partir de ce qu'ils ont entendu raconter.

Sans citer encore les exemples déjà notés, convoquons à nouveau certaines figures de cheminement pour en rappeler les éléments qui vont dans le sens de cette sixième forme d'appropriation.

2.2.6.1.1. - Dans les cas de polysémie décalée, à l'un ou l'autre des sens enchaînés correspond toujours un prolongement imaginaire porté par des rumeurs. A partir de la circularité du renvoi des diverses significations, on ne sait plus en définitive si la chaîne s'ordonne au gré de l'imaginaire ou se termine comme accidentellement par les évocations imaginables. A la limite de la rêverie sylvestre pour les "bosquets" de Malherbe, à la limite du bastiaire et de la science-fiction pour les ascenceurs de l'Arlequin, à la limite de la place du Village qui n'arrive pas à se recréer et qu'on désire au Village Olympique, à la limite de l'imagination d'un quartier qui serait "comme il faut" à Teisseire ; autant de bornes peu marquées qui laissent à penser que les significations en chaîne ne sont bien souvent que les délégués instrumentaux d'une expression imaginaire enfouie ou inavouable . Aussi plusieurs remarques sont à noter :

- 1 Certains espaces vécus par les habitants selon une modalité imprégnée d'imaginaire tendent à perdre leur nature de "lieu" inséré dans un contexte spatio-géométrique aménagé ; ceci par l'effet de découpage excessif opéré par la synecdoque et par l'effet de déréalisation des représentations et des souvenirs de l'espace vu. L'entendu, rumeur collective ou bruit inquiétant, recouvre et déconstruit le visuel ordinairement prééminent. On ne voit plus, là où l'aménagement l'a situé, le lieu pratiqué de manière polysémique : les instances imaginaires métamorphosent la référence à la situation.
2. Le fonctionnement de l'appropriation par "non-lieu" (ou topos), n'apparaît qu'à même le mouvement de fréquentation de l'espace et suivant les événements apportés par le temps. Ainsi l'arrêt du bruit inquiétant est encore plus dramatique parce que la permanence du bruit le précédait et perdurait. Tel est bien le sens de ces ambiguïtés vécues dans la succession à propos du même lieu que nous avons appelées : "polysémies décalées".
3. Dans les cas de polysémie décalée, l'imaginaire invalide et parfois contredit le collage prématuré qu'on fait souvent entre l'appropriation et le sentiment de "chez soi". Certains lieux à valeur proprement néfaste se pratiquent comme des contraintes et devraient provoquer chez l'habitant un être-façonné plutôt qu'un façonnage. Pourtant ce qui sembleraient expropriation ou se vit comme une appropriation fatale "réussit" curieusement ; non pas alors du côté du sentiment de "chez soi", ni par la pratique de l'exclusive, mais selon une fusion momentanée et répétitive entre habitants présents dans le lieu en cause. Le mode d'appropriation laisse alors bien voir comment les façonnages incluent toujours une part de subi en quelque proportion de composition qu'elle entre avec l'agi.

2.2.6.1.2. - Dans les figures d'hyperbole, les déterminants spatiaux se métamorphosent, la composition de l'espace aménagé se déréalise. L'appropriation rêveuse d'un "lieu" lui fait perdre son contexte spatial "réel" et tend à le donner pour la totalité au titre d'une qualité prééminente. Ainsi à l'Arlequin, "la butte" ne correspond pas à une partie du parc aménagé, elle recouvre et symbolise la rêverie propre au parc ; ainsi, l'escalier d'intérieur des appartements qui par son induction imaginaire extrait le logement de son contexte (le grand ensemble) et le métamorphose (isolement, pavillon individuel, "une petite maison" dit-on) ; ainsi la "cour intérieure" d'une part, et la campagne à laquelle on fait allusion à l'Est d'autre part, sont pour Teisseire, deux manières complémentaires de transmuter la chose "espace vert" et de dissoudre sa fausse apparence qui éclate en deux rêveries, l'une franchement urbaine, l'autre nettement rurale : à Teisseire, c'est par les vecteurs imaginaires que le logement est vécu effectivement comme sis entre un "côté cour" et un "côté jardin".

2.2.6.1.3. - Inversement, l'anaphore et la paralipse, figures analogues par la présence de la fascination et qui écrivent en cheminement soit le siège prudent d'un lieu, soit son évitement attardé, semblent ressortir de l'ordre du subi plutôt que de l'agi.

Pourtant, le surcroît de force attractive projeté imaginairement dans le lieu qui devient fascinant vient aider la persistance à imaginer le possible par quoi les pas arrivent mal à se détourner. Et le on-dit est rarement absent de cette fascination. Par delà la différenciation de fait (être-rejeté) ces figures signifient aussi bien l'identification retardée.

Ce qu'on suppose de l'appropriation étrangère dont on ne peut se rendre indifférent : telle est la nature de la fascination rencontrée dans les cheminements. Fréquenter les abords ou s'y attarder équivaut à esquisser déjà l'appropriation projetée.

2.2.6.2. - L'articulation sensori-motrice

Les figures, ou plutôt les processus d'asyndète et de synecdoque dont on a indiqué le rôle fondamental et qui montrent comment les façonnages d'habiter se fondent sur la déformation de l'espace aménagé, s'accompagnent d'une déréalisation du rapport entre lieux et contexte de l'ensemble spatial.

Avec l'introduction de la discontinuité et de l'excès aussi bien que de la carence, le fond spatial tel que conçu et organisé topographiquement ne peut plus servir de référent exclusif. C'est-à-dire que les façonnages d'habiter peuvent aussi s'exercer à partir du "non-lieu", à partir d'une référence spatiale de nature imaginaire, probablement jamais tout à fait absente de l'espace-temps vécu.

Parmi les manifestations sous lesquelles on peut saisir une appropriation de ce type, deux semblent particulièrement intéressantes

dont nous avons relevé l'importance dans les récits de cheminements. Deux formes que nous distinguons pour la clarté de l'exposé mais qui existent concrètement de manière connexe, connexion qui n'est autre que l'articulation sensi-motrice.

Ces formes, la climatique et la conduite d'anticipation, nous en privilégions l'examen parce qu'elles montrent comment le façonnage d'habiter n'est pas qu'un simple "rapport" aux lieux, parce qu'elles fonctionnent de manière essentielle dans l'articulation sensi-motrice, enfin parce qu'elles répondent au problème qui a pu apparaître peu à peu, à mesure qu'une force d'expression se manifestait dans nos analyses, à savoir :

Quel est le médium par lequel les façonnages ont une réalité spatio-temporelle et trouvent entre eux une communauté de sens ?

2.2.6.2.1. - L'aspect climatique

Comment appeler ces appréhensions sensorielles immédiates de nature pré-consciente dont les habitants font état dans leurs récits de manière approximative, peu précise mais pourtant fréquente ?

Climats, atmosphères (stimmung) ?

Nous choisissons en définitive le mot "climatique" comme étant celui qui prêtera le moins à confusion en français.

Sous quelles expressions de récit le phénomène apparaît-il le mieux ?

Expressions avortées, périphrases imprécises, points de suspension : dans le langage, la climatique ne se départit pas de ses caractères pré-perceptifs. Mais combien d'évitements, combien de redondances dans les cheminements, combien d'arrêts et de séjours se trouvent expliqués par la prégnance de l'atmosphère d'un lieu. Comment s'évite pendant longtemps un lieu pourtant absolument désert et où l'évènement frappant qui l'a marqué n'est plus ? Pourquoi aimer cheminer ou séjourner tous les jours, ou plusieurs fois par jour dans les mêmes endroits parfois vides, parfois encombrés, alors que le temps et la lumière changent ? Pourquoi persister à assiéger un lieu où réellement on ne peut pénétrer. Les formes édifiées, les présences collectives ne se prennent plus alors comme du réel thétique. Modifiées, transformées, présentes bien qu'absentes ("réellement") elles deviennent ce qu'une connaissance de raison appellerait "irréal". Elles s'incorporent en fait dans du climatique, du pathique ; une certaine atmosphère qui enveloppe tel mode d'habiter et dont la force, parfois très contraignante, est bien effective dans les actions de la vie quotidienne. Au sens où elle surdétermine, la climatique pourrait bien se dire du surréel.

Tels qu'ils se donnent, les phénomènes d'atmosphères d'atmosphère quotidienne rebutent tout procédé d'exposition qui les définirait en les circonscrivant exhaustivement. Peut-on les classer ? En effet, ils sont vécus dans l'immédiateté sensorielle, et l'on pourrait alors suivre un ordre des cinq sens, plus les sens proprioceptifs. Mais les

divers types de sensations s'entremêlent souvent. De surcroît, si certaines expressions d'habitants parlent seulement du ressenti, du pathique, la plupart recèlent en même temps une dimension motrice effective ou anticipée. L'agi et le subi se présentent d'emblée simultanément.

Faute d'une étude particulièrement appliquée à ces phénomènes et qui mériterait de très longs développements, on peut donner une esquisse des lignes-forces (et formes de cette force) de la prégnance climatique dans les cheminements vécus.

Une remarque encore avant d'exposer les cas de figure. L'identification des lieux à partir de leurs caractères climatiques porte sur des unités très différentes ; les plus petites étant le logement propre, ou une partie du logement ; mais parfois le quartier lui-même se caractérise par un climat qui l'enveloppe tout entier. (Il ne s'agit pas en l'occurrence de ce climat idéologique dont les habitants feront état à la fin des entretiens). Ces cas extrêmes manifestent bien que l'identification se fait par la différence. Soit différence au titre de caractères de même nature mais variant nettement en degrés, ou même selon rupture très nette ; soit différenciation d'un lieu par l'apparition soudaine d'une sensation inexistante auparavant ou ailleurs.

Cette seconde différenciation est le fait presque exclusif de l'olfactif. Ces odeurs survenues comme par enchantement -mais bien que les choses aient des saveurs, l'olfaction s'exerce de moins en moins dans notre civilisation- et qui ont le don d'envelopper littéralement le passant, caractérisent d'autant mieux l'atmosphère qu'elles sont impalpables, labiles, s'évanouissant quand on voudrait les sentir, s'obstinant quand on voudrait les ignorer.

Au Village Olympique : les odeurs dont on parle sont agréables, odeurs de fleurs, d'herbe, de "verdure", de cuisine (signe d'autres domiciliations bien acceptées).

A Malherbe : on trouve les mêmes évocations qu'au Village Olympique, si ce n'est que les co-propriétaires ont très peu de mémoire de l'olfactif (signe d'une certaine homogénéisation aseptique) et que les locataires citent les odeurs de cuisine sinon désagréables, du moins surprenantes ("ils font toujours de la cuisine grasse, je pense").

A l'Arlequin et à Teisseire : odeurs de revêtements de sol, odeurs de chlore, quand le vent tourne, odeurs de détritus, odeurs de cuisine étrangère.

En tous les cas, et c'est probablement l'histoire culturelle de la caducité de cette forme sensorielle, l'appréhension des climats olfactifs reste le façonnage qui se manifeste le moins volontiers dans la mémoire de l'habiter et qui serait le plus accidentel, le plus accessoire en ce qu'il a toujours affaire à un matériau sauvage, trop imprévisible, peu définissable.

Par contre, la différenciation climatique par les autres modes de sensibilité entremêle facilement les sensations au gré de la transmutation d'un adjectif. Ainsi, le froid caractérisant par glissements : les rapports à autrui, le degré thermique, la réception tactile du vent. Polysémie d'un terme, aussi : l'air signifie aussi bien un certain "courant" d'air, l'absence de toit (dimension verticale illimitée), l'absence de murs ou piliers. Selon tel ou tel sens le fait de "prendre l'air" ou "être à l'air" différencie le logement du reste du quartier. La saisie globale du quartier s'opère non seulement par une image forgée selon représentations et rumeurs, mais aussi par les images climatiques. Une certaine atmosphère se ressent de manière commune par les habitants, avec une ou deux valeurs sans plus.

Le Village Olympique a toujours l'air d'un "décor" comme le dit un habitant dans un sens non péjoratif ; décor dont on remarque toujours les mêmes éléments frappants : "verdure, oiseaux, calme", où se mêlent diverses sensations. L'impression de décor est probablement renforcée par le fait que le Village est surélevé, isolé sur sa dalle comme sur une scène : "Quand je rentre (au Village) c'est un autre monde", "Ca change complètement", "On est plus en ville".

L'Arlequin prend deux valeurs climatiques différentes selon le sens et l'accent apporté par le façonnage d'habiter : espace de repli, temps de répit par rapport à la ville (moins de bruit et moins de danger) ou bien espace-temps globalement accumulateur de l'inquiétante diversité urbaine (sale, malodorant, trop grand, dangereux, cacophonique)

A Malherbe, chaque secteur prend deux formes climatiques selon qu'il est perçu par les locataires ou les co-propriétaires : "Charles Dullin, c'est un espace clos où tout résonne et où on n'a pas de perspective. Ca fait moins propre, c'est plein de voitures. C'est peut-être que les gens sont des locataires ? (...) Ici (Louis Jouvet) c'est pas un espace fermé." Un locataire : "De passer de Charles Dullin à Louis Jouvet, c'est... y'a un climat vraiment différent. Quand y'a du vent et du mauvais temps, c'est infréquentable, très froid, assez mort. Et puis, les enfants se font jeter."

A Teisseire, les sensations changent notoirement entre jour et nuit, à telle enseigne que le quartier semble tout entier basculer dans un autre climat avec la tombée du soir. "De jour, c'est toujours un peu animé partout, mais le soir, tu vois, la vie s'arrête très vite. Tu as rarement du vacarme... mais sitôt après plus rien." "C'est calme et tout d'un coup, le quartier est complètement isolé de la ville. Ni téléphone public, ni taxis." "La nuit, le quartier devient presque agréable... enfin, j'veux dire qu'on ne voit plus le gris, les murs sales, tout ça."

La climatique, non seulement déforme l'espace bâti en le transportant, en le faisant "virer", pourrait-on dire, vers telle gamme de nuances, mais encore elle fait privilégier au sein de cet espace la saisie de telle forme, telle couleur, telle lumière, tel son.

Rappelons un cas qui montrera comment une déréalisation par glissement d'une sensation sur d'autres redouble son effet en résonnant sur l'ensemble d'un climat.

Les habitants du Village Olympique sont très discrets sur les entrées proprement dites et escaliers accédants aux logements (sauf pour les tours où le hall rassemble boîtes à lettres et arrivées d'ascenseurs). Quand on les interroge à ce sujet, ils notent que les escaliers sont froids et les entrées "désertes", peu propices à la discussion. Or, l'origine effective des sensations est exactement l'inverse. Ce sont les entrées donnant souvent sur un passage ouvert des deux côtés de l'immeuble et très exposé aux courants d'air qui sont froides. Mais l'escalier lui-même, tout en matériaux lisses, réverbère fortement le son et investit à son tour l'aspect "froid" compénétrant avec le "peu intime", l'impersonnel : "comme dans un hôpital" dit-on. Tous les lieux transitoires entre l'espace extérieur à l'immeuble et la porte d'entrée du logement sont fondus dans la même appréhension "froide", dans la même recomposition d'un espace inhabitable.

Les re compositions par anamorphose diffuse, sont le plus souvent tant de manières d'exprimer le façonnage d'habiter propre à tel agrégat. Et la "manière" caractéristique se retrouve dans le choix spécifique de tel ou tel objet partiel qui symbolisera et redoublera de manière amplificatrice l'atmosphère dans laquelle on vit. On peut relire en ce sens les exemples d'hyperboles.

Les enfants pratiquent très couramment ce façonnage climatique, à partir de leurs espaces de jeux (cf les "carrés" du Village Olympique, les tuyaux de ciment valant comme tout le domiciliaire à Teisseire, la "fosse aux ours", ou une "petite montagne" à Malherbe, etc...).

Pour les adolescents et adultes, la synecdoque climatique devient forte surtout quand le rapport aux autres agrégats devient tendu ; et l'atmosphère alors fascinante, soit par répulsion, soit par attraction.

L'habitant exprimera sa façon d'habiter à travers ce qu'il a ressenti plus fortement, faisant facilement valoir l'aspect partiel, hypertrophié, comme sa perception de l'ensemble du quartier. Tel lieu est mal ressenti (sale, mal fréquenté, inabordable, inquiétant) mais c'est tout le quartier qu'on tendra à appeler de cet façon, à ce moment-là.

La climatique provoque très facilement les excès en tous sens ; à moins que ce ne soit la seule manière pour l'habitant d'excéder un espace trop mesuré qu'on a livré à sa pratique ? Quoiqu'il en soit, les façonnages d'habiter apparaissent désormais comme innaccessibles à une analyse qui ne viserait que les assignations spatiales clairement découpées, que les enchaînements de causes à effets objectifs.

A partir de l'appropriation par non-lieu, on bascule nécessairement vers les excès, les oppositions exagérées, les intersections de contraires (ou coïncidences des contraires). Les polysémies décalées s'expliquent de cette manière, quant à leurs enchaînements très souvent déconcertants, illogiques dirait-on. Les ingérences de climats

les plus étrangers peuvent ainsi provoquer des réactions pas aussi simples qu'il n'y paraît.

Donnons-en un exemple type cité dans deux quartiers : la musique maghrébine d'été qui réveille parfois les habitants d'une "crique" vers la minuit exacerbera des sentiments d'expropriation ou d'injure ("injuria" au sens d'illégal) ethnique ; mais pour d'autres, réveillera en même temps, une certaine satisfaction qu'une "fête" existe ; et peut-être ceux-ci se rendormiront-ils même, bercés par les rêves d'un exotisme qui apparaît en filigrane dans l'intonation du récit.

Prenons encore l'exemple de cet habitant de l'Arlequin qui traverse chaque jour un segment de mezzanine qu'il raconte être particulièrement souillé, encombré de détritiques, segment spatial par lequel il se représente tout le quartier en le qualifiant ; et pourtant, on le voit chaque jour emprunter avec application ce chemin qu'il pourrait éviter très facilement.

Ou encore cet exemple commun au Village Olympique et à Malherbe, où deux habitants passent par des chemins qu'ils disent "inintéressants", "tristes", "pas ensoleillés" et que pourtant ils empruntent inmanquablement en se demandant : "j'sais pas pourquoi je fais ça... mais ça ne manque pas." Or peut-être n'y a-t-il pas précisément de "pourquoi" ou peut-être y a-t-il d'abord un "comment", une modalité de variation recherchée pour elle-même et par laquelle ce n'est pas une rationalité, ni une "fonctionnalité", ni une contrainte sociale (nous l'avons vérifiée sur le terrain) qui guide les pas, mais plutôt l'imaginaire et, en l'occurrence, une poétique de l'ordinaire, une fantaisie de la plate banalité refusant "la verdure", "les oiseaux", "les fleurs", "le chemin agréable" ; un façonnage en définitive très différenciateur se démarquant directement des images globales "d'agrément" qu'on reproduit si bien dans les représentations de ces deux quartiers ?

Enfin les présences collectives, à elles seules, créent aussi des climats typés. Envahissement bruyant et fourmillement des jeux quand sonne l'heure des sorties d'école ; il y a une climatique produite tout entière par l'enfance à certains moments du jour ou de la semaine (plusieurs citations rapportées auparavant illustraient cet aspect : enfants = "animation") ; confluences, empressements ou bousculades vers les entrées d'immeuble aux heures de sortie de travail et d'école ; heures affairées sur les lieux de gravitation dense ; autant de présences collectives qui valent aussi par leurs absences et marquent les lieux comme par résonance. Ce sont alors les climats si particuliers d'un lieu, habituellement très investi, découvert désert, du pesant silence remplissant les abords de l'école dans les minutes suivant la "rentrée" et les lieux où sévit une bagarre peu auparavant, de la surprise d'une heure désœuvrée et solitaire sur la place où l'on vivait des heures affairées.

Autant dire que l'extrême diversité de la nature des atmosphères, et des manières selon lesquelles elles modifient le style des cheminement et la configuration agie de l'espace, appelle d'inépuisables descriptions sinon une titanesque taxinomie. Les phénomènes climatiques et pathiques semblent donc se diversifier dans un pluralisme sans bornes. Et pourtant climats ou atmosphères ne laissent pas d'être instructifs dans la mesure où ils enveloppent toujours l'habiter vécu tel

qu'il s'exprime dans les récits. Il y a même des atmosphères aussi tranquillement pesantes qu'indicibles, celles du banal, du répétitif où un jour ressemble à un autre ; ce qu'un habitant exprime si bien en parlant de "griseurs", griseurs si quotidiennes où baigne probablement une bonne partie de l'humble existence. Et cette griseur déforme aussi et anamorphose, comme par un glace dont le tain s'effriterait, l'édifié tel que conçu et donné à habiter dans sa belle monumentalité.

Dans toutes les formes de climatique rapportées, il y a toujours un effet "déréalisateur" ; déréalisation de l'espace aménagé et bâti qui, au fil de la quotidienneté, se redécoupe selon un départage non mesuré -et même démesuré- tendant toujours à l'excès.

A plusieurs reprises, un terme se rencontre dans les récits qui serait la notion majeure inscrite partout en filigrane et par laquelle se différencieraient les climatiques : l'habitable. Son contraire : le non-habitable se définit par l'impossibilité de demeurer, de s'arrêter.

Sous la prégnance des climats de la vie quotidienne, habiter et cheminer prennent le même sens vécu. Il y a des cheminements qui habitent certains lieux, et d'autres qui ne les habitent pas. La seule différence : il faut bien effectuer des trajets commandés par des nécessités d'usage ; mais, comme le dit une habitante, ces lieux alors traversés, côtoyés plutôt -car tout glisse alors dans l'indifférence, sinon dans la précipitation d'en finir au plus vite-, ne peuvent pas s'appeler des "endroits". Un "endroit" serait en ce sens un lieu appropriable sous le ciel d'une atmosphère habitable, c'est-à-dire où l'on pourrait s'arrêter. Le séjour y est possible, on y chemine volontiers.

L'évocation de la climatique des cheminements aboutit donc à une quasi-équivalence entre cheminer et habiter ; et à une apparence de tautologie : le cheminer caractérisé par une atmosphère et l'atmosphère évaluée à la possibilité ou non d'y habiter. Mais, n'est-ce pas qu'entre climats et présence ou absence vécues par l'habitant, il n'y a aucun rapport de causalité véritable ? C'est à ce titre qu'on dénoncerait une tautologie. La climatique ni ne détermine au sens de facteur causal, ni n'est projection sur l'espace d'instances individuelles et sociales qui en feraient un simple signe secondaire. Elle enveloppe tout moment de la vie quotidienne dont elle est le ciel, l'horizon. En même temps, elle marque les styles d'être dans un espace d'habitat, styles d'habiter et de cheminer.

2.2.6.2.2. - La conduite d'anticipation

Dans l'analyse de la climatique, nous avons souligné l'aspect pathique des phénomènes relevés, pourtant ce n'est pas dire que tout y soit passif, subi. Déjà, on notait combien la climatique vaut comme façonnage (déformation et information différente de l'espace d'habitat) ; mais plus encore, la climatique fonctionne comme élément composant dans l'articulation sensori-motrice.

Rien n'est vécu climatiquement qui ne soit déjà réponse motrice effective ou esquissée. Dans le vécu, ici et maintenant, il est une modalité fondamentale en laquelle on saisit bien comment subi et agi s'appellent mutuellement, comment ils peuvent coïncider dans le même présent où l'habiter se façonne, comment enfin ce qui apparaissait structure et figure au début de notre analyse se donne maintenant comme structuration, mouvement de configuration ; il s'agit de la conduite d'anticipation.

Rappelons les éléments déjà rencontrés qui permettent d'approcher la notion :

- la fluctuation des limites selon le sens d'entrée ou de sortie, soit pour le quartier, soit pour le secteur familial, soit pour le logement,
- les signes annonciateurs de l'approche du quartier ou des zones familières encore lointaines (les couleurs à l'Arlequin, les panneaux et la verdure au Village Olympique, l'orthogonalité "défensive" des façades de Malherbe, la grisaille des bâtiments à Teisseire),
- les figures d'ambivalence où selon la valeur dominante, la conduite motrice change,
- la figure de digression souvent façonnée par un changement de direction ou un changement de niveau (surélévation ou excavation) et dans laquelle le récit traduit presque toujours la présence de la motricité -avant explicitation- par des points de suspension, des arrêts, des silences interdits, des hésitations (ingérence directe de l'aptitude motrice dans le flux de la parole mimant la manière selon laquelle la motricité décidait dans le vécu),
- les bifurcations et figures de symétrie valorisant une latéralisation dans tel sens de marche,
- ... à quoi nous devons ajouter les cas présents en tous les terrains où la description sensorielle s'efface au profit de la relation motrice. La différence entre un lieu et un autre s'exprime volontiers ainsi : "Je n'y passe pas de la même manière" ; la qualité propre, par les expressions suivantes : "l'allée qui monte", "là-bas, je ne traîne pas", "à partir de ce moment, je préfère avoir tout mon temps", "là-bas (terrain vague hors de Teisseire où les enfants vont "en expédition" et sur lequel ils ne donnent pas d'autre précision), j'ai remarqué qu'on mettait pas beaucoup de temps, et on dirait pas qu'on restait deux heures." "Ah, quand je reviens, c'est une autre impression, tu comprends. Parce que je sors... c'est une autre impression."

En tous ces exemples, y a-t-il antécédence ou conséquence entre le ressentir et le mouvement ? Mais on voit que le mouvement est aussi capable de bousculer le ressentir ; et peut-être l'ordre par lequel

on fait succéder l'agir ou subir ne ressort-il que d'une reconstruction à-posteriori ? Dans la mesure où les récits recueillis tentent d'approcher au plus près le vécu, on voit plutôt fonctionner une anticipation motrice, notion dont l'étude des conduites animales et humaines a bien montré l'importance fondamentale.

Précisons : le mouvement ne précède pas le ressentir, mais il commence déjà à exister en même temps que lui sous forme d'esquisse. Esquisse qui, à certains moments des entretiens, se réactivait lorsque l'habitant, ne trouvant plus ses mots pour raconter un trajet, dessinait sur un coin de papier, configurait par un geste, ou indiquait du doigt ; esquisse du geste contemporaine du ressentir et reproduisant au plus près l'instant vécu.

Voici donc la nature dernière de ces limites territoriales bornant ou quelques fois bordant les cheminements, et dont la fluctuance étonnait dans notre première approche. Il n'y a, en définitive, que deux types de limites :

- les limites représentées (et reproduites) selon l'ordre donné et qui se spatialisent géométriquement en routes, ruptures des formes architecturales, différence de matière, enclosures diverses (portiques, portes, barrières),
- les limites vécues à travers l'acte même qui les transgresse ou s'apprête de manière motrice à les transgresser, dans la tension du proche ou lointain.

Même nature pour les sens de cheminements au gré desquels les limites changeaient d'assignation spatiale, car le climat de l'entrer et celui de sortir diffèrent toujours. Par l'anticipation motrice, l'habitant est déjà "dedans" ou déjà "dehors", que le lieu soit le logement, telle partie par rapport au reste du quartier, ou le quartier lui-même ("Quand je sors du boulot, je me dis déjà : j'vais chez moi").

Quant aux bifurcations, et aux figures de symétrie, elles s'opèrent à droite ou à gauche selon les coordinations et les latéralisations motrices ayant la capacité habituelle de s'exercer, sauf événement imprévu qui provoque, une réaction ; mais dans l'accidentel les schèmes moteurs sont aussi présents.

Si enfin, les atmosphères elles-mêmes modifient les attitudes et conduites corporelles, c'est que les virtualités motrices y composent déjà selon le possible : ainsi dans les digressions, bifurcations, symétries, évitements ; ainsi, selon ce haut et ce bas des climats écrasants, ou exaltants rencontrés à plusieurs reprises dans les récits et dont nous citons encore deux exemples :

"Dans la rue Duhamel, on voit toute la rue Duhamel. Mais en hauteur du sol, c'est une monotonie... Y'a que des bruits qui peuvent casser cette monotonie, faire lever la tête. C'est plus au niveau du sol que ça se passe. Et... ce qui se passe au niveau de la rue, on ne l'a que si on a franchi ce petit passage. Après tout est devant,

quoi !" "Là, y'a une espèce de saut à faire. J'ai à peine remarqué... Tu marches comme ça et tu as l'impression que tu es en hauteur... Ca, faudra que j'aille revoir ! C'est marrant... finalement c'est bien de marcher en surplomb."

Dans ces dernières citations apparaissent tous les éléments fondamentaux de l'articulation sensori-motrice : haut et bas, proche et lointain, et enfin la dimension du temps : absence et présence.

Sans ces deux dernières instances, le façonnage d'habiter ne serait qu'une succession stroboscopique de formes contigües n'exprimant jamais leur genèse ni quelle expression les produit.

A quelque échelle que se racontent les cheminements, ensemble d'un trajet quittant le logement ou y revenant, récit d'un cheminement valant pour soi, description d'un lieu cheminé ou même simplement détails sur l'allure : l'absence se manifeste dans le mouvement même qui guide les pas. Absence apparemment totale des territoires jamais fréquentés, absences ou "trous" au cours du trajet (vécu alors sur le mode de l'absence), disparition des lieux quittés et absence des lieux en passe de devenir un "lointain" qu'on pressent devant soi. La présence des autres peut-elle même se vivre sur le mode de l'absence soit par évitement, soit selon le jeu des différenciations (cf 4^e règle du code d'appropriation) ; une différenciation vécue, rejette le groupe dans l'absence selon le temps ; et ce groupe, se trouvant alors représenté dans la pure spatialité, a d'autant plus de force que son retour au présent se pressent comme possible, sur le mode de la rencontre ou de l'affrontement.

2.2.6.2.3. - C'est précisément grâce à cet écart entre absence et présence que l'imaginaire fonctionne dans les façonnages d'habiter, et qu'on a pu évaluer ou soupçonner son rôle aussi bien dans les rumeurs, dans l'amplification climatique, dans les excès de la synecdoque, dans les transgressions de limites que dans l'articulation sensori-motrice elle-même.

Chaque fois qu'il y a façonnage, création ou recreation vécue, c'est l'imaginaire qui assure la force nécessaire par laquelle les divers éléments en jeu se composent, s'articulent et fonctionnent. Faculté fondamentale de relier, l'imaginaire donne de surcroît aux façonnages d'habiter un champ de référence plus large que celui du connaître par perception claire. Aussi de ce fait, devrions-nous parler non seulement de ce que l'habitant perçoit et se représente, mais aussi de ce dont la corporéité est capable effectivement et donc du ressentir ; de même les façonnages d'habiter ne portent pas seulement sur des "objets", mais aussi sur des possibles, pas seulement sur des états de présence, mais aussi sur des absences.

Aussi, pouvions-nous parler de déréalisation de l'espace bâti, c'est-à-dire des renvois critiques du connu au senti, du réel au possible, du mesuré au démesuré, du spatial (au sens restrictif) au temporel, non que les derniers termes doivent se substituer aux autres, mais parce que l'hégémonie des premiers devrait être au moins inquiétée, parce que l'étude des façonnages d'habiter n'a pas de sens sans les seconds.

2.2.6.3. - Sixième règle du code d'appropriation

- L'APPROPRIATION NE SE CONSTITUE PAS DE MANIERE SPECIFIQUE ET DIFFERENCIANTE SANS UNE DEREALISATION MINIMALE DU CONTEXTE SPATIAL AMENAGE ET BATI. SON MOUVEMENT NE PRIVILEGIE PAS NECESSAIREMENT LE RAPPORT A L'ESPACE ET AU COLLECTIF SELON L'ORDRE DU VOIR, MAIS AUSSI CELUI DE L'ENTENDRE, DU SENTIR ET DE L'IMAGINER. LA REALITE DES APPROPRIATIONS TELLE QUE VECUES SE DEMARQUE DONC DE LA "REALITE" DE L'ENSEMBLE SPATIAL TEL QUE CONCU ET DONNE A HABITER -

2.2.7 - CONCLUSION

L'enchaînement des six formes remarquables d'appropriation qui ont été analysées ne se donne pas en définitive comme le dénombrement successif de caractères complémentaires. Chaque forme dépasse la précédente, soit par un procès dialectique, soit par l'affinage des caractères entrevus.

Même quand nous parlons de code, il s'agit encore d'un façonnage, d'un modelage. Ainsi, dans le dernier type d'appropriation, on peut bien comprendre comment se trouvent fondés les aspects qui pouvaient auparavant rester obscurs ou partiellement expliqués ; en ce sens, il y a retour explicatif sur les premières formes d'appropriation et effet de cohésion par lequel on peut parler de "code" ou de "structure" d'appropriation.

Pourtant, la sixième règle apparaissant non seulement comme explication de l'incomplétude des autres mais encore compréhension et fondement de la dynamique d'appropriation, tend-elle à dépasser l'aspect structurel, systématique auquel la première lecture peut conduire.

En somme, dans la rhétorique des cheminements comprise comme expression de la rhétorique d'habiter, le corps des signifiés, d'une part dénote et, d'autre part connote ; la dénotation met à jour une structure d'appropriation, la connotation renvoie encore à autre chose : elle indique la structuration elle-même, le mouvement de mise en code, d'insistance dans le code, ou de déconstruction du code, selon le cas.

En ce sens, l'étude des façonnages montrerait comment la rhétorique d'habiter s'exprime aussi elle-même, comment, occupée à façonner l'objet habitat, elle exprime ses propres pouvoirs.

TROISIEME PARTIE

CONCLUSION

1. - LA QUESTION DE CONGRUENCE ENTRE ETAT ET MOUVEMENT D'HABITER

La première partie donnait l'état représenté des situations d'habiter propres à chaque terrain. La seconde tentait de suivre dans le détail comment se façonnent des situations d'habiter et montrait la dialectique qui les construit et reconstitue sans arrêt, s'intéressant donc plutôt au mouvement du façonnage.

L'analyse des conduites d'habiter, guidée par les récits des habitants, a toutefois produit une inflexion d'abord insensible, puis prononcée nettement au niveau de la sixième règle du code d'habiter.

Quelque chose de ce que les façonnages d'habiter expriment est "en reste", inassimilable semble-t-il par les représentations présidant à la production de l'habitat, négligeable, probablement, pour les analyses systématiques et claires du phénomène d'habiter.

Faut-il s'en tenir là, et délaissant les particularités apparemment tératologiques, tenant les aspects déviants comme accidents quantitativement négligeables, faire l'état final des congruences entre situations globales d'habiter et façonnages particuliers ?

Où fallait-il de plus, tenter une interprétation du sens de ce qui se donne comme inassimilable ?

Nous proposons les deux conclusions, la première se donnant véritablement comme conclusion, fermeture du propos, au sens habituel du terme, la seconde posant plutôt des questions ouvrant sur des perspectives à explorer.

Plus précisément, il s'agit de deux formes différentes de rapport entre première et deuxième partie.

- Première figure

L'étude des modes concrets d'habiter tend à vérifier, aux nuances près, les situations globales d'habiter telles que représentées. Ces modes ne seraient que des instruments oeuvrant à reproduire globalement, par delà les déviations momentanées ou parcellaires, une situation d'habitat. Entre cette situation telle que représentée, et cette même situation telle que façonnée, il n'y a pas de différences irrémédiables, simplement les diffractions attendues entre représentations globales et conduites spatio-temporelles. Les modalités d'habiter conforteraient en définitive ce qu'on pense d'une situation de loger ou situation d'habitat.

- Deuxième figure

Par certains aspects, l'étude des façonnages d'habiter ne retrouve pas ce qu'on pensait des situations d'habiter. Dimension linéaire dessinée peu à peu au gré de cette étude de terrain, dimension de non-retour, en définitive embarrassante. L'excès relevé dans les conduites d'habiter est peut-être plus qu'un simple effet rhétorique ?

Les façonnages d'habiter semblent pour une part se conformer au rapport hylémorphique -modeler spécifiquement une matière habitable-, pour une autre, le fausser -le façonnage façonnerait aussi une expression d'habiter qui reste à explorer. La situation d'habiter telle que façonnée n'entre pas en congruence avec la situation représentée ; une part de sa signification s'en différencie et la déborde.

Ces deux interprétations sont-elles compatibles ?
Et dans quelle mesure ?

2. - L'ETAT DES CODES

2.0. - Les situations globales d'habiter telles que les façonnages les explicitent peuvent se caractériser à nouveau, enrichies cette fois de l'étude concrète. On voit dans les quatre quartiers, ces situations être façonnées selon des caractères communs : la présence en tous d'un code prégnant qui tend à être reproduit, et d'autre part des tentatives de transgression, de démarquage. Il s'agit essentiellement d'un jeu entre des codes, des décodages et encodages dont nous spécifions les formes appliquées à chaque ensemble étudié.

2.1. - Au Village Olympique

- Situation globale

- Reproduction du code -

"Espace fluide pour une population compacte" disions-nous. La rhétorique cheminatoire et le style d'habiter qu'elle exprime semblent bien coïncider avec cette formulation de la situation globale. Tant le régime des signifiants que celui des signifiés portés par les façonnages indiquent la tendance à l'homogénéisation du style d'habiter dans ce quartier, tendance à la répétition ou plus exactement tendance à ce que la variété toujours recherchée ne vienne pas rompre la métastabilité que l'ensemble des habitants met au-dessus de tout ; c'est en ce sens que nous caractérisons le style d'habiter au Village Olympique comme éminemment métabolique.

- Transgression du code -

Sur ce fond, la véritable transgression du code n'a jamais été rencontrée pour la raison qu'un régime modéré de décodages et rencodages est admis même dans le métabolisme (et nous retrouverions ici, le sens biologique du terme).

Les conditions permettant ce fonctionnement sont les suivantes :

- le groupement social des habitants n'est jamais trop fortement accentué,
- la cellule "ménage" ou "famille" peut (et doit implicitement) manifester une certaine singularité ; une divergence dans les pratiques d'habitat est tout à fait admise, on tolère en ce sens des gênes réciproques minimales,

- de même, dans la famille, la superposition de pratiques individuelles différentes est possible, voire promue en certains temps et lieu toutefois bien délimités.

Une diversité mesurée est ainsi partie prenante du code global d'habiter : un réglage subtil entre l'individuel et le social. Le code, c'est que chaque habitant doive, partie reproduire le code, partie le faire évoluer. Le changement dans la continuité, ainsi nommerions-nous pour finir ce que les habitants appellent volontiers en une expression dont l'inachèvement est significatif : "le charme du Village".

2.2. - A l'Arlequin

- Situation globale

- Reproduction du code -

Le style d'habiter à l'Arlequin est beaucoup plus heurté, chaotique. L'abondance des figures de divergence l'a montré, ainsi que la pratique prévalente des façonnages franchement différenciateurs. Il s'agit bien d'une population fluide se débattant dans un espace compact induisant au mouvement (idéologique, imaginaire, quotidien) centripète. Le code prégnant reste globalement une tendance à l'anaphore : recherche pour ancrer et faire reconnaître la domiciliation jusque dans les espaces et les temps les plus publics. Mais l'autre partie du code, c'est de procéder à cette reconnaissance (de soi et des autres) selon des modes différents tendant à la démultiplication proliférante.

Pour ce faire, toute modification de l'espace et du temps est bonne, utilisable jusqu'à l'indifférence de l'objet spatial lui-même : "l'irrespect des choses". C'est pourquoi, aucun espace ou aucun temps sauf le logement lui-même (et parfois même pas le logement : le phénomène des portes ouvertes ou de sa porte qu'on n'ose pas fermer à quel-qu'un) n'est jamais vraiment acquis, tout peut y arriver. Les lieux centraux de sociabilité pourtant très caractérisés semblent eux-mêmes susceptibles, fût-ce sur le mode imaginaire, de changer "d'occupants".

- Transgression du code -

Pourtant, et cela apparaît bien à la lecture de la formulation précédente, un tel code reste toujours à l'horizon de la situation globale telle que vecue par les habitants, soit en deça, soit au-delà. L'inévitabilité dans un espace "compact", plutôt que de garantir la permanence du code, exacerbe la tendance à la divergence radicale. De ce fait, les décodages qu'on a pu retrouver, tant dans les manières de façonner que dans ce qu'elles signifient, s'effectuent selon deux modes opposés.

Soit la tendance à varier se radicalise et se durcit encore pour aller jusqu'à "l'irrespect des gens", tendance qui de décodante qu'elle était il y a un ou deux ans devient peu à peu encodante, produisant une nouvelle manière d'habiter à l'Arlequin (autisme de certains agrégats se

ressentant, ou bien comme minorités en voie de s'imposer, ou bien comme anciens détenteurs du code menacés).

Soit le décodage se manifeste par un refus de connaître en représentations et en pratiques les objectifs centraux proposés par la conception du quartier. Forme étonnante de décodage-encodage qui est ailleurs et bien souvent code dominant : il s'agit alors d'un style d'habiter pratiquant le quartier de manière excentrique (gravitations laxes fuyant les différenciations par opposition directe) et se repliant sur le logement qui se trouve ainsi valorisé et autonomisé. Ce contre-code qui existait dès le départ mais ne se manifestait guère par effet de contrainte silencieuse, tend à devenir nouveau code se partageant avec son symétrique une prégnance en voie d'instauration. Ainsi, la disjonction exclusive qui était au départ un instrument général et démultiplié de différenciation change de niveau d'intervention et se fixe entre deux encodages, deux styles d'habiter allant chacun vers un renforcement de leur similitude interne.

Par conséquence, les pratiques micro-collectives dans l'espace du logement se fixent de plus en plus dans la reproduction de leur style propre, tendant non plus à diffuser, mais à s'opposer les uns aux autres. (Dans les plus récents entretiens, on retrouve même à propos des enfants, la distinction entre "ceux qui courent", "ceux qui ne courent pas", ceux qui peuvent "aller chez les autres n'importe quand", et ceux qui ont des heures bien prévues).

2.3. - A Malherbe

- Reproduction du code et transgression -

Ressemblant en cela au Village Olympique, la situation d'habiter à Malherbe tient sa cohésion du fait que la transgression est pré-assimilée. Par contre, à Malherbe, reproduction et transgression sont globalement investies, assignées selon départage spatial et attribuées à des représentants. C'est par rapport à la transgression que les deux styles d'habiter trouvent leur identité. D'où l'on ne peut parler du reproduit sans commencer par le transgressé.

Les co-propriétaires auxquels échoient en partage la permanence et la répétition identifient la transgression de deux manières :

1. La transgression interne que l'on cherche toujours à annihiler (la cohorte des gardiens investi le rôle de la manière la plus dure, les habitants se réservant le contrôle discret et indirect),
2. La transgression reconnue que l'on cantonne dans "l'autre" Malherbe, celui des locataires.

Les locataires s'identifiant globalement comme déviants par rapport au code de permanence et d'homéostasie qui sévit chez les co-propriétaires. C'est par rapport à cette dominante reconnue prégnante dans "l'image Malherbe" qu'ils se démarquent et produisent un style d'habiter transgresseur à plusieurs titres : pratique des espaces publics,

pratique du voisinage, pratique du logement. Produite à cette échelle et devenue sceau d'un tel consensus, la transgression apparaît immédiatement comme encodeuse, productrice d'un contre-code lui-même prégnant dans l'ensemble des pratiques de l'espace locatif.

Mais la transgression interne à cet encodage n'est pas reconnue si ce n'est sur un mode indulgent, rémédiable ; ou tente de lui trouver des causes externes (du type : montée plus sale à cause des ségrégations produites par la Gérance).

En définitive, le code dominant comme les transgressions sont globalement codés à Malherbe. C'est donc bien, une fois les différences internes démarquées, d'une seule et même situation globale d'habiter que nous pourrions parler, d'un espace globalement "réglementé" subsumant les règles de différence comme les règles de permanence et insistance.

Quant à "l'éminence" par laquelle nous caractérisons la population, les locataires y rentrent aussi bien que les propriétaires, tous ayant affaire sur un mode reproducteur ou sur un mode diversificateur à la même image d'un style d'habiter remarquable reconnu tel par les trois quartiers voisins ; et le moins remarquable n'est pas cette intégration par avance et cette assignation bien repérable de toute la transgression possible. A Malherbe, les jeux semblent loin d'être défaits.

2.4. - A Teisseire

- Transgression et reproduction du code -

Tel que donné en 1ère partie le caractère global de la situation d'habiter à Teisseire ne contenait aucune référence hypothétique au code. En effet, cette "situation en mutation" se façonne à partir d'un mélange assez complexe de divers codes. Situation d'habiter ouverte, telle que l'a montré l'analyse rhétorique, elle voit se dérouler à l'échelle d'ensemble une série de décodages et une série d'encodages en cours d'élaboration. On a, d'une part la rémanence de codes anciens, devenus habitudes aussi bien que prégnances imaginaires, sujets à des transgressions vives ; d'autre part, le modelage laborieux et pièces par pièces d'un style d'habiter encore larvaire et auquel ne correspond aucune image globale caractérisée.

Les caractères temporaires sont les suivants :

1. Le même façonnage particulier peut être pris aussi bien comme reproducteur que comme transgresseur. Dans tel immeuble bien dégradé avec lequel une coutumière crasse mêlée d'usure a fini par faire corps, c'est une pratique nouvelle de propreté qui paraîtra étrange, transgressant le consensus d'habitude, effaçant de manière incongrue un certain marquage de l'espace bâti. Dans un autre immeuble où la propreté et l'entretien ont été pris en main par l'ensemble des habitants, c'est l'entêtement de la négligence de quelques uns qui paraîtra transgresseur.

2. Les conflits de codes ne se déroulent pas au même rythme. L'ordre d'apparition et d'importance de résonnance à l'échelle globale du quartier serait celui-ci (ordre décroissant) :
 - a) Modification du laisser-aller des/dans les espaces publics (efforts plus ou moins effectifs de propreté, de respect de la verdure). Concomitantes à ce décodage : les actions revendicatrices tenaces.
 - b) Substitution progressive de manifestations actives micro-collectives au fatalisme macro-collectif. (Prise en main par des habitants militants de l'existence du quartier). Répercussion au niveau global de la possibilité d'interventions actives et introduction de ce possible dans le code d'ensemble. Mise en doute de l'image fantastique du quartier.
 - c) Modification de la coupure : le logement aux familles - les espaces publics (sauf commerces et M.J.C) aux enfants et aux bandes. Ré-appropriation diversifiée et composite de ces espaces. Possibilité d'un échange dialectique positif entre espaces privés et espaces publics : les façonnages peuvent se prolonger et se répercuter des uns aux autres.
 - d) Le façonnage de l'espace-logement reste encore le moins modifié à ce jour. Les pratiques transgressives se règlent de la même manière qu'auparavant : par un rejet sur les espaces publics, ou la voie d'autorité. (En font foi les souvenirs d'enfance rapportés par les adolescents habitants encore Teisseire.)
3. Certains codes sans changer globalement subissent des métathèses de qualité, ou modifications internes. Ainsi "l'espace vert" reste toujours espace à fouler sans contraintes. Mais l'usage précis se modifie : des boulistes (hors-terrain) là où étaient des jeux d'enfants, des familles étendues là où séjournait une bande aujourd'hui disparue, des mères assises dehors, en rond, sur leurs chaises de cuisine là où pleuvaient autrefois des ordures.

Ce en quoi le code actuel tend le plus à se reproduire unanimement, c'est précisément la modification progressive du code rémanent ; c'est par le consensus à refuser l'image ancienne du quartier, refus plus clairement exprimé qu'effectivement agi, mais ces retards de l'action individuelle ou micro-collective sur les représentations globales n'étonneront pas.

Chaque habitant suit à son rythme (certains même ne suivent pas du tout) et c'est en cela qu'il se reconnaît faisant partie de tel ou tel agrégat, la différenciation jouant entre les nombreux degrés composant la mutation d'ensemble.

2.5. Codage et reproduction

Ainsi dans les quatre quartiers, les façonnages d'habiter produisent une situation agie qui correspond globalement à la situation représen-

tée. Par delà les différences de fonctionnement et la variété des styles, les modes d'habiter expriment tous en dernière instance le même signifié : un état général de reproduction.

Les situations d'habiter se donnent comme un état fermé, soumis à un régime général de régulation. En effet, toute transgression conçue comme décodage, écart de code ne contredit jamais radicalement le mécanisme d'encodage. Au-dessus des systèmes d'encodage et de décodage, fonctionne un système de ces systèmes auquel aucune forme, aucune variété dans les situations d'habiter n'échapperaient de près ou de loin, et que tous les façonnages d'habiter viendraient en fin de compte vérifier. Ce système se fonde sur une intégration, à titre instrumental, du changement et de la variation dans un régime de la permanence. En ce sens, aux accidents près, aux modalités déviantes près, l'habiter devient une variété parfois inutile, parfois explétive au tératologique, d'un ordre plus général du loger.

Car, si la rhétorique d'habiter n'a rien à exprimer d'elle-même, si elle n'est que la "manière" de façonner un contenu dans le contenant proposé, on ne voit pas comment ne prévaudraient pas globalement les données et contraintes si pesantes octroyées avec la livraison du cadre bâti à l'usage. Le rapport hylémorphique n'est pas fondamentalement remis en question, non plus que le rapport de contenant à contenu.

En ce sens, toutes les analyses précédentes auraient alimenté une étude stylistique de l'occupation de l'habitat, de la pratique du loger, à la différence près que les modalités actives évoquées à travers un vécu vite disparu pourraient s'appeler de l'"habiter" par raison de distinction formelle.

Tel est bien la portée de cette première conclusion : contribuer à enrichir la compréhension d'un état de fait dont la vérité est par trop évidente et la réalité bien présente : "On n'habite pas, on loge."

3. - UNE EXPRESSION D'HABITER ?

L'analyse modale a travaillé sur un rapport de signification. La première conclusion proposée ordonne la valeur de ce rapport selon le signifié. La rhétorique d'habiter toute entière et les façonnages ne sont en conséquence, que des instruments transitoires sans intérêt en eux-mêmes.

Quelle réalité ont alors les instances communes tramées dans l'étude des signifiants et les règles régissant celle des signifiés, sinon formelle, sinon celle de composer un code de façonnages d'habiter ?

Il semble pourtant que les figures de façonnage, les règles du code d'appropriation fonctionnant dans les quatre terrains étudiés indiquent encore autre chose si, à leur permanence, on ajoute l'analyse de leur nature.

Or, toutes ces instances peuvent s'évaluer selon des caractères communs :

1. Leur efficacité en tant que formes de façonnages est à la mesure de leur capacité de déréalisation, de déconstruction de l'espace donné à habiter.

Ainsi fonctionnent asyndète et synecdoque, les deux figures de façonnage qui fondent toutes les autres. Ainsi l'ordre d'inclusion progressive des règles de constitution de la sociabilité est incomplet et inerte sans la condition de déréalisation inhérente au fonctionnement de la corporéité et de l'imaginaire.

2. Leur fonctionnement tend à déborder une compréhension se limitant à la distinction exclusive entre signifiant et signifié.

Rappelons en effet que :

- a) Les processus d'asyndète et de synecdoque traversent et articulent de part en part et la face signifiante et la face signifié de la rhétorique des cheminements. Discontinuité et partialisation anarchique sont signifiant et signifié en même temps, se retrouvent dans les figures signifiantes comme dans le code signifié.
 - b) Dans la mesure où les cheminements ont paru s'organiser comme une rhétorique, c'est-à-dire non seulement comme un rapport ajusté de l'exprimant à ce qui est exprimé, mais aussi avec l'adjonction d'excès dans l'expression, d'emphase et parfois de lyrisme, cet "expressionnisme" dépasse l'adéquation sémantique que requiert le statut de la signification prosaïque. Certaines figures de cheminement connotent plus qu'elle ne dénotent au point qu'elles peuvent sembler "irrationnelles", incluant trop d'implicite, trop d'indicible. Le paradigme de ces figures s'incorpore dans l'asyndète repérable à tous ces "points de suspension" présents dans les cheminements comme dans les récits. Par delà la signification, un statut de l'expression semble se dessiner.
 - c) La même démesure est manifeste dans cet imaginaire intervenant pour déréaliser la référence à l'espace tel qu'aménagé et octroyant plus d'un signifié au signifiant ; lequel se trouve ainsi affecté d'une polysémie embarrassante et trouble.
3. En distinguant dans le système de codes les formes reproductrices et les formes de transgression, on en a certes éclairci le fonctionnement mais on a aussi schématisé la réalité ainsi désignée. N'est-il pas apparu que le code d'appropriation n'est jamais dans les façonnages une chose-code, mais une force d'encodage ou une force de décodage ? On renvoie dos à dos trop facilement, pour en bien dessiner la structure, des états contradictoires qui ne se vivent jamais qu'en tant que forces **opposées** les unes aux autres. L'état donné des codes n'est-il pas une interprétation structurale d'un mouvement certainement toujours difficile à saisir ?

Pourtant, l'étude du "code d'appropriation" n'ouvre pas qu'au compte-rendu d'un état de fait. On peut voir encore dans tous ces encodages

et quelle que soit leur forme, la manifestation d'une force appliquée à façonner l'espace d'habitat.

La convergence de ces trois caractères communs : capacité de déréalisation, dépassement du dualisme de la signification, nature dynamique, pourra paraître peu significative, accidentelle, de peu de poids en face de la quantité d'explications travaillant à la question du logement et recherchant, soit les causes massives politiques et économiques, soit d'autres causalités plus anthropologiques mais dont l'exposé est bien alimenté théoriquement par des corps de savoir éprouvés. Car si les façonnages d'habiter indiquent autre chose que des significations externes, alors les rapports de causalité extrinsèques ne jouent plus exclusivement.

Nous voulons pourtant suggérer en quel sens une autre lecture de l'analyse modale pourrait se faire et où elle conduirait.

Dans tout ce que les récits de vécus ont manifesté, aucun signifiant ne se contente d'être l'instrument arbitraire (tel qu'en un rapport linguistique) de ce qui est à signifier. Le signifiant ne vaut pas qu'en vertu du contenu signifié. Il "vaut" aussi pour lui-même comme mode d'expression, façonnage déjà chargé de sens. Ce qui est exprimé renvoie au mode d'expression ; et le mode d'expression dans sa manière de configurer l'espace habité implique d'emblée ce qu'il oeuvre à exprimer. Réversibilité et immédiateté conformes aux puissances de l'imaginaire.

Si les "manières", les "façons" d'habiter ont aussi quelque chose à dire sur elles-mêmes, c'est à une théorie de l'expression qu'il faut s'adresser, et l'on pourrait parler en l'occurrence d'une "expression habitante".

A quels intérêts peut ouvrir une telle interprétation ?

1. La possibilité d'expérimenter plus amplement une méthodologie ne procédant pas selon les scissions entre contenu-contenant, signifiant-signifié.
2. Appréhender les conduites d'habiter comme autre chose qu'un "comportement social" obnubilé par les recherches de ses manques et de ses satisfactions, comme autre chose aussi qu'une relation du sujet individuel à l'espace, la césure entre les deux approches faisant toujours problème.
3. Tenter d'inverser une problématique implicite qui fait toujours commencer la quotidienneté à partir de ce qui est donné spatialement, pour comprendre au contraire cette quotidienneté à partir de sa forme expressive, et l'appréhender comme structuration plutôt que comme structure, ou état de fait.

Quelle compatibilité, enfin, entre la première conclusion et la seconde ?

Que les façonnages d'habiter puissent indiquer la présence d'une expression habitante ne contredit pas la première conclusion. Un régime de finalités lié aux représentations dominant le mode de production impartit aux façonnages d'habiter l'ordonnancement selon lequel les significations seront claires. Ce qu'on peut appeler un code dominant du loger procède à son insu par synecdoque et fait valoir certaines significations possibles comme les seules réelles et capables de véhiculer, à travers les pratiques de l'habitat, les formes de sociabilité. Dans la reproduction de l'usage, le loger réduit l'habiter et en fait invalider la notion, l'assimilant comme un doublet.

Ce que la seconde interprétation souligne et invite à reprendre de manière poursuivie, c'est l'irréductibilité par nature de l'habitat ou loger. Plus que d'une querelle de mots, il s'agit d'un conflit de **sens**. Tout ce qui dans les façonnages d'habiter reste irréductible à un ordre du loger, insignifiant pour les préoccupations du produire, négligeable au regard du savoir subsiste peut être avec d'autant plus de force que l'occultation et l'enfouissement en est profond ; le malaise d'habiter qui se dessine aujourd'hui n'y est probablement pas étranger.

Que si, en définitive, l'effort d'exhaussement d'une telle expression habitante devrait se poursuivre, au risque de voir un régime de l'habiter apparaître décidément incompatible avec un ordre du loger, l'entreprise n'en serait-elle pas salutairement inquiétante ?

TROISIEME LIVRE

D O N N E E S D U T E R R A I N D ' E T U D E
E T
A N N E X E S

- PREMIERE PARTIE -

LES DONNEES DU TERRAIN D'ETUDE

Cet exposé des données du terrain d'étude pratique se propose deux objectifs :

- préciser suffisamment au lecteur qui les ignore les caractères quantitatifs et qualitatifs déterminants les composants de ce terrain (quatre ensembles habités), et - inaugurer la lecture pour le lecteur qui aura choisi de commencer par l'étude de terrain.

La visée même de cette recherche réclame pour cette présentation des soins particuliers. En effet, les ensembles qu'on approche ne sont pas que des terrains d'application d'un travail de type thématique qui ne nécessite pas plus de données que celles qui intéressent la "coupe" à effectuer.

C'est la globalité des quatre quartiers composant le terrain qu'il faut convoquer, puisqu'aussi bien, c'est leur "vécu", la manière dont ils sont habités qu'on se propose d'appréhender.

Les pages suivantes sont donc plus qu'une annexe ou qu'une courtoise précaution propre à faciliter la lecture ; elles ne peuvent se contenter d'un compte-rendu composé d'un ou deux plans et de tableaux démographiques. Il faut tenter une véritable description et histoire générale des quartiers.

Toutefois, rien ne préjuge ici de l'étude de l'action habitante, des "façonnages" d'habiter. Ainsi, dans l'histoire des grandes lignes de l'évolution de chaque quartier, on ne s'intéresse qu'aux effets de ces actions qui ont marqué l'espace et le climat général. Ainsi les déterminants de si-

tuation générale, d'organisation spatiale ne sont jamais que des causes possibles, des "data" éventuellement efficaces.

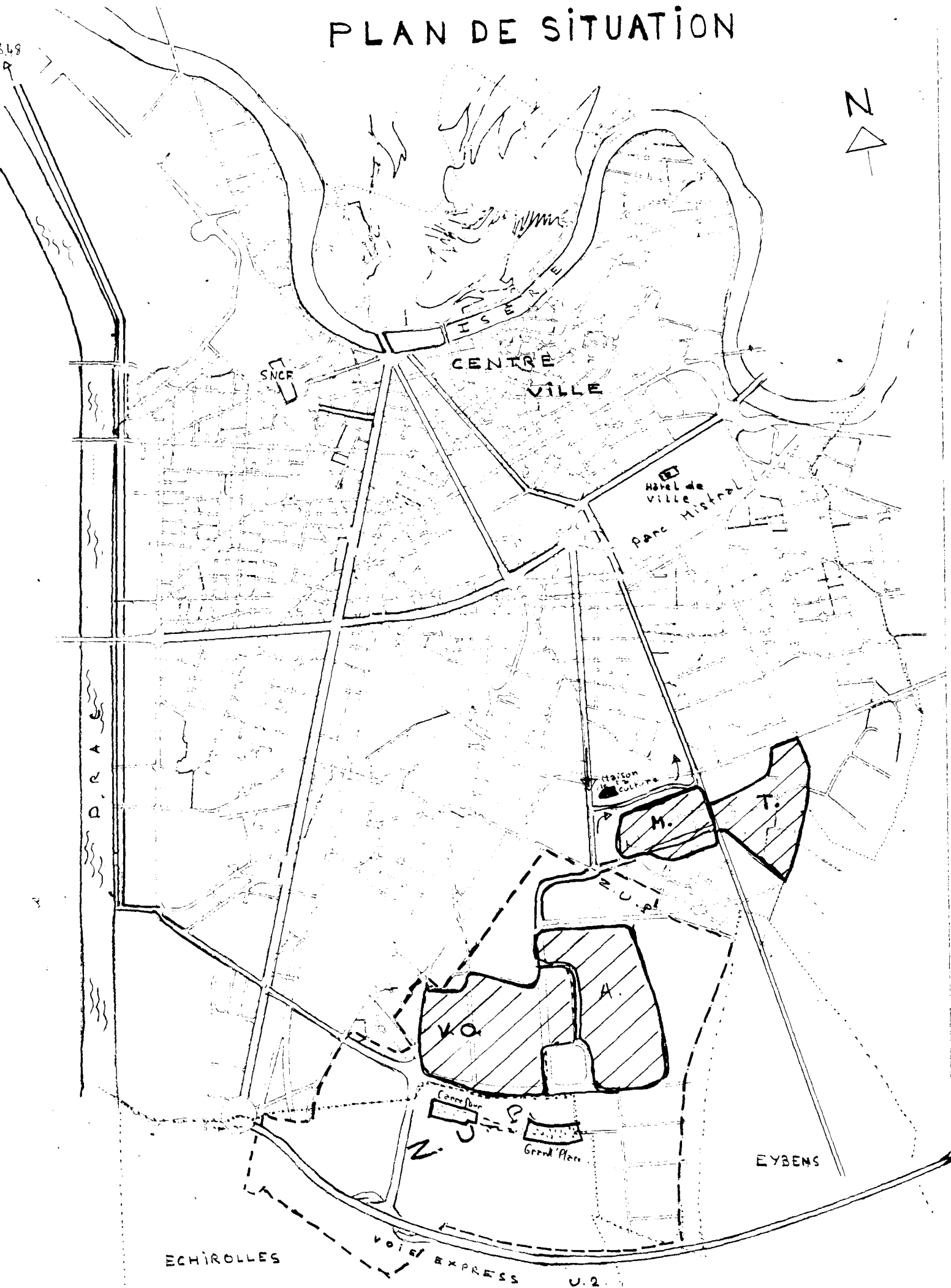
L'exposé de ces données macroscopiques qui apparaissent dans une immédiateté susceptible de critique et ajustement ultérieurs, se départage selon trois chefs où l'on décrit :

- 1°) le produit en lui-même,
- 2°) l'histoire de sa production et de son évolution,
- 3°) le produit habité tel qu'on peut le caractériser de manière statique.

Trois approches non pas enchaînées, mais qui partant chacune d'une direction spécifique convergent sur un même propos et en préparent l'organisation dans le sens d'une dimension esthétique et situationnelle (1), d'une dialectique agie dans le temps (2), enfin d'une constitution vécue de l'habiter (3).

1- LE PRODUIT EN LUI-MEME

PLAN DE SITUATION



1-1- Situation d'ensemble

Les quatre terrains d'étude, Teisseire (T), Malherbe (M), le Village Olympique (V.O.) et l'Arlequin (A) se situent nettement au Sud de Grenoble, les deux derniers faisant partie de la moitié grenobloise d'une Z.U.P. créée en 1961 et qui concerne les communes de Grenoble et d'Echirolles. (Le quartier Malherbe en a été extrait comme on l'expliquera).

Quartiers situés à distance sensiblement égale du Centre Ville, en effet, en temps de trajet, la première moitié de l'acheminement dans le sens Sud-Nord connaît une circulation sans problèmes, les encombrements et le ralentissement commençant à hauteur du Parc Mistral -, la route des plus éloignés passe nécessairement entre Malherbe et Teisseire par le jeu des sens interdits, l'inverse valant pour un trajet vers Carrefour et le nouveau Centre-Sud. Ce tout récent centre commercial et d'animation appelé "Grand'Place" pourrait en effet jouer un rôle de deuxième centre, c'est du moins la volonté de l'aménageur et de la municipalité.

Par rapport à l'emploi, les quatre quartiers ont une situation identique, les plus fortes zones d'emplois se situant sur une couronne qui va de l'Est au Nord sur l'ensemble de l'agglomération.

Climatiquement, plus le quartier est au Sud, plus il est soumis à des vents qui peuvent être vigoureux.

Enfin, dernière observation concernant la situation d'ensemble en ce qu'elle détermine globalement l'habiter : si aucun premier plan ne fait obstacle, chacun des quartiers reste dans l'horizon visuel des autres sur le mode d'une relative proximité. ($\approx$ 2 000 m à vol d'oiseau entre la pointe S.W. et la pointe N.E. de la zone étudiée).

1-2- Situations réciproques

1-2-1. Homogénéité dans la zone Sud

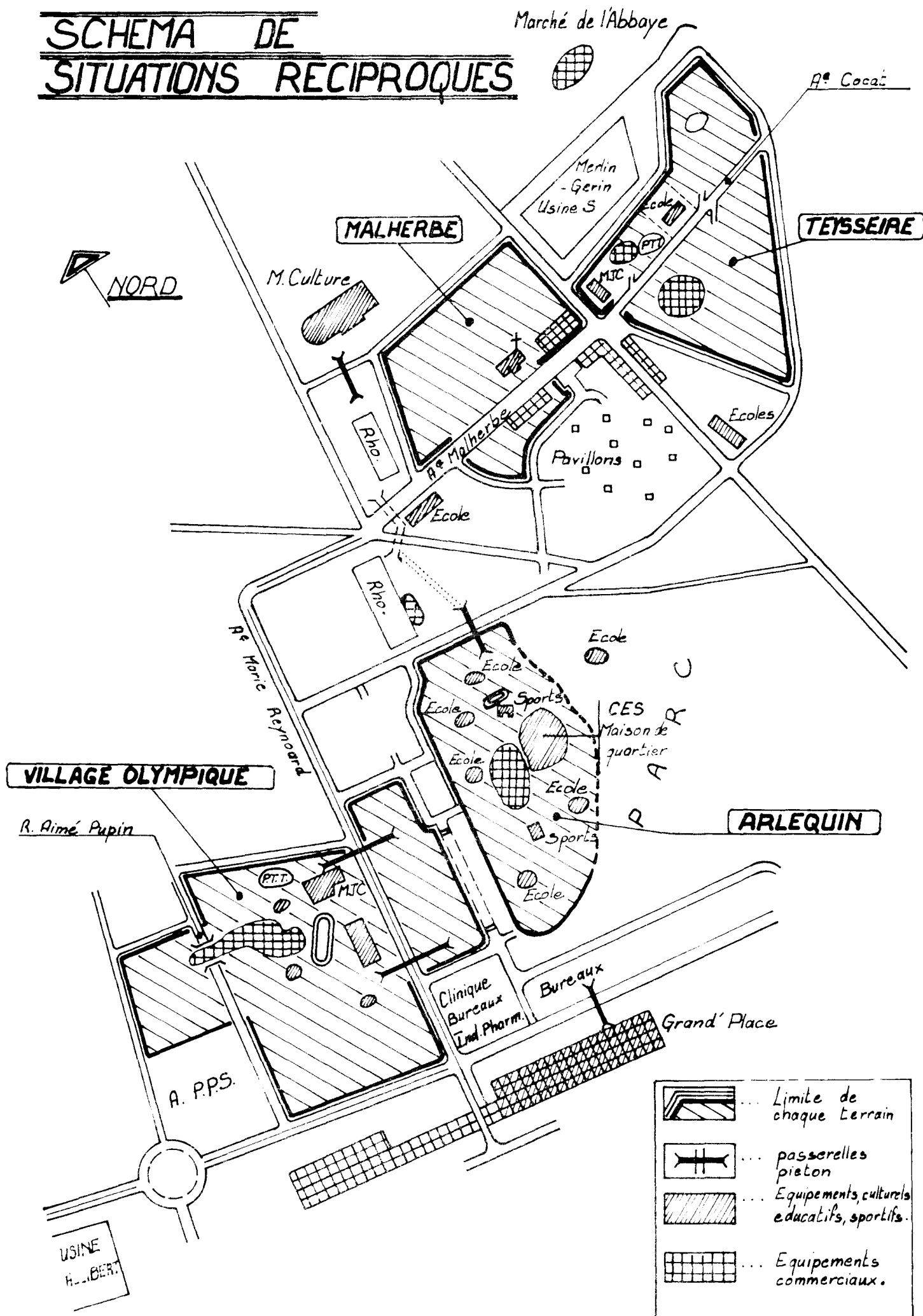
Les quatre ensembles de Teisseire, Malherbe, Village Olympique, Arlequin, outre leur situation commune dans une zone de forte croissance urbaine, ont un âge qui correspond à l'essor du phénomène sous sa forme d'organisation massive et accélérée au niveau tant national que local. Leurs dates de construction s'échelonnent entre 1959 et 1972. L'histoire montrera que chacun d'eux a été en son temps à la frange extrême de l'expansion urbaine grenobloise qui a procédé essentiellement par grands ensembles dans cette zone Sud.

A titre de brève illustration : il n'est pas indifférent que la ligne de bus (15) qui relie le Centre Sud tout récent au Vieux Centre passe précisément par chacun de ces quartiers et s'y arrête.

1-2-2. Coupures spatiales, contiguïtés et facteurs de contiguïté

Avant de considérer les descriptifs de chaque ensemble, un arrêt sur un schéma d'échelle moyenne peut permettre le dégagement global des rapports de voisinage existants entre eux, ainsi que les caractères macroscopiques qui, sans préjuger de la vie effective de chaque ensemble peut favoriser soit leurs continuités mutuelles, soit leurs distinctions réciproques.

SCHEMA DE SITUATIONS RECIPROQUES



Deux par deux : A première vue, il y a regroupement deux par deux des quatre terrains à étudier. Entre ces deux couples : Teisseire-Malherbe, Village Olympique-Arlequin, il y a bien une continuité architecturale : deux opérations de Rhonalcop (Rho.) inscrivent une sorte de trait d'union que l'aménageur a bien prévu en ce sens et que du Sud au Nord des passerelles piétons sont censées matérialiser. Toutefois, la liaison des masses architecturales est purement formelle, car ces deux opérations tranchent nettement sur le paysage urbain environnant par leur style, comme elles se distinguent par leur statut d'occupation résidentiel.

Premier couple : Plus intéressante et pertinente : la contiguïté spatiale entre Malherbe et Teisseire. Séparés par une avenue fréquentée, ces deux ensembles peuvent échanger pourtant un certain flux d'habitants dans les deux sens. Les facteurs favorables sont : une M.J.C. et un bureau de poste sis à Teisseire mais communs aux deux quartiers, un SUMA et un marché situés à Malherbe mais attirant une partie de la population de Teisseire; de même pour le centre oecuménique. Des commerces de consommation quotidienne situés dans les deux ensembles favorisent les "traversées" de l'Avenue Jean-Perrot.

Formellement, ces deux ensembles d'immeubles émergent nettement, par une commune différence, d'une zone pavillonnaire qui les borde au Sud-Ouest et

de la silhouette monolithique d'une usine, au Nord, mais leurs styles respectifs se distinguent nettement. Signalons à ce propos que la partie de Malherbe située au Sud de l'Avenue du même nom s'apparente fortement à la physionomie de l'ensemble Teisseire.

Second couple : Curieusement, l'Avenue Marie Reynoard qui est un axe d'importante circulation à deux chaussées ne dépar tage pas que l'Arlequin du Village Olympique, mais aussi deux parties de ce dernier ainsi coupé en deux. Le fragment Est, d'ailleurs composé pour moitié de foyers et d'une certaine part d'appartements de fonction (gendarmerie) sera plutôt tourné vers l'Arlequin lors de la construction de celui-ci. Deux passerelles piéton tentent de relier à la partie occidentale du Village Olympique la partie orientale mais aussi l'Arlequin. Celui-ci, en effet, est contigu au fragment de Village Olympique et la voie qui l'en sépare n'est empruntée que par les transports en commun.

Les deux quartiers ayant des équipements commerciaux et socio-éducatifs de bonne taille, l'induction purement fonctionnelle et spatiale ne découvrira qu'un seul facteur de compénétration évident : la présence d'un seul bureau de poste situé au Village Olympique.

A l'Ouest du Village Olympique, la coupure de la rue Aimé Pupin est compensée par une véritable dalle qui enjambe la voie et supporte des bâtiments. Plus au

Sud de la même rue, l'absence de passage piétonnier n'a pourtant pas contribué essentiellement à isoler l'ensemble de l'A.P.P.S. étranger au quartier par des facteurs autres que spatiaux.

Au Sud du Village Olympique, un axe primaire rend difficile la traversée vers un "Carrefour" qui ne laisse pas pourtant d'attirer les habitants. Par contre, au Sud de l'Arlequin, une récente passerelle (Août 1975) emmène les piétons au Centre Commercial et d'Animation (Grand'Place). Les deux quartiers sont ainsi confrontés à une large bande de surfaces surtout commerciales dont ils se distinguent mais qui devrait polariser leurs dynamiques propres, si de surcroît cette zone trouve effectivement la vocation de second centre urbain que l'aménageur a prévu.

Entre le bord Ouest et le bord Est de la zone d'ensemble des deux quartiers, la nature des limites diffère remarquablement. A l'Ouest, le Village Olympique contraste nettement avec un quartier de petits immeubles et de pavillons que prolonge au Nord une zone d'industries et d'entrepôts de bonne taille. A l'Est, l'Arlequin n'a pas de limites marquées, des obstacles plutôt (fossés, terrains vagues, une exploitation agricole) qui prolongent en continuité les parties inachevées du parc (totalité : 15 ha.). Toutefois la délimitation va s'instaurer progressivement avec les nouvelles opérations déjà commencées au Sud et qui finiront par encercler le parc. Pris dos à dos, le Village Olympique et l'Arlequin

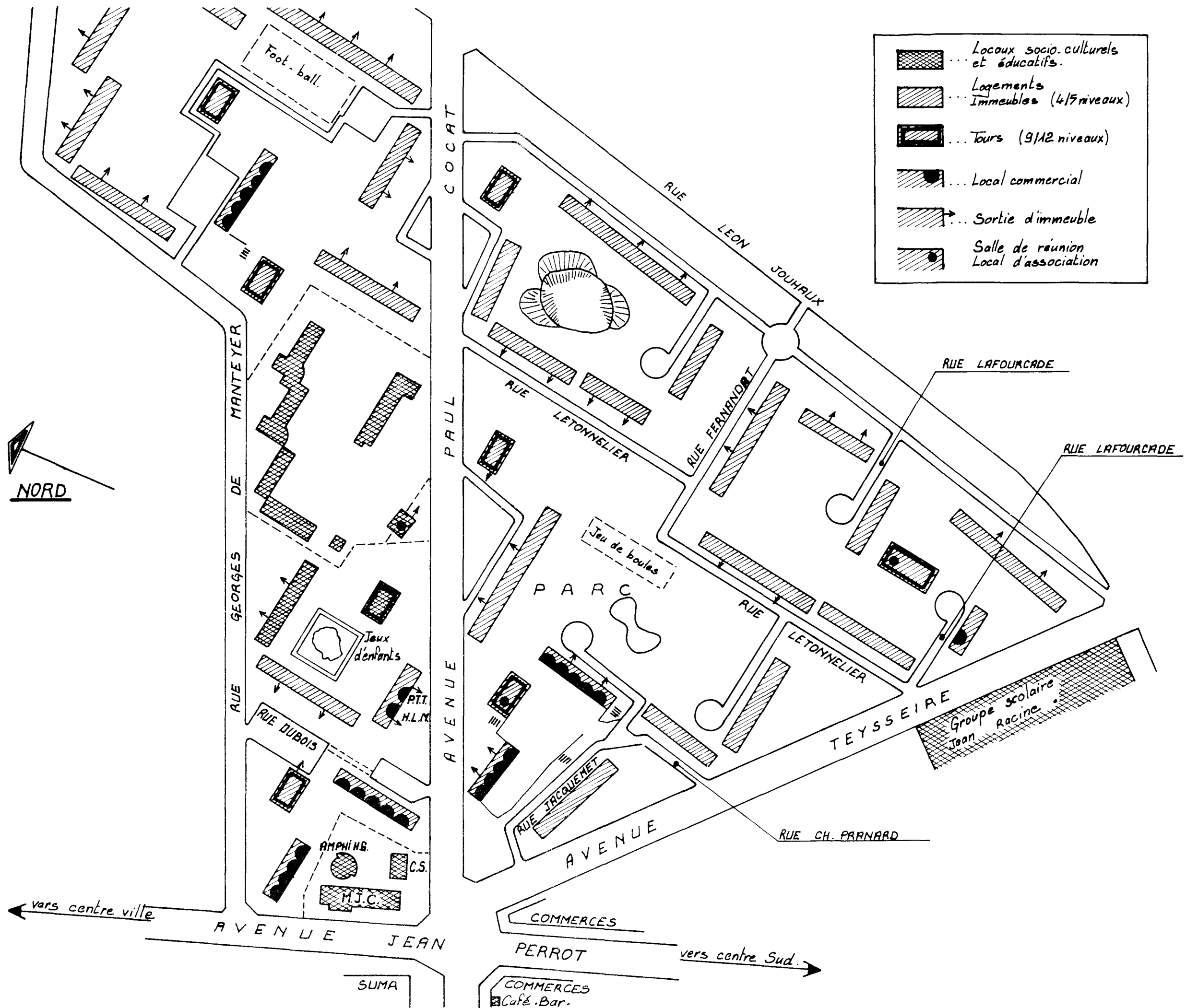
ont pour l'instant des horizons très différents : fixité et fermeture d'un côté, imprécision et modification constante de l'autre.

+
+ +

Un fonds de plan

Les quelques traits physiques ainsi dégagés ne prétendent à rien de plus qu'être prêts à éclairer dans l'analyse ultérieure des phénomènes dont la compréhension nécessite une référence aux configurations spatiales d'ensemble. En effet, les terrains que la cartographie réunit deux à deux ne seront peut-être pas habités selon ces modes de réunion et de compénétration relevés, d'autant que les groupes sociaux de chaque ensemble peuvent avoir des pratiques différentes. Symétriquement : la différence apparente de couple à couple ne préjuge pas des facteurs proprement démographiques, économiques et sociaux qui peuvent déterminer des liaisons et unités d'autre échelle et d'autre nature. Nous avons seulement tracé un indispensable "fonds de plan".

TEYSSEIRE



1-3- Physionomie des quatre ensembles

1-3-1. Physionomie de Teisseire

1-3-1-1. *En deux dimensions*

- Partition de l'espace. Le quartier Teisseire se compose de deux parties construites successivement entre 1959 et 1961. Elles se disposent de part et d'autre d'une large avenue (20 m d'emprise) créée en même temps et dont l'ampleur ne se justifie qu'à moitié : la jonction à l'Ouest de l'Avenue Jean Perrot (Route Napoléon).

- Circulations. L'Avenue Cocat contraste fortement avec les petites rues qui desservent les bâtiments et ne traversent jamais en droite ligne les parties habitées. Du point de vue de la circulation automobile continue on voit donc se constituer deux îlots. Toutefois, l'Avenue Centrale ne connaît pas une circulation dense. Les traversées piétonnes sont donc parfois dangereuses mais possibles, en particulier depuis qu'un feu de circulation interrompt régulièrement le flux automobile à hauteur des écoles. Chacune des deux parties n'est pas véritablement piétonnière, mais cette opération de quartier allait déjà un peu en ce sens.

- Orientations des bâtiments. Géographiquement tous les bâtiments sont franchement orientés ou bien Nord-Sud, ou bien Est-Ouest ; leurs dispositions mutuelles configurent donc une nette orthogonalité.

Du point de vue des accès et sorties, sur chaque groupe de bâtiments composant une forme carrée, les sorties d'immeu-

bles se trouvent sur la face extérieure du polygone. La face intérieure donnant sur un espace vert. Les vitrines de magasins s'ouvrent par contre sur l'intérieur des placettes surélevées autour desquelles, les immeubles qui les abritent se disposent. On a ainsi donnant sur l'Avenue Cocat, des panneaux commerciaux sans vitrine et qui sont, littéralement et au sens figuré, l'envers de cette disposition générale.

- Partage fonctionnel de l'espace :

. Les équipements socio-culturels principaux sont regroupés au bord de l'Avenue Jean Perrot, autour de la M.J.C., sauf les locaux de réunion et d'associations disséminés dans le quartier, mais plutôt le long de l'Avenue Paul Cocat.

. Un important groupe d'écoles coupe la partie Nord du quartier par sa clôture en grillage.

. Les commerces se regroupent en trois zones, dont deux voisines de l'Avenue Jean Perrot.

. Entre les bâtiments de logements : partout des surfaces le plus souvent plantées (herbe, buissons, arbres) ménageant des emplacements pour des activités spécialisées (foot-ball, boules, jeux d'enfants).

1-3-1-2. *En trois dimensions*

- Formes. L'ensemble du quartier se compose soit d'immeubles en largeur de quatre à cinq niveaux, soit de tours rectangulaires de neuf à douze étages. Ces tours ne contribuent pas vraiment à créer une dynamique verticale comme l'architecte le prévoit parfois, la longueur du grand côté leur donnant un aspect écrasé, et le rapport de leur taille aux immeubles environnants n'étant pas assez prononcé. Elles ne sont en

fait que la réplique en hauteur des bâtiments allongés. Les entrées des tours se font par un rez-de-chaussée surélevé encadré de piliers à angles vifs et confinant à une monumentalité dérisoire. Les entrées des immeubles, toutes du même côté correspondent à des façades planes et lisses, les fenêtres sans volets ayant leurs vitres exactement dans l'alignement de la face extérieure des murs. L'autre façade est un peu plus historiée par la présence de balcons (côté espace vert en général).

- Couleurs. A part les entrées des tours et deux immeubles de la frange Est peints en crème, l'ensemble des bâtiments se confond dans une même grisaille tantôt délavée, tantôt noircie par des ruissellements charriant plus ou moins des résidus et poussières. Par un contraste étonnant, le vert abondant des buissons et des arbres déjà élevés vient entourer et parfois dissimuler le gris des bâtiments.

- Perspectives. Deux types de perspective se présentent, très différents l'un de l'autre : sur le pourtour du quartier et sur l'Avenue Paul Cocat, perspective à longue distance où la succession des arêtes des bâtiments composent un paysage très "H.L.M. de banlieue". Au contraire, dans chacune des deux principales parties, la pénétration visuelle est assez labyrinthique de par la succession des goullets de passage qui s'évasent brusquement en placettes plantées ou en petits parcs, pour se resserrer de nouveaux en passages étroits. On a ainsi à l'intérieur de chaque partie une impression de complexité insoupçonnée depuis les avenues.

1-3-1-3. Selon l'usage général

1°) Les équipements collectifs et leur emplacement :

Maison des Jeunes et de la Culture (121 A.J. Perrot)

Centre Social (121 A. J. Perrot) Gestion BAS

Soins et aides aux personnes âgées (BAS)

Halte garderie (CAF)

Centre de soins (1/3 payant)

Centre ménager (CAF)

P. M. I. (DDASS)

Hygiène scolaire

Hygiène mentale

Sécurité Sociale

Planning familial

Documentation conjugale

Association paralysés de France

Planning familial, crèche à domicile - 20, Av. Malherbe

Maison de l'Enfance - 10, rue Lafourcade

Club des Loisirs - 9, Av. Paul Cocat

Club, foyer, restaurant des personnes âgées - 3, rue Lafourcade

Bibliothèque - 3, rue C. Pranard

Equipements scolaires - Groupe Paul Cocat (Rue G. de Monteyan)

Ecole Pédagogique spéciale (Av. Paul
Cocat)

Groupe scolaire Jean Racine (Avenue
Teissière)

Equipement commercial secondaire avec un bureau de poste et
une succursale bancaire.

2°) Nature de l'habitat :

A part deux immeubles de la rue Dubois en co-propriété, tout
le reste du quartier se compose de logements en locatif

H.L.M. (O.P.H.L.M. de Grenoble).

AVENUE JEAN PERROT

MALHERBE

SUMA

Station
service

RUE F. GARCIA-LORCA

RUE NINON VALLIN

MALHERBE

Marché

NORD

PLACE LOUIS JOUVET

Garages

PLACE CHARLES DULLIN

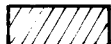
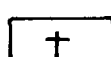
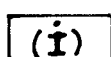
RUE GERARD PHILIPPE

AVENUE

RUE TURGOT

RUE LE NOTRE

Groupe scolaire

-  .. Logements
-  .. Locaux spécifiques d'équipements culturels
-  .. Local d'équipement en rez-de-chaussée
-  .. Centre œcuménique et salle de réunion
-  .. Commerces
-  .. Commerces temporaires
-  .. Immeubles co-propriété indépendante

1-3-2. Physionomie de Malherbe

1-3-2-1. *En deux dimensions*

- Partition de l'espace et circulation.

Le quartier Malherbe présente un aspect assez monolithique, au moins dans la partie qui nous intéresse, c'est-à-dire qui se présente comme un grand ensemble, le reste de la circonscription urbaine se composant de petits immeubles et de pavillons. Il est cerné par quatre avenues à circulation soutenue. Aucune voirie automobile ne le traverse. Il n'y a que des dessertes de parking au pourtour de l'ensemble. Les autres rues sont piétonnières (tracé en pointillés).

- Un sous-ensemble un peu plus découpé par la Rue Garcia-Lorca (à circulation exclusive de desserte) et situé au Nord, a un statut particulier qu'une séparation du reste de l'ensemble par un important groupe scolaire exprime spatialement.

- Orientations des bâtiments.

Quatre barres sont orientées Est-Ouest et trois autres, plus un immeuble produit par une autre opération : Nord-Sud. Décalages et variations mineures d'angles évitent l'orthogonalité. Depuis les logements on découvre un beau panorama montagnard. La disposition des entrées tend à favoriser la formation de places ou d'aires demi-fermées. Les trois tours du sous-ensemble Nord présentent un schéma inverse : elles sont au centre de l'espace de circulation piétonnière.

- Partage fonctionnel de l'espace.

L'ensemble des équipements se situe nettement à l'Est et au Sud ; ils sont en effet destinés à d'autres usagers des quartiers limitrophes dans ces deux directions. En même temps des équipements concernant l'ensemble Malherbe se situent hors de son aire : commerces de l'Avenue Malherbe (partie Sud) et de l'Avenue Jean Perrot, M.J.C. de Teisseire.

Entre les bâtiments de logements on trouve, à part un vaste silo-parking à demi-enterré, des surfaces plantées sillonnées de sentiers empierrés (opus incertum) ou sablés, des aires de jeux aménagées et un coin de bosquets touffus dans les parages du silo.

1-3-2-2. *En trois dimensions*

- Formes : mis à part les trois tours Nord, tout le reste de l'ensemble se compose d'immeubles-barres de neuf étages et d'hauteur égale.

L'absence ou l'étroitesse des balcons, selon les cas, qui respectent l'alignement de la façade, pourrait abonder dans le sens d'une monotonie que le jeu des matériaux de revêtements et des couleurs vient heureusement varier.

- Couleurs : un souvenir "olympique" a marqué les façades de cet ensemble (comme celles du Village Olympique). De leur première utilisation pour les Jeux d'Hiver de 1968, les immeubles ont gardé le caractère "alpin" qu'on avait voulu leur donner. De nombreux placages de lattes de bois teintés en marron foncé alternent avec des peintures jaune clair et les compositions donnent un effet relativement "chaud".

Les trois tours présentent une décoration extérieure qui se réfère plutôt au module carré. Toutefois, peintures de teinte voisine et couleur foncée des stores les font ressembler au Malherbe Olympique.

L'immeuble indépendant tranche sur tout le reste de par ses façades sans relief d'une couleur douteuse et indescriptible, tant elle a souffert des intempéries.

- Perspectives :

Visuellement selon l'angle de situation, la disposition des immeubles de crête égale contribue soit à éloigner l'horizon par de longues percées, soit la plupart du temps, à souligner sa fermeture.

Toutefois, depuis les aires intérieures, la distance respectueuse d'un immeuble à l'autre et les asymétries de disposition du bâti, autorisent une certaine impression d'aération.

1-3-2-3. *Selon l'usage général*

1°) Les équipements collectifs et leur emplacement :

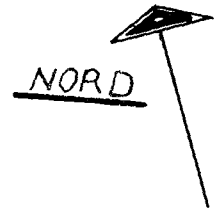
- . Le groupe scolaire de la Rue Ninon Vallin (maternelle, primaire).
- . L'ensemble des équipements socio-culturels situés à l'Ouest de l'ensemble Teisseire.
- . Un Centre Oecuménique à l'usage de divers cultes et aussi de réunions publiques non confessionnelles.
- . Une bibliothèque, une crèche à domicile et un planning familial au 20, Avenue Malherbe.
- . Une moyenne surface (S.U.M.A.) et une pharmacie loties à l'Est, une succursale bancaire en rez-de-chaussée, Place Louis Jouvét.

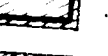
. Le marché (tous les matins) et les commerces de l'autre côté de l'Avenue Malherbe sont très utilisés (boulangerie, café, tabac-journaux) ; quelques commerces de Teisseire aussi, à moindre titre.

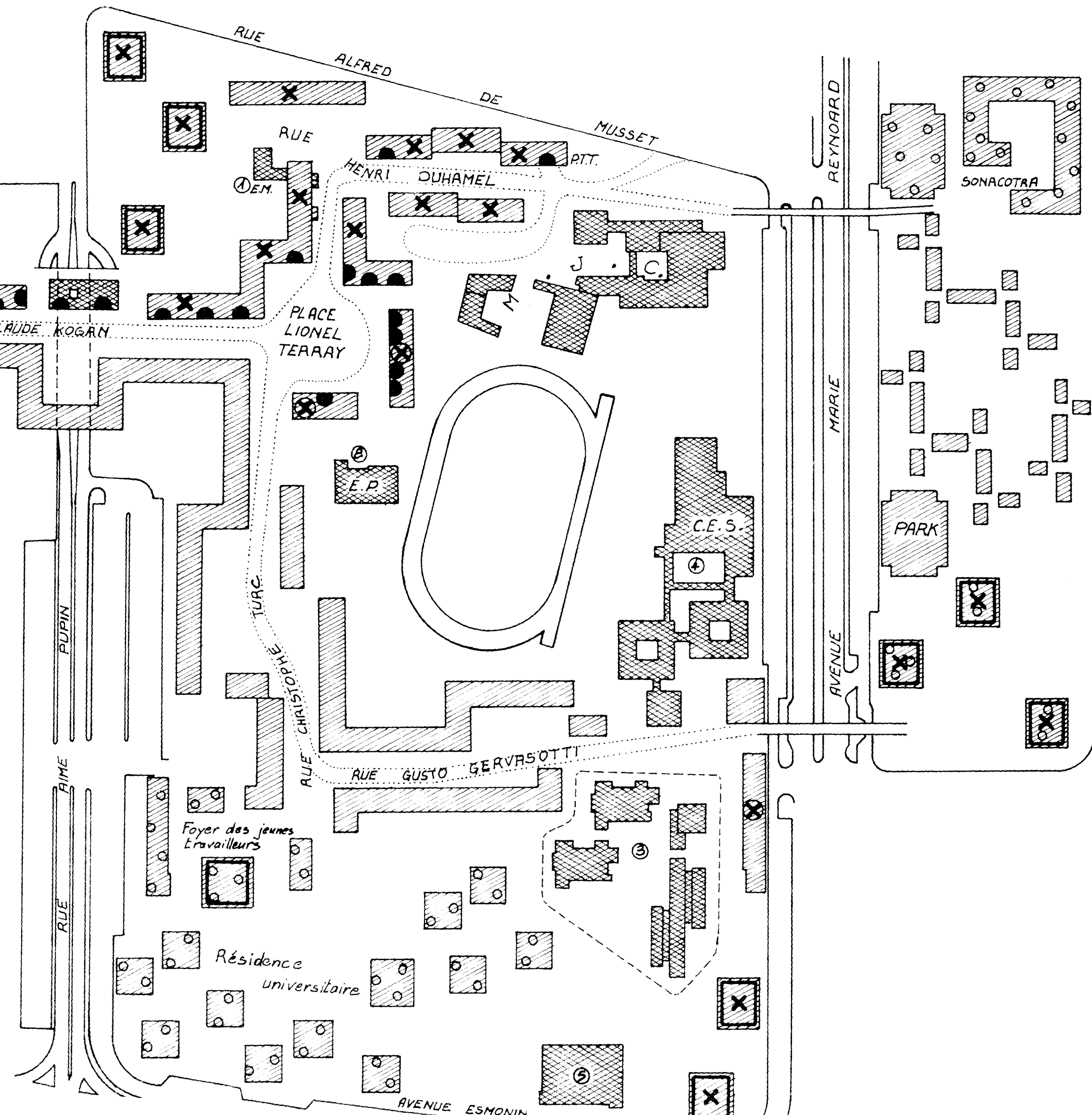
2°) Nature de l'habitat :

. Les immeubles (1), (2), (3), sont en locatif - (4), (5), (6), (7), sont en co-propriété.

VILLAGE OLYMPIQUE



-  ... Logements
-  ... Foyers, Résidences, Logements de fonction
-  ... Equipements socio-éducatifs
-  ... Commerces
-  ... Tours
-  ... Co-propriété
-  ... I.L.N.
-  ... H.L.M.
-  ... Principaux cheminements



pièces, les séjours sont généralement tournées vers le Sud et l'Ouest. Il y a donc une limitation du vis-à-vis.

Les figures générales de la composition d'ensemble induisent et guident les directions du cheminement piétonnier principal. Ce faisant les secteurs périphériques ne sont pas intégrés et "drainés" par cette induction ; ainsi les trois tours du Nord-Ouest, les deux tours Sud-Est et tout le secteur Sud des foyers et résidences.

- Partage fonctionnel de l'espace :

On a codé sur le plan le partage remarquable qui regroupe les logements en co-propriété (Ø) dans la moitié Nord de l'ensemble (sauf une barre le long de la Rue Reynoard), et les logements locatifs I.L.N. (X) qui complètent la même moitié ; d'autre part les logements locatifs H.L.M. sur la partie Sud. Les foyers et résidences se retrouvent aux extrémités, ainsi que les équipements scolaires et socio-culturels. Seuls les commerces se distribuent sur la ligne centrale : Rue Claude Kogan - Place Lionel Terray.

Un espace important est occupé par un stade ; selon l'élévation, il serait plus juste de dire que cet espace central au quartier est en fait évidé.

La partie proche de l'Arlequin est mono-fonctionnelle, puisqu'il n'y a là que des logements et foyers.

Tout espace non occupé par des dallages piétonniers est planté.

1-3-3-2. *En trois dimensions*

- Formes :

L'ensemble du Village Olympique (sauf la partie proche de l'Arlequin) est exhaussé sur une vaste dalle qui libère de la circulation automobile et des parkings qu'elle recouvre. Une première hauteur générale est donc donnée à l'ensemble. Les bâtiments s'échelonnent selon trois niveaux d'élévation. D'abord les écoles et le gymnase puis les immeubles de logement (de 4 à 6 niveaux), enfin les tours hexagonales-rectangles de 16 niveaux.

Les balcons "en creux", respectent les alignements de façade.

- Couleurs :

En façade, des plages de peinture jaune claire alternent avec des placages de bois foncé. Les balcons sont aussi en lattes de sapin foncé. Cette présence du bois devait, pour l'architecte, donner à l'ensemble un caractère "alpin". Par contre, le vert n'est pas luxuriant en toute saison ; en effet, les arbustes clairsemés sont à feuille caduque et une grande part de l'espace piétonnier se compose de dallages en ciment ou en gravier enchâssé.

L'ensemble de l'aménagement des aires libres prend un aspect aussi minéral que végétal. La présence ici ou là de sculptures monumentales renforce ce caractère.

- Perspectives :

Perçu de l'extérieur, le Village se présente selon une fermeture que sa légère élévation renforce.

De l'intérieur, les resserrements que permet le système pié-

tonnier s'ouvrent toujours sur un horizon où les montagnes ne sont jamais absentes, non plus que les tours qui, plutôt que créer un effet de densité d'occupation spatiale, (intention explicite architecturale) semblent plutôt garder les abords du Village et délimiter son horizon propre. Les bâtiments de la M.J.C. composés autour d'un vieux prieuré, avec dépendances qu'ils utilisent et prolongent, marquent un paysage particulier entre le stade et l'Avenue Marie Reynoard.

1-3-3-3. *Selon l'usage général*

1°) Les équipements collectifs et leur emplacement :

. Dans le complexe de la M.J.C. (ferme Prémol)

- . M.J.C. proprement dite,
- . Bibliothèque,
- . Centre Social,
- . Halte garderie,
- . Maison de l'Enfance,
- . Gymnase.

. Un stade.

. Un gymnase (5) Avenue Esmonin.

. Deux écoles maternelles : (1) et (3).

. Deux écoles primaires : (2) et (3).

. Un C.E.S. (4).

. Equipement commercial alimentaire et ménager avec :

- . un Bureau de Poste,
- . une Caisse d'Epargne (fermée tout récemment mais dont la mémoire marque encore la pratique quotidienne du quartier),
- . un Café-Tabac.

. Equipement médical :

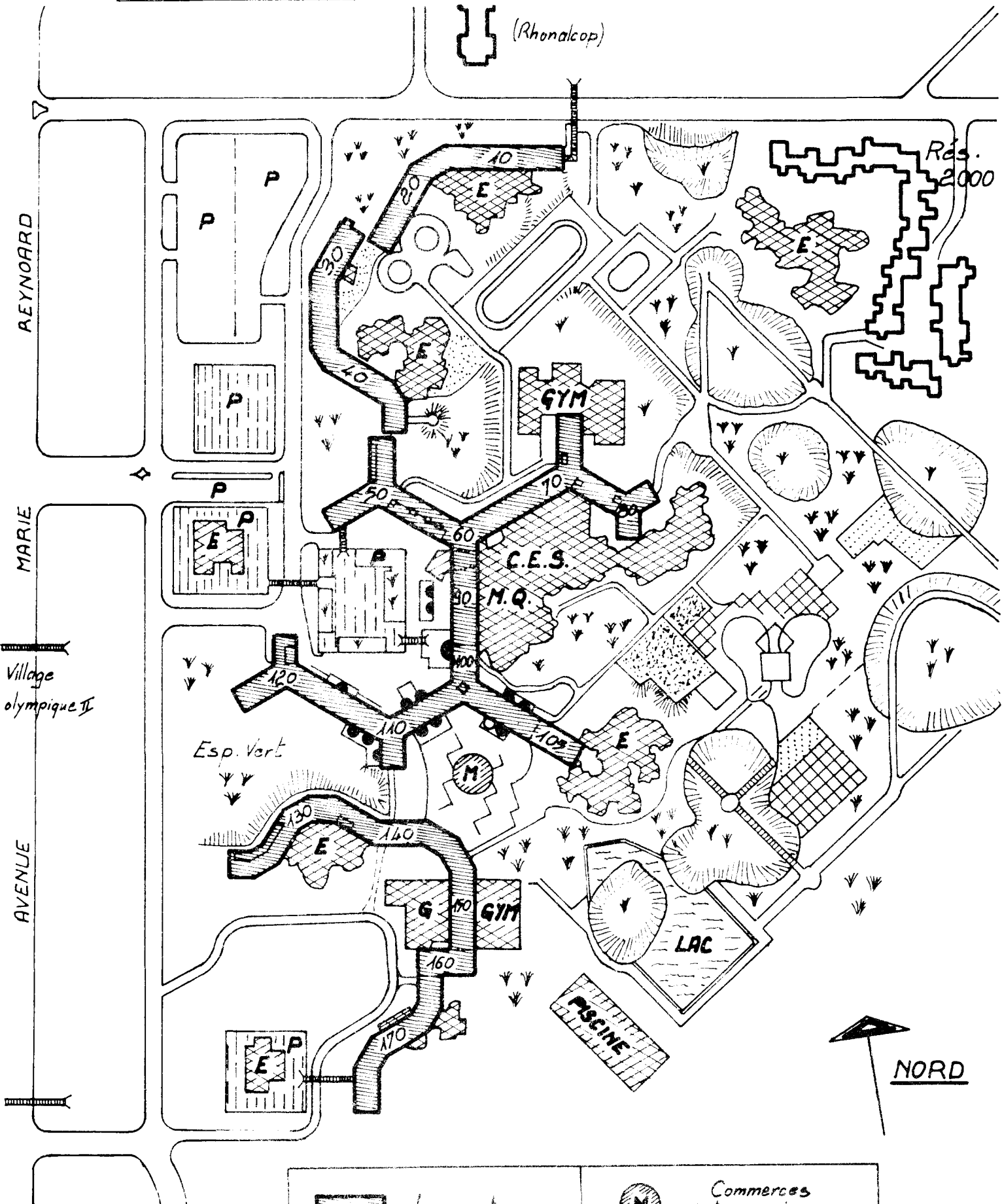
- . une clinique dentaire (Place Terray), et
- . une clinique radiologique en bordure du Village.

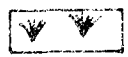
2°) Nature de l'habitat :

- . Co-propriétés (I.L.N. accession).
- . Locatif I.L.N. et H.L.M. (Office Public et Société Départementale).
- . Résidence Universitaire (800 chambres).
- . Foyer Sonacotra (700 chambres).
- . Foyer de jeunes travailleurs (300 chambres).

ARLEQUIN

(Rhonalcop)



	Logements		Commerces temporaires
	Equipements socio-culturels		Parking
	Commerces		Espaces verts

1-3-4. Physionomie de l'Arlequin

1-3-4-1. *En deux dimensions*

(La présentation du plan de masse diffère dans ce cas de celle des autres quartiers. En effet, la rue principale étant sous les bâtiments, en rez-de-chaussée, on a laissé cette épine dorsale en clair pour faciliter la lecture. Par contre, le parc présentant un aménagement particulièrement élaboré, on a essayé d'en représenter les éléments principaux).

- Partition de l'espace et circulation

La ligne des bâtiments de logements départage apparemment l'espace du quartier selon une ligne Nord-Sud.

En fait, il vaut mieux parler ici de structuration de l'espace, car les rez-de-chaussées étant une aire de circulation libre, aucune césure prononcée ne se rencontre. On trouve plutôt une concentricité de proche en proche, l'espace étant plus occupé par du bâti au centre de l'Arlequin qu'à sa périphérie.

Ce sont les formes de circulation qui départageraient une partie Ouest (Avenues et Rues d'accès) où les véhicules circulent et peuvent cotoyer le bord des "criques" dessinées par la rue piétonne. Tout le reste n'est fréquenté que par les piétons, soit selon une voie Nord-Sud qui compte des ramifications tronquées à l'Est et à l'Ouest, soit par des sentiers dans la zone du parc.

A noter : un niveau de circulation (parfois interrompu) par des passerelles en "mezzanine" (entresol).

- Orientation des bâtiments

Le dessin de la rue piétonnière se confond avec celui des bâtiments d'habitation qui ont souvent un côté à l'Est, un côté à l'Ouest.

Mais pratiquement, une série de variations selon des angles de 60 degrés qui provoquent des orientations mixtes (Nord-Est, Sud-Ouest, etc...) donne un schéma dont l'unité de base se rapproche plus du circulaire que du linéaire. Aussi les bâtiments d'équipements se disposent-ils souvent dans les concavités ainsi produites et auxquelles leur propre orientation s'adapte. Ces dispositions transcrivent sous une forme adéquate la volonté architecturale d'intégration des divers composants de l'aménagement d'ensemble.

- Partage fonctionnel de l'espace

1) Le parc s'étend sur un espace approprié et se distingue du reste, mais on remarquera qu'il enveloppe les écoles et pénètre dans les criques du bâti.

2) Les parkings au sol et en silo (aux deux-tiers enterrés) se situent délibérément du côté des accès routiers. Pourtant trois silos sur quatre assurent une seconde fonction. Leurs terrasses sont occupées par deux écoles et un jardin.

3) Pour le reste, le schéma de base se présente sous la forme d'une rue bordée d'un ou de deux côtés par des équipements divers.

1-3-4-2. *En trois dimensions*

- Formes :

La ligne sinueuse des logements se double en élévation d'autres variations sinueuses elles aussi.

La ligne de crête a un épannelage qui monte et redescend plusieurs fois. Dans l'ensemble les extrémités sont plus basses (sauf au 170, en continuité avec une autre opération), le centre (du 50 au 110) étant le sommet. On voit ainsi des variations graduelles de 5 à 15 niveaux.

Les écoles et le C.E.S. - Maison de quartier, de deux ou trois niveaux, complètent leur silhouette alvéolaire par des toits souvent pointus permettant un éclairage zénithal et, du point de vue d'ensemble, une relative transition vers la verticalité des façades.

Le parc de 14 hectares présente un relief varié dont le sommet se marque par des buttes de 10 à 12 mètres.

- Couleurs :

Un soin particulier a été apporté à la coloration. Les bâtiments de logement sont décorés soit par des bandes verticales polychromes en tôle émaillée, soit par une polychromie variable dessinant des "escaliers" en diagonale (d'où le nom : Arlequin).

La rue piétonnière est aussi polychrome, le reste de son aménagement actuellement en cours devant compléter cette présentation colorée.

Le parc avec ses buttes gazonnées, apporte une permanence de vert qu'on entrevoit presque toujours depuis la rue piétonne.

- Perspectives

Selon la position d'observation, les perspectives peuvent être de qualité tout à fait inverse.

De l'extérieur, à l'Est et à l'Ouest, la suite des bâtiments élevés occupe une bonne part de l'horizon.

Par contre, depuis la rue couverte et les logements, la forme de l'épannelage permet de dégager l'horizon qui s'ouvre sur les collines et montagnes du site. (Sur le module octogonal, la continuité ne dépasse jamais quatre côtés).

1-3-4-3. *Selon l'usage général*

1°) Les équipements et leur emplacement :

. C.E.S. - Maison de Quartier (95 - Arlequin)

regroupant outre les classes du C.E.S., les différentes unités d'animation (Expression, Vidéo, Sports,...), le Centre Social, deux Salles de spectacle et un Restaurant scolaire ouvert aux habitants.

. 6 "Maison des Enfants" (maternelle et primaire) et une école primaire sises : le long de la Galerie, sur deux si-
los et au Nord-Est du parc.

. 2 "Haltes-Garderies",

. 1 Crèche à domicile,

. 1 Club de jeunes (50. Arlequin),

. 1 petit Stade (crique Nord),

. 2 Gymnases (70 et 150. Arlequin) et une piscine ("Sanguinetti"),

. 2 Résidences pour personnes âgées (105 et 160. Arlequin),

. 1 Foyer d'inadaptés sociaux (50. Arlequin),

. 1 Bar-animation (30. Arlequin),

. 1 Maison médicale (170. Arlequin),

. 1 Equipement commercial secondaire avec en particulier :

. 1 Supérette,

- . 2 Agences bancaires,
- . 1 Commissariat de police (souvent fermé), et
- . 1 Marché (entre le 90 et le 120).
- . 1 Parc de 14 hectares.

2°) Nature de l'habitat :

L'intention initiale de mêler les différentes catégories de logement s'est partiellement appliquée.

On a donc sur l'ensemble de l'Arlequin un relatif mélange dans chaque montée, en particulier du 10 au 40 et du 130 au 170.

Toutefois : le 100 ne se compose que de co-propriétaires.

Le 160 et le 105 sont des foyers pour personnes âgées.

Il faut noter enfin que c'est la nature du titre d'attribution qui fait la différence entre I.L.M., H.L.M., I.L.N. et co-propriétés, le bâti et les prestations du logement étant pratiquement identiques selon deux types : le semi-duplex (du 10 au 40 et du 130 au 170) et le logement à sol uniforme (du 50 au 120).

2- HISTORIQUE DE LA PRODUCTION
ET DE L'EVOLUTION
DES QUATRE ENSEMBLES

2-0- L'exposé des traits historiques saillants qui concernent les quatre terrains d'étude doit d'une part, rendre plus dense et précise leur appréhension, d'autre part, spécifier et concrétiser un certain nombre de caractères propres qui sont à la fois le fruit des rapports des groupes sociaux d'hier à l'espace habité - pour ce qui concerne l'évolution, et des déterminants avec lesquels les façonnages et modes d'habiter de maintenant et de demain ont à compter.

On verra assez en quoi les caractères historiques et les types même d'historicité de chaque quartier différent. Qu'il suffise de souligner en avant-propos un fait essentiel et répétitif qui donne une communauté de sens au groupement de ces quatre quartiers. Chacun d'eux a été en son temps le "bout de la ville" l'extrême limite de l'expansion territoriale urbaine qui jouxtait la campagne. Par ordre d'ancienneté et selon la succession : Teisseire, Malherbe et Village Olympique, Arlequin. La partie de ZUP sise sur Echirolles montait vers le Nord avec la programmation des "Essarts" dès 1966 mais, tant par l'appartenance politique que par sa différence de conception, elle n'était pas la continuité d'un même type d'urbanisation. Pour ce qui concerne nos terrains d'étude, on les voit dans le temps se dépasser l'un l'autre et déplacer ainsi les gravités vers le Sud jusqu'à trouver enfin, à partir de 1975, un nouveau centre conçu de toutes pièces dont le lieu géométrique est la toute récente "Grand'Place".

Prenons le terrain qui a subi le plus de modifications dans ses attraits et pesanteurs d'ensemble. La cité Teisseire était en 1960 le premier grand ensemble d'H.L.M. et se trouvait à l'extrême périphérie de GRENOBLE. Le sentiment d'éloignement du centre n'était pas compensé par les champs et terrains vagues où sa jeunesse courait pourtant. Avec la création plus au Sud de Malherbe et du Village Olympique, près de l'Arlequin, les habitants ont eu l'impression d'être "recentrés" et ils affirment maintenant n'être vraiment pas loin du centre ville. Avec le nouveau Centre Sud et l'habitude de son fonctionnement, Teisseire sera-t-il de nouveau ex-centré ? Lequel des deux centres aura le plus puissant magnétisme ?

+

+ +

Ainsi l'histoire d'ensemble de nos terrains est indissociable du pouvoir politique et des décisions locales qui ont ordonné l'organisation spatiale selon le rythme temporel de la réalisation de leurs intentions urbanistiques. Du pôle Nord au pôle Sud, le projet d'une ville bi-centrique se précise, encore qu'inachevé. C'est sous la poussée de ce mouvement que les histoires spécifiques de chaque quartier s'infléchissent. Certaines s'immobilisent, "se résidentialisent", si l'on peut dire, d'autres subissent les contre-coups des nouvelles réalisations, et ces histoires là ne se font pas sans heurts.

2-1- Teisseire

2-1-0. Les deux parties de l'ensemble de Teisseire ont été construites entre 1959-1961 et furent occupées progressivement. La conception s'effectuera dans le climat typique de la production de logement social d'après-guerre. Sur un parcellaire initial peu chargé et avec une charge foncière modique, le quartier a pu se concevoir selon une densité de surface au sol sans problèmes. Mais typiques de cette époque de construction tâchant de pallier la pression démographique : la disposition orthogonale des bâtiments induisant à la fermeture des formes architecturales et la coupure imposante d'une avenue de vingt mètres d'emprise le sont aussi, tant peuvent être récentes les préoccupations de variété formelle et d'unité de circulation piétonnière. De fait l'aération notoire des bâtiments par la présence d'espaces verts conséquents n'est perceptible que "de l'intérieur" des deux parties du quartier.

Deux idées novatrices et généreuses pour l'époque se doivent signaler :

1°) Le projet d'aménagement des espaces libres dessinés en 1960, prévoyait : deux "terrains de foot-ball", quatre "terrains de volley ball" et "un jardin des petites filles" (sic).

2°) L'O.P.H.L.M. propriétaire et gérante de l'ensemble avait nourri l'idée d'un certain mélange social, et de quelque chose qu'on appellera plus tard "l'intégration".

+

+ +

L'évolution du quartier s'articule essentiellement sur un rapport des habitants à l'espace construit et aménagé qui catalyse des réactions de plus en plus organisées.

2-1-1. Première phase : 1959-1963

Le quartier se "remplit" et très vite se forme une image défavorable. D'une part ce quartier massif d'H.L.M., le premier de cette taille en date à Grenoble, connaît une affluence d'immigrés et de familles nombreuses ; d'autre part, les "espaces verts" ne s'aménagent pas, le "vert" se raréfie en qualité et l'ensemble prend un air semi-abandonné où papiers et détritrus rivalisent avec un végétal déliquescents ; aspect qui marquera le quartier jusqu'en 1974. Or, dans les représentations collectives qui circulent alors à Grenoble, le second fait devient très vite un effet dont le premier est donné pour cause. S'ajoutant à cela des mouvements ségrégatifs fondés sur la perception du nombre d'immigrés dans un bâtiment donné et de l'état des escaliers et abords. Ainsi se désignent des "mauvaises montées" qu'on fuit quant des C.S.P. de revenus plus faibles y affluent. Se secrète ainsi un "zoning" qui se concrétise ; à l'Ouest : les bâtiments de co-propriétaires et locataires qui tournent le dos à l'ensemble et se polarisent vers les équipements et l'avenue voisine qui mène au centre-ville ; "derrière" : se discriminent bâtiments "vivables" et bâtiments "invivables", tous en locatif.

2-1-2. Deuxième phase : 1963-1970

Une union de quartier s'est constituée dont le bureau est élu par une assemblée générale des habitants. Elle mène, de

1963 à 1966, une grève sur le thème du prix élevé du chauffage. Les habitants obtiennent gain de cause mais l'organisation n'est pas satisfaisante, car des locataires ayant mal compris les consignes (soustraire du loyer le montant de l'augmentation) ont suspendu totalement leurs paiements et traînent durant de plusieurs années de lourds arriérés.

Durant cette phase, l'image de quartier "mal famé" se perpétue et se conforte par l'entrée en âge adolescent de nombreux enfants du quartier qui se groupent en "bandes" du type le plus courant et se manifestant surtout par du vacarme, des provocations, de petits "casses" et des conflits tumultueux avec "ceux" des autres quartiers. Présence suffisante toutefois pour inquiéter bien des habitants et en faire fuir certains.

Le mouvement de mutation résidentielle externe est de toute manière favorisé, surtout à partir de 1968 par la création d'autres quartiers soit de classe identique, soit "résidentiels-moyens". Jusqu'en 1973 les mouvements seront maintenus au taux moyen de 16 déménagements par mois et d'un changement de locataire par logement tous les quatre ans.

2-1-3. Troisième phase : 1971-1973

Les habitants ressentent de manière intolérable le manque d'entretien du quartier : espaces verts non replantés et peu souvent nettoyés, peinture extérieure désintégrée, vide-ordures bouchés, montées souillées d'excréments. Ils entreprennent une importante grève de loyers qui durera près de 10 mois et marquera profondément l'image du quartier -

250 familles (sur 1300) y ont participé selon un échantillon assez représentatif de la population d'ensemble. On y voit aussi bien des jeunes que des travailleurs, que des personnes âgées. La classe sociale la moins engagée est celle des gens installés depuis assez longtemps et qui ont un statut social un peu "supérieur" à la moyenne de TEISSEIRE.

L'organisation de la grève ne néglige rien pour protéger l'habitant. Les loyers sont versés sur un compte au nom de l'Union de Quartier et un accord est passé avec la C.A.F. pour que les allocations-logement soient perçues.

Le cahier des revendications est si important que nous n'en citeront que les chefs principaux :

- 1°) Remise en état et entretien efficace du quartier.
- 2°) Limitation des augmentations de loyers pour les années à venir. (Sur l'indice I.N.S.E.E. du coût de la vie).
- 3°) Remise en cause du quasi-monopole détenu par les sociétés d'entretien.
- 4°) Revendications portant sur la politique gouvernementale en matière de logement social.

L'union de quartier fait connaître son action par voie de presse et auprès des instances municipales, mais en évitant toute politisation de parti. Elle prend contact avec d'autres Unions de quartier (Village Olympique, Echirolles, La Luire, Villeneuve).

La grève se termine avec succès sur les points de revendication matérielle et l'entretien des espaces verts est pris en charge par la ville.

2-1-4. Quatrième phase : 1974-1975

Visuellement l'image du quartier connaît une mutation notable. L'herbe est renouvelée, des espaces de jeux divers sont aménagés, on plante arbres et buissons (presque trop, au gré de certains habitants qui arracheront certains arbustes "qui empêchent de voir les autres" disent-ils). Les accès des immeubles sont repeints, les montées nettoyées. Un "creux" dans la mobilité résidentielle s'ajoutant à une diminution momentanée du nombre d'adolescents vient au bon moment renforcer cette accalmie et cet aspect plutôt tranquille que le quartier connaît actuellement.

En même temps l'énergie de cohésion revendicative tombe et s'émiette. L'Union de quartier a éclaté avec la constitution d'une parallèle "Amicale de locataires" (C.M.L.) et cette division se répercute sur la vie sociale du quartier, reproduisant les conflits actuels de la "gauche".

L'actuelle grève des loyers menée conjointement avec d'autres quartiers, et que ne suit pas le "C.M.L." rassemble nettement moins de familles qu'en 1972.

2-2- Malherbe

2-2-0. Composite dans l'espace, le quartier lui-même n'a pas une histoire, mais plusieurs. Chaque fragment qui le compose ayant une date d'origine différente, les évaluations connaissent aussi des rythmes différents. Fait remarquable toutefois les caractéristiques particulières convergent toutes diachroniquement en un profil, global commun. Pratiquement, d'âges différents, tous les ensembles architecturaux en sont arrivés à peu près au même point : une quasi-absence d'histoires. Seuls les locataires du Malherbe Olympique se débattent difficilement dans un quartier où le caractère résidentiel pèse et étouffe l'évènementiel.

2-2-1. Le Malherbe Olympique

Primitivement intégrée au projet de Z.U.P. de la zone Grenoble-Sud, cette partie du quartier Malherbe en fut extraite en 1963 (selon un "laisser se faire" une urbanisation "au coup par coup"* et confiée à une Société d'Economie Mixte Particulière (SACI). Construit entre 1966 et 1968 et utilisé d'abord comme Centre de Presse des Jeux Olympiques, l'ensemble Malherbe (qu'on appelle couramment depuis le : Malherbe Olympique) avait intéressé très vite nombre de futurs copropriétaires qui souscrivirent avant même les Jeux saisissant ainsi l'occasion de conditions financières plus avantageuses.

* J.F. PARENT. Villeneuve de GRENOBLE-ECHIROLLES - Objectifs et Réalisations (Public. SADI GRENOBLE).

Rapidement occupé par une population jeune d'accédants cet ensemble pour la moitié formé de co-propriétés, tend par nature à la stabilité et la permanence des caractères initiaux. Les événements de la vie sociale confinent toujours à l'anecdotique, surtout pour la partie co-propriété.

Ainsi, la réalisation du paysage des espaces verts avec des buttes et des bosquets à l'anglaise inquiéta les habitants qui trouvaient cela trop "tourmenté". Les enfants dans leurs jeux tracèrent des sentiers plus droits, qu'un aménagement plus tardif compléta par du dallage. Rien de bien conséquent ne s'est produit dans une vie collective qui tend plus à la juxtaposition des individualités qu'à l'interaction. Les cohésions épisodiques se font et se défont au hasard de la défense d'un droit de co-propriétaire, ainsi : au gré d'une haie d'arbustes à la plantation de laquelle des habitants participent un matin, pioche en main, parce que "leur" façade sera plus "présentable". Pour la plupart de ces co-propriétaires dont la carrière de mobilité résidentielle a trouvé fin, l'intérêt se localise plus sur la propriété de leur logement que sur une vie de quartier. Aussi, dans les deux sens du terme, cette partie de Malherbe n'a-t-elle peu ou pas "d'histoire(s)".

Une inflexion historique différente caractérise le secteur locatif du Malherbe Olympique, encore que les co-propriétaires aient pré-déterminé tout l'ensemble de la SAGEI par la pondération ab-réactive diffuse dans des modes d'habiter et représentations typiquement résidentiels. Les locataires participent à la fois de ce style résidentiel-moyen par quoi

ils tendent à la stabilité et, à la fois, ressentent l'aspect transitoire et momentané du statut locatif selon un appel à une promotion dans la carrière résidentielle que le voisinage des co-propriétaires suscite et excite par différenciation. Aussi tout l'évènementiel d'une dizaine d'années d'existence de ce secteur du Malherbe Olympique se réduit-il à un agglomérat d'histoires individuelles divergentes et à une histoire réduite et comme en veilleuse des formes associatives qui s'y sont constituées. C'est une même catégorie de facteurs qui provoque inquiétude, départs et réactions collectives épisodiques : les intérêts économiques du locataire et leur défense.

2-3- Village Olympique

2-3-1. Histoire de la production

L'accueil des Jeux Olympiques pour 1968 fut l'occasion de concrétiser dans un délai assez court (moins de 3 ans) une partie du projet de la Z.U.P. Sud de Grenoble créée depuis 1961 mais qui, jusqu'à ce moment, n'avait prêté matière qu'à discussions, débats et avant-projets d'ensemble. Le futur Village Olympique apparaît donc sous la forme d'un fragment anticipé et capable d'existence autonome, en attendant que toute la zone soit aménagée. Plusieurs contraintes et objectifs essentiels s'inscrivent dans le projet et marqueront l'évolution future :

1°) Quartier destiné à loger les athlètes des "Jeux", le Village Olympique comprend une proportion importante de chambres individuelles qui deviendront ensembles de foyers et résidences universitaires (1700 chambres).

2°) Une proportion en logements sociaux, définie initialement pour moitié de l'ensemble (53%) s'accroît avec l'absence des promoteurs privés et confine en définitive à 1000 logements H.L.M. contre 200 I.L.N. et 300 co-propriétés (73% d'H.L.M.). Le souci premier d'une intégration par mélange de diverses couches sociales se voit donc trahi partiellement.

3°) D'emblée, on se donne d'autres buts que celui de construire du logement. Le projet d'organisation spatiale vise à produire une unité à l'échelle d'un quartier où une vie centripète et spécifique soit possible. D'où :

- a) Une séparation tranchée entre circulation piétonnière et circulation automobile, et par voie de fait, un réseau piétonnier dense, à format varié et porteur d'agréments (placettes, bancs, verdure).
- b) Une dispersion en longueur d'un équipement commercial largement dimensionné qui doit, un peu à la manière des rues commerçantes des vieux centres, participer à l'animation du quartier....
- c) ... l'autre moteur de l'animation étant les équipements socio-culturels (activités éducatives, sportives et culturelles, action sociale) dont on commençait à penser en 1965 qu'ils devaient être concentrés (intégrés), car ils favoriseraient ainsi la rencontre de groupes sociaux différents. Les équipements socio-culturels se rassemblent ainsi autour de la vieille ferme Prémol.
- d) Enfin, une option pour que la population soit composite (l'agréable diversité du village) avec une importante proportion de jeunes et d'actifs (de l'ouvrier au cadre moyen).

2-3-2. Traits_majeurs_de_l'évolution_(1968-1975)

1°) L'unité spatiale de cet ensemble que les concepteurs ont appelé eux-même : "une cité-jardin" se parcellarise dès la mise en service non seulement l'important complexe de l'A.P.P.S. (situé au Sud Ouest) s'autonomise rapidement, mais aussi les résidences universitaires et divers foyers qui se referment sur leur vie propre (les diverses administrations n'ont pas favorisé d'ailleurs l'intégration au quartier).

2°) Autre effet de "zoning" par rationalité productive, les groupes de bâtiments en co-propriété sont distingués spatialement des groupes locatifs et ceci de manière radiale, de part et d'autre de la zone commerciale. Ainsi la concrétisation de l'intention initiale d'intégration échoue déjà dans la distribution spatiale.

Autre évolution déviante : l'augmentation du nombre de logements H.L.M. n'a provoqué aucun des effets attendus ; ni la population ne s'est accrue, alors qu'on observe ordinairement un taux d'occupation plus fort dans les logements populaires, ni la physionomie du quartier ne s'est prolétarisée. Il se produit un effet d'homogénéisation dû tant à la politique de l'O.P.H.L.M.-le Village Olympique, plus cher, est réservé aux "bons" locataires -, qu'à l'image impulsée par les concepteurs et qui persiste en donnant à ce quartier une réputation favorable dans l'ensemble du parc de logements d'aménagement public grenoblois. Cette homogénéisation s'est faite par le haut. Ces "H.L.M. de Standing" comme le disent eux-même les habitants, abritent une population d'un niveau de vie supérieur à celui des habitants des cités H.L.M..

Les ouvriers du Village correspondent à la fraction la mieux payée de leur catégorie. De même les immigrés font partie de ceux qui ont réussi leur "intégration" et se rapprochent d'une C.S.P. de classe moyenne. La forte proportion d'Italiens constitue cette "aristocratie" de l'immigration, si l'on ose dire.

3°) La volonté qu'ont eue les concepteurs de faire quelque-chose de différent en matière de logement social a trop bien

réussi. Le Village Olympique, marqué par ce caractère de cas unique qu'il avait durant plusieurs années, avant que la Villeneuve ne croisse, est resté par la suite un isolat qui communique difficilement avec l'urbanisme environnant. Plusieurs facteurs déviant de la trajectoire projetée ont oeuvré à la sédimentation de l'isolement et du repli sur soi du quartier. Ainsi :

- a) Le facteur, déjà noté, d'homogénéisation sociale est renforcé par l'afflux initial d'une population dynamique et militante attirée par cette "expérience" sociale et urbanistique, apport qui vient colorer de nuances progressistes l'agglomérat de couches sociales moyennes. Pour l'habitant du Village Olympique, il y a, encore maintenant, un sentiment élitaire à se dire qu'il habite là, même si d'autres quartiers ont pris la relève de l'"avant-garde".
- b) La dalle piétonnière apporte satisfaction, à l'usage, mais ne provoque pas tout l'effet de rencontre et de communication qu'on avait pu attendre. Surtout le rejet de la circulation automobile à la périphérie induit de grandes avenues dont trois ou quatre ponts piétonniers n'arrivent pas à effacer l'action isolatrice. On ne retrouve pas cette atmosphère de rue ancienne recherchée dans le projet. Certains coins charmants et accueillants restent longtemps déserts, malgré les bancs, la verdure, le calme. Aucun effet centripète ne s'observe : le centre a été manqué. L'échec commercial en est responsable pour une part importante.

- c) A l'usage, la surestimation des surfaces commerciales surprend les aménageurs. Ils tentent de la compenser en dispersant les emplacements occupés dans l'espoir que surviendra un effet inducteur. Les "trous" et l'asymétrique disposition n'ont pas évolué depuis 1969. En effet la présence massive d'une grande surface (Carrefour) qu'on laisse s'implanter dans la perspective de la future Villeneuve attire les clients du Village Olympique tout proche. L'extension et le dynamisme des commerces sont bloqués, apparemment sans retour.
- d) Quoique déjà réalisée, comme tous les équipements au moment de l'ouverture du quartier, de par sa disposition très nettement excentrée l'ensemble [M.J.C. - Centre Social - Bibliothèque] devient à l'usage un lieu d'animation particulier voire spécifique. Dans la plupart des situations quotidiennes il faut aller à cet endroit avec l'intention d'y faire quelque chose; d'où, très vite pour les activités culturelles, une appropriation dominante par les groupes sociaux les plus prédisposés à la consommation culturelle hors-logement. L'animation socio-culturelle ne touche l'ensemble de la population qu'au moyen des boîtes à lettres.
- e) Avec la présence d'une fraction militante, l'Union de quartier se forme dès les premiers mois de mise en service du Village Olympique. Il existe tout de suite un potentiel dynamique apte à la revendication, à la "prise de conscience" et à l'action sociale. Toutefois

jusqu'en 1974, l'histoire de l'action des habitants associés présente un profil d'abord accentué* qui tend au déclin par la suite. Outre les aspects insulaires de l'organisation spatiale qui induit l'habitant moyen à restreindre son champ d'intérêt à des problèmes résidentiels locaux, la surrection en 1972 du quartier de l'Arlequin crée un effet différenciateur et d'enfermement supplémentaire. L'urbanisme d'avant-garde se déplace estiment les habitants, les intérêts municipaux aussi. On jalouse la prolifération des équipements "d'en face". Une histoire d'enfant gâté et dépité de la naissance d'un cadet. Il y aura à cette étape un net mouvement de mobilité résidentielle de la fraction militante qui se rend sur les lieux de la nouvelle avant-garde : l'Arlequin. Ce premier temps de dépit et de marasme qui se manifeste concrètement dans l'animation du quartier semble s'achever aujourd'hui. Un mouvement de ré-action véritable semble s'amorcer. L'animation culturelle descend dans la rue et s'expatrie en quelque sorte (ce qu'elle n'avait pas fait jusque là). Des mouvements de revendication (loyers, charges) s'associent à d'autres mouvements de la zone Sud. Les habitantes vont plus facilement en course, à l'Arlequin, de même pour l'utilisation des équipements.

La modification d'un rapport d'organisation spatiale

* En 1971-72 : Grèves des charges par 16% de la population au début, le nombre décroissant ensuite.
 En 1972 : Conflit de la Maison de l'Enfance remettant en cause le Conseil d'Administration de la M.J.C.

qu'offre la conjoncture actuelle peut aider la nouvelle phase qui s'esquisse. Après le moment de confrontation spatiale où il n'y avait que deux ensembles au Nord, (Arlequin, Village Olympique) le reste de la Z.U.P. se construit rapidement. Le récent Centre Commercial et d'Animation (Grand*Place) tant au point de vue spatial qu'au titre de l'intérêt quotidien, relie et réunit de manière convergente les quartiers de la Z.U.P. d'Echirolles et de Grenoble. Le changement d'échelle - de la juxtaposition de grands ensembles à la Ville Nouvelle organisée - pourrait ainsi favoriser à l'avenir un relatif désenclavement du Village Olympique tel que vécu quotidiennement.

2-4- L'Arlequin

2-4-1. Histoire de la production

Le quartier de l'Arlequin répond aux orientations de la Municipalité élue en 1965.

Sa conception connaîtra deux phases :

1°) Une première, où son étude est englobée dans la préparation et les projets d'ensemble de la Z.U.P.

2°) A partir du printemps 1968, les programmes d'équipements et de logements se précisent et s'élaborent jusqu'au moment d'ouverture du chantier (Juin 1970).

Le climat général de la conception de l'Arlequin diffère de celui qui marqua le Village Olympique en ce sens que non seulement le projet vise aussi autre chose que la simple production de logements mais, dans la mesure où les échéances ont été moins pesantes que pour le Village Olympique et à la lumière des leçons que pouvait donner ce quartier déjà réalisé, la réflexion et la pesée des intentions architecturales et sociales fut beaucoup plus soignée, ainsi que leur concrétisation.

2-4-1-1. *La conception de l'ensemble de logements*

Elle fut axée sur une recherche au niveau du voisinage comme étant "le lieu d'une pratique sociale privilégiée, en ce qui concerne l'usage de l'espace"^{*}. Les relations sociales de voisinage, en toute hypothèse, devaient être favorisées par

* Villeneuve de Grenoble-Echirolles - Objectifs et réalisations" - J.F. PARENT - Public. SADI - Grenoble - juillet 1973.

des dispositions spatiales favorables et par "la mise à disposition d'équipements collectifs vraiment utilisés par tous". (Id) La nervure concrète de ces liaisons est une rue piéton linéaire et pratiquement obligée.

Avant de détailler un peu le programme d'équipements, signalons qu'en ce qui concerne l'occupation des logements, après une série d'avatars et de contraintes économiques, le quartier apparaît finalement avec la répartition sociologique projetée au départ : 50% d'H.L.M., 50% d'I.L.M. et accession (tous logements très semblables dans leur réalisation, à part quelques prestations de détail).

Cette volonté de convoquer en un même lieu d'habitat des groupes sociaux variés s'exprime aussi dans l'implantation de deux foyers de personnes âgées (160 appartements), une centaine de logements dispersés destinés aux étudiants, deux foyers d'inadaptés sociaux, un foyer féminin.

2-4-1-2. *Les équipements intégrés*

Suite à une série de réunion de travail (1968-1969) où interviennent des habitants du Village Olympique et où l'on évoque les problèmes : d'une économie de locaux par polyvalence, de l'ouverture nécessaire de l'école et de la continuité organique des différentes sections scolaires, on refuse de fonder les programmes d'équipement sur le concept de "grille d'équipement", mais sur celui "d'équipements intégrés". Ainsi le principal noyau d'équipements sociaux-culturels coïncide localement avec le C.E.S. sous la forme d'une "Maison de Quartier".

L'ensemble du projet doit répondre à trois objectifs :

- 1°) Une triple intégration : - d'un équipement à l'autre,
- de l'équipement au logement,
- de l'équipement à l'espace
de circulation.
- 2°) Une continuité entre enseignement, animation et vie socio-culturelle du quartier.
- 3°) Une possibilité d'utilisation maximale des locaux.

Un équipement trouve un statut spécifique : le centre médical qui prend une autonomie par rapport à l'ancien concept de "Médico-social", ce qui ne veut pas dire absence de contact avec l'ensemble de l'animation du quartier.

2-4-1-3. *L'équipement commercial* se greffera aussi sur le linéaire piétonnier. Il comporte une quinzaine de négoce d'utilité quotidienne.

2-4-1-4. *Construction et mise en service*

Deux anomalies à noter :

- 1°) Malgré la volonté de l'aménageur, une partie seulement des équipements fut construite à temps. Le reste ne fut mis en service que la seconde année d'occupation des logements.
- 2°) L'attribution des logements H.L.M. fut opérée par l'Office Public selon ses méthodes habituelles : les cas urgents dans les premières tranches mises en service, clarté de découpage par montées (telle montée recevra les fonctionnaires en priorité), dépréciation des logements les moins bien orientés et situés (premiers niveaux ou petits logements à l'Est donnés préférentiellement au cas sociaux) ; en sorte que l'aménageur a pu se dire partiellement trahi quant à ses intentions anti-ségrégatives.

2-4-2. Evolution de la physionomie globale du quartier

Depuis la mise en service des premiers logements en mai 1972, l'évolution de l'histoire du quartier se repère assez facilement selon deux moments.

2-4-2-1. *Premier moment : Presque l'Utopie*

L'occupation progressive de l'Arlequin durera environ un an (mi 72 - mi 73). Mais la rentrée scolaire de 72 marquera un véritable "départ" de la vie du quartier. Immédiatement, l'animation et sa structure encore qu'incomplète, s'impose par une omniprésence et une activité infatigable étayée par un groupe convaincu d'habitants à vocation d'animateur. Secteur scolaire, secteur social, secteur culturel : partout le même esprit, la même conviction donnent aux habitants l'impression un peu enivrante qu'une "vie nouvelle" est possible. Les animateurs donnent la main aux aménagements de la première vague d'arrivants. Dès septembre 1972, des réunions de montée se constituent et des fêtes sont décidées. Un esprit collectif évident souffle partout, se manifestant dans d'innombrables pratiques spontanées et gratuites. Mais la présence d'un même vocabulaire et d'un discours commun laissent entrevoir que cette sorte de mythe qui semble surgir de l'architecture n'est pas absolument étranger au consensus volontariste où se retrouvèrent auparavant : instances municipales, aménageurs et animateurs responsables. Toutes les activités publiques adoptent d'emblée implicitement ou explicitement un statut expérimental par quoi les formes d'éducation et de sociabilité s'autorisent dans un climat d'enthousiasme des pratiques extrêmes, voire inouïes. C'est le moment du possible par excellence.

La valeur attractive de ce nouveau quartier se spécifie selon les groupes d'habitants. Les uns se sentent à l'aise dans le milieu et les locaux d'animation (vidéo-gazette, ateliers d'expression et, l'année suivante, la "Médiathèque" disposés à leur porte ; les autres, plus apparentés au locataire H.L.M. courant, apprécient les logements et n'utilisent des équipements que les plus instrumentaux : l'atelier bois connaît un vif succès et ne désemplit pas. La présence des chantiers (parc, finitions du 110-20 et des "criques", la mobilité des locaux d'animation et scolaires qui ne sont pas encore à leur place définitive, tout cela renforce l'impression d'inachèvement et de perspectives ouvertes. Des associations se constituent rapidement plus ou moins organisées et suscitées à l'occasion d'une intervention jugée nécessaire : première grève des charges, contestation mémorable sur l'aménagement du parc, pétitions et actions concernant les problèmes de petite enfance. L'expérimentation scolaire ne laisse pas indifférents les parents qui fréquentent eux aussi les écoles de manière peu ordinaire.

La seconde année, 1973, connaît l'apogée de cette atmosphère de quartier. Toutefois, peu à peu, apparaissent des carences techniques en même temps qu'un marquage de l'architecture. Les ascenseurs défaillants, les courants d'air, la dégradation progressive des surfaces d'espaces publics commencent à donner une image plus commune et plus prosaïque de ce quartier dont a pu oublier qu'il est un grand ensemble de logements moyens et "populaires". Les inquiétudes et ma-

laises se localisent soit sur le "mélange impossible", comme on dit, de couches sociales de revenus et d'ethnies différents, soit sur le fonctionnement encore trop élitiste de l'animation. On finit par douter peu à peu du rôle que cette dernière peut jouer ; pire : on la rend responsable par son empressement et sa présence massive de ce que "le rythme de constitution d'une vie sociale n'a pas été respecté"^{*}. Savoir attendre ne pas chercher une réussite immédiate laisser se faire les gens et les choses, autant d'impératifs laissés pour compte par une préfabrication qui a créé des précédents qu'on dit irréversibles.

Durant toute cette phase l'affrontement politique est clairement tranché : l'orientation de l'ensemble de l'animation ne se démarque guère de la couleur politique du pouvoir local grenoblois. En tous cas, les forces politiques du P.C. le perçoivent ainsi et distribuent régulièrement, circulairement et tracts virulents où aucune des intentions de la conception du quartier et de son animation d'ensemble ne trouve grâce. Dans la phase suivante, ces jugements feront de plus en plus la part des choses.

2-4-2-2- Deuxième moment : Le creux de la vague...1974-1975

A un moment de retour critique des producteurs sur leur production^{*}, alors que de nouvelles architectures se dressent à l'horizon de la Z.U.P., habiter à l'Arlequin n'est plus

^{*} Cf. "L'Urbain de l'Action, l'Urbain de Savoir à GRENOBLE"
AUGOYARD - BOUSSET - MEDAM - PESSIN - TORGUE -
Mai 1975 - U.E.R. d'Urbanisme-Aménagement, Grenoble.
Recherche pour le Ministère de l'Aménagement.

ressenti comme un séjour dans l'exception. L'apparition de la banalité dans la répétition et de l'individualisme renaissant que les grands ensembles ne peuvent s'empêcher d'engendrer, semble-t-il, commencent à modifier l'histoire du quartier. Les pionniers de l'animation, ceux de l'éducation mettent de l'eau dans leur vin. Les premiers surtout n'arrivent plus à se repérer et à saisir cette force enthousiaste du début qui s'est évanouie comme une brume matinale. Au creux de la vague, on retrouve les habituelles plaintes des commerçants des grands ensembles, l'attente toujours un peu désillusionnée des animateurs dont les locaux ne se remplissent guère, les tensions latentes et étouffées entre groupes d'immigrés et locataires français en H.L.M. qui se plaignent du bruit, de la saleté, des dégradations souvent attribuées aux premiers et à leurs enfants, une réputation de quartier mal famé qu'ON a forgé peu à peu et qui permet enfin de qualifier en des catégories plus familières un espace qui ne l'était pas.

Par contre, deux institutions se trouvent à l'aise dans ce retour à la banalité : la section locale de l'A.S.F. dont toutes les informations et actions sur la consommation sont suivies avec intérêt ; la Maison Médicale qui ne désemplit pas et qui, lors des graves problèmes financiers et de rendement survenus au printemps 75, rassembla un mouvement de sympathie de grande envergure. Pour mieux concrétiser ce phénomène d'actuelle dépression on peut voir ce qu'il est advenu de chacune des intentions principales du projet :

1°) La qualité du voisinage a probablement été remarquable durant les deux premières années d'occupation mais, plus

induite par une atmosphère générale - suscitée en bonne partie par l'animation et le climat politique local du moment - que constituée peu à peu à travers les rapports entre habitants, elle est revenue actuellement à une mesure plus commune. Pourtant, après quatre ans, on voit se dessiner peu à peu dans certaines coursives une vie sociale née parallèlement et à un rythme beaucoup plus lent ; le phénomène est à suivre - Quoiqu'il en soit ni les dispositions spatiales, ni la rue linéaire, ni l'intégration des équipements n'ont pu assurer et rendre durable une vie sociale où les rapports inter-individuels fussent nettement différents et nouveaux.

2°) L'animation, loin de rassembler des groupes sociaux différents de manière efficace et quantitativement satisfaisante a été plutôt le lieu d'une différenciation entre ceux qui se sentent chez eux à la Maison de Quartier et ceux qui n'y rentrent pas - mise à part la petite quantité de militants et habitants "actifs" de groupes différents qui s'y retrouvent - Dans le même sens, ce ne sont pas toujours les lieux de rencontre et de rassemblement prévus qui sont occupés. Le lieu où toutes sortes d'habitants convergent n'est même pas le marché, c'est la Maison Médicale qui devient le véritable "Centre Social".

3°) Le "mélange" des groupes sociaux a pu être favorisé ici ou là par la contiguïté de logements à statuts d'occupation différente. Dans la phase historique actuelle aucune conclusion nettement positive ne peut se faire en ce sens et à l'échelle du quartier. Il semblerait plutôt que les groupes sociaux, après un moment de dépaysement dans un espace

nouveau et par suite de relative perte d'identité spécifique, retrouvent actuellement cette identité, une fois les lieux apprivoisés, reconnus et appropriés différemment.

+

+ +

La création de nouveaux quartiers, le fait que l'Arlequin se reconnaît mieux par le jeu des contiguïtés spatiales comme un des quartiers seulement de la Z.U.P. et, conjointement, le décalage qui pourrait se produire entre les appellations autrefois significativement confondues : "l'Arlequin", "la Villeneuve", tout cela va-t-il accélérer une nouvelle phase ou cet ensemble aura besoin de se trouver une identité ?

Pure hypothèse - A tout le moins, le déplacement d'importantes gravités spatiales formelles et fonctionnelles vers la zone du Centre Sud ne laissera pas indifférente la dynamique propre à la vie de l'Arlequin.

3- DONNEES QUANTITATIVES
DU PRODUIT HABITE

3-0- Les chiffres que nous proposons ont été recueillis à l'Agence d'Urbanisme de l'Agglomération Grenobloise. Ils datent de mars 1974. L'unité de base objective qu'ils traitent est le "ménage". Quoique le propos ne soit pas une analyse quantitative, nous présentons ici trois tableaux pouvant compter très globalement le profil socio-démographique de chacun des quartiers qui nous intéresse.

1°) C.S.P. des chefs de ménage de chaque terrain présentées en lecture parallèle.

2°) C.S.P. des chefs de ménage étrangers, avec rappel du tableau général des C.S.P.

3°) Tableau de la répartition des nationalités étrangères par quartier et par personnes.

On trouvera aussi une note sur la mutation résidentielle.

NOTE

Les chiffres de Teisseire englobent la petite zone du "Maraais" qui se compose de trois exploitations agricoles et de quelques pavillons individuels n'entrant pas dans le cadre de notre étude. Cette soustraction affecte en proportion très négligeable la massivité des chiffres concernant l'ensemble de "Teisseire" que nous étudions.

Les chiffres de Malherbe, selon la circonscription administrative, comprennent une zone pavillonnaire (une cinquantaine de pavillons individuels) occupés par quelques cadres supérieurs et principalement par des artisans, des cadres moyens, et en plus faible proportion par des employés et

contre-maitres. La répartition des C.S.P. est donc tout à fait proportionnelle au profil des habitants du reste de Malherbe.

REPARTITION DES C.S.P. DES CHEFS DE MENAGE

[Ensemble et
ménages étrangers

Chiffres de Mars 1974
recueilli à l'A.U.A.G.-
Grenoble

	C S P Chefs de ménage	Ens.	Agric.	Ind. Gros Com.	Artis. Petits Com.	P.Lib. C.Sup.	C. Moyen	Em- plo- yés	Contre m. O.P.	Manoeu- vre O.S.	Pers. Ser- vice	Autre (s)	Inac- tifs Total	Inactifs Etud.	Inac- tifs Retr.	Non R
E N S E M B L E	TEIS- SEIRE + MARAIS	1550	3	2	39	27	137	153	415	384	89	28	269	29	96	4
M E N A G E S	MAL- HERBE	1482	3	9	51	199	377	205	273	165	26	36	137	29	56	1
	VILLA- GE OLYMPI- QUE	1360	0	1	21	166	261	134	285	122	55	148	164	89	32	3
	Z.U.P. ARLE- QUIN	1938	(1) ⁺	5	37	353	486	250	211	184	47	47	309	191	14	8

+ Exploitation périphérique

3-1- Catégories socio-professionnelles

A Teisseire :

56% de la population active se partage les catégories de contre-maître, O.P., O.S. et manoeuvre.

19% des chefs de ménage sont employés.

Un peu moins de 10% sont cadres moyens.

On note une proportion de personnes inactives beaucoup plus forte que celles actives (3974 contre 2058) qui indique le nombre important d'enfants et de jeunes corroboré par les données de fréquentation scolaire.

A Malherbe :

Le tiers de la population se compose de ménages dont la profession est cadre moyen ou cadre supérieur. Le reste de la population est marqué essentiellement par les professions d'employés et contre-maître et O.P. qui se retrouveront de préférence dans le secteur locatif. On note enfin un nombre de commerçants et artisans nettement plus fort qu'à Teisseire.

Au Village Olympique :

La composition socio-professionnelle s'étale dans le tableau sur quatre catégories avec des chiffres plus homogènes qu'ailleurs. Environ 10% de professions libérales et cadres supérieurs, 18% de cadres moyens, 12% d'employés et 32% partagés entre les O.P. et O.S. ces derniers dépassant de peu le quart des 32%.

On notera environ 10,5% de la catégorie "Artiste, clergé, police". On peut ajouter que, mis à part le dernier chiffre, les proportions de C.S.P. remarquables du Village, correspondent de très près (à un ou deux dixième) aux chiffres des proportions de C.S.P. de l'ensemble de la population grenobloise ; sauf pour les cadres moyens, 18% au Village contre 15,3% sur Grenoble. En ce sens le Village Olympique serait très "grenoblois" sauf en ce qui concerne le faible chiffre de patrons de l'industrie et du commerce (environ 2% contre 8% à Grenoble).

A l'Arlequin :

(Les chiffres qu'on lira dans le tableau comprennent l'opération "RHONALCOP" qui fausse particulièrement par rapport à l'Arlequin le décompte des cadres supérieurs et professions libérales ; cette opération accroît de trois cent ménages le nombre propre à l'Arlequin (1957).

Les proportions de C.S.P. par ménages habitant l'Arlequin en 1974 étaient les suivantes :

16,4% de professions libérales et cadres supérieurs ;
23,7% de cadres moyens ; 17,3% d'employés et petits commerçants ;
24,3% d'ouvriers et personnel de service ; 18,3% d'inactifs.

- DECOMPTE ET NATIONALITES DE LA POPULATION ETRANGERE -

- PERSONNES -

	NATURA- LISES	AFRIQUE DU NORD	ITALIENS	ESPA- GNOLS	PORTU- GAIS	AUTRES	TOTAL	N.R.		TOTAL PO- PULATION RAPPEL	RAPPORT POP.ETRANG. POP.TOTALE
TEISSEIRE + MARAIS	(288)	601	401	111	193	41	1347	82		5632	≈1/4
MALHERBE	(157)	25	145	25	5	58	258	92		4930	≈1/19
VILLAGE OLYMPIQUE	(54)	210	278	142	41	109	780	21		5323	≈1/7
ARLEQUIN (Z.U.P.)	(52)	608	148	97	46	185	1084	33		6685	≈1/6

3-2- Nationalités étrangères

Le quartier qui compte le plus de personnes de nationalité étrangère est celui de Teisseire (1/4). Celui qui en compte le moins, est Malherbe (une personne sur 19). Les quartiers de l'Arlequin et du Village Olympique ont des proportions très voisines (respectivement 1/6 et 1/7).

Par contre, les quartiers de Teisseire et de l'Arlequin ont un chiffre pratiquement égal d'habitants originaires d'Afrique du Nord et non naturalisés. L'importance de cette ethnie dans les deux quartiers appelle des précisions que la grille démographique ne donne pas. On sait que les colonies de Tunisiens et Marocains se différencient de celles des Algériens dont elles sont en quelque sorte la "minorité". Ces statuts de différence, non perceptibles à travers les catégories utilisées par la démographie quantitative, peuvent induire concrètement des différenciations dont l'étude de détail aura à rendre compte.

Une autre observation : on remarquera que les quartiers où la proportion la plus forte sur l'ensemble des étrangers est constituée par la nationalité italienne sont aussi les quartiers où le regroupement des C.S.P. se fait autour des catégories "moyennes" (cadres moyens et O.P.). Les éléments différenciateurs tendent donc à se redoubler, en même temps que les facteurs d'"intégration" peuvent être favorisés. Il s'agit des quartiers de Malherbe et du Village Olympique.

Le tableau de la page suivante pourra permettre une induction en ce sens. On y voit en effet par la comparaison de l'ensemble des C.S.P. et des C.S.P. des chefs de ménage de natio-

REPARTITION DES C.S.P. DES CHEFS DE MENAGE

[Ensemble et
ménages étrangers

Chiffres de Mars 1974
recueillis à l'A.U.A.G.-
Grenoble

ENSEMBLE MENAGES	C S P Chefs de Ménage	Ens.	Agric.	Ind. Gros Com.	Artis. Petits Comm.	P.Lib. C.Sup.	C. Moyens	Em- plo- yés	Contre m. O.P.	Manoeu- vre O.S.	Pers. Ser- vice	Autre (s)	Inac- tifs Total	Inac- tifs Etud.	Inac- tifs Retr.	Non R
	TEISSEIRE + MARAIS	1550	3	2	39	27	137	153	415	384	89	28	269	29	96	4
	MALHERBE	1482	3	9	51	199	377	205	273	165	26	36	137	29	56	1
	VILLAGE OLYMPIQUE	1360	0	1	21	166	261	134	285	122	55	148	164	89	32	3
	ARLEQUIN	1938	(1) +	5	37	353	486	250	211	184	47	47	309	191	14	8

MENAGES ETRANGERS	TEISSEIRE	328	0	0	5	0	3	7	130	105	11	0	46	7	13	1
	MALHERBE	97	0	0	2	8	8	5	23	15	7	1	6	1	2	0
	VILLAGE OLYMPIQUE	148	0	0	2	5	2	6	66	31	8	1	27	24	1	0
	ARLEQUIN	218	0	1	4	9	11	11	64	62	5	2	44	29	0	5

+ Exploitation périphérique

nationalité étrangère, que les nationalités les plus représentées à l'échelle du quartier, risquent d'être majoritaires, ou nettement représentées, dans la C.S.P. où il y a le plus grand nombre d'étrangers. Ainsi, au Village, il y a une forte proportion d'italiens et le plus grand nombre d'étrangers dans la catégorie "contre-maitre O.P.". Les Maghrébins, dans d'autres quartiers où ils sont nombreux, se retrouveront plutôt dans la catégorie "O.S. manoeuvre", ce qui est particulièrement le cas à Teisseire si l'on croise ces inductions avec l'ordre de grandeur du prix des loyers.

3-3- Familles et âges

A Teisseire :

12,3% seulement de la population a plus de 49 ans contre 25,3% à Grenoble.

Il y a en fait une densité d'enfants tout à fait remarquable. Sur 6100 personnes, plus de 900 enfants ont moins de 10 ans, 800 entre 10 et 16 ans et 330 de 16 à 20 ans.

25% des enfants sont de nationalité étrangère.

Les familles nombreuses sont un phénomène notoire ; 122 familles ont entre 5 et 16 enfants, et sur ce nombre, 36% sont d'origine étrangère.

A Malherbe :

Le quart des chefs de ménage a entre 25 et 35 ans, le tiers entre 35 et 49 ans.

Les familles nombreuses sont beaucoup plus rares qu'à Teisseire, la moyenne oscillant entre 2 et 3 enfants. Le profil démographique décèle un creux très net entre la tranche d'âge de 0 à 10 ans, et la tranche située au-delà de l'âge scolaire. La connaissance que pourra apporter le dernier recensement précisera ce phénomène dont on peut déjà supposer qu'il est dû au fait que les accédants (qui forment la majeure partie de la population de Malherbe ont été ou bien des jeunes couples, ou bien des ménages dont les enfants étaient déjà grands en 1968.

Au Village Olympique :

Le groupe d'âge qui domine au Village est celui des 30-40 ans, le groupe venant juste après étant composé des 20-30 (respectivement : 37,2% et 29,9%) ces proportions étant données sur le nombre d'adultes. On trouve une quantité modeste de famil-

les nombreuses, celles de plus de quatre enfants ont un chef de ménage âgé de 35 à 45 ans et principalement dans la catégorie socio-professionnelle d'O.P.

13,5% de la population a de 0 à 4 ans, 45% de 0 à 19 ans.

A l'Arlequin :

Parmi les adultes, on retrouve la même importance de la tranche d'âge de 25 à 49 ans, à la différence que le groupe des 20 à 35 ans y est plus fortement représenté, le phénomène étant accru par la présence d'étudiants non pas en résidence séparée comme au Village, mais habitant des logements intégrés au quartier (plus de 600 étudiants).

Le nombre moyen d'individus par ménage est de 3,4 (moyenne de 2,8 à Grenoble et de 4 dans les grands ensembles).

Les enfants de 0 à 4 ans composent le chiffre important de 17,6% de la population (contre 7,4 à Grenoble).

L'ensemble enfants-jeunes, de 0 à 19 ans composent 43% de la population (30,5% sur l'ensemble de Grenoble).

3-4- Logements et occupation

Teisseire :

- 6100 habitants 1550 ménages 1307 logements
- taux moyen d'occupation : 5,4.

La nette moitié des logements est composée de T3 il n'y a que 392 T4 et T5. On peut supposer d'avance les problèmes que cela peut poser (des familles sont obligées de répartir dans deux logements différents.

Les logements sont regroupés selon leur type par immeubles différents.

Prix du T4 en Locatif : loyer brut 333 F^{*} pour une moyenne de 112 m² S. corrigée.

Village Olympique :

- 5400 habitants 1360 ménages 1388 logements
- (+1789 personnes..... en foyer : 1789 chambres)
- Taux moyen d'occupation : 3,86.

On possède le détail des taux d'occupation par type de logements : co-propriété : 3

I.L.N. : 3,49

H.L.M. : 3,97

qu'on peut donner à titre indicatif, ces chiffres datant de 72.

La répartition des logements se fait ainsi :

800 H.L.M. location, 200 I.L.N., 300 co-propriété.

Prix du T4 en locatif : 432 F^{*} S.corrigée 125 m².

* Les prix de ces loyers sans les charges datent de juillet 75. Le montant des charges en H.L.M. est environ de 120 F. On a fait la moyenne des surfaces corrigées variant de 3 à 4 m².

L'Arlequin :

5657 habitants 1660 ménages 1723 logements

Il faut compter en plus 487 logements de foyers divers, intégrés au quartier.

Près deux-tiers des logements (1116) sont des T4 ou des T5.

Le nombre le plus fort revient aux T4 : 663.

Taux moyen d'occupation ≈ 3 (hors foyer).

Composition des logements :

982 HLM, 306 ILM, 75 ILN tous en locatif.

360 logements sont en co-propriété accession.

Prix du T4 en Locatif à l'O.P.H.L.M. : 430 F* pour une moyenne de 124 m² en S. corrigée.

Malherbe :

La structure composite de la circonscription administrative du quartier dit "de Malherbe" nous oblige à donner les chiffres en plusieurs séquences.

Malherbe Olympique : 2300 habitants, 615 logements dont :

315 en Locatif, 300 en accession.

Loyer d'un T4, loyer brut : 584 F.

Tours du "Foyer de l'Isère" et l'"Immeuble fantôme"

3116 habitants, 816 logements.

Taux d'occupation : 3,74.

* Les prix de ces loyers sans les charges datent de juillet 75. Le montant des charges en H.L.M. est environ de 120 F. On a fait la moyenne des surfaces corrigées variant de 3 à 4 m².

3-5- Mutation résidentielle

3-5-0. Le mouvement actuel de turn-over est en phase de modification importante. Les années 74-75 ont vu intervenir une saturation progressive du parc de logement à loyer modéré ainsi que du logement en accession. Actuellement (septembre 75), de nouvelles constructions sont en cours, en particulier dans la zone Sud de l'agglomération qui avoisine nos terrains. L'année 76 devrait voir s'ouvrir un nombre assez important de logements de différents statuts et types - quoique le nombre d'ILN et d'accessions soit plus fort - et ce phénomène débloquera peut-être la tendance actuelle à l'"immobilité résidentielle".

On peut dire que sur le fonds de cette situation, la mutation résidentielle fonctionne plutôt, dans l'ensemble de la zone sud qui concerne nos terrains, comme un déterminant de nature symbolique ; en ce sens que les habitants susceptibles de changer de logement en envisagent la possibilité, se renseignent, mais, dans bien des cas ne peuvent pas changer effectivement. Toutefois la représentation du changement sur le mode éventuel ou même irréel (dépenses d'un montant prohibitif) ne fait-elle pas ressentir le logement actuellement occupé, et ne le fait-elle peut-être même pas vivre sur un mode différent ? L'exiguité, le malaise que peut provoquer un environnement qu'on supporte de plus en plus mal : ces facteurs, reproduits et informés spécifiquement selon l'appartenance à tel ou tel sous-groupe social, pèsent peut-être d'autant plus que le changement effectif est momentanément impossible. Rien de péremptoire ne peut encore s'affirmer

à ce sujet , nous vérifierons la pertinence de cette hypothèse dans l'étude de détail de la phase de travail suivante.

3-5-1. Données objectives

Le turn-over n'intéresse pas seulement notre propos sous la forme qu'il a actuellement, mais aussi selon ce qu'il a été dans les années précédentes. Il a ainsi marqué les diverses situations globales d'habiter par les divers mouvements qui ont concerné conjointement plusieurs des terrains que nous étudions.

3-5-1-1. Avant de donner des précisions en ce sens, nous mettons à part les mutations résidentielles faites à l'intérieur de chaque ensemble. Dans chacun des secteurs locatifs les mutations internes ont constitué et constituent encore de 18 à 26% du turn-over général. Motifs principaux : exiguité, ou changement de voisinage.

3-5-1-2. *Mutations externes*

Teisseire :

Jusqu'en 1974 la forme du turn-over a été la suivante : environ 12 familles ont déménagé chaque mois pour des zones le plus souvent voisines ; et qui par conséquent ne rapprochent pas du lieu de travail.

Quartiers les plus demandés : VILLAGE OLYMPIQUE, ARLEQUIN, entre les années 69 et 73 ; Chatelet, Ville-Neuve d'Echirolles, St-Martin-d'Hères.

Malherbe :

Entre 70 et 74 un fort mouvement de mutation s'est dirigé principalement sur le VILLAGE OLYMPIQUE (13% des arrivants

au V.O.) puis en plus faible proportion sur l'Arlequin. Les autres secteurs les plus gagnés étant Les Eaux-Claires, et les Grands Boulevards. Les locataires quittant Malherbe pour devenir propriétaires ont acheté surtout au Village Olympique à l'époque de la mise en vente et actuellement dans les nouveaux ensembles résidentiels du Drac (Seyssins). Se dessine un fort mouvement de locataires vers l'opération voisine dite "La Bruyère" qui a déjà l'air d'une forme mixte : Malherbe-Résidences 2000 (Entrée en service début 77).

Village Olympique :

Le secteur HLM connaît peu de mouvements résidentiels externes. C'est le secteur ILN qui "bouge" le plus, le phénomène étant dû en partie au fait que nombre de ménages sont fonctionnaires et partent en d'autres villes, ou bien ont loué un ILN (qui est plus facile à obtenir qu'un HLM) en attente d'une solution résidentielle plus "stable". Une part des partants ayant occupé le secteur ILN et ILM, soit fait l'acquisition d'une villa individuelle, soit se dirige vers des résidences d'un standing plus élevé (Montbonnot, zone du Drac). Lors de l'ouverture de l'ARLEQUIN (72-73), un mouvement d'environ 10% des partants s'est dirigé sur ce quartier soit vers le locatif, soit vers la co-propriété.

Arlequin :

Le secteur co-propriété connaît actuellement un mouvement de mutation remarquable vu le nombre de logements affectés de ce statut (360). Depuis le printemps 75 un ou deux logements sont mis en vente chaque mois ; l'ouverture d'un important secteur de résidences ILN et HLM dans les environs de l'Arlequin explique pour une part ce mouvement.

Dans le secteur locatif on compte une moyenne de 10 à 12 déménagements par mois (20 durant les mois d'été) attribuables pour une part (un bon tiers) aux changements de lieu de travail des fonctionnaires quittant la région, pour une autre part (actuellement un tiers de l'ensemble des mutations) à l'entrée en accession HLM et ILN (peu de résidences individuelles) d'habitants qui se dirigent par ordre d'importance vers : la Ville-Neuve d'Echirolles, la seconde tranche des Résidences 2000 de la Ville-Neuve de Grenoble et les immeubles du second quartier de l'Arlequin. On compte aussi quelques départs vers le centre-ville (achat ou location dans les vieux quartiers et les grands boulevards) et vers la zone du Drac.

Les plus vieux locataires montrent une plus faible aptitude à déménager que ceux qui sont venus à l'Arlequin après la fin 73*.

* Pour tout ce qui concerne le secteur locatif nous avons pu consulter le journal de travail des gérants de ce secteur qui nous ont obligeamment renseigné sous la condition de discrétion.

DEUXIEME PARTIE

ANNEXES

II-1- Note technique sur les entretiens concernant l'appré-
hension des situations globales d'habiter dans les
quatre ensembles à étudier

A- Le guide d'entretien

a été constitué autour des points suivants :

1. Appréciation de la situation spatiale de l'ensemble par rapport à la conurbation (rapport au centre, aux lieux d'emploi, aux parties environnantes, aux modes de transport).
 2. Appréciation des distributions spatiales dans l'ensemble habité ou fréquenté.
 3. Aspect inducteur des formes et de l'aménagement architecturaux.
 4. Qualité attribuée au logement en général.
 5. Importance des équipements collectifs dans la dynamique socio-spatiale.
 6. Centrement des ensembles ; gravités reconnues.
- Formes générales du vécu collectif du bâti (Peut-on rester anonyme ?).
7. Où est tournée la vie sociale dans un ensemble ?
 8. Caractères et événements exceptionnels de la vie collective.
 9. Quelles nuisances sont perçues ?
 10. Y-a-t-il des éléments de permissivité et lesquels ?
 11. Existence ou non de violence sociale ou de tension ?
 12. Sentiment d'habiter un produit fini ou non ; représentation d'une possibilité de modification.
 13. Recherche de l'idéologie de rupture ou de pérennisation dans les représentations et la pratique du cadre bâti (le

point était abordé à la fin en des termes plus simples au cas ou rien d'explicite n'était encore apparu suffisamment dans l'entretien).

Pratiquement, seule la place de la première question restait identique. Les entretiens se sont déroulés de manière souple, tel point évoqué par allusion dans tel autre point étant repris par la suite et en détail.

Pourtant le déroulement concret type a presque toujours été celui de l'ordre global de ces 13 questions.

B- Ont été interrogés

- . soit des observateurs que leur position professionnelle dans le quartier privilégie en ce sens,
- . soit des observateurs qui s'ignorent, mais ou bien fréquentent beaucoup d'habitants ou bien séjournent volontiers dans les espaces publics.

Des hasards qu'on a cultivé par la suite nous ont permis de rencontrer des observateurs qui habitent un de nos terrains et travaillent sur un autre, et nous ont rapporté ainsi des informations comparatives et différentielles.

La quinzaine de personnes interrogées correspond ainsi à ces quelques types :

1. Animateurs de spécialités diverses,
2. Commerçants,
3. Responsables d'associations diverses,
4. Concierges ou Employés d'entretien.

Pour l'Arlequin, on a en outre repris des informations toutes récentes recueillies par nous à l'occasion de deux travaux

portant sur le quartier (une thèse de 3ème cycle et le travail ramassé dans la publication : "l'Urbain de l'Action, l'Urbain du savoir à Grenoble" U.E.R. d'Urbanisation Mai 1975. Recherche pour le Ministère de l'Aménagement).

II-2- Note technique sur les entretiens individuels

II-2-1. Les entretiens individuels se sont déroulés selon le mode qu'on indique et commente à la fin du "Premier Livre" (p.83 sq).

II-2-2. Ni "sujets", ni "interviewés", ce qui signifierait une passivité qu'on refuse de leur prêter, les habitants sollicités l'ont été dans le sens d'une participation à un travail sur leur vie quotidienne. Nommons-les "intervenants" puisqu'ils sont intervenus dans le processus d'explication des modes d'habiter un espace qui caractérisent leur vécu quotidien.

II-2-3. Le nombre des entretiens pourra sembler réduit (une centaine pour les quatre ensembles). Mais, outre qu'aucune prétention quantitative n'est visée, un certain nombre des requisit ont rendu ce nombre satisfaisant :

1°) le souci de recueillir une expression suffisamment riche et développée toujours susceptible de méandres, de silences, d'atermolements, de répétitions qu'on a laissé être comme étant précisément l'expression du style de l'habitant ; (une précision qualitative valant mieux qu'une accumulation quantitative dans le cadre de notre propos) ;

2°) la quantité de matériau à traiter qui suffit amplement à nourrir la lenteur et la minutie d'une analyse modale (chaque entretien transcrit varie entre 12 et 20 pages) ;

3°) le mode de rencontre avec chaque intervenant qui exige au moins deux entrevues.

II-2-4. Au vu du caractère délibérément qualitatif de ce travail, l'exact rapport des intervenants choisis avec les catégories socio-professionnelles était inconcevable, sans compter la nécessité de croiser les C.S.P. avec l'implantation spatiale du logement habité, les sexes et les âges. On a toutefois tenté de satisfaire au mieux les variables de cette combinatoire.

1. Le profil démographique du quartier n'est pas trahi par le choix des intervenants. Concrètement, dans tous les quartiers, on aura plus d'enfants interrogés que de personnes âgées.

2. Les C.S.P. les plus présentes sont toutes représentées et chaque fois variées (ainsi deux enseignants du Village Olympique n'auront ni la même spécialité, ni ne travailleront dans le même genre d'établissement, ni dans le même quartier de Grenoble).

3. Spatialement, on a tenté le plus souvent de ne pas disperser également dans le quartier les lieux de résidence des intervenants, mais plutôt de solliciter certaines zones remarquables, chacune de ces zones comptant plus d'intervenants dans son centre qu'en sa périphérie, mais toutes les zones étant en rapport d'intersection.

4. Dans un logement au moins (ou plus) par zone globalement différenciée, plusieurs membres d'une même famille ont été interrogés.

II-2-5. Le traitement des entretiens s'est effectué selon le principe suivant : trois lectures successives ordonnées selon une critique de la précédente par la suivante, selon un dépassement progressif de l'une par l'autre.

La première lecture met à jour de manière strictement spatiale le récit des cheminements. Pour chaque intervenant, les trajets sont tracés sur des plans superposables. Il ne s'agit donc d'abord que de repérer les configurations telles que la métaphore du plan et du trait peut les présenter. C'est une perception élémentaire et sommaire des zones fréquentées, des zones évitées, des variantes imprévues tant en égard aux chemins induits par le bâti, qu'aux chemins des autres.

La seconde lecture saisit l'activité de cheminer comme un style, style d'habiter, style d'être quotidiennement dont nous avons tenté l'élucidation rhétorique. L'habiter s'exprime des figures spatio-temporelles bien particulières. Ce style ne s'attribue ni à de l'individuel, ni à du collectif, mais à un mouvement qui met en jeu les deux concepts sociologiques à la fois et que nous nommons, faute d'autre expression, du nom de "Code d'appropriation". Apparaissent nettement, en effet, un certain nombre de "règles" d'une rhétorique d'habiter l'espace comme un chez soi, ou d'en être rejeté. Pourtant, cette fois encore l'expression habitante aura épuisé un discours s'articulant sur le rapport du signifiant au signifié et le renvoie à sa nature trop abstraite au gré des manières très particulières et concrètes selon lesquelles l'espace semble de plus s'orienter selon le temps.

Ce qui est agi et ce qui est subi, ce qui est "produit" et "reproduit" tel qu'une approche réthorique du style d'habiter nous le montre, l'analyse en terme d'écriture-lecture d'un espace d'habitat ne réussit pas à en montrer la nature, seulement l'esquisse de la force : un "codage" qui ne rend pas encore compte de la pratique. Une troisième lecture devient nécessaire à laquelle s'ouvre le champ ultime d'un en-deçà, d'un auparavant, d'un à-côté du langage, de la perception et du "logos". Champ, ou plutôt temps, où se manifestent l'articulation du mouvement et du ressentir selon une corporéité qui n'a rien de "subjectif" - où est convoqué aussi bien l'individuel que le collectif - temps des rythmes quotidiens ; temps où l'on comprendrait l'importance inaperçue de la relation vécue aux climats d'un espace produit qui se découpe et se bouleverse ; temps inouï parce qu'inaudible, inconcevable pour le savoir formel et le pouvoir-construire. Comment s'excèdent les signifiants, comment se trouvent déjouées même, les assignations adéquates à un signifié repérable selon identités et différences bien ordonnées ? Ce ne peut être le fait que d'une expression saisie au plus près de son surgissement quotidien. Le corps de cette expression : l'articulation sensori-motrice. Le fond de cette expression : un univers qui n'a plus rien à voir avec les totalités spatialisantes conçues, un fond éminemment actif dans les pratiques d'habiter, où règne l'imaginaire.

Cette technique des trois lectures* tient donc compte à la fois du rapport étroit et obligé que l'habitant entretient

* Cf. pour plus ample développement : J.F. AUGOYARD : "Le Pas, Approche de la vie quotidienne dans un habitat collectif à travers la pratique des cheminements". Op. Cit.

avec le donné bâti et des modes selon lesquels il le déréalise. En ce sens, on va du plus spatialement donné au plus temporellement vécu, l'instance spatiale ne se départissant jamais de l'instance temporelle, et inversement. Le temps de l'usage vécu étant le moins considéré selon les impératifs de la production - seules les fonctions d'usage sont retenues - il ne peut apparaître qu'en dernier et non sans un long détour critique pour l'analyste, non sans une difficile redécouverte du quotidien par l'"habitant" logé. Mais, une fois l'itinéraire parcouru, certaines mises à jour deviennent irréversibles ; comme l'habiter apparaît en fin de compte irréductible à un loger. (Cf. Les conclusions de l'analyse de terrain).

II-3- BIBLIOGRAPHIE

SUR LE TERRAIN D'ETUDE

- | | |
|---|---|
| "APPROCHE D'UN QUARTIER :
TEISSEIRE" | MM. ACQUIER-AUGOYARD-BONTRON-
PAGNIER -

Notes de travail d'une étude de cas.
Année 1973 - U.E.R. Urbanisation
Aménagement - GRENOBLE |
| "HABITAT SPECTACULAIRE ET
MISERE DE LA VIE QUOTIDIEN-
NE" | Thèse de 3e cycle appliquée au Vil-
lage Olympique - Juin 1973 - U.E.R.
Urbanisation Aménagement - GRENOBLE -
(CABOS-NENNERON-VERDILLON) |
| "LES ACTIONS SUR LE CADRE
DE VIE HORS TRAVAIL -
APPLICATION AU VILLAGE
OLYMPIQUE" | Thèse de 3e cycle - Novembre 1972 -
U.E.R. Urbanisation Aménagement -
GRENOBLE (BERTHET-GUERVILLY-GUILLON-
HOMINAL-SOULAGE) |
| "ETUDE DES DISTORSIONS ENTRE
LES OBJECTIFS ET LA REALI-
SATION D'UN PROJET D'URBA-
NISME" | Thèse de 3e cycle appliquée au Vil-
lage Olympique - Juin 1971 - U.E.R.
Urbanisation Aménagement - GRENOBLE |
| "C.E.S.P. - <u>ENFANT EN-JEU</u> 1974" | |
| "VILLENEUVE DE GRENOBLE -
ECHIROLLES-OBJECTIFS ET
REALISATIONS" | M. J.F. PARENT - Publication de la
SADI - GRENOBLE - Juillet 1973. |
| "L'ENFANT OU LA QUATRIEME
DIMENSION: LE PROJET PEDA-
GOGIQUE DE LA VILLENEUVE
DE GRENOBLE" | M. H. CLAUSTRE et alii
Publication du Centre de recherche
et de rénovation pédagogique - Uni-
versité des Sciences Sociales -
GRENOBLE, 1975. |
| "MISE EN SERVICE DE L'AR-
LEQUIN" | M. J.F. PARENT - Rev. "URBANISME"
N° 133 - 1972. |

"L'URBAIN DE L'ACTION -
L'URBAIN DU SAVOIR A
GRENOBLE"

MM. AUGOYARD - BOUSSET - MEDAM -
PESSIN - TORQUE -

U.E.R. d'Urbanisation - Mai 1975 -
Recherche pour le Ministère de
l'Aménagement du Territoire, de
l'Équipement et des Transports.

"L'ARLEQUIN DEMASQUE ET
LE MANTEAU DE L'ARLEQUIN"

Journaux réalisés par les habitants
dans la structure d'animation -
(Coll. particulière).

SUR LA PROBLEMATIQUE -----

- AUGOYARD (J.P.), BOUSSET (Ch.), MEDAM (A.), PESSIN (A.), TORQUE (H.)
"L'urbain de l'action, l'urbain du savoir à Grenoble".
 U.E.R. d'Urbanisation-Aménagement - Grenoble, juin 1975.
- AUGOYARD (J-P.)
"Le Pas - Approche de la vie quotidienne dans un habitat collectif à travers la pratique des cheminements".
 Thèse de 3e cycle - U.E.R. d'Urbanisation-Aménagement - Grenoble.
- ASCHER (F.)
Contribution à la critique de l'économie urbaine.
Essai d'analyse économique de la production d'un élément urbain : le cadre bâti. Mars 1972. Thèse de 3e cycle - U.E.R. d'Urbanisation-Aménagement - Grenoble.
- BACHELARD (G.)
La poétique de l'espace - PUF - Paris, 1957.
La terre et les rêveries de la volonté - Corti-Paris, 1948.
- BERGSON (H.)
"Matière et Mémoire", P.U.F., Paris 1968
"L'énergie spirituelle", P.U.F., Paris 1967.
- BINSWANGER (L.)
Le rêve et l'existence (Déclée de Brouwer), Paris-Bruxelles,
Le cas Suzanne Urban (Déclée de Brouwer), Paris-Bruxelles.
- BOUSSET (Ch.)
Urbanisme et Connaissance - Approche d'une critique à partir des modèles d'urbanisation.
 Thèse 3e cycle, U.E.R. Urbanisation-Aménagement (à paraître).
- BRUSTON (A.), MAFFESOLI (M.)
Pratiques sociales et représentations
1- L'idéologie comme pratique
 Action concertée de recherche urbaine
 U.E.R. Urbanisation-Aménagement, Grenoble 1973.
- CHOMSKY (N.)
Structures Syntaxiques
Le Seuil, Paris 1969.

- CRESAL (Centre de Recherche et d'Etudes Sociologiques Appliquées de la Loire)
 . "Les équipements socio-culturels et la ville" - 1972
 . "Production de l'espace urbain et idéologie" - 1972
 . "Le fonctionnement de la mobilité résidentielle intra-urbaine"
 . "Les processus d'évolution des grands ensembles" - 1973.
- C.E.R.F.I.
Pratique de l'espace de l'habitat par les enfants, 1974.
Vie sociale dans les grands ensembles, 1974.
- C.E.F. BARBICHON (G.), DELBOS (G.), PRADO (P.)
 L'entrée dans la ville - 1974.
- C.E.P. LUGASSY (F.)
Contribution à une psychosociologie de l'espace urbain, 1970.
- C.E.S.P. CHOMBART DE LAUWE (P.H.) et alii
Famille et habitation. I- Sciences humaines et concep-
tions de l'habitation. II- Un essai d'observation ex-
périmentale - 1967.
- C.S.U. RETEL (J.O.)
Organisation communale et groupement de localités dans
deux agglomérations françaises - 1973.
- C.S.U. TOPALOV (C.)
Capital et propriété foncière - 1973.
- C.S.U. RIOU (A.)
Propriété foncière et processus d'urbanisation - 1973.
- C.R.D.C. FAURE (H.), DESPLANQUES (L.), BACKE (J.C.)
Deux aspects de la vie quotidienne : le travail et
l'habitat - 1974.
- DERRIDA (J.)
"De la Grammatologie"
 Ed. Minuit - Paris 1967.
- DESFONTAINES (P.)
"L'homme et sa maison"
 N.R.F. - Paris 1972.
- DURAND (G.)
 . "Les structures anthropologiques de l'imaginaire"
 Bordas - Paris 1969.
 . "Science de l'homme et tradition"
 Ed. Tête de Feuilles-Sirac, 1975.
- ELKIN (F.)
La famille au Canada - 1964
 Congrès Canadien de la famille.

- E.P.H.E. MM. COLOMBO, STROPPER, PEREZ, ZAGNOLI, BILLARD.
Délinquance juvénile, changement social et rénovation urbaine - 1970.
- ENGELS
La question du logement.
Condition de vie des classes laborieuses en Angleterre.
- FICHELET
"Le logement évolutif" COPELITH
- FREUD (S.)
. Essais de psychanalyse
Payot, Paris 1973
. Métapsychologie
Gallimard - Paris 1968
. Cinq psychanalyses
PUF - Paris 1966.
- GARIGUE (P.)
La vie familiale des canadiens français - 1962 -
P.U.M. et P.U.F.
- GUERRAND (R.H.)
Les origines du logement social en France. Coll.
L'évolution de la vie sociale. Ed. Ouvrières - 1967
- HEGEL (G.W.H.)
Phénoménologie de l'Esprit
Ed. Aubier - Paris.
- HEIDEGGER (M.)
"L'être et le temps"
Gallimard - Paris 1964.
- HOUEVILLE (L.)
Pour une civilisation de l'habitat
Ed. Ouvrières, 1969.
- HUSSERL (E.)
"Idées directrices pour une phénoménologie"
Gallimard - Paris 1962.
- I.S.U. HAUMONT (N.)
Les pavillonnaires - 1966.
- JANET (P.)
"L'évolution de la mémoire et de la notion de temps"
Ed. Chabine - Paris 1928.
- JAKOBSON (R.)
"Essai de linguistique générale"
Ed. de Minuit - Paris 1969.

KANDINSKY (N.)

"Du spirituel dans l'art"
Ed. Denoël - Paris 1969.

KLEE (P.)

"Das bildernische Denken"
Ed. Schwabe - Basel - Stuttgart

LEDROUT (R.)

. "Les images de la ville"
Anthropos - Paris 1973
. "L'espace social et la ville"
Anthropos - Paris 1968

LEDROUT (R.), FAUQUE (R.), SEGAUD (M.)

Trois articles,
in : Espace et Société, n°6

LEFEBVRE (H.)

"La production de l'Espace"
Anthropos - Paris 1974

LUGASSY (F.)

Le discours idéologique des architectes et urbanistes
Doc. Action concertée des recherches urbaines - Paris
1972.

LUGASSY (F.)

"Les réactions à l'immeuble Daniele Casanova"
T1-T2 - C.E.P., juillet 1973.

LYNCH (K.)

L'image de la cité
Dunod 1969.

MERLEAU-PONTY (M.)

Phénoménologie de la perception
Gallimard - Paris 1945

MARCOUSE (H.)

L'homme unidimensionnel
Ed. de Minuit - Paris 1968

MARTINET (A.)

"Eléments de linguistique générale"
Ed. A. Colin - Paris 1967

MAUSS (M.)

Oeuvres 1 - 2
Ed. de Minuit - Paris 1974

MEDAM (A.)

- . "La ville-censure"
Ed. Anthropos - Paris 1971
- . "Sens et connaissance de la ville"
Thèse d'Etat en sociologie - Paris 1975
- . "La Ville, l'Imaginaire"
Ecole Spéciale d'Architecture - Mars 1975

PALMADE (P.), LUGASSY (F.), COUCHARD (F.)

La dialectique du logement et de son environnement
Pub. Recherches Urbaines.

PESSIN (A.), TORQUE (H.)

Villes imaginaires. Introduction à l'imaginaire urbain
U.E.R. Urbanisation-Aménagement.

PESSIN (E.)

Villeneuve. Hiver-printemps 1974
in : "La Ville" - Ecriture 75-1
Publication : Maison de la Culture - Grenoble.

PRETECEILLE (E.)

La production urbaine des grands ensembles
Ed. Mouton - 1973

SANSOT (P.)

Poétique de la ville
Ed. Klincksieck - Paris 1971

SERES FICHELET (M. et R.) et alii

Le logement évolutif - 1973

STRAUS(E.)

Vom Sinn der Sinne
Springer - Berlin - 1935

von WEISZACKER (V.)

Le cycle de la structure
Désclée de Brouwer - Paris-Bruxelles

WEBER (M.)

Essais sur la théorie de la science
Plon - Paris 1965

WILDEN (A.)

L'écriture et le bruit dans la morphogénèse du système ouvert.
in : Communications, n° 48 - 1972

WORRINGER (W.)

Abstraktion und Einfühlung
Piper München - 1948

